This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

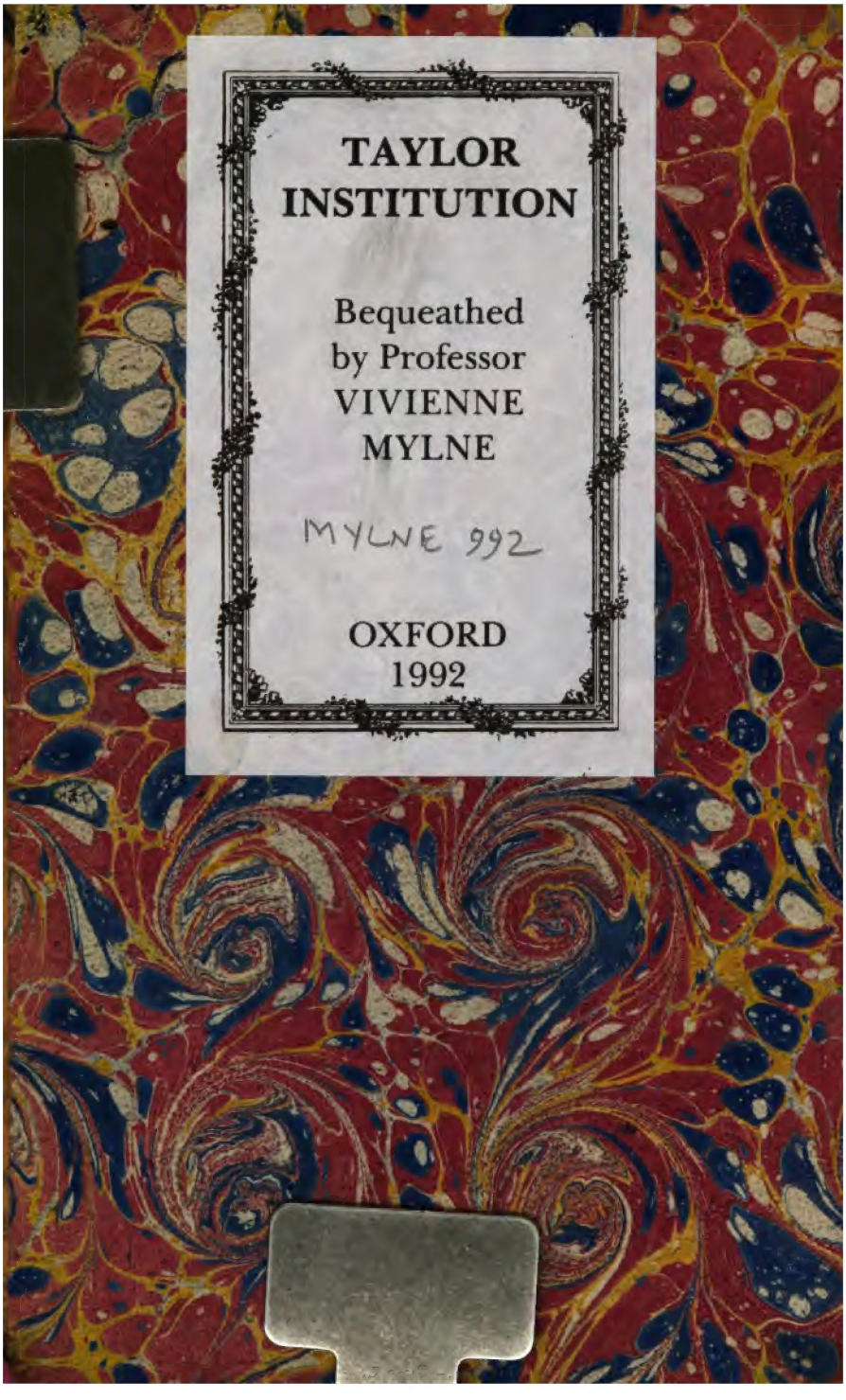
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 992

OXFORD
1992

4 Vols £6

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÈ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

NOUVELLES

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

NOUVELLES

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD

INTRODUCTION.

C'est une assez plaisante imagination du Boccalini, de prétendre que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée. La difficulté n'est, dit-il, que de l'en tirer; & tout l'art consiste à lever assez habilement l'enveloppe informe qui la couvre, pour ne lui rien ôter de sa perfection naturelle. Mais si cette idée n'est qu'un badinage, en sculpture, elle peut être appliquée plus sérieusement à certains ouvrages d'esprit, qui, sous une rude écorce, c'est-à-dire, avec de grands défauts dans la forme, ne laissent pas de renfermer des beautés supérieures. Les exemples n'en sont pas rares chez nos voisins, & je n'ai pas attendu les approches de la guerre pour l'observer (1). *Une main habile peut lever cette écorce, c'est-à-dire,*

(1) *Voyez* la préface & les notes de Clarisse.

établir l'ordre, retrancher les ſuperfluités, corriger les traits, & ne laiſſer voir enfin que ce qui mérite effectivement de l'admiration. Quelques-uns de nos traducteurs ont rendu ce ſervice à des livres importans; & c'eſt un des principaux objets du journal étranger.

Ce recueil de lettres hiſtoriques, n'auroit pas dû paroître en françois, ſans une réformation de cette nature. Quelques cenſeurs éclairés la jugeoient même impoſſible, & n'en eſtimant pas moins le fond de l'ouvrage, ils regrettoient une infinité d'excellentes choſes, qu'ils croyoient abſolument perdues pour nous : mais l'entrepriſe ne m'a paru que difficile, & j'ai eu le courage de la tenter.

Sans rien changer au deſſein général de l'auteur, ni même à la plus grande partie de l'exécution, j'ai donné une nouvelle face à ſon ouvrage, par le retranchement des excurſions languiſſantes, des peintures

ſurchargées, des converſations inutiles & des réflexions déplacées. Le principal reproche que la critique fait à Richardſon, eſt de perdre quelquefois de vue la meſure de ſon ſujet, & de s'oublier dans les détails (1). *J'ai fait une guerre continuelle à ce défaut de proportion, qui affoiblit l'intérêt; & s'il en reſte encore des traces, je dois convenir qu'elles ſont inévitables dans un récit en forme de lettres. J'ai ſupprimé ou réduit aux uſages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations. Il m'a ſemblé que ces reſtes de l'ancienne groſſièreté britannique, ſur leſquels il n'y a que l'habitude qui puiſſe encore fermer les yeux aux anglois, déshonoreroient un livre où la politeſſe doit aller de pair avec la nobleſſe & la vertu. Enfin, pour donner une juſte idée de mon travail, il ſuffit de faire remarquer que*

(1) On va voir dans ſa préface, qu'il ſent le mal, & qu'il veut l'excuſer.

ſept volumes, dont l'édition angloiſe eſt compoſée, & qui en feroient vingt-huit de la groſſeur des miens, ſe trouvent ici réduits à huit.

Ceux qui voudroient juger encore mieux de mes réformations, peuvent ſe procurer une traduction du même ouvrage, imprimée à Gottingue, qui repreſente l'anglois, non-ſeulement avec toutes ſes longueurs, mais littéralement rendu en françois, dans la vue d'enrichir notre langue de nouvelles expreſſions & de nouveaux tours. Ce deſſein, conçu en Allemagne, & la manière dont il eſt rempli, en font un des plus ſinguliers monumens qui ſoient jamais ſortis de la preſſe.

Si l'on me demande pourquoi j'ai pris tant de peine à réformer l'ouvrage d'autrui, lorſqu'avec moins de fatigue j'en aurois pu donner un nouveau dans le même genre, je ſatisfais à cette queſtion par deux réponſes. La première eſt qu'il m'en a paru

digne, & qu'y retrouvant le génie de l'auteur, avec la plupart des autres qualités qui lui ont fait une réputation diſtinguée, je n'ai pas cru mon tems mal employé à faire pour ſon Grandiſſon, ce que j'ai fait aſſez heureuſement pour ſa Clariſſe.

Ma ſeconde réponſe paſſera, ſi l'on veut, pour un caprice d'artiſte, qui veut faire des eſſais dans un genre qu'il a long-tems exercé. Après avoir vérifié, plus d'une fois, que les grandes ſources de l'intérêt ſont dans le tragique, j'ai voulu tenter, ſi, ſans remuer l'ame avec tant de force, on ne pouvoit pas l'attacher auſſi ſenſiblement par de plus douces impreſſions. L'hiſtoire du chevalier Grandiſſon m'a paru propre à cette expérience. Elle n'offre point d'intrigues ſombres, ni d'aventures ſanglantes & de cataſtrophes funeſtes. Il n'y meurt perſonne qu'au terme de la nature, ou par des accidens communs, dans les règles de la médecine : mais toutes les vertus y jouent le rôle qui

leur convient ; & les mouvemens qu'elles excitent, ſont ceux d'une joie paiſible, cauſée ordinairement par quelque action qu'on admire. Si cet ouvrage obtient quelque ſuccès, on ne doit plus tant ſe plaindre de la corruption des principes, puiſqu'il demeurera bien prouvé que le goût de la vertu ſubſiſte encore. Ainſi c'eſt une affaire d'honneur, pour ceux à qui j'ai l'eſpérance de plaire.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

L'ÉDITEUR de ces lettres croit pouvoir ſe diſpenſer d'apprendre au public comment elles ſont tombées entre ſes mains; mais il s'applaudit de l'occaſion qu'elles lui donnent, d'achever un plan qu'il avoit formé avec complaiſance, & qu'il déſiroit de remplir beaucoup plus qu'il n'oſoit l'eſpérer.

Le premier recueil qu'il a publié ſous le titre de *Paméla*, repréſente la beauté & la ſupériorité de la vertu dans une ame ſimple & innocente, avec les récompenſes que le ciel ſe plaît ſouvent à verſer ſur la bonté, pendant le cours même de cette vie. Une jeune fille, ſans naiſſance, fait à ſes honnêtes parens le récit des épreuves auxquelles ſon honneur eſt expoſé de la part d'un maître

dont le devoir étoit de lui ſervir de protecteur; cette peinture renferme celle du caractère d'un libertin, dans tout ce qu'il a de mépriſable. Cependant la bonne éducation que ce libertin a reçue d'une excellente mère, ſon amour pour une fille vertueuſe, & l'aimable exemple qu'elle lui donne avec une patience invincible, lorſqu'elle eſt devenue ſa femme, le rappellent enfin à la pratique de cette vertu dont il n'avoit que le goût.

Dans le ſecond recueil que l'Éditeur a publié ſous le nom de *Clariſſe*, la ſcène eſt beaucoup plus diverſifiée. Elle offre une perſonne du même ſexe que Paméla, mais née dans un plus haut rang & pour d'autres eſpérances, qui ſe trouve engagée dans une telle variété de malheurs & de chagrins, qu'elle perd la vie par une mort prématurée; leçon terrible pour les parens qui entreprennent de forcer les inclinations d'une jeune fille dans la plus importante affaire de la vie, & pour toutes les jeunes filles qui prennent une

téméraire confiance aux plus belles promeſſes d'un homme ſans principes. Cependant l'héroïne, ſoutenue par le ſecours de la religion, triomphe de toutes les épreuves; & ſon cœur, toujours excellent, purifié, exalté par chaque diſgrâce, ſe réjouit à l'approche d'une meilleure vie. La méchanceté de ſon cruel deſtructeur paroît également noire & impuiſſante, juſques dans les odieux ſuccès dont il fait gloire; mais l'excès d'une vaine préſomption lui fait étouffer quelques remords dont il ne laiſſe pas d'être épouvanté. Il ferme les yeux à la lumière; il s'endurcit contre la conviction; & s'obſtinant à rejeter toutes ſortes d'avertiſſemens & d'inſtances, il périt miſérablement dans le bel âge de la vie, accablé enfin de regrets, de honte & d'horreur, qu'il emporte inutilement au tombeau. On ſe flatte que ces lettres pourront être de quelque utilité aux jeunes gens, pour les tenir en garde contre l'abus de l'eſprit, de la jeuneſſe, du rang, de la for-

tune, & de tous les avantages extérieurs, qui ſe changent ſouvent en malédiction pour ceux qui les poſſèdent, & dont les effets ne deviennent pas moins funeſtes à la ſociété.

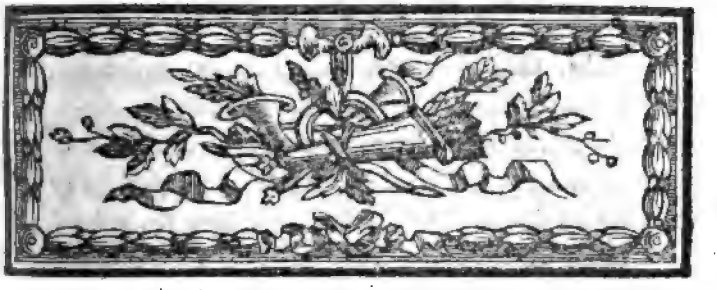
D'heureuſes circonſtances ont procuré à l'éditeur une troiſième collection de lettres, qui le met en état de préſenter au public le caractère & les actions d'un homme d'honneur. On trouvera dans le chevalier *Grandiſſon*, l'exemple d'une belle ame, dont la conduite eſt uniforme dans une grande variété de ſituations difficiles, parce que toutes ſes actions partent conſtamment d'un même principe. On y verra l'ami de la religion & de la vertu, l'homme ferme, ſenſible, éclairé, agréable & cher à tout le monde, par la nobleſſe de ſes manières & la droiture de ſon cœur; heureux en lui-même, & faiſant le bonheur des autres.

Cette explication doit faire juger que, dans l'ouvrage qu'on publie, comme dans les deux qui l'ont précédé, l'unique,

& même le principal deſſein de l'éditeur, n'eſt pas d'offrir une lecture amuſante! Ses vues ſont nobles. Mais il eſpère que la variété des événemens & des caractères qui ſe trouvent néceſſairement introduits dans un ſi grand nombre de lettres, ſera également capable de plaire & d'inſtruire, d'autant plus que les principaux correſpondans ſont de jeunes gens pleins de feu, qui joignent aux agrémens de l'eſprit, toute la politeſſe d'une belle éducation.

La nature des lettres familières, dont la plupart s'écrivent dans le moment où le cœur eſt agité par des craintes & des eſpérances, ſur des événemens incertains, doit ſervir d'excuſe pour la groſſeur de cette collection. On auroit pu raſſembler plus de faits & de caractères dans un moindre eſpace; mais ſeroient-ils auſſi intéreſſans? Le récit de la jeuneſſe du principal acteur ſe trouve heureuſement renfermé dans un aſſez petit nombre de lettres. Il n'y a pas un épi-

ſode dans l'ouvrage entier; & lorſque le chevalier Grandiſſon commence à paroître ſur la ſcène, on ne trouvera plus rien qui ne tende à l'illuſtration du deſſein principal. Les premières lettres ne ſeront pas jugées plus inutiles, ſi l'on obſerve qu'elles font connoître au lecteur une partie des perſonnages, dont l'hiſtoire eſt étroitement liée avec celle du héros.



HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

LETTRE PREMIÈRE.

Miſs LUCIE SELBY, *à miſs* HENRIETTE BYRON.

Au château d'Ashby-Canons, 10 Janvier.

VOTRE réſolution d'accompagner madame Reves à Londres, a fort alarmé vos trois amans. Soyez sûre que vous entendrez parler de deux au moins. Une fille auſſi aimable que ma chère Henriette doit s'attendre qu'on lui demandera compte de ſes démarches.

M. Greville, avec ſa réſolution ordinaire, menace de vous ſuivre à la ville; & là, dit-il, il obſervera tous les mouvemens de chaque mortel qui approchera de vous; &, pour peu qu'on lui en donne ſujet, il fera connoître ſes prétentions, & le danger qu'il y auroit à lui diſputer votre cœur. Mais il faut lui rendre juſtice; quoiqu'il traite ſes rivaux avec cette fierté, il parle de vous avec plus de reſpect & d'admiration qu'on n'en a jamais eu pour une femme. Ange & déeſſe ſont des noms auxquels vous êtes accoutumée dans ſon langage, mais, quoiqu'il les accompagne de l'air badin que vous lui connoiſſez, je ſuis ſûre qu'il vous admire ſincèrement. M. *Fenwich*, d'un ton moins déterminé, ne laiſſe pas de déclarer qu'il ſuivra vos traces, ſi votre abſence dure plus de quinze jours. Le doux *Orme* n'exprime ſes craintes que par des ſoupirs, & demande au ciel que vos réſolutions puiſſent changer. Quoique ſans eſpérance, dit il, c'eſt une extrême conſolation pour lui de pouvoir penſer qu'il habite le même canton que vous, & de jouir quelquefois de la ſatisfaction de vous voir. Il s'étonne que votre grand'mère, votre tante & votre oncle puiſſent vivre ſans vous. M. & madame Reves, ajoute-t-il, ſont trop heureux de l'aſcendant que nous leur avons laiſſé prendre ſur notre famille. Enfin chacun de vos admirateurs craint de voir

augmenter les obſtacles avec le nombre de ſes concurrens; mais que leur importe, n'ai-je pas fait difficulté de leur dire, lorſqu'ils ſavent ſi bien que vous n'êtes portée à favoriſer aucun des trois?

Si vous perſiſtez dans le deſſein de partir, & qu'il n'y ait rien de changé au tems de votre départ, j'irai vous ſouhaiter un heureux voyage, & beaucoup de plaiſir dans la ville, mais ſur-tout d'en revenir avec un cœur libre. Ma ſœur, dont la ſanté continue de baiſſer, trouvera bon que je la quitte pour un devoir dont je ne veux pas être diſpenſée. Ne penſez point à venir ici, vous ſeriez trop affligée de voir cette pauvre chère fille dans l'état où elle eſt actuellement. Je ſais combien vous êtes ſenſible aux infirmités de vos amis, lorſque vous n'avez pas l'eſpérance de les guérir; & toute votre famille, faiſant dépendre ſon bonheur de votre contentement, il y auroit de la cruauté à vous donner quelque ſujet de triſteſſe.

M. Greville nous quitte à ce moment. Il étoit venu nous ſurprendre à dîner; il n'a parlé que de vous; & ſes menaces, comme je les ai nommées à lui-même, n'ont pas ceſſé ſur votre départ pour la ville. Après le dîner, il nous a fait la lecture d'une lettre de milady Trampton, qui vous regarde preſqu'uniquement. Il nous a lu auſſi quelques endroits d'une copie de ſa réponſe, dans l'opinion, je m'imagine, que je lui propo-

ferois de me la laiſſer. C'eſt un homme fort vain, comme vous ſavez, & qui fait un cas extrême de tout ce qu'il écrit. Je lui ai demandé ſon papier. Il a paru craindre qu'il ne tombât ſous vos yeux; mais j'ai pénétré l'artifice. Cependant, s'étant fait apporter une plume & de l'encre, il a rayé deux ou trois phraſes avec tant de ſoin, comme vous le remarquerez, qu'il s'eſt flatté qu'on ne pourroit les lire; mais l'encre que je lui avois fait donner, étoit plus pâle que la ſienne, & vous verrez que toutes ces précautions n'ont pas ſuffi. Je lui ai promis de lui renvoyer ſa lettre.

J'attends de vous quelques lignes par le porteur, pour m'apprendre ſi votre réſolution ſe ſoutient. Adieu, chère Henriette; que le ciel vous protège & vous guide dans quelque lieu que votre complaiſance ou votre goût puiſſe vous porter.

LETTRE II,

(Enfermée dans la précédente).

M. GREVILLE à milady TRAMPTON.

Northampton, 6 Janvier.

Vous me demandez, madame, un portrait fidelle de la célèbre miſs Byron, qui fait l'ornement de notre province; & vous voulez ſavoir s'il eſt vrai, comme vous l'avez appris, que l'amour m'ait mis au nombre de ſes admirateurs particuliers. Cette diſtinction, madame, eſt fort juſte; car il n'y a perſonne, aſſurément, qui puiſſe la voir ſans l'admirer. Votre curioſité, dites-vous, ne regarde que ſa figure; & vous ajoutez que la plupart des femmes donnent plus de ſoin à cette eſpèce de beauté qu'à celle de l'ame. Peut-être conviendrai-je du moins que l'une excite plutôt leur jalouſie que l'autre. Mais qui pourroit repréſenter miſs Byron, & ne s'arrêter qu'à ſa figure, lorſque tous ſes traits ſont vivifiés par une ame qui leur fait annoncer toutes les perfections, & qui donne de la dignité à ſon air, à ſes regards, à ſes moindres mouvemens?

Perſonne au monde n'a plus de paſſion que moi pour la beauté. Juſqu'au moment où j'ai

comme miſs Byron, j'étois du nombre de ceux qui ne conſidèrent point d'autre avantage dans une femme. Sérieuſement je regardois toutes les qualités de l'eſprit, comme inutiles ou comme déplacées dans ce ſexe. Vous ſavez, madame, quelles libertés je m'accordois là-deſſus, & vous m'en avez fait ſouvent des reproches. Une femme ſage, une femme ſavante me paroiſſoient des caractères forcés qui bleſſoient la nature. Je voulois que les femmes fuſſent tout amour, & rien de plus. Si j'y admettois un peu de prudence, c'étoit ſeulement ce qu'il en falloit pour diſtinguer l'homme ſenſé du fot, & cela pour mon propre intérêt. Vous me connoiſſez de la vanité, madame; mais, toute charmante qu'eſt miſs Byron, je défie le plus ſenſuel de ne pas admirer ſon ame plus que ſa figure. Quel triomphe pour Satan, ai-je ſouvent penſé, en conſidérant ſes perfections; ſur-tout à l'égliſe, s'il pouvoit rendre un homme capable de ravaler cet ange au rang des femmes! Pardon, madame, ſouvenez-vous que j'ai la mauvaiſe habitude d'exprimer librement toutes mes folles idées.

La bonté du naturel ſe répand ſur les traits les plus communs: quel doit être ſon effet ſur un beau viſage! Jamais femme ne fut d'un meilleur naturel que miſs Byron. C'eſt une qualité qu'on attribue à tout votre ſexe, depuis l'âge de ſeize

ans juſqu'à vingt, c'eſt-à-dire, pendant le règne des déſirs & des ſentimens; mais elle eſt remarquable dans miſs Byron. On ne lui donneroit pas plus de dix-ſept ans, quoiqu'elle en ait preſque vingt. Sa beauté, qui ne fait que s'épanouir, durera plus long-tems que ſi elle avoit été plutôt dans ſa fleur. Cependant un air de prudence, qui frappe dans ſon aſpect, lui a donné, dès l'âge de douze ans, une véritable diſtinction, qui annonçoit ce qu'elle devoit être dans un âge plus avancé. Auſſi cette beauté dominante, qui éclate ſur ſon viſage & dans toutes ſes manières, eſt-elle accompagnée d'une dignité naturelle dans tout ce qu'elle dit & tout ce qu'elle fait, qui, malgré le mêlange d'une aimable franchiſe, à laquelle on reconnoît la ſupériorité de ſon ame ſur celles de la plupart des autres femmes de ſon âge, étouffe, dans les plus hardis, toute eſpérance d'une familiarité trop libre. Sur ma foi, j'ignore comment elle s'y prend; mais je ne dis rien que je n'éprouve. Elle badine, elle raille avec fineſſe, & je ne puis lui rendre ſes plaiſanteries. L'amour, dit-on, relève ce qu'on adore. C'eſt peut-être ce qui me tient en bride.

A préſent, doutez-vous, madame, de ma réponſe à votre ſeconde queſtion, ſi l'amour m'a mis au rang de ſes admirateurs particuliers? J'y ſuis, & le diable m'emporte, ſi je puis m'en

défendre. Cependant je ne ſuis point encouragé ; & perſonne ne l'eſt ; c'eſt ma conſolation. Fenwich en tient plus que moi, s'il eſt poſſible. Notre connoiſſance a commencé par une querelle à cette occaſion, & vous en avez ſu les ſuites, mais à préſent nous ſommes amis jurés.

Chacun eſt convenu de tenter fortune par la patience & la perſévérance, d'autant plus que l'un n'a pas plus à ſe louer de ſon bonheur que l'autre (1). « A la vérité, nous avons fait aban-» donner le terrein à quelques douzaines d'autres » admirateurs. Le pauvre Orme ne laiſſe pas de » tenir bon ; mais il nous cauſe peu d'inquiétude, » c'eſt un *larmoyeur* ; &, quoiqu'il ait une ouver-» ture par ſa ſœur, qui voit ſouvent madame » Selby, & qui, étant fort eſtimée dans cette » maiſon, lui rend apparemment le bon office » d'entretenir miſs Byron de ſes ſentimens, nous » ne craignons point une flamme qu'il éteindroit » par ſes larmes, avant qu'elle puiſſe nous trou-» bler, quand il ſeroit aſſez heureux pour la faire » naître. Vous aimez, vous autres femmes, qu'un » homme faſſe le plaintif autour de vous ; mais » je n'ai point encore vu que dans la concurrence » d'un amant vif & d'un doucereux, la préférence » ait été pour le ſecond ».

(1) Ce qui ſuit eſt un des endroits que M. Greville s'étoit efforcé de rayer.

Je dois néanmoins cette juſtice à miſs Byron, qu'avec le ſecret qu'elle a de ſe faire reſpecter, ſa politeſſe eſt extrême, & qu'aucun de ſes amans ne peut l'accuſer d'orgueil ni de cruauté. Tout ce que j'appréhende, eſt qu'une ſi parfaite égalité d'ame ne rende l'entrée de ſon cœur fort difficile à l'amour. Elle attendra du moins qu'il ſe préſente quelqu'un d'auſſi parfait qu'elle, & dont le caractère puiſſe juſtifier ſon goût. Ma crainte vient d'une converſation que j'ai eue avec madame Sherley, ſa grand'mère. Cette dâme, qui fait l'honneur de la vieilleſſe, m'a laiſſé entendre que les objections de ſa petite-fille, contre Fenwich & contre moi, venoient de quelques diſcours libres qui nous échappent quelquefois, quoique la mode en ſoit peut-être établie dans le monde, & que la plupart des femmes n'en aient pas plus d'averſion pour ceux qui s'accordent ces libertés. Mais quelle eſt donc ſon objection contre Orme? C'eſt aſſurément un animal fort réſervé.

Miſs Byron n'avoit que huit ans, lorſqu'elle perdit ſa mère. On prétend que c'étoit auſſi une excellente femme, & qu'elle mourut du regret d'avoir perdu ſon mari. Elle ne lui ſurvécut que ſix mois. Rare exemple! La grand'mère & la tante, que la jeune perſonne reſpecte à l'excès, déclarent qu'elles ne veulent pas ſe mêler de ſon choix. Lorſqu'on ſollicite leur faveur auprès

d'elles ; elles répondent conſtamment qu'il faut commencer par obtenir l'approbation de leur Henriette, & que leur conſentement eſt prêt. Elles ont autour d'elles un M. Deane, d'excellent caractère pour un homme de robe ; mais, à la vérité, une bonne ſucceſſion, à laquelle il ne s'attendoit point, lui a fait quitter ſa profeſſion. Il eſt parrain d'Henriette, qui l'appelle ſon papa, & toute la maiſon a beaucoup de confiance à ſes lumières. Je me ſuis adreſſé à lui ; mais ſa réponſe eſt la même ; ſa fille Henriette doit choiſir, toutes les propoſitions de cette nature doivent venir d'elle.

Et pourquoi déſeſperois-je de réuſſir auprès d'elle-même ? moi, Greville, qui n'ai rien de mépriſable dans la figure, à qui l'on accorde du moins l'air aiſé, jouiſſant d'un bien conſidérable, avec des eſpérances qui le ſont encore plus : moi qui chante, qui danſe, qui me mets d'aſſez bon goût, & qui ai reçu en partage une honnête portion d'aſſurance, ce qui me fait paſſer pour un joli homme aux yeux de mille autres femmes : elle, âgée de vingt ans, avec une fortune qui ne paſſe point douze ou quinze mille livres ſterlings, car la meilleure partie du bien de ſon père, qui étoit beaucoup plus conſidérable, eſt paſſée dans une autre branche, faute d'héritiers mâles, n'attendant d'ailleurs que cinq cents livres ſterlings

de rente après ſa grand'mère ; &, quoique ſon oncle Selby ſoit ſans enfans, & qu'il ait beaucoup d'affection pour elle, il a, de ſon côté, des neveux & des nièces qu'il aime auſſi ; car cette Henriette eſt la nièce de ſa femme.

Je ne déſeſpère de rien. Si la réſolution, ſi la perſévérance ont quelque pouvoir ; & ſi miſs Byron eſt une femme, elle ſera madame Greville. Je l'ai dit à ſa tante Selby, je l'ai dit à ſon oncle, je l'ai dit à ſa couſine Lucie, qui eſt digne de toute l'amitié qu'elle a pour elle, & je n'ai pas fait difficulté de le dire vingt fois à elle-même.

Mais, pour venir à la deſcription de ſa figure..... que je mente, ſi je ſais par où commencer ! elle eſt univerſellement charmante. Ne l'avez-vous pas entendu dire à tous ceux qui l'ont vue ? Sa taille..... Commencerai-je par ſa taille ? On ne peut pas dire qu'elle ſoit grande ; mais elle eſt un peu au-deſſus de la moyenne. Nous autres jeunes anglois, qui avons couru le monde, nous faiſons peu d'attention aux tailles d'Angleterre, & nous leur préférons la négligence françoiſe. J'obſerve, en paſſant que les dames étrangères ont raiſon de ne pas rechercher une perfection à laquelle il leur eſt impoſſible d'atteindre. Si nous ſommes raiſonnables auſſi ; d'entrer là-deſſus dans leur goût, c'eſt une autre queſtion. Mais, quelque parti qu'on prenne là-deſſus, il y

a tant de dignité, d'agrément dans le port, dans l'air & dans tous les mouvemens de miſs Henriette Byron, que les belles tailles ſeront toujours en honneur dans le lieu qu'elle habitera, au jugement des étrangers, comme à celui des anglois.

Sa peau eſt d'une blancheur & d'une fineſſe admirable. Je me ſuis attaché quelquefois à conſidérer ſa peau, juſqu'à m'imaginer que je voyois couler ſon ſang avec une douce égalité au-travers de ſes veines tranſparentes. Son front s'ouvre avec une nobleſſe qui ſemble allier ſenſiblement la dignité & la modeſtie, & qui frappe, à la ſeule vue, d'une ſorte de reſpect accompagné d'un délicieux plaiſir. Ne m'en demandez pas d'autre deſcription. Chaque trait, en un mot, eſt à l'épreuve de la plus fine critique; & tout ſon viſage & ſon cou, ſi admirablement placé ſur deux épaules les mieux proportionnées du monde.... Que je périſſe, ſi tout pris enſemble, je ne la crois pas la plus parfaite beauté qu'on ait jamais vue! mais une autre perfection qui lui eſt particulière, & qui la diſtingue de toutes les femmes d'Angleterre, car il faut confeſſer qu'elle eſt plus commune en France; c'eſt cette eſpèce de grâce que les François nomment *phyſionomie*, & qu'on pourroit fort bien appeler *expreſſion*. Sa taille, ſon port, ſa peau, & tous [illegible]

ſeroient pas auſſi parfaits qu'ils le ſont, cette ſeule grâce, cette ame qui tranſpire de toutes les parties de ſon aimable viſage, jointe à l'air aiſé & gracieux de ſes moindres mouvemens, forceroit tous les yeux de l'admirer.

Entrerai-je dans une deſcription plus détaillée? Oui, j'y veux entrer, au riſque de n'en pas ſortir aiſément. Ses joues.... je n'ai jamais vu des joues d'une ſi belle forme, relevées, comme elles ſont, d'un teint raviſſant, qui marque une parfaite ſanté; le moindre ſourire y creuſe deux foſſettes charmantes. Avec tant de raiſons d'être ſi contente d'elle-même & de tout ce qui l'environne, car elle eſt l'idole de ſa famille, je m'imagine que depuis l'enfance ſes traits n'ont jamais ſouffert d'altération; un pli, j'en ſuis sûr, ne pourroit habiter un inſtant ſur ſon viſage. Plût au ciel que j'euſſe aſſez de pouvoir ſur ſon cœur, pour troubler quelquefois cette ſérénité! ſa bouche..... Il n'y en eut jamais de ſi divine. Mais quel ſujet de s'en étonner? des lèvres ſi vermeilles, des dents ſi égales & ſi blanches, donneroient de la beauté à toute autre bouche. Son nez ajoute une nouvelle dignité à ſes autres attraits; ſon menton eſt tourné avec une grace inexprimable, & s'abaiſſe par une foſſette preſque imperceptible, ſes yeux: ah, madame, ſes yeux! bon dieu, quel éclat! cependant il eſt

doux, ſans aucun mélange de fierté. Que j'ai ſouvent mépriſé dans les poëtes, ces deſcriptions forcées des yeux de leurs héroïnes! mais en accordant quelque choſe à la licence poëtique, je leur pardonne, depuis que j'ai vu les yeux de miſs Henriette Byron. Ses cheveux ſont un ornement qui ne demande aucun ſoin; toutes les boucles ſont naturelles; l'art ne prête rien au luſtre qu'ils communiquent à toutes ſes autres beautés. J'ai parlé de ſon cou.... ici je n'oſe me fier à moi. Incomparable fille! Tout en eſt mille fois plus charmant qu'on ne peut ſe l'imaginer. Ses bras..... Vous avez quelquefois remarqué ma paſſion pour de beaux bras: en vérité, madame, les vôtres même ne l'emportent pas ſur les ſiens. Ses mains ont toute la perfection que les plus grands peintres peuvent donner à des mains. Quels doigts! ils ſont accoutumés à manier la plume, l'aiguille, le pinceau, les touches du claveſſin, & tout avec la même excellence. O madame! les femmes ont une ame, j'en ſuis à préſent très-convaincu. Me pardonnerez-vous d'en avoir douté, d'avoir penſé long-tems qu'elles pouvoient n'avoir été données à l'homme que pour des uſages paſſagers?

N'ai-je pas entendu chanter miſs Byron; ne l'ai-je pas vue danſer? mais, corps & ame elle eſt toute harmonie. S'il eſt queſtion de lecture

& de ſavoir acquis, quelle femme à cet âge.... Mais vous avez connu M. Sherley, ſon grand père; c'étoit un homme d'un ſavoir univerſel, & qui avoit acquis, dans le commerce des étrangers, autant de politeſſe que de lumières. Sa fille a fait ſes délices depuis l'âge de ſept ans, où elle étoit à ſon retour en Angleterre, juſqu'à quatorze, qui eſt à peu près le tems où elle l'a perdu; ſon éducation étoit l'amuſement de cet habile & vertueux précepteur. C'eſt entre ces deux âges, diſoit-il ſouvent, qu'il faut jeter les fondemens du mérite & de la bonté dans les perſonnes de ce ſexe, parce que de là elles paſſent tout d'un coup à l'état de femmes. Il ne penſa point à lui faire apprendre les langues mortes, dans la crainte de ſurcharger une plante ſi foible; mais il prit plaiſir à la perfectionner dans le François & l'Italien. Depuis la perte d'un père ſi reſpectable, qui fut ſuivie de celle de ſa mère, elle a tiré auſſi beaucoup d'avantage du commerce de ſa grand'mère & de madame Selby, ſa tante paternelle, deux dames d'un mérite ſi diſtingué, que leurs leçons & leur exemple pourroient ſuppléer aux préſens de la nature, dans une jeune perſonne qui les auroit reçus avec moins de profuſion.

Je vous l'avois dit, madame, qu'en faiſant le portrait de miſs Byron, il étoit bien difficile de ſe borner à ſa figure. Mais quelle horrible crainte

vient me troubler ? Suis-je bien certain de n'avoir pas fait l'éloge de la femme d'autrui. Nous avons dans ce quartier une de ſes couſines, une madame Reves de Londres, qui eſt une femme de bel air, & que ma mauvaiſe étoile n'a conduite ici, que pour emmener cette Henriette avec elle, dans un monde que je redoute beaucoup. Femmes ! femmes ! pardon, madame ; mais quel ange de vingt ans eſt à l'épreuve de la vanité ? Au moment que miſs Byron paroîtra, l'éclat de ſes charmes va ſe répandre ; mille nouveaux prétendans vont s'aſſembler autour d'elle ; & qui ſait ſi quelque heureux petit-maître n'éblouira point une fille qui mérite une couronne ? Malheur au téméraire, quel qu'il puiſſe être, dont les prétentions oſeront croiſer les miennes avec quelque apparence de ſuccès. En vous demandant grâce pour cette ſaillie, je ne puis vous dire, madame, qu'elle ne ſoit pas partie du cœur de votre très-humble, &c.

GREVILLE.

LETTRE III.

LETTRE III.

Miſs HENRIETTE BYRON, *à miſs* LUCIE SELBY.

Au château de Selby, 15 Janvier.

JE vous renvoie ſous cette enveloppe, ma chère Lucie, l'étrange lettre de M. Greville; comme vous la lui avez demandée, il ne doute point que vous ne me l'ayez communiquée. Je conclus que s'il s'en informe, le meilleur parti eſt de lui en faire l'aveu. Mais alors il voudra ſavoir ce que j'en ai penſé, car il faut que je n'aie rien de caché pour vous.

Dites-lui donc ſi vous le jugez à propos, que je ſuis beaucoup plus mécontente de ſon impétuoſité, que ſenſible à ſes flatteries. Dites-lui qu'il eſt fort dur pour moi, tandis que mes plus proches parens me laiſſent ma liberté, qu'un homme à qui je n'ai jamais donné ſujet de me refuſer le reſpect qu'il doit à mon ſexe, prenne le droit de me tracaſſer de cenſurer ma conduite. Demandez-lui quels ſont ſes prétextes pour me ſuivre à Londres, ou dans tout autre lieu? Si je n'avois pas déjà quelques raiſons pour me renfermer, à ſon égard, dans les civilités du voiſinage, il m'en fourniroit aujourd'hui de très-fortes. L'amant qui

eſt capable de menacer, ne peut être qu'un mari tyrannique. Ne le penſez vous pas, ma chère Lucie? mais n'allez pas juſqu'à lui faire des ſuppoſitions d'amour & de mariage; les hommes de ſon caractère expliquent tout en leur faveur, & prennent l'ombre pour une réalité.

Une femme qui ſe voit ſi fort exaltée au deſſus de ce qu'elle peut mériter, n'a-t-elle pas raiſon de craindre que ſi le flatteur devenoit ſon mari, elle ne tombât beaucoup dans ſon opinion, lorſqu'elle lui auroit donné le pouvoir de la traiter ſuivant ce qu'elle vaut, je dis même, en ſuppoſant qu'il ſoit aſſez aveuglé par ſa paſſion, pour n'être pas abſolument de mauvaiſe foi dans ſes complimens? En vérité, je mépriſe & je redoute également les flatteurs; je les mépriſe pour leur fauſſeté, s'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils ont l'effronterie de dire, ou pour leur extravagance, s'ils peuvent ſe perſuader tout ce qu'il diſent. Je les redoute par une juſte défiance de moi-même, qui me fait craindre que leurs diſcours ne ſoient capables, comme il doivent ſe le promettre dans la première de mes deux ſuppoſitions, de m'inſpirer une vanité qui me ravaleroit fort au deſſous d'eux, & qui leur donneroit ſujet de ſe faire un triomphe de ma folie, dans le tems même que je ſerois le plus enflée de ma propre ſageſſe; en un mot, les grands complimens me révoltent tou-

jours, & me forcent de rentrer auſſi-tôt en moi-même. Qui n'a pas quelque choſe à redouter de ſon amour propre? Je ne doute nullement que M. Greville n'ait ſouhaité que je viſſe ſa lettre; & cette idée me donne une ſorte d'indignation contre moi-même. Il ſemble que cet homme-là ait découvert dans ma conduite quelques fautes que je ne me pardonnerois pas, ſi je les connoiſſois, & qui lui ont donné l'eſpérance de réuſſir en me traitant comme une folle.

J'eſpère que lui & les autres ne me ſuivront point à la ville, comme il paroiſſent m'en menacer; & s'ils le font, je ne les verrai aſſurément que lorſqu'il me ſera impoſſible de les éviter: cependant leur marquer là-deſſus de l'inquiétude, ou les prier de ſe diſpenſer du voyage, ce ſeroit me mettre dans le cas de leur avoir obligation de la complaiſance qu'ils auroient pour mes volontés. Il ne me convient point de leur faire des loix dans cette occaſion, puiſqu'ils mettroient leur ſoumiſſion à trop haut prix, où qu'ils ſeroient peut-être capables de ſe faire un mérite de leur paſſion pour me refuſer.

Cependant je ne puis ſupporter de les voir obſtinés à ſuivre ainſi tous mes pas. Ces hommes, ma chère, pour peu que nous leur donnaſſions de priſe ſur nous, exerceroient plus de tyrannie ſur notre liberté que nos plus ſévères parens,

& ſans autre motif réel que leur propre ſatisfaction, au-lieu que nos parens les plus deſpotiques, n'ont en vue que notre bien, quoique leurs imprudentes filles ne ſe le perſuadent pas toujours. Combien n'en voit-on pas néanmoins qui ſe laiſſent entraîner fort loin de leurs intentions, ou du moins fort loin de leur devoir, par ces prétendus amans, tandis que leur réſiſtance eſt invincible à toutes les volontés de leurs parens? O ma chère! qu'il ſeroit à déſirer pour moi d'avoir heureuſement paſſé les huit ou dix années de ma vie dans leſquelles je vais entrer, du moins ſi je ne trouve pas, dans l'intervalle, un homme capable de fixer tous les ſentimens de mon cœur! Puiſſent-elles paſſer auſſi heureuſement que les quatre dernières, qui n'étoient pas moins importantes! Se voir en état de promener ſa vue du ſommet d'une élévation de trente ans, être bien établi dans ſes principes, n'avoir aucune folie eſſentielle à ſe reprocher; quel bonheur!

Le départ de ma couſine Reves eſt fixé, l'indulgence de mes chers parens ne ceſſe point, & je ſuis toujours dans la même réſolution; mais je ne partirai point ſans avoir vu ma chère Nancy. Quoi! je m'engagerois dans une partie de plaiſir, & j'emporterois le chagrin de penſer que j'ai laiſſé dans les ſouffrances une chère malade, avec de juſtes raiſons de croire que j'ai appréhendé de

me donner un peu de peine, tandis que je ſuis ſûre de pouvoir ſoulager du moins ſon cœur, par les tendres conſolations de l'amitié ? Non, ma Lucie, croyez-moi, quand je n'aurois pas aſſez de généroſité, j'ai aſſez d'amour propre pour ne pas m'expoſer aux tourmens d'un remords ſi vif. Ainſi, comptez de voir bientôt votre,

HENRIETTE BYRON.

LETTRE IV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

A Londres, 24 Janvier.

NOUS arrivons; il n'a rien manqué à l'agrément de notre voyage. Vous vous imaginez bien que M. Greville & M. Fenwich étoient à notre première pauſe. Ils avoient eu ſoin de nous tenir un dîner prêt; mais ils vous rendront compte eux mêmes de toutes leurs attentions.

Ils ont renouvelé tous deux la menace de me ſuivre à Londres, ſi je m'y arrête plus d'un mois; c'eſt porter trop loin la bonté. Vous voyez que leurs quinze jours ſont prolongés du double.

Monſieur Fenwich, ayant trouvé l'occaſion de m'entretenir ſeule pendant quelques minutes, m'a conjurée de l'aimer. N. Greville m'a preſſée,

avec les mêmes inſtances, de lui déclarer que je le hais ; cette déclaration, m'a-t-il dit, eſt tout ce qu'il déſire à préſent, Il eſt bien étrange, a-t-il ajouté, qu'il ne puiſſe obtenir de moi ni de l'amour ni de la haine ; c'eſt un ſingulier perſonnage. J'ai tourné ſes plaintes en badinage, avec ma liberté ordinaire ; & je lui ai répondu que ſi j'étois capable de haïr quelqu'un, il ſeroit l'homme du monde que je ferois moins ſcrupule d'obliger ſur ce point. Il m'a fait de vifs remercimens.

Ces deux meſſieurs paroiſſoient tentés de nous accompagner plus loin ; mais comme ils ne ſont jamais hors de leur route, l'envie leur ſeroit venue d'aller juſqu'à Londres, & par degrés, nous les aurions eus ſur les bras pendant tout le ſéjour que j'y dois faire. En remontant dans notre voiture, je les ai preſſés fort ſérieuſement de nous quitter. Fenwich... mon ami... a dit Greville, il faut retourner ſur nos pas, miſs Byron prend ſon air grave ; la gravité ſur ſon viſage, eſt un langage aſſez clair pour nous. Ils ont pris congé tous deux fort reſpectueuſement ; je les ai remerciés néanmoins de la civilité qui les avoit conduits ſur notre paſſage, & principalement de la bonté qu'ils avoient de nous quitter. Principalement, a répété Greville : ah, mademoiſelle, que vous en eût il coûté pour nous épargner cette rigueur ! Viens, Fenwich, a-t-il dit à l'autre, re-

tirons-nous ; joignons nos malheureuſes têtes enſemble, pour vivre encore un peu du plaiſir que nous venons de goûter, & puis nous prendrons le parti de nous aller pendre.

Il a fallu que notre voiture ait paſſé, comme vous ſavez, devant la porte du parc de M. Orme ; il y étoit, ſur le bord même du grand chemin : je ne l'ai apperçu que de fort près, il nous a fait une révérence juſqu'à terre, avec un air de triſteſſe qui m'a touchée. Le pauvre M. Orme ! j'aurois ſouhaité de pouvoir lui dire un mot en paſſant ; mais les chevaux alloient ſi grand train ! Pourquoi marchoient-ils ſi vîte ? Cependant j'ai remué la main, & j'ai penché la tête hors du caroſſe autant que je l'ai pu, pour le ſaluer. O miſs Byron, s'eſt écriée là-deſſus madame Reves ! c'eſt M. Orme, je n'en doute plus, c'eſt lui qui eſt l'heureux mortel. J'ai répondu que ſi ſa conjecture étoit vraie, je n'aurois pas eu l'empreſſement qu'elle avoit remarqué ; mais il me ſemble que j'aurois été charmée de pouvoir dire une fois, adieu M. Orme, car M. Orme eſt un fort bon homme. Mon cœur étoit encore attendri des adieux que j'avois faits à ma chère famille ; & vous ſavez, ma chère, que dans cet état une légère impreſſion pénètre plus facilement.

La maiſon de M. & de madame Reves eſt convenable à leur fortune, c'eſt-à-dire, fort belle

& meublée dans le meilleur goût. Madame Reves, qui ſait la paſſion que j'ai pour écrire, & qu'on attend de moi beaucoup de lettres, m'a fait préparer une proviſion de papier, de plumes & d'encre; elle m'a permis volontiers de prendre auſſi-tôt poſſeſſion de mon appartement, pour obéir à mes amis, qui m'ont ordonné, comme vous ſavez, de leur donner de mes nouvelles au premier moment de notre arrivée, & de vous adreſſer ordinairement mes lettres; mais dans un eſpace ſi court, que puis-je avoir à vous marquer? Mon appartement eſt d'une élégance extrême; un petit cabinet de livres fort bien choiſis, en fait le plus bel ornement pour moi; à l'exception néanmoins de mes plumes & de mon encre; auxquelles je ne dois rien préférer, puiſqu'elles me doivent ſervir à procurer quelque amuſement au château de Selby, par mon petit babil, qu'on y eſt accoutumé à ſouffrir avec tant d'indulgence.

Je vous demande votre bénédiction, ma chère & reſpectable grand'maman; je vous demande la vôtre, ma bonne tante Selby, & la vôtre, mon cher & très-honoré oncle, à qui mon abſence va peut-être ôter le plaiſir que vous preniez quelquefois à tourmenter agréablement votre Henriette; mais je ne me crois pas quitte de cette petite guerre dans l'éloignement.

Vous, ma chère Lucie, continuez de m'aimer autant que je m'efforcerai de mériter votre affection, & ne me laiſſez point ignorer l'état de notre chère Nancy. Mon cœur ſaigne pour elle ; je me ſerois crue tout-à-fait inexcuſable, ſi j'étois venue paſſer trois mois à la ville, ſans lui avoir répété, de ma propre bouche, les aſſurances de mon amitié, & celles du vif intérêt que je prends à ſa ſanté. Quel nouveau mérite elle tire de ſa patience ! que ſes ſouffrances me la rendent chère ! Si je tombe jamais dans l'affliction, ciel ! donnez-moi ſon aimable, ſa vertueuſe réſignation à vos plus douloureuſes épreuves.

Je ſuis, ma chère couſine, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE V.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

25 Janvier.

Vous me réjouiſſez beaucoup, ma chère, par l'eſpérance que vos nouveaux médecins vous donnent du rétabliſſement de notre chère Nancy : que nos vœux puiſſent être bientôt exaucés !

On ma recommandé trois choſes à mon dé-

part ; la première, d'écrire ſouvent, très-ſouvent, m'a-t-on répété. Cet ordre n'étoit pas néceſſaire ; mon cœur eſt avec vous, & les heureuſes nouvelles que vous me donnez de tout ce qui m'eſt cher au monde, le mettent dans une délicieuſe ſituation ; la ſeconde, de vous nommer les perſonnes avec leſquelles je ſuis deſtinée à vivre dans cette grande ville, & de vous faire la peinture de leurs caractères ; en troiſième lieu, de vous apprendre, juſques dans l'origine, tous les ſoins, toutes les flatteries, & juſqu'aux témoignages muets de diſtinction ; ce ſont les termes de ma tante, qui pourront être adreſſés à la jeune perſonne que vous honorez d'une ſi tendre amitié.

Vous ſouvenez-vous de la réponſe que mon oncle fit au dernier de ces trois articles ? Je veux la répéter ici, pour lui faire voir que ſes bons avis ne ſeront point oubliés.

La vanité du ſexe, dit-il à l'aſſemblée, ne permettra point qu'il échappe rien de cette nature à notre Henriette. Les femmes, continua-t-il, ſe prodiguent ſi librement aux yeux du public, dans toutes les parties de la ville, qu'on y cherche beaucoup plus à voir de nouveaux viſages, qu'à jouir du plaiſir d'en voir de beaux, pour leſquels l'admiration eſt uſée par l'habitude. Henriette porte ſur ſes joues, avec la fleur de la jeuneſſe, une

honnête ſimplicité, qui peut attirer ſur elle l'attention qu'on a pour une novice. Mais pourquoi lui remplir la tête d'idées de conquêtes & de galanteries? Les femmes, ajouta mon oncle, s'offrent dans les aſſemblées publiques, en ordre & en rang, comme dans un marché. De ce que trois ou quatre étourdis de notre canton paroiſſent avoir quelques vues ſur elle, comme des marchands qui enchériſſent l'un ſur l'autre dans une vente, vous concluez qu'à Londres elle ne mettra pas le pied hors de la porte, ſans voir groſſir le nombre de ſes courtiſans.

Mon oncle ſe défioit donc de ma tête, & ne me croyoit pas capable de ſoutenir le vol que l'indulgence de mes autres amis me faiſoit prendre. Il eſt vrai, ma chère Lucie, que notre ſexe n'a que trop de penchant à ſe croire flatté, par des apparences d'admiration de la part de l'autre; mais je me ſuis toujours efforcée de m'élever au-deſſus de ce fol orgueil par les conſidérations ſuivantes. La flatterie eſt le vice commun des hommes. Ils ne cherchent à nous élever, que pour nous faire tomber dans l'abaiſſement, & pour s'exalter eux-mêmes ſur la ruine de l'orgueil qu'ils trouvent en nous, & qu'ils ont l'art de nous inſpirer. Comme l'humilité brille avec plus d'éclat dans les autres conditions, c'eſt aux femmes les plus expoſées à la flatterie, qu'elle fait auſſi le

plus d'honneur. Celle qui s'enfle des louanges des hommes, ſur les avantages perſonnels qu'ils paroiſſent lui ſuppoſer, répond à leurs vues, & ſemble reconnoître qu'elle doit ſa principale gloire à leur admiration; & c'eſt ſe rabaiſſer autant qu'elle les relève. Les femmes n'ont-elles pas reçu du ciel une ame capable des plus hautes perfections? Pourquoi ſeroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps? La fleur de la jeuneſſe dure peu d'années : pourquoi n'aſpirerions-nous pas à des biens dont la poſſeſſion donneroit de la dignité à notre vieilleſſe? Nous ſerions toutes auſſi ſages, auſſi vénérables que ma grand'maman. C'eſt un exemple pour nous, ma chère. Quelle femme eſt auſſi reſpectée, auſſi chérie, des jeunes gens & des vieux, que ma grand'maman Sherley.

Pour commencer à remplir le ſecond de mes devoirs, il faut vous faire le portrait de quelques jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont venues faire leur compliment à madame Reves ſur ſon retour. Miſs *Alleſtris*, fille du chevalier de ce nom, a paru la première. Je l'ai trouvée très-jolie, l'air aiſé, le caractère ouvert. Je crois que je l'aimerai. Miſs *Bramber* eſt la ſeconde. Elle eſt moins belle que miſs Alleſtris, mais dans l'air & les manières, elle ne manque point d'agrémens. Un peu d'empreſſement à parler, c'eſt le ſeul défaut que je lui ai trouvé.

Dans ſon ſilence même, elle paroiſſoit chercher à dire quelque choſe, quoiqu'elle eût épuiſé deux ou trois ſujets. Je lui reproche d'autant plus librement cette volubilité de langue, que M. & madame Reves ne l'ont pas remarquée, comme ils l'auroient fait, s'ils n'y étoient pas accoutumés. Cependant il ſe peut que la joie de revoir ſes amis ait ouvert ſes lèvres. Si je devine juſte, pardon, chère miſs Bramber! Miſs Sally, ſa cadette, eſt fort aimable, avec beaucoup de modeſtie; un peu contrainte, peut-être par la vivacité de ſa ſœur aînée. La différence de leur âge eſt de ſix ou ſept ans; de ſorte que miſs Bramber paroît regarder ſa ſœur ſur le pied de ce qu'elle étoit il y a deux ou trois ans, car miſs Sally n'en a pas plus de dix-ſept. Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que la plus jeune étoit beaucoup moins réſervée, lorſque ſa ſœur s'éloignoit un moment, & qu'à ſon retour, elle recommençoit à fermer ſa petite bouche, qui eſt réellement très-jolie, ſans compter que l'autre ne la nommoit jamais que mon enfant, avec l'air du droit d'aîneſſe, & que l'autre diſoit modeſtement ma ſœur, d'un ton qui n'étoit pas éloigné du reſpect.

Deux hommes aſſez jeunes, qui donnoient la main aux deux ſœurs, étoient M. *Barnel*, neveu de milady Alkeſtris, & M. *Sommer*. Le ſecond eſt marié nouvellement. Je lui ai trouvé beaucoup

d'affectation dans les manières, & tout l'air d'un homme fort rempli de ſes perfections. Après ſon départ, j'ai dit à madame Reves que je le croyois fort amoureux de lui-même. Elle en eſt convenue. Cependant ce excès d'amour propre eſt aſſez mal fondé : c'eſt un homme fort ordinaire, quoiqu'extrêmement recherché dans ſa parure. Il paroît que ſa femme étoit une veuve très-riche. Avant qu'elle l'eût rendu important à ſes propres yeux, en devenant amoureuſe de lui, c'étoit un jeune homme aſſez modeſte, qui n'avoit pas découvert en lui-même plus de mérite qu'on ne lui en reconnoiſſoit ; & cette raiſon a fait pardonner à ſa femme le goût qu'elle a pris pour lui. Mais, depuis ſon mariage, il eſt devenu parleur, audacieux, déciſif ; il a mauvaiſe opinion de tout notre ſexe : & ce qu'il y a de pis, il n'en a pas une meilleure de ſa femme, pour la préférence qu'elle lui a donnée.

Il a marqué beaucoup d'attention pour moi, mais de manière à faire penſer que je devois me croire fort honorée de l'approbation d'un ſi bon juge.

M. Barnel eſt un jeune homme qui ſera toujours jeune, ou je ſuis trompée. Je ne l'ai pris d'abord que pour un fat. Il a commencé avec affectation par quelques traits aſſez judicieux, quoique des plus communs. Une heureuſe mé-

moire, qui rend capable de ſe faire honneur de l'eſprit d'autrui, eſt une ſorte de mérite. Mais, lorſqu'il a voulu marcher ſeul, il lui eſt échappé bien des choſes qui ne peuvent ſortir de la bouche d'un homme ſenſé. Ainſi je prononce hardiment ſur lui. Cependant, à juger par les ſeuls dehors, il peut paſſer pour un de nos jeunes gens du bel air. Il ſe met fort bien, &, s'il a quelque goût, c'eſt pour la parure : mais il ne l'ignore point ; car il nous a vanté pluſieurs parties de la ſienne, &, lorſqu'il en a trouvé l'occaſion, il eſt toujours tombé ſur le même point. Ce qui achève de le peindre pour moi, c'eſt qu'auſſi ſouvent que la converſation a pris un tour ſérieux, il s'eſt levé de ſa chaiſe, en fredonnant un air italien, quoiqu'il s'y entende fort peu, mais il ſemble prendre plaiſir au ſon de ſa propre voix. Cet admirable homme s'eſt rappelé quelques magnifiques compliméns, qu'il m'a fait l'honneur de m'appliquer, en paroiſſant s'attendre que j'en prendrois meilleure opinion de moi-même. Je ne m'étonne point que les hommes en aient une ſi mauvaiſe des femmes, s'ils nous croient capables d'entendre avec plaiſir tant de ſottiſes, haſardées ſous le nom de compliméns.

Nous avons eu, cet après-midi, la viſite de miſs Stevens, fille du colonel de ce nom. Elle reſſemble du mérite de ſon père, qui paſſe pour un

homme du premier ordre. Je n'ai pas vu de phyſionomie plus intéreſſante, avec moins d'affectation. Ma couſine Reves dit qu'elle a beaucoup de lecture; mais on ne s'apperçoit point qu'elle en tire vanité. Elle étoit accompagnée de miſs d'Arlington, qui eſt ſa parente, & qui a du talent pour la poéſie. A la prière de madame Reves, miſs d'Arlington nous a lu deux ou trois de ſes productions. Comme elle n'y a conſenti qu'après quelque réſiſtance, je ne ſais s'il m'eſt permis d'en parler. L'une étoit ſur la ſéparation de deux amans, ſi tendre & ſi touchante, qu'il paroît que l'agréable muſe n'ignore pas les peines qu'on peut reſſentir innocemment dans cette occaſion. La ſeconde, qui étoit une deſcription de l'aurore & du lever du ſoleil, rend du moins témoignage qu'elle aime à ſe lever matin. Je lui en ai demandé une copie, pour me confirmer dans la même habitude; mais elle me l'a refuſée avec beaucoup de modeſtie. La troiſième étoit ſur la mort d'une chère fauvette, un peu trop pathétique à mon gré pour l'occaſion; car ſi miſs d'Arlington avoit le malheur de perdre le meilleur de ſes amis, il me ſemble que dans cette pièce, qui eſt aſſez longue, le ſujet eſt épuiſé, & qu'elle ſeroit obligée d'en emprunter quelques images. Je conçois qu'il eſt difficile aux jeunes perſonnes, qui ſont nées avec quelque génie, de régler leur imagination,

imagination. L'abondance de leurs idées les emporte ſouvent au-delà de leur ſujet; &, pour vouloir tout dire, elles ne diſent pas ce qu'il convient. Mais, à tout prendre, j'ai trouvé la pièce fort jolie.

Jeudi 26.

NOUS eûmes hier à ſouper miladi Pen Williams (1). C'eſt une femme très-agréable, veuve d'un homme eſtimé, & proche parent de M. Reves. Son âge paroît d'environ quarante ans. Elle a pris beaucoup d'affection pour moi; &, pour commencer notre liaiſon, elle veut être de toutes les parties de plaiſir où je me trouverai engagée. Elle obſerva que ceux qui connoiſſent bien les grandes villes ſe font une fête d'y accompagner les étrangers. Les nouvelles remarques, & les comparaiſons qu'ils entendent, l'étonnement dont ils ſont témoins, le goût qu'ils voient prendre pour ce qui mérite de l'eſtime ou de l'admiration, leur forme un très-agréable amuſement; & les obſervations d'une jeune perſonne, telle que moi, ne lui promettoient pas moins d'utilité que de ſatisfaction. Je la remerciai de ſon compliment, par une ſimple révérence. Je n'oppoſe jamais rien aux civilités de cette nature. Ce ſeroit faire en-

(1) *Pen*, qui ſe prononce *Penne*, eſt un nom pour Pénélope.

tendre qu'on les croit ſincères, ou même qu'on s'en croit digne, & qu'on cherche le plaiſir de ſe les faire répéter ; &, quoi qu'en diſe M. Greville, on n'eſt pas toujours ſecouru par cette jolie confuſion, par cette rougeur d'un moment, qu'il prétend que les femmes ont comme à la main, lorſqu'elles affectent de rejeter les louanges qu'on leur donne. Miladi Pen eut la bonté de s'en tenir là, quoique les muſcles de ſon agréable viſage paruſſent prêts à faire leur office, pour peu que je les y euſſe excités par le déſaveu du mérite qu'elle m'attribuoit. Qu'en dites-vous, ma chère? Ne ſuis-je pas une plaiſante fille? Mais je n'en penſe pas plus mal de miladi Williams. On doit me mener à la maſcarade, au Ridotto, & dans la ſaiſon, à Vauxhall & à Renelagh. Les bals parés, les concerts, les aſſemblées du jeu auront leur tour; &, pour me préparer à cette dernière ſorte de plaiſirs, on veut me faire apprendre tous les jeux à la mode. Ma grand'maman ſe ſeroit-elle attendue, il y a vingt ou trente ans, à vivre aſſez pour entendre dire qu'avec le maître de muſique & le maître à danſer, le bel uſage demande un maître de jeu, pour achever l'éducation des femmes? Miladi Pen s'offre à me ſervir de guide dans toutes ces parties.

A préſent, chère Lucie, ne répéterez-vous pas la prière que vous avez déjà faite au ciel, de me

voir revenir avec un cœur ſain? & ne tremblez-vous pas que je ne devienne une jolie femme, dans le goût moderne? Pour cette dernière crainte, je répondrai lorſque vous commencerez à me ſoupçonner : ſi vous trouvez que je préfère le plus brillant de tous ces plaiſirs & l'opéra même, malgré la paſſion que j'ai pour la muſique, à une bonne pièce de notre favori *Shakeſpéar*, alors, ma Lucie, que votre cœur s'afflige pour votre Henriette; craignez alors qu'elle ne ſe ſoit laiſſée gagner à l'eſprit de légèreté; qu'elle ne ſoit priſe par les yeux & les oreilles; que ſon cœur ne ſoit infecté par le goût moderne, qu'elle n'ait conçu même une pernicieuſe paſſion pour le jeu, & que, pour ſoutenir ſes extravagances, elle ne penſe à faire le malheur de quelque honnête homme en l'épouſant.

Un mot ſur mes affaires domeſtiques. James, le ſeul laquais que j'aie amené, ſe dégoûte déjà de la ville, & veut retourner au château de Selby. Je n'aime pas à voir autour de moi un homme qui s'y déplaît. Ainſi je lui ai promis de le renvoyer; mais comme c'eſt d'ailleurs un garçon fort ſage, j'eſpère que ma tante ne le congédiera point en cette occaſion. Il s'en eſt déjà préſenté pluſieurs; & dans le principe où je ſuis, qu'un maître doit répondre du caractère de ceux qui le ſervent, je ne ſuis pas peu embarraſſée pour le

choix. Je ne penſe pas comme ce grand miniſtre, qui, donnant quelquefois la préférence à des gens qui ne la méritoient pas, apportoit pour raiſon de ces excès de bonté, qu'il vouloit être l'ami de ceux à qui perſonne ne vouloit accorder d'amitié. C'eſt porter l'indulgence trop loin, & ne pas conſidérer que le méchant qu'on protège emporte la récompenſe qui eſt due à l'honnête homme. M. & madame Reves ont tant de bonté pour moi, & leurs domeſtiques ſont ſi diſpoſés à m'obliger, que je ne riſque pas beaucoup à prendre quelques jours pour faire un bon choix.

Il eſt tems de finir une ſi longue lettre. Je me ferois ſoupçonner de craindre que tous mes chers parens, mes amis, mes bienfaiteurs ne ſoient pas aſſez perſuadés de mon tendre attachement & de mon reſpect, ſi je commençois chaque fois à les aſſurer des mêmes ſentimens. Suppoſez donc que cette aſſurance eſt toujours renfermée dans celle de la parfaite affection avec laquelle je ſuis & veux toujours être, ma chère Lucie, votre, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE VI.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY (1).

31 Janvier.

Vous ne vous attendiez pas, ma chère, que l'occaſion ſe préſentât ſi-tôt d'obéir au troiſième ordre que j'ai reçu de vous & de toute ma chère famille, & j'étois fort éloignée auſſi de m'y attendre; cependant un jeune homme d'une naiſſance & d'une fortune aſſez conſidérables, a déjà commencé à me regarder avec diſtinction. Pour ne pas vous cauſer d'impatience par un prologue inutile, ſon nom eſt *Fouler*. Il jouit d'un bien fort honnête, par la mort de ſon père & de ſa mère, avec d'amples eſpérances du côté d'un vieil oncle du pays de Galles, qui ſe nomme le chevalier Roland Meredith, & qui ſe trouve chargé d'une commiſſion de la province à la cour.

Il paroît que ſir Roland a fait une loi à ſon neveu, ſous peine de ſa diſgrâce, de ne pas ſe marier ſans ſon approbation, qu'il ne donnera jamais, dit-il, ſi la demoiſelle n'eſt de très bonne

(1) On ſupprime ici quelques lettres inutiles.

famille, & ne joint une excellente éducation à une fortune raiſonnable. Il veut une réputation ſans tache, la théorie des devoirs domeſtiques, & le tour d'eſprit qui fait que dans l'occaſion une femme n'a pas honte de la pratiquer. Cependant, comme ſon neveu doit être riche, il déclare que la fortune eſt le moindre des avantages qu'il déſire dans ſa nièce; qu'il lui ſouhaiteroit ſeulement huit ou dix mille livres ſterlings, afin qu'il ne paroiſſe pas que ce ſoit purement un mariage d'amour, comme ſi ſon neveu avoit moins conſulté ſon jugement que ſes yeux. Lorſqu'une fille, dit-il, a cette dot, c'eſt une preuve que les parens dont elle ſort ſont honnêtement établis, & qu'elle n'aura pas trop d'obligation à l'homme qu'elle épouſe. Vous voyez que ce n'eſt pas la prudence qui manque au vieux chevalier. Mais j'oubliois une des principales conditions. Sa future nièce doit être une belle femme. On dit qu'il ſe fait honneur d'aimer les beaux chevaux & les beaux chiens, & qu'il fait des comparaiſons polies entre les animaux plus ou moins nobles. Lui-même, comme vous jugerez par ſa ſingularité, eſt un vieux garçon, qui, n'ayant jamais été marié, s'imagine qu'on fera une femme exprès pour ſon neveu, & qui inſiſte, avant que de la connoître, ſur des qualités dont il ne trouvera peut-être pas une ſeule dans ſa nièce.

M. Fouler m'a vue, pour la première fois, chez madame Reves. Je ne puis dire qu'il ait rien de déſagréable dans la figure; mais il me ſemble qu'il n'a point l'ame que je ſouhaiterois dans un homme à qui je dois faire vœu d'amour & d'honneur. Je ne veux me marier que pour être une très-bonne & très-honnête femme. Ne dois-je pas jurer l'obéiſſance? Et m'expoſerois-je à violer mon ſerment? Il n'y a donc point de conſidération qui puiſſe me faire prendre un homme, dont le peu d'eſprit & de jugement ſoit capable de me faire chanceler dans l'obſervation de mon devoir, & qui, ne ſuivant peut-être que les caprices d'un eſprit borné, me donneroit des ordres auxquels ma raiſon ne me permettroit pas d'obéir. Il eſt doux & honorable pour une femme de ſoumettre ſon jugement, dans les choſes même indifférentes, à celui d'un homme qui a plus de ſageſſe & d'eſprit qu'elle; mais ſi ces qualités manquent à ſon mari, elle eſt portée à douter du moins de quel côté eſt la raiſon, & ce doute eſt le premier pas vers la diminution du reſpect, qui entraîne à ſa ſuite la déſobéiſſance & la révolte.

Je remarquai tout d'un coup que M. Fouler me regardoit avec diſtinction. Une femme, diroit ici mon oncle, eſt toujours prompte à faire les découvertes de cette nature. Mais à table, où nous étions, tout le monde s'en apperçut. Il re-

vint le jour ſuivant ; & ſans faire la moindre queſtion ſur ma fortune, il s'ouvrit à madame Reves, en lui demandant ſa protection. A la vérité, il n'oublia pas ſes propres avantages ; & je ne lui en fais pas un reproche, puiſque perſonne ne les lui diſpute. Mais où eſt l'homme riche, qui ne commence pas, dans ces occaſions, par l'étalage de ſon bien, tandis que celui qui ne l'eſt pas, éloigne autant qu'il peut cette fâcheuſe idée, & ſe retranche ſur l'amour, qui eſt ſon ſeul cri ?

Monſieur Reves, qui a fort bonne opinion de M. Fouler, lui répondit qu'il me croyoit le cœur libre, & que je n'avois pas d'autre dépendance que celle du reſpect, pour des parens à à qui je tenois plus étroitement par ce lien que par celui de l'intérêt. Il loua mes bonnes qualités, c'eſt à dire, mon humeur & ma franchiſe naturelle, la dernière aux dépens de mon ſexe, de quoi je l'ai peu remercié, lorſqu'il m'a fait ce récit. En un mot, il l'informa de tout ce qu'il jugea néceſſaire, & de pluſieurs choſes même qui ne l'étoient pas, telles que la confiance & la bonté qui portent mes parens à ſe repoſer de mon choix ſur moi-même, mêlant à ce détail une infinité d'éloges, qui ne peuvent être excuſés que par l'excellence de ſon cœur, & par une partialité aſſez claire en faveur de ſa couſine. Cette

condeſcendance de ma famille, à ſe rapporter de tout à moi dans une affaire de cette nature, parut alarmer M. Fouler. Les occaſions & les offres, répondit-il, n'ayant pu manquer d'être extrêmement fréquentes, il craignoit que ce fût un obſtacle pour ſes eſpérances. Si vous en formez quelqu'une, repliqua M. Reves, c'eſt ſur la bonté de votre caractère qu'elle doit être fondée, beaucoup plus que ſur l'éclat de votre fortune. Il me fit la grâce d'ajouter, que ſans être capable de tirer vanité du nombre de mes amans, il étoit naturel que tant de propoſitions m'euſſent rendue plus difficile, & que la généreuſe confiance de ma famille ſembloit avoir augmenté cette diſpoſition. Enfin, lorſque je lui ai dit, a continué M. Reves, que votre fortune excédoit beaucoup ce que ſon oncle déſiroit pour lui dans une femme, & que la nature, autant que l'éducation, vous avoit donné un tour d'eſprit ſérieux; c'eſt trop, s'eſt-il écrié, c'eſt trop dans une même perſonne. A l'égard de la fortune, il ſouhaiteroit que vous n'euſſiez pas un ſou, pour vous offrir la ſienne; & votre conſentement le rendroit le plus heureux de tous les hommes.

J'ai fait des plaintes à M. Reves de l'exceſſive prévention qui paroît viſiblement dans le portrait qu'il a fait de moi. Sûrement, lui ai-je dit, vous n'avez pas promis vos bons offices à M.

Fouler ; car, en ſuppoſant que je mérite une partie de vos éloges, n'auriez-vous pas dû, pour ſon propre intérêt, conſulter un peu mes diſpoſitions, avant que de me repréſenter ſous un jour ſi capable d'échauffer les ſiennes ? Si nous étions dans un ſiècle où les hommes fuſſent moins aguerris contre l'amour, vous l'expoſeriez à des peines fort vives ; & moi qui ne me ſens pas diſpoſée au moindre retour pour ſes ſentimens, vous me mettriez dans le cas de lui devoir de la pitié, lorſque je ne pourrois lui rien accorder de plus. M. Reves m'a répondu que le langage qu'il avoit tenu à M. Fouler, il le tiendroit à l'univers entier ; qu'au reſte, il ne plaindroit pas trop un amant pour lequel je commencerois à ſentir de la pitié, parce qu'elle prépare le cœur à l'amour, & que lui-même en avoit fait l'expérience avec ſa femme, dont il avoit été follement amoureux ; enfin, qu'il ne pouvoit me diſſimuler que M. Fouler étoit ſon ami.

Ainſi, ma chère, ce M. Fouler paroît aſſez perſuadé qu'il a trouvé une femme qui lui convient ; mais je doute que votre Henriette ait rencontré l'homme dont elle juge à propos de faire ſon mari.

LETTRE VII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

2 Février.

SIR Roland vint lui-même hier au matin, rendre ſa première viſite à M. Reves; mais avant que de s'expliquer ſur les motifs qui l'amenoient, il demanda la permiſſion de me voir. Je ne le connoiſſois point encore. Nous étions à déjeûner. Miſs Alleſtris, miſs Bramber & miſs Dolyngs, qui eſt une jeune perſonne de mérite, étoient avec nous. M. Reves introduiſit le vieux chevalier gallois avec les civilités ordinaires, mais ſans lui faire connoître laquelle de nous étoit miſs Byron. Auſſi ne dit-il pas un mot en s'aſſeyant; mais nous ayant regardée tour à tour & fixant les yeux ſur miſs Alleſtris, il pouſſa M. Reves par le coude. M. Reves gardoit le ſilence. Sir Roland, qui a la vue courte, continua de la promener, en ſe ridant le front, ſur miſs Bramber & ſur miſs Dolyngs; & lorſqu'elle fut tombée ſur moi, il dit quelques mots à l'oreille de M. Reves. On lui ſervit du thé, qu'il reçut avec un air d'impatience & d'incertitude. Enfin, prenant M. Reves par un des boutons de ſon habit, il lui

dit qu'il avoit à l'entretenir un moment. Ils ſortirent enſemble ; non, je ne me trompe point, commença vivement le chevalier, ſans quitter le bouton qu'il tenoit. Ecoutez-moi, M. Reves ; j'aime mon neveu comme moi-même. Je ne vis que pour lui. Il a toujours été reſpectueux pour ſon oncle. Si c'eſt miſs Byron qui eſt aſſiſe à droite de madame Reves, avec une contenance angélique, les yeux brillans, de bonne humeur, & le viſage auſſi fleuri que le printems, l'affaire eſt faite. Je donne mon conſentement. Quoique je n'aie pas encore entendu ſortir un mot de ſa bouche, je ſuis sûr qu'elle eſt toute eſprit. Mon neveu n'en aura point d'autre. Les trois jeunes perſonnes qui ſont avec elle, paroiſſent très-agréables ; mais ſi c'eſt pour celle dont je parle que mon neveu a pris de l'inclination, il n'en aura point d'autre. Qu'elle va briller parmi nos dames de Caermarhen ! & cependant le pays de Caermarhen en a de charmantes. Dites, M. Reves, me ſuis-je trompé ſur la flamme de mon neveu ? La flamme, n'eſt-ce pas ainſi que cela s'appelle à Londres ?

M. Reves lui répondit qu'il ne ſe trompoit pas, & que c'étoit miſs Byron. Enſuite avec la partialité qu'il a toujours pour moi, il ne conſulta que ſon cœur pour commencer mon éloge. Grâce au ciel, grâce au ciel, s'écria le vieux

chevalier. Rentrons, retournons près d'elle, je veux dire quelque choſe qui l'engage à parler. Qu'elle ne craigne point, je ne dirai rien qui puiſſe lui cauſer de l'embarras. Si ſa voix répond à tout le reſte, je m'attends que ce ſera toute harmonie. Le ſon de ſa voix, entendez-vous, M. Reves? me fait juger du cœur, de l'ame & du caractère de ce ſexe. C'eſt une découverte que je ne dois qu'à moi-même. Rentrons, rentrons, je vous en ſupplie.

Ils s'étoit ſi peu éloigné de la porte, que nous avions entendu aſſez diſtinctement ce prélude. Ils reprirent leurs chaiſes, après quelques excuſes que ſir Roland crut nous devoir, pour avoir pris M. Reves à l'écart. Ici, ma chère, ne comptez pas que je puiſſe me rappeler une des plus ſingulières converſations qui furent jamais. Les queſtions du vieux gentilhomme, les bons mots de ſon ami, les fines plaiſanteries de ſa province, les expreſſions de ſa tendreſſe pour ſon neveu & de ſon admiration pour moi, nous formèrent une ſcène à laquelle je ne puis rien comparer. Il voulut ſavoir ſi mes affections n'étoient pas engagées, & je lui répondis naturellement qu'elles ne l'étoient pas. Il jugea que mon âge ne devoit pas paſſer ſeize ans, & j'eus beaucoup de peine à lui perſuader que j'approchois de vingt; alors il ſe reprocha de n'avoir pas remarqué qu'avec tant

de bonnes qualités, je ne pouvois avoir moins de vingt ans : mais lorſqu'à l'occaſion de ſon neveu, j'eus ajouté que mon deſſein étoit de ne me marier qu'à vingt-quatre, ce fut une autre profuſion de raiſonnemens, pour établir que j'avois raiſon, & pour me prouver néanmoins que je ne l'avois pas. Entre ſes preuves, le bien de ſon neveu ne fut pas oublié. Nous apprîmes, par des calculs fort précis, que M. Fouler jouit actuellement de deux mille livres ſterlings de rente, & que l'intention de ſon oncle eſt d'y en joindre autant pour ſon mariage, en lui aſſurant par contrat le reſte de ſa ſucceſſion. Sir Roland, ma chère, a pris autant de paſſion pour moi que ſon neveu. Il me trouve plus adorable que toutes les autres femmes enſemble. Cependant, comme il ſe rend juſtice ſur ſon âge & qu'il aime ſon neveu plus que lui-même, il fera violence aux ſentimens qu'il a conçus pour moi ; il ſe contentera du bonheur d'être mon oncle. Le déjeûner étant fini, & madame Reves nous ayant propoſé de repaſſer dans ſon appartement, nous le laiſsâmes avec M. Reves, auquel il ouvrit entièrement ſon cœur avec de fortes inſtances pour l'engager dans les intérêts de ſon neveu. Enſuite, il auroit ſouhaité d'obtenir de moi ce qu'il nomme une audience particulière ; mais nos trois jeunes amies ayant pris congé de nous, & madame

Reves étant passée à sa toilette, j'employai le même prétexte pour m'excuser. Il demanda du moins la permission de revenir le jour suivant. M. Reves lui déclara que nous avions divers engagemens jusqu'au lundi. Enfin le bon chevalier se réduisit à l'espérance de me revoir lundi matin, & renouvela toutes ses instances à M. Reves.

Ainsi, ma chère, vous avez un long récit de tout ce qui regarde mon nouvel adorateur, puisque les hommes prennent ce titre jusqu'à ce qu'ils soient devenus nos maîtres. C'est aujourd'hui vendredi. Nous sommes invités à dîner chez miladi Williams. Si le jour me fournit quelque chose d'amusant pour ma première lettre, je ne laisserai rien échapper qui vous puisse plaire.

LETTRE VIII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi au soir.

Nous n'avons pas manqué d'amusemens, ma chère, & je vous assure même que j'en ai trouvé plus que je n'en souhaitois. Faites fonds, par conséquent, sur une longue lettre.

Myladi Pen nous a reçus avec une extrême

politeſſe. Elle avoit déjà compagnie ; elle m'a préſentée avec des éloges flatteurs. Vous rendrai-je compte de l'impreſſion que ſes convives ont faite ſur moi, & de ce que j'ai obſervé dans le cours de la fête ? Miſs *Ancillon* eſt la première qui ſe préſente à ma plume. Elle m'a paru fort jolie, mais fière, affectée & remplie d'elle même. La ſeconde eſt miſs *Olemer*, à laquelle j'ai trouvé, ſous une phyſionomie commune, un jugement admirable, enrichi de beaucoup de lecture ; &, quoiqu'elle n'ait aucun avantage à tirer du dehors, j'ai remarqué que, dans l'opinion de tout le monde, la culture de ſon eſprit lui faiſoit obtenir la préférence ſur miſs Ancillon. Une troiſième, qui ſe nomme miſs Barnevelt, m'a paru joindre aux traits d'un viſage d'homme, une ame fort bien aſſortie ; car elle a le regard dur, l'air libre & hardi, le ton fier, ſur-tout lorſqu'on eſt d'une autre opinion qu'elle ; &, dans toutes les occaſions, elle affecte un mépris pour ſon ſexe, qui fait admirer qu'elle daigne porter une coîffe.

Les hommes étoient M. *Walden* & M. *Simple* ; le premier, nouvellement ſorti d'Oxford, fort bien partagé du côté de la naiſſance & de la fortune, mais difficile, entêté de ſes opinions, & mépriſant tous ceux qui n'ont pas reçu leur éducation dans une univerſité. M. Simple eſt un homme fort doux, que ce caractère, joint peut-

être

être à ſon nom, expoſe un peu à la raillerie de ſes connoiſſances, quoiqu'injuſtement, à mon avis, puiſqu'il ne s'eſt donné ni l'un ni l'autre, & que non-ſeulement il n'eſt capable d'offenſer perſonne; mais que l'enjouement continuel de ſon humeur devroit lui attirer plus d'indulgence, ſans compter qu'il poſſède une qualité qui manque le plus ſouvent à ceux qui ſe croient un jugement ſupérieur, celle de ſe connoître lui-même; car il eſt humble, modeſte, & toujours prêt à reconnoître de la ſupériorité dans les autres. M. Simple poſſède une très groſſe terre, qui eſt une bonne compenſation pour ſes défauts. On ajoute qu'il ſait fort bien la ménager, & que perſonne n'entend mieux ſes intérêts. Ce talent le met en état d'obliger ceux qui prennent droit des avantages qu'il s'attribuent ſur lui, pour le tourner en ridicule dans ſon abſence; & l'on aſſure qu'il ne ſe fait pas preſſer pour rendre ſervice: mais c'eſt toujours avec tant d'attention pour ſes ſûretés, que ſur cet article il n'a jamais donné ſujet de rire à ſes dépens.

On croit que les amis de la belle Ancillon n'auroient pas d'éloignement pour la marier avec lui. Et moi ſi j'étois ſa ſœur, je lui ſouhaiterois aſſez de prudence pour ſe donner à la ſage Olemer, qui trouveroit dans ſon bon eſprit le motif & le pouvoir de dédommager un mari de ce qu'elle

ne lui apporteroit pas du côté de la fortune. Pour miſs Barnevelt, il ſemble que perſonne ne penſe à lui chercher un mari. Ceux qui badinent ſur ſon compte la traitent moins de fille que de jeune drôle, qui penſera peut-être quelque jour à ſe pourvoir d'une femme. Une des raiſons qu'elle donne elle-même, pour ſe conſoler d'être femme, c'eſt qu'elle ne peut-être mariée à une perſonne de ſon ſexe. L'étrange créature! Mais voyez, ma chère, ce que les femmes gagnent à ſortir de leur caractère. Telles que les chauve-ſouris de la fable, elles paſſent pour des êtres d'une eſpèce ambiguë, qui n'eſt avouée par aucun des deux ſexes, & qui fait la raillerie de l'un & de l'autre.

C'étoit toute la compagnie que miladi Williams attendoit avec nous. Mais à peine les premiers complimens étoient finis, que miladi, ayant été priée de ſortir, eſt revenue accompagnée d'un homme de fort bonne mine, quelle nous a préſenté ſous le nom du chevalier Hargrave Pollexfen. Tandis qu'il ſaluoit l'aſſemblée, avec beaucoup de grâces, elle a pris un moment pour me dire à l'oreille que c'étoit un baronnet des plus riches d'Angleterre, par l'héritage qu'il a fait depuis peu du bien d'une grand'mère & de deux oncles, qui l'étoient extraordinairement. Lorſqu'il m'a été préſenté ſous ſon nom, & moi à lui ſous le mien, il m'a

fait un compliment très-civil ſur ma réputation, & ſur le bonheur qu'il avoit de paroître devant moi. Il avoit fort entendu parler, a-t-il ajouté, du mérite qu'on m'attribue; mais il ne s'attendoit point à trouver les éloges ſi fort au-deſſous de la vérité. Miſs Ancillon s'eſt rengorgée, a fait jouer ſon éventail, & m'a paru piquée de n'avoir pas reçu les premières marques de ſon attention. J'ai cru démêler un peu de mépris dans les airs qu'elle s'eſt donnés. Miſs Olemer a ſouri d'un air de ſatisfaction, comme ſi la bonté de ſon naturel lui eût fait partager un compliment qui regardoit une perſonne du ſexe dont elle fait l'ornement par les qualités de ſon cœur. Miſs Barnevelt a proteſté qu'à la première vue elle m'avoit regardée de l'œil d'un amant, & me prenant librement la main, qu'elle a ſerrée dans les ſiennes; vous êtes charmante, m'a-t-elle dit, d'un ton qu'elle prendroit avec une petite innocente de province, & s'attendant peut-être à me voir rougir d'embarras & de confuſion.

Le baronnet, faiſant ſes excuſes à miladi, lui a confeſſé qu'il n'avoit eu la hardieſſe d'entrer ſans invitation, que pour ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit d'admirer miſs Byron. On lui a répondu que toute la compagnie m'étoit doublement obligée. L'homme d'Oxfort a laiſſé entrevoir qu'il ſe croyoit éclipſé par ſir Hargrave; &,

pour prendre le deſſus, il nous a cité quelques paſſages de ces auteurs latins, dont il s'eſt efforcé de nous faire ſentir la beauté par les règles de la grammaire. Enſuite, s'étant levé ſur la pointe des pieds, comme pour regarder de haut en bas le baronnet, il a mis la main au côté & tout d'un coup il eſt allé paſſer devant lui, en jetant un œil de mépris ſur ſa parure. M. Simple a ſouri, comme ſi tout ce qui ſe paſſoit autour de lui l'avoit fort amuſé. Une fois, à la verité il a voulu eſſayer de parler: ſa bouche s'eſt ouverte, pour donner paſſage à ſes paroles, ce qui paroît lui arriver quelquefois, avant que ſes mots ſoient tout-à-fait prêts. Mais il s'eſt aſſis, content de l'effort. Au fond, ceux qui ne ſe rendent point mépriſables par des affectations, doivent être ſupportés. Pauvres & riches, ſages & inſenſés, nous ſommes tous anneaux de la même chaîne. Il faut me dire, ma chère, ſi dans mes deſcriptions, je ne mérite pas moi-même le reproche que je fais à ceux qui mépriſent les autres, pour des défauts qui ne ſont pas volontaires.

Celle que je vais commencer pourra vous paroître intéreſſante, ſi je vous avertis qu'il eſt queſtion d'un nouvel adorateur. Et lequel donc, des trois hommes que j'ai nommés? Vous devinez le baronnet, j'en ſuis sûre. Oui, ma chère, c'eſt lui; mais ſongez que mon eſquiſſe ſera compoſée de

ce que j'ai appris de lui dans la ſuite, auſſi-bien que de mes propres obſervations.

Le chevalier Hargrave Pollexfen eſt un homme bien fait, aſſez haut, d'une figure agréable, âgé de vingt-huit ou trente ans. Il a le teint un peu trop blanc pour un homme, & tirant un peu ſur le pâle; les yeux d'une hardieſſe remarquable, gros, ouverts, approchant aſſez de ceux qu'on nomme vulgairement des yeux de bœuf, & dans les airs qu'il ſe donne, il paroit affecter un regard libertin, qu'il prend peut-être pour une recommandation auprès des femmes. Miſs Ancillon, l'entendant louer par miladi Williams, pendant qu'il avoit le dos tourné, a dit qu'il avoit les plus beaux yeux qu'elle eût jamais vus dans un homme, des yeux mâles, pleins d'expreſſion. Il s'énonce facilement; mais cette volubilité paroît plutôt tenir de ce qu'il ne doute de rien, que d'un fond extraordinaire de bonnes idées. Cependant il paſſe pour homme d'eſprit, & s'il pouvoit gagner ſur lui de penſer un peu plus & de parler moins, il auroit peut-être plus de droit à l'eſtime dont il paroît ſe croire un peu trop sûr. Comme il n'héſite jamais, & qu'il excite à rire en riant le premier de ce qu'il va dire ou de ce qu'il a dit, il s'eſt fait une réputation d'homme infiniment agréable, parmi ceux qui aiment à noyer la réflexion dans la gaieté.

Il paroît que ſir Hargrave a voyagé ; mais il doit avoir emporté avec lui un étrange nombre de folies & beaucoup d'affectation, s'il en a laiſſé une partie dans ſes courſes. Il eſt porté ſur-tout à juger déſavantageuſement d'une femme, lorſqu'il eſt parvenu à lui arracher quelques marques de goût pour ſes plaiſanteries. Vous ſaurez bientôt comment je ſuis informée de ce trait, & de quelques autres qui ne valent pas mieux.

Le goût préſent de la nation étant pour la parure, il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme, tel que ſir Hargrave, cherche à s'y diſtinguer. Que peut-on faire de trop pour ſa figure, quand on la préfère aux qualités de l'ame ? Cependant les ſoins qu'il y apporte réuſſiroient mieux, à mon avis, s'ils étoient moins apparens. Son inquiétude eſt extrême, pour tenir tous ſes ajuſtemens dans l'ordre. Il n'oublie pas de rendre ſes devoirs à chaque trumeau ; mais il le fait avec une ſorte de circonſpection, comme s'il vouloit déguiſer une vanité trop viſible, pour que perſonne puiſſe s'y tromper. S'il ſe voit obſervé, il ſe retire d'un air à demi-négligé ; mais un peu mécontent néanmoins, en feignant d'avoir découvert dans ſa perſonne, quelque choſe qui lui déplaît. Cette plainte ne manque guères de lui attirer un compliment, auquel il fait juger qu'il eſt très-ſenſible par l'air affecté avec lequel il s'en défend.

Oh! monſieur, oh! madame, vous me faites grâce.

Tel eſt le chevalier Pollexfen. Il a pris place auprès de la provinciale; & donnant carrière à ſa galanterie, il s'eſt répandu en ſi beaux diſcours, qu'il ne m'a pas laiſſé un inſtant pour lui faire connoître qu'on n'eſt pas d'une ſottiſe abſolue dans ma province. Il a ſoutenu que j'étois une parfaite beauté. Il m'a ſuppoſée d'une extrême jeuneſſe. Tous éloges aſſez fades, en vérité, tandis que par les airs qu'il ſe donne, il paroiſſoit ſûr de mon admiration. Je l'ai regardé pluſieurs fois aſſez fixement; & mes yeux étant une fois tombés ſous les ſiens, j'oſe aſſurer que dans ce moment il prenoit pitié du pauvre cœur dans lequel il croyoit jeter beaucoup de trouble. Cependant je conſidérois alors ſi dans la néceſſité de choiſir entre M. Simple & lui, en punition de quelque grande faute que j'aurois commiſe, je ne me déterminerois pas plutôt pour le premier.

Le maître d'hôtel, étant venu avertir qu'on avoit ſervi, m'a délivrée d'une plus longue ſuite d'importunités, & le chevalier s'eſt trouvé placé à table aſſez loin de moi. Pendant tout le dîner, il a tiré beaucoup de luſtre, de l'air ſourcilleux & de la conduite de M. Walden, qui, demeurant ſouvent muet, ſembloit n'accorder que du mépris à tout ce qui ſortoit de la bouche du

chevalier. Cette diſpoſition ſe déclaroit quelquefois par une ſi grande variété de grimaces, qu'il m'auroit paru impoſſible de les exprimer avec le même viſage. Depuis mon retour, j'ai tenté pluſieurs fois, devant mon miroir, d'imiter les différentes contorſions de M. Walden, pour vous les décrire, & tous mes efforts n'ont pu me rendre capable de vous en donner la moindre notion. Peut-être auroit-il été plus excuſable, dans quelques-uns de ſes mépris, s'il n'avoit pas été viſible qu'il tournoit au profit de ſon amour propre, toute la conſidération qu'il croyoit ôter au baronnet. Cependant il étoit auſſi condamnable d'un côté que ſir Hargrave l'étoit de l'autre. Jamais je n'ai vu dans un ſi beau jour la différence réelle qui eſt entre l'homme du monde & celui qui ſort du collège. L'un ſembloit réſolu de ne prendre plaiſir à rien, tandis que l'autre s'efforçoit de plaire à tout le monde, & ſi fort à ſes dépens, qu'il mettoit quelquefois ſon jugement au haſard. Une ſeconde folie faiſoit oublier la première, & la ſeconde une troiſième : mais, en riant le premier de ſes propres extravagances, il nous laiſſoit la liberté de ſuppoſer qu'elles étoient volontaires, & qu'il ne s'y livroit avec cette ſorte d'oubli de lui-même, que pour réjouir l'aſſemblée.

M. Walden, comme il paroiſſoit clairement à ſon front couvert, aux mépriſantes agitations de ſes lèvres, & à ſon viſage entier, qu'il affectoit de ne pas tourner vers le baronnet, ſembloit irrité de l'air riant qu'il voyoit ſur celui de tout le monde, & qu'il paroiſſoit prendre en pitié, ſans diſtinguer de quelle ſource il venoit, comme s'il s'étoit cru tombé dans une compagnie fort inégale. Il a même affecté deux ou trois fois de s'adreſſer à M. Simple, avec une ſorte de préférence ſur toute l'aſſemblée, quoiqu'il fût aſſez viſible que ce pauvre jeune homme avoit beaucoup plus de goût pour l'agréable fécondité du chevalier baronnet, que pour la ſeche emphaſe du ſavant, & qu'il parût applaudir des lèvres & des yeux à chaque mot de ſir Hargrave, au lieu qu'il baiſſoit la vue avec embarras, dans le tems même que M. Walden lui faiſoit l'honneur de s'adreſſer à lui, comme à la principale perſonne de l'aſſemblée. Qu'il me ſoit permis de faire une réflexion, ma chère Lucie. Ne vous paroît il pas fort heureux pour notre ſexe léger & badin, que la plupart des hommes, ces chefs de l'eſprit humain, ne ſoient pas beaucoup plus raiſonnables que nous? ou pour m'exprimer en d'autres termes, ne croyez-vous pas que les excès de raiſon ſont auſſi ridicules qu'une portion modérée de folie? Mais, ſilence. Je n'ajoute

pas un mot. Mon oncle ne manqueroit pas de ſe ſoulever contre moi.

Qu'eſt-il arrivé ? que M. Walden ne pouvant ſupporter de ſe voir comme enſéveli par l'homme du monde, a pris le parti, après dîner, de venger l'univerſité par une querelle preſque ouverte. Il n'a pas manqué d'adreſſe pour faire tourner la converſation ſur les avantages du ſavoir ; d'où il a conclu qu'il n'y avoit rien de comparable à l'éducation qu'on reçoit dans les univerſités. Sir Hargrave a traité légèrement cette thèſe, c'eſt-à-dire, avec une ironie fine & quelquefois piquante, qui a déconcerté à la fin M. Walden, & qui auroit eu d'autres ſuites, ſi toute l'aſſemblée ne s'étoit réunie pour les arrêter. Enfin, M. Walden eſt ſorti fort mécontent.

Lorſqu'on ſe préparoit à ſervir le thé, miladi Williams s'eſt approchée de moi, & m'a félicitée d'avoir fait une auſſi belle conquête que celle de ſir Hargrave. Elle avoit remarqué, m'a-t-elle dit, que dans la chaleur même de ſa diſpute, ſes yeux s'étoient toujours tournés vers moi avec un mêlange de reſpect & d'admiration, & qu'il lui étoit même échappé quelques mots qui ne pouvoient laiſſer aucun doute de ſes ſentimens. Miſs Ancillon qui étoit aſſez proche pour entendre miladi, & ſur laquelle le chevalier ſembloit avoir fait beaucoup d'impreſſion, n'a pas eu peu de

peine à forcer ſes yeux de me regarder civilement, quoique ſa bouche, qui eſt réellement jolie, ſe ſoit fait la violence de me féliciter auſſi par quelques ſourires. Sir Hargrave a rapporté toutes ſes attentions à moi pendant le thé, & l'on s'eſt apperçu qu'il avoit l'eſprit ſérieuſement occupé de quelque choſe. Enſuite il a prié M. Reves de paſſer avec lui dans un cabinet voiſin ; & là, votre Henriette eſt devenue le ſujet d'une converſation ſérieuſe.

Il a déclaré d'abord à M. Reves, que dans pluſieurs voyages qu'il avoit faits à Northampthon, il avoit toujours cherché l'occaſion de me voir, & qu'il ne ſeroit pas venu dîner ſans invitation, chez miladi Williams, s'il n'eût appris que j'y étois. Il a proteſté que ſes vues étoient pleines d'honneur, comme s'il avoit cru qu'on en pouvoit douter ſans cette aſſurance ; marque tacite, ma chère, de la ſupériorité qu'il s'attribue, & de la haute idée qu'il attache à ſa fortune.

M. Reves lui a répondu que tous mes parens s'étoient fait une règle de ne pas ſe mêler de mon choix. Sir Hargrave s'en eſt applaudi comme du plus grand bonheur ; & rentrant bientôt dans l'aſſemblée, il a pris un moment où j'étois à m'entretenir ſeule avec madame Reves, pour s'approcher de moi, & pour me déclarer, en termes fort ardens qu'il avoit conçu la plus

vive admiration pour un grand nombre de qualités extraordinaires; qu'il a peut-être forgées lui-même; car il en a fait le compte avec une volubilité ſurprenante. Enfin, il m'a demandé la permiſſion de me rendre ſes reſpects chez M. Reves. Je lui ai dit que M. Reves étoit le maître chez lui, & que je n'avois aucune permiſſion à donner. Il m'a fait une profonde révérence, avec un remercîment, comme ſi ma réponſe étoit une permiſſion réelle. Quel parti pour une femme avec ces flatteurs? Il a paru chercher l'occaſion de renouer l'entretien avant ſon départ, mais j'ai ſu l'éviter. Miladi Williams nous a preſſés de paſſer la ſoirée chez elle; M. & madame Reves ſe ſont excuſés. En revenant, M. Reves m'a dit que je trouverois dans ſir Hargrave un amant fort réſolu & fort importun, ſi je ne marquois pas de goût pour ſes ſoins. Ainſi, monſieur, lui ai-je répondu, pour me délivrer de ſes importunités vous me conſeillerez de l'épouſer, comme on dit qu'il eſt arrivé à pluſieurs femmes de bon naturel.

Nous avons trouvé, en rentrant au logis, le chevalier Alleſtris, qui attendoit le retour de M. Reves. C'eſt un homme de mérite & d'un jugement rare, ſimple dans ſes manières, & d'environ cinquante ans. M. Reves, lui ayant appris comment nous avions paſſé le jour, il

nous a fait un portrait de ſir Hargrave Pollexfen, qui a non-ſeulement aidé à tout ce que vous venez de lire, mais qui me l'a fait regarder comme une connoiſſance fort dangereuſe. On aſſure que malgré l'air gai & badin qu'il ſait prendre en compagnie, c'eſt un homme du plus mauvais naturel, mal intentionné, méchant, qui ne ſe fait ſcrupule de rien pour arriver à ſes fins; qu'il a déjà cauſé la ruine de trois jeunes femmes; qu'il eſt aſſez rangé dans ſes affaires, mais que c'eſt même aux dépens de ſon caractère, parce qu'autant qu'il eſt prodigue pour ſes plaiſirs, autant il regarde de près à ſon argent dans des occaſions où la libéralité eſt un devoir. Auriez-vous cru, ma chère, que cet homme de ſi bonne mine, ſi enjoué, ſi bien mis, pût être un caractère noir, audacieux, méchant, cruel même? Car ſir Alleſtris nous a raconté d'autres hiſtoires, qui prouvent que toutes ces qualités lui conviennent.

Mais je n'avois pas beſoin de ces lumières pour me déterminer à ne pas recevoir ſes propoſitions. Ce que j'avois vu me ſuffiſoit; quoique ſir Alleſtris, à qui M. Reves a fait la confidence entière, ne doute point que ſes vues ne ſoient ſérieuſes, & que m'en ayant fait compliment, il ait ajouté qu'il lui connoît du penchant pour le mariage; d'autant plus, dit-il,

qu'au défaut des mâles dans ſa ligne, la moitié de ſon bien paſſeroit à un parent fort éloigné, qu'il hait beaucoup, par la ſeule raiſon, que dans ſon enfance cet honnête couſin le reprenoit quelquefois de ſes fautes. Au reſte, ſir Alleſtris dit que ſon bien étoit auſſi conſidérable qu'on le publié.

Lorſque nous nous ſommes trouvés libres, quelle gloire pour vous, chère couſine, m'a dit M. Reves, de réformer un homme de ce caractère; & de faire de ſon bien une ſource de bénédictions, comme je ſuis sûr que vous y apporteriez tous vos ſoins, ſi vous étiez miladi Pollexfen! Mais comptez, chère Lucie, que ſir Hargrave, fût-il roi de la moitié du globe, ne me verra point à l'autel avec lui. Que faire néanmoins, s'il eſt auſſi importun, qu'on le repréſente?

Je ne me conduis pas mal avec ceux que je puis tenir à la longueur des armes; mais j'avoue que je ſerois fort embaraſſée avec ces caractéres hardis. La civilité, à laquelle je me crois obligée pour tous ceux qui marquent un peu de conſidération pour moi, m'expoſeroit à beaucoup d'inconvéniens, dont la protection de mon oncle & celle de M. Deane m'ont toujours préſervée. O chère Lucie! à combien de maux une jeune perſonne n'eſt-elle pas expoſée ſans cette protection, lorſque tant d'hommes, ſemblables

à des ſauvages ou à des bêtes farouches, s'attachent à nous pourſuivre comme la proie de leur ſexe.

Samedi matin.

POUR finir dans cette lettre ſur l'article de ſir Hargrave, & plaiſe au ciel que jamais il ne me donne occaſion d'y revenir! M. Reves vient de recevoir un billet de lui, par lequel il s'excuſe de le voir ce matin, comme il ſe l'étoit propoſé, ſur l'obligation où il ſe trouve de partir ſur le champ pour Reading, où il eſt appelé par les inſtances d'un ami mourant, & dans l'impoſſibilité qu'il prévoit de revenir avant trois jours, qui lui paroîtront, dit-il, trois longues années; il ne peut ſe diſpenſer avant ſon départ de renouveler les témoignages de ſon reſpect, & de confirmer la déclaration de ſes ſentimens. Il demande inſtamment la faveur & la protection de M. Reves. Il ajoute qu'un bonheur pour lui dans ſon abſence, c'eſt que miſs Byron, M. & madame Reves, ayant le tems de réfléchir un peu ſur ſes offres, il ſe flatte qu'elles ne ſeront pas payées d'un refus.

A préſent, ma chère, vous avez tous les éclairciſſemens que je vous ai promis ſur mes deux nouveaux adorateurs. Comment vais-je me conduire avec eux? c'eſt ce que j'ignore. Mais

je commence à juger que les plus heureuſes filles ſont celles à qui leurs parens épargnent les embarras de cette nature, en remettant à conſulter leur inclination lorſqu'on eſt au préliminaire. Il eſt certain que les miens font beaucoup d'honneur à ma diſcrétion, de m'établir ſi généreuſement mon propre juge. Les jeunes perſonnes ſont flattées du pouvoir qu'on leur donne ſur elles-mêmes, cependant je ne vous cacherai point que cet honneur me cauſe quelque peine, & pour deux raiſons; l'une qu'il m'oblige à la plus grande circonſpection, comme à la plus vive reconnoiſſance; la ſeconde, que ma famille a marqué plus de généroſité en me diſpenſant de la ſoumiſſion, que lorſque j'ai accepté, ou que j'ai paru accepter cette grâce. J'ajoute que me trouvant comme livrée à des perſécutions étrangères, c'eſt-à-dire, à celles de pluſieurs perſonnes qui n'ont pas fait inſenſiblement connoiſſance avec moi, comme notre voiſin Greville, Orme & Fenwick, je m'imagine qu'il y a quelque apparence de préſomption à faire face aux premières propoſitions d'une nature ſi terrible. Ne ſeroit-elle pas terrible en effet, ſi le cœur ſe laiſſoit une fois engager.

Que mes chers parens me permettent donc de m'en rapporter à eux, s'il ſe préſente quelqu'un pour lequel je n'aie pas trop d'éloignement. A l'égard

l'égard de M. Fouler & du Baronnet, je ſuis à préſent dans la néceſſité de prononcer moi-même avec eux. Il eſt beaucoup plus facile à une jeune perſonne de dire non, que oui. Mais à l'avenir je n'aurai point la hardieſſe de me déterminer ſans conſeil.

Comme M. & madame Reves m'ont engagée à leur laiſſer lire ce que je vous écris, ils m'accordent toute la liberté dont j'ai beſoin pour cet exercice. Ainſi vous ſerez moins ſurpriſe que je trouve le tems de vous faire de ſi longues lettres. Miſs Byron eſt dans ſon cabinet. Miſs Byron écrit : c'eſt une excuſe qu'ils croyent ſuffiſante pour tout le monde, parce qu'ils ont eux-mêmes la bonté de s'en contenter. Ils ſavent d'ailleurs qu'ils obligent une chère famille, en me donnant l'occaſion de lui rendre mes devoirs.

LETTRE IX.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

6 Janvier.

Vous me dites, ma chère, que M. Greville ſera dans peu de jours à Londres ; je ne ſaurois l'empêcher. Vous ajoutez qu'il donne ſes affaires pour prétexte, & que ſous ce voile il ſe pro-

poſe de n'être pas ici moins d'un mois, & d'y prendre part aux amuſemens publics: fort bien. Il en eſt aſſurément le maître; cependant j'eſpère qu'il ne me compte ni parmi ſes affaires, ni parmi ſes amuſemens. Après une ou deux viſites en faveur du voiſinage, je me propoſe à mon tour de ne pas ſouffrir qu'il vienne me tourmenter. Ce qui eſt arrivé entre M. Fenwich & lui m'a cauſé aſſez de peine, & ne m'a que trop expoſée. Une femme qui a malheureuſement été l'occaſion d'un combat entre deux hommes, doit penſer d'une manière bien étrange, quoiqu'elle n'ait rien à ſe reprocher, s'il ne lui paroît pas que ſes aventures font trop de bruit dans le monde. Combien de gens ont pris occaſion de la témérité de ces deux hommes pour me regarder avec étonnement? Et quel n'a pas été l'embarras de mon oncle & de M. Deane, pour les amener au bizarre compromis par lequel ils ſe ſont engagés, malgré tout ce que j'ai pu leur dire, à me tourmenter de concert, comme le ſeul moyen de ſauver la vie à l'un des deux? Méthode admirable pour gagner l'affection d'une femme! Et ne dois-je pas tout craindre de cet exemple, ſi ſir Hargrave perſiſte dans ſes diſpoſitions? M. Greville eſt un emporté; & le chevalier Alleſtris nous a dit que ſir Hargrave ne manque pas de réſolution.

Je ſuppoſe que M. Fenwich fera auſſi le voyage, ſi l'autre ne change pas de deſſein. Je vous demande en grâce, ma chère Lucie, de leur déclarer.... Cependant, leur dire que je n'ai aucun penchant à les voir, & que j'en éviterai l'ocaſion, ſi je puis, c'eſt leur donner une importance qui me chagrine encore plus; & l'un ſe couvrant du prétexte de ſes affaires, ſi je refuſe les viſites avant qu'elles ſoient offertes, il paroîtra, dans l'interprétation d'un homme auſſi préſomptueux que M. Greville, que je me compte moi-même entre les affaires qui peuvent l'amener: ils prendront le parti qui leur plaira. S'ils ſont réſolus de m'obſéder dans les aſſemblées publiques, grâces au ciel, je n'ai pas tant d'empreſſement à me montrer que je ne puiſſe me diſpenſer ſouvent d'y paroître.

Mais on me fait avertir que ſir Rowland Meredith demande à me voir; ce bon chevalier, ma chère, le vieux ſir Rowland. On me dit qu'il eſt en habit neuf, à boutons & boutonnières d'or, en grande perruque à pleines boucles, & que ſon neveu, qui eſt avec lui, eſt dans tout l'éclat d'un jour de nôces. Comment s'y prendre avec l'oncle & le neveu? Me direz-vous, ma chère, ce qu'il y a dans les déclarations de ce ſexe, & pourquoi les plus indifférens ne laiſſent pas de cauſer quelques agita-

tions? Mais c'eſt qu'il en coûte toujours pour rejeter les civilités qui ſemblent partir d'une affection ſi vive.

On me preſſe de deſcendre. Je ne vous quitte pas pour long-tems.

Lundi 6, au ſoir.

En deſcendant, ma chère, j'ai entendu le bon ſir Rowland qui s'avançoit dans l'antichambre, qui diſoit à M. Fouler: voyez, mon neveu, ce que vous allez dire à la *prime-vère* de votre cœur; & s'adreſſant apparemment à M. Reves, j'ai entendu qu'il diſoit auſſi, c'eſt, monſieur, qu'en Caermarthen nous avons à préſent la ſaiſon des primes-veres.

M. Fouler, par un effort de complaiſance, eſt venu au-devant de moi juſqu'au bas de l'eſcalier. Le chevalier, demeurant à la porte de l'antichambre avec M Reves, a fait un petit ſigne de tête, accompagné d'un ſourire, comme s'il avoit dit: laiſſons à mon neveu l'honneur de la première galanterie. Je n'ai pas été peu ſurpriſe de me voir prendre la main par celle de M. Fouler, & d'un air aſſez hardi, qui venoit ſans doute de l'encouragement qu'il avoit reçu; il m'a conduite près d'un fauteuil, il m'a fait une profonde révérence, que je lui ai rendue, & je crois avoir

marqué un peu plus d'embarras qu'à l'ordinaire.

Votre ſerviteur, mademoiſelle, m'a dit le vieux chevalier. Elle embellit tous les jours, a-t-il ajouté. Que cette rougeur ſied bien à ce beau viſage! Mais pardon, mademoiſelle, mon intention n'eſt pas de vous embarraſſer. Toujours une plume en main, a dit madame Reves, qui étoit auſſi préſente: vous nous manquez bien ſouvent, miſs Byron. Il paroît que le deſſein de madame Reves étoit de me donner le tems de me remettre. J'étois à finir quelques lettres, ai-je répondu; vous ſavez quelle régularité on exige de moi. Nous ſerions bien fâchés, mademoiſelle, a repris le chevalier en ſe baiſſant juſqu'à terre, que vous vous fuſſiez hâtée de deſcendre. Je l'ai regardé fixement; mais, ne s'appercevant pas qu'il eût penſé à mettre de la fineſſe dans ce langage, je n'ai pas voulu lui en faire naître l'idée par une réponſe trop vive. M. Fouler, qui avoit fait un effort extraordinaire, s'eſt aſſis, a touſſé, & s'eſt tenu les jambes croiſées ſans rien dire, jetant néanmoins les yeux ſur ſon oncle, comme pour ſavoir ſi c'étoit ſon tour à parler.

La converſation eſt tombée ſur le froid; l'oncle & le neveu ont commencé à ſe frotter les mains, & ſe ſont approchés du feu, comme ſi le froid avoit augmenté, d'en parler. Ils ont touſſé pluſieurs fois, en ſe regardant tour-à-tour: enfin ils

nous ont entretenues d'une nouvelle maiſon qu'ils ont fait bâtir depuis peu en Caermarthen, & des meubles qu'ils y ont mis. De là, ils ſont paſſés à leurs voiſins, dont ils nous ont dit beaucoup de bien; & nous ſommes à préſent fort bien informés du caractère de ſept ou huit honnêtes gens, dont nous n'avons jamais entendu les noms: tout cela, comme vous vous l'imaginez, pour nous faire comprendre de quelle diſtinction les Meredith ſont dans le pays de Caermarthen. Le chevalier en a pris occaſion de nous faire le récit d'un entretien qu'il eut un jour avec milord *Manſell*, dans lequel ce brave ſeigneur le félicita de l'avantage qu'il avoit de jouir d'un revenu clair & net de trois mille livres ſterlings, en belles terres, ſans parler de beaucoup d'argent comptant, dont le même ſeigneur ſuppoſoit qu'il emploieroit une partie à faire élire ſon neveu membre du parlement pour le comté; mais il nous a répété auſſi la ſage réponſe qu'il fit à ce compliment: ce n'étoit pas ſon deſſein, & le goût de ces élections, qui ont ruiné quantité de bonnes familles, ne valoit pas mieux à ſon avis que la paſſion du jeu.

Ce détail amuſant nous ayant conduit fort loin, le chevalier crut nous avoir fait prendre une aſſez haute idée de ſes richeſſes & de ſa conſidération, il s'eſt approché, après avoir fait

ſigne des yeux à M. Fouler de ſortir un moment; alors il a commencé à m'étaler toutes les bonnes qualités de ſon neveu ; il m'a déclaré la vive paſſion qu'il a conçue pour moi; il m'a ſuppliée d'encourager par mes bontés un jeune homme ſi digne de moi, ſi bien élevé, ſi noble, dont il veut faire ſon unique héritier, & pour lequel il eſt réſolu de faire à ma conſidération ce que dans toute ſa vie il ne feroit pas en faveur de toute autre femme.

A des propoſitions ſi ſérieuſes, il n'étoit pas permis de répondre avec l'air badin dont on ne peut guères ſe défendre dans la première viſite qu'on reçoit du chevalier Rowland Meredith. J'étois fâchée de me trouver preſqu'auſſi embarraſſée, auſſi muette, auſſi ſotte que ſi j'avois penſé à marquer du goût pour les vues de M. Fouler. M. & madame Reves ſembloient prendre plaiſir à me voir dans cette ſituation; le chevalier m'a paru prêt à nous entonner une chanſon gauloiſe & à danſer de joie. Dans ce tranſport, il m'a demandé s'il appeleroit ſon neveu, pour confirmer tout ce qu'il m'avoit dit, & pour répandre ſon ame entière à mes pieds? Il n'eſt qu'un peu timide, m'a-t-il dit. Il me garantiſſoit que la moindre faveur de ma bouche en feroit un homme. Permettez, a-t-il ajouté, avec le même feu, permettez que je l'appelle. Je vais le cher-

cher moi-même; & le bon vieillard alloit partir.

Je me ſuis hâtée de répondre. Un mot, s'il vous plaît, M. le chevalier, avant que M. Fouler nous faſſe l'honneur de rentrer. Vous vous êtes expliqué avec toute l'honnêteté poſſible, & je vous ſuis auſſi obligée qu'à M. Fouler, de l'idée que vous avez de moi. Mais ce que vous me propoſez, eſt impoſſible.

Comment impoſſible! Non, non, mademoiſelle, rien ne l'eſt moins aſſurément. Vous aurez la bonté de nous accorder du tems pour quelques viſites, qui vous remettront en état de reconnoître les bonnes qualités & le jugement de mon neveu. Vous ſerez convaincue par ſa propre bouche, par ſon cœur, par ſon ame, dois-je dire, de l'amour qu'il a pour vous. Ce n'eſt point à lui que le tems eſt néceſſaire. Le pauvre jeune homme eſt fixé, à jamais fixé. Mais, chère miſs, au nom du ciel! dites que vous prendrez une ſemaine, quelques jours pour réfléchir à ce que vous pouvez, ce que vous voulez répondre. C'eſt tout ce que je demande aujourd'hui, mademoiſelle; ou plutôt tout ce que je puis vous accorder moi-même.

Sir Rowland, ai-je repris, je ne puis douter que dans quelques jours, dans une ſemaine, mes diſpoſitions ne ſoient telles qu'aujourd'hui. Il m'a interrompue par des exclamations, par des

Mais, chere Mere, au nom du Ciel! dites que vous prendrez une semaine quelques jours pour reflechir a ce que vous faites.

plaintes & des reproches fort tendres, qu'il adreſſoit tantôt à moi, tantôt à M. & madame Reves. Enfin, m'ayant à peine laiſſé le tems de répéter que c'étoit une choſe impoſſible, & que par eſtime pour ſon neveu, qui me paroiſſoit en mériter beaucoup, je lui conſeillois de l'engager abſolument de changer de vues, parce que je n'aimois point à faire le tourment d'un cœur honnête; ſes ſentimens pour moi ſe ſont échauffés ſur cette expreſſion, il s'eſt laiſſé emporter par ſes regrets, par ſon admiration & ſa tendreſſe, juſqu'à prendre le ciel à témoin que ſi je voulois être ſa nièce, & lui accorder ſeulement le plaiſir de me voir une fois tous les jours, il ſe réduiroit à cent livres ſterlings de rente, & m'abandonneroit tout ce qu'il poſſédoit au monde. Ses yeux étoit mouillés de larmes, ſon viſage enflammé, & l'honnêteté brilloit ſur ſon viſage. Généreux homme! n'ai-je pu m'empêcher de répondre. J'étois vivement touchée. Je ſuis paſſée dans une autre chambre; mais étant revenue auſſi-tôt, j'ai trouvé ſir Rowland, ſon mouchoir à la main, qui ſollicitoit M. & madame Reves, avec les plus fortes inſtances. Il avoit fait auſſi tant d'impreſſion ſur eux, qu'ils n'ont pu refuſer de me dire quelques mots en ſa faveur.

Le chevalier a propoſé alors de faire paroître ſon neveu, afin qu'il pût parler pour lui-même.

Il vouloit abſolument l'appeler. Non, monſieur ; lui ai-je dit, vous êtes un excellent avocat. Aſſurez M. Fouler que j'ai deux raiſons de l'eſtimer ; ſon propre mérite & celui de ſon oncle ; mais je vous le demande encore, épargnez-moi la peine de déſobliger un homme que j'eſtime. J'ai toute la reconnoiſſance poſſible pour l'opinion qu'il a de moi, je lui en devrai plus encore, s'il accepte mes remercîmens, comme le ſeul retour que je ſuis capable de lui offrir.

Chère miſs Byron, m'a dit M. Reves, vous pourriez prendre du moins quelques jours pour y penſer. Que faites-vous? lui ai je répondu. Vous augmentez les difficultés. C'eſt de votre bonté que je me plains ; mais ne voyez-vous pas que ſir Rowland me prend déjà pour une cruelle ? Cependant mon caractère eſt bien éloigné de la cruauté. Je fais mon bonheur de celui d'autrui. Je voudrois égaler ſir Rowland en généroſité. Qu'il me demande quelque choſe qui ne ſoit pas moi-même, & je m'efforcerai de l'obliger.

Mes réponſes mêmes, ne faiſant qu'animer ſon obſtination, il a proteſté qu'il ne perdroit pas l'eſpérance, tandis qu'il ne me verroit pas d'autre engagement. Qu'on me faſſe connoître une femme du même ordre, a-t-il ajouté, & je renoncerai à miſs Byron. Elle prendra du tems pour y penſer. De grâce, mademoiſelle....

Mais je vais appeler mon neveu ; & dans ce tranſport il eſt ſorti fort à la hâte, comme s'il eût apréhendé que je ne le retinſſe encore. M. & madame Reves ont commencé leurs repréſentations ; mais avant que j'aie pu leur répondre, le chevalier eſt rentré avec ſon neveu.

M. Fouler m'a ſaluée de l'air le plus reſpectueux. Il paroiſſoit plus abattu que lorſqu'il étoit venu me donner la main à mon arrivée. Son oncle l'avoit inſtruit de ce qui s'étoit paſſé. On étoit prêt à s'aſſeoir, lorſque le chevalier a prié M. Reves de lui accorder un moment d'entretien ; mais il ne l'a pas pris par le bouton, comme dans ſa premiere viſite. Ils ſont ſortis enſemble. Madame Reves a jugé à propos de ſortir auſſi, par une autre porte, & je me ſuis trouvée ſeule avec M. Fouler.

Nous ſommes demeurés en ſilence pendant trois ou quatre minutes. Il m'a ſemblé que je ne devois pas commencer. M. Fouler ne ſavoit comment le faire. Il a pris la peine d'avancer ſa chaiſe près de la mienne ; enſuite il s'eſt un peu reculé. Il s'eſt rapproché encore : il a tiré ſes manchettes, & touſſé deux ou trois fois. Enfin ſa bouche s'eſt ouverte, pour me dire que je ne pouvois manquer de m'appercevoir de ſa confuſion.... de ſon trouble,... que ſa confuſion étoit extrême, & que tout venoit de ſon reſpect, de ſon

profond reſpect pour moi. Il a touſſé encore deux fois, & ſa bouche s'eſt fermée.

Je n'ai pu prendre plaiſir à jouir de l'embarras d'un homme ſi modeſte. Chaque trait de ſon viſage étoit en travail ; ſes mains & ſes genoux trembloient. O ma chère ! quel eſt le pouvoir de l'amour, ſi des agitations ſi violentes ſont l'effet naturel de cette paſſion !

Monſieur, ai-je répondu....Sir Rowland vient de m'apprendre la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en ſuis obligée. J'ai dit à ſir Rowland....Ah ! mademoiſelle, a-t-il interrompu d'un air plus ferme ! ne répétez pas ce que vous avez dit à mon oncle, il ne m'en a que trop informé. Je me reconnois indigne de vous ; mais je n'en ſuis pas plus libre de renoncer à votre faveur. Celui qui ſait où ſon bonheur conſiſte, eſt-il maître de ne le pas chercher à toute ſorte de prix ? Ce que je puis dire, c'eſt que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, ſi vous ne me laiſſez pas l'eſpoir.... Je l'ai interrompu à mon tour, pour le prier de ne pas nourrir des ſentimens auxquels il m'étoit impoſſible de répondre. Il a pouſſé un profond ſoupir. On m'avoit aſſuré, a-t-il repris, que votre cœur, mademoiſelle, étoit ſans engagement ; c'eſt là-deſſus que j'ai fondé mes préſomptueuſes eſpérances.

Je lui ai dit naturellement qu'on ne l'avoit point trompé, & que je n'ai point encore vu l'homme avec lequel je puiſſe ſouhaiter d'être engagée par les nœuds du mariage. M. Fouler en a conclu qu'il pouvoit donc eſpérer du tems, de ſes aſſiduités, de ſon reſpect, de ſa paſſion ſans bornes.... O M. Fouler, lui ai-je dit, ne me croyez ni ingrate, ni inſenſible : mais les jours & les années ne peuvent apporter de changement dans un cas de cette nature. Je ne me ſens capable que de vous eſtimer. Mais vous avez donc vu quelqu'un, mademoiſelle, pour qui vous croyez pouvoir prendre des ſentimens plus favorables que pour moi? Cette queſtion étoit preſſante, & j'aurois pu me diſpenſer d'y répondre. Cependant je lui ai répété que je n'avois encore vu perſonne dont je puſſe déſirer de faire mon mari. Il a baiſſé les yeux avec un ſoupir. J'ai ajouté: M. Fouler va reconnoître à ma franchiſe, l'excellente opinion que j'ai de lui; je lui avouerai que parmi tous les hommes que j'ai vus, s'il y en avoit un pour qui je puſſe concevoir des ſentimens que je n'ai jamais eus pour perſonne, ce ſeroit un voiſin de ma famille, qui a fait profeſſion de m'aimer depuis mon enfance; homme d'honneur, vertueux, modeſte, tel que je crois M. Fouler. Sa fortune, à la vérité, n'eſt pas ſi conſidérable que celle du neveu de ſir Rowland

Meredith ; mais comme il n'y a point d'autre raiſon qui puiſſe me faire préférer M. Fouler à lui, ſeroit-il fort honorable pour moi d'accorder cette préférence à la fortune ? Je compte, monſieur, que vous uſerez généreuſement de ma franchiſe. Il ne conviendroit point que la perſonne dont je parle en fût informée, non-ſeulement pour lui, à qui je ne ſerai jamais rien ; mais pour vous-même, avec qui je me ſuis expliquée ſi librement.

Il a répété qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, mais qu'il oſoit eſpérer du moins, que je lui permettrois de revoir quelquefois ſon ami M. Reves. Je lui ai dit que je n'avois aucun droit de my oppoſer, pourvu que ſes viſites n'euſſent point de rapport à moi ; & je lui ai promis que lorſqu'il s'en tiendroit à la civilité ſimple, ſans me rien demander au-delà, je le regarderois toujours comme un homme dont l'eſtime me faiſoit honneur.

Il s'eſt levé, avec toutes les apparences d'une profonde triſteſſe. Il a tiré ſon mouchoir. Il s'eſt promené dans la chambre en ſoupirant, & je m'imagine que ſes ſoupirs étoient plus ſincères que ceux de Greville. Ce mouvement a ramené le chevalier & Reves par une porte, tandis que madame Reves eſt rentrée par l'autre. N'attendez pas, ma chère, que je vous préſente une

nouvelle ſcène, qui deviendroit ennuyeuſe par ſa longueur. Combien de plaintes, combien de reproches & d'inſtances n'a-t-il pas fallu eſſuyer de l'oncle & du neveu ? A la fin, me tournant vers le chevalier, je lui ai dit que j'admirois la bonté de ſon cœur dans cette tendre obſtination, & que je ne la regardois pas moins comme une preuve du mérite de M. Fouler ; mais que ne pouvant rien de plus pour leur ſatisfaction, je leur demandois la liberté de me retirer. Je ſuis remontée en effet dans mon appartement. Je me ſuis jetée dans un fauteuil, où l'image préſente de tout ce que je venois de voir & d'entendre, m'a fait naître quantité de réflexions, & j'ai eu beſoin de rappeler mes eſprits de bien loin, pour vous écrire une ſi longue lettre. Après tout, ma chère Lucie, plaiſe au ciel que dans la loterie du mariage, il ne me tombe pas pis que M. Fouler.

Sir Rowland a demandé pluſieurs fois à M. & madame Reves, s'il n'y avoit aucune eſpérance que le tems & l'aſſiduité puſſent changer mes diſpoſitions, ou ſi l'on ne pouvoit pas ſe promettre quelque choſe en province, par l'entremiſe de mes plus proches parens ; mais M. Reves lui a répondu qu'après la manière dont je m'étois expliquée, & dans la réſolution où ma famille étoit de ne ſe pas mêler de mon choix, il crai-

gnoit que toutes les démarches ne fuſſent inutiles.

Mardi à midi.

ON me mena hier au concert. Je dois aller ce ſoir à la comédie. C'eſt un mouvement qui ne finit point. M. Fouler eſt venu ce matin; j'étois en viſite avec ma couſine. Il a vu M. Reves; & dans un aſſez long entretien, il a marqué ſi peu d'eſpérance, que je me crois délivrée de lui; d'autant plus que ſir Rowland doit retourner dans quelques jours en Caermarthen. Il eſt venu lui-même une heure après ſon neveu. M. Reves étoit ſorti, & nous étions remontées en carroſſe, ma couſine & moi, pour aller faire quelques emplettes à *Lugdatehill*. On ſe hâte de me faire des robes, & tout ce qui m'eſt néceſſaire pour paroître aux ſpectacles & aux aſſemblées avec miladi Williams. Je ſuis d'une folie achevée; mais c'eſt en partie la faute de ma couſine. Vous trouverez ici des échantillons de mes étoffes. J'avois cru qu'en Northamptonshire, il ne nous manquoit rien pour les modes, mais on fait changer toutes mes robes, afin que je ne paroiſſe point *effroyable*; c'eſt le terme.

Me ſera-t-il auſſi aiſé de me défaire du baronnet que de M. Fouler! il eſt de retour, & j'ai appris qu'il a déjà fait demander s'il pourroit nous

nous voir demain après midi. Que me ſerviroit-il de m'abſenter ? Il prendroit un autre tems, & je ne ferois qu'augmenter ſon embarras, ou lui donner peut-être une plus haute idée de ſon importance, ſi je lui laiſſois penſer que je le crains.

LETTRE X.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir.

SIR Hargrave eſt venu avant ſix heures. Il étoit mis ſomptueuſement. C'eſt M. Reves qu'il a fait demander d'abord. J'étois dans mon cabinet; le portrait que ſir Alleſtris nous a fait de lui, ne m'avoit pas donné plus de penchant à le recevoir. Il s'eſt excuſé d'être venu de ſi bonne heure ſur ſon impatience, & ſur le déſir qu'il avoit d'entretenir un moment M. Reves, avant que de demander à me voir. Eſt-elle au logis? c'eſt la première queſtion. M. Reves a répondu que j'y étois. Quelles grâces j'ai à lui rendre! a-t il repris; j'adore ſa bonté. Ainſi vous voyez, ma chère, que ſi je ſuis demeurée au logis, c'eſt pour ne pas manquer ſa viſite.

Il faut que je vous faſſe, d'après M. & madame

Reves, le récit de cette première converſation. Vous ſavez qu'il n'échappe rien aux obſervations de ma couſine.

Depuis qu'il m'a vue, a-t-il dit, le tems lui avoit paru d'une longueur inſupportable. Il ſe donnoit au diable s'il avoit eu deux heures de repos. Il n'avoit jamais vu de femme pour laquelle il ſe fût ſenti tant d'inclination. Sur ſon ame, il n'avoit point de vues qui ne fuſſent des plus honorables.

Il s'eſt levé pluſieurs fois. Il a fait quelques tours dans la chambre, en ajuſtant ſa parure, & ſe parcourant des yeux depuis la poitrine juſqu'aux pieds. Il a parlé avec complaiſance de l'heureuſe perſpective qui s'ouvroit devant lui; non qu'il ignorât que j'avois à ma ſuite une petite légion d'admirateurs; mais comme il ſavoit auſſi qu'il n'y en avoit aucun de favoriſé, il croyoit pouvoir ſe flatter de quelque préférence. Je vous ai déjà déclaré, a-t-il dit à M. Reves, que je donne carte blanche pour les articles. Ce que je ferai pour une femme ſi raiſonnable, c'eſt le faire pour moi-même. Mon uſage, M. Reves, n'eſt pas de vanter ma fortune, mais j'expoſerai devant vous, ou devant toute la famille de miſs Byron, l'état exact de mon bien. Il n'y en eut jamais en meilleur ordre. Une femme pour laquelle j'aurai tant de conſi-

dération, ſera maîtreſſe de vivre à la ville, à la campagne, comme ſon inclination l'y portera. A la campagne, elle choiſira celle de mes terres qui lui conviendra le plus. Je n'aurai point d'autre volonté que la ſienne. Je ne doute pas de votre amitié, M. Reves, a-t-il ajouté. Je mériterai la vôtre, madame, & je vous aſſure que je me promets beaucoup de ſatisfaction dans l'alliance que j'ai en vue avec votre famille.

Il a rappelé enſuite la ſcène qu'il avoit eue chez miladi Williams, avec M. Walden. Il a répété quelques expreſſions de ſon adverſaire; il a contrefait pluſieurs de ſes grimaces, & riant de toute ſa force, à chaque trait dont il relevoit le ridicule ou la groſſiéreté, il n'a laiſſé pour unique rôle, à M. & madame Reves, que le tems de rire de lui, ou du moins d'en ſourire, autant que la bienſéance le permet avec un fat dont on ne veut pas bleſſer la vanité.

Comme on étoit prêt à ſervir le thé, madame Reves m'a fait avertir; je ſuis deſcendue. A mon arrivée, ſir Hargrave s'eſt avancé vers moi d'un air tendre. Son compliment ne l'a pas été moins. Charmante miſs, m'a-t-il dit, j'eſpère vous trouver autant de bonté que de charmes. Vous ne ſauriez vous imaginer ce que j'ai ſouffert, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a fait là-deſſus une très-profonde révérence;

& paroiſſant s'allonger à meſure qu'il ſe redreſſoit & qu'il levoit la tête en arrière, on auroit cru qu'il étoit devenu plus haut pour s'être baiſſé. L'agréable fat, ai-je dit en moi-même. Je me ſuis aſſiſe, & j'ai tâché de prendre un air aſſez libre, en adreſſant quelques mots à ma couſine & à lui-même. Il a demandé en grâce que le thé fût différé d'une demi-heure, & qu'avant l'arrivée des domeſtiques, il lui fût permis de me répéter une partie de la converſation qu'il avoit eue avec M. & madame Reves. S'il n'avoit pas cru me faire beaucoup d'honneur, & s'il ne s'étoit pas fié à la vertu de ſes huit ou dix mille livres ſterlings de rente, j'oſe m'imaginer qu'il auroit apporté un peu plus de cérémonie; mais après m'avoir dit en peu de mots, combien il avoit pris de goût pour mon caractère, il a jugé à propos de s'en rapporter à la déclaration qu'il m'avoit faite de ſes ſentimens chez miladi Williams. Enſuite il a parlé des avantages ſur leſquels je pouvois compter dans les articles. Il a vanté l'ardeur de ſa paſſion, & il m'a priée fort ardemment d'y répondre.

J'aurois pu tourner ſon diſcours en badinage, d'autant plus que la chaleur qu'il avoit paru mettre dans ſes derniers termes étoit accompagnée d'une volubilité de langue qui ne marquoit pas un cœur fort touché, qui n'étoit pas propre du

moins à faire beaucoup d'impreſſion ſur le mien; mais, pour couper court à toutes ſes prétentions, je me ſuis déterminée à lui répondre naturellement. Je lui ai dit : ſi je paroiſſois douter, monſieur, de la ſincérité de vos ouvertures, vous pourriez croire que j'en déſire d'autres aſſurances; mais je fais profeſſion de bonne foi, & vous ne devez attendre de moi que la ſimple vérité. Je vous rends grâces, monſieur, de l'idée que vous avez de moi; mais je ne puis accepter vos offres. Son étonnement ſurpaſſe mes expreſſions. Vous ne pouvez, mademoiſelle?..... Ce langage eſt-il ſérieux? Juſte ciel!

Il eſt demeuré en ſilence pendant quelques minutes, en jetant les yeux ſur moi, en les tournant ſur lui-même, comme s'il eût dit : la petite folle! ſait-elle bien ce qu'elle refuſe? Cependant, après s'être un peu remis de cette ſurpriſe, on m'avoit aſſuré, a-t-il repris, que votre cœur étoit libre; mais il faut qu'il y ait ici de l'erreur. Quelque heureux mortel..... Je l'ai interrompu. Quelle conſéquence, monſieur? Une femme ne peut-elle refuſer les offres du chevalier Pollexfen, ſans avoir le cœur engagé? mais, mademoiſelle, a-t-il répondu en balançant la tête, & peſant ſur chaque mot; un homme de ma ſorte..... qui n'eſt pas abſolument déſagréable, ni dans la figure ni dans les

manières... qui tient quelque rang dans la vie...? Il s'eſt arrêté tout-à-fait, & reprenant, ne ſaurai je pas vos raiſons, mademoiſelle? Du moins, ſi votre refus eſt auſſi ſérieux qu'il le ſemble, faites-moi la grâce de me les apprendre. Je verrai ſi je puis être aſſez heureux pour les détruire.

Je lui ai dit avec la même franchiſe, que perſonne n'étoit maître de ſes inclinations, qu'on accuſoit les femmes de caprice, & que je n'étois peut-être pas exempte de ce reproche; mais que ſans en pouvoir donner de raiſons, on ſe ſentoit attiré, dégouté..... dégouté! mademoiſelle, dégouté! miſs Byron. J'ai parlé en général, monſieur; je ſuis perſuadée que de vingt femmes, il y en auroit dix-neuf qui ſe trouveroient très-flattées des attentions de ſir Hargrave Pollexfen. Mais c'eſt vous, mademoiſelle, qui êtes cette vingtième que je ſuis forcé d'aimer. De grâce, donnez-moi quelque raiſon... Ne m'en demandez pas, monſieur, pour une ſingularité. N'êtes-vous pas vous-même un peu ſingulier de me faire la vingtième? Votre mérite, mademoiſelle... Je l'ai encore interrompu. Il y auroit de la vanité, monſieur, à me payer d'une raiſon de cette nature.... Je vous ai promis de la bonne foi; peut-être l'homme à qui le ciel me deſtine, aura moins de mérite que vous; mais dois je le dire? il conviendra plus à mon goût. Pardon, mon-

ſieur, je m'expliquerois moins librement ; ſi l'honneur me permettoit de vous tenir dans la moindre incertitude, lorſque je n'y ſuis pas moi-même.

Sa vanité m'a paru bleſſée. Il conviendra plus à votre goût ! a-t-il répété pluſieurs fois, en jetant les yeux autour de lui. Et c'eſt donc ſérieuſement, mademoiſelle, que vous êtes ſi déterminée.

Oui, monſieur.

Son air eſt devenu plus ſombre. Suis-je aſſez confondu, a-t-il repris d'un ton aſſez bruſque. Mais je n'accepte point une réponſe ſi vague & ſi contraire à mes eſpérances ; vous m'avez promis de la ſincérité, mademoiſelle ; dites-moi du moins ſi vos affections ſont engagées? dites-moi s'il exiſte quelque heureux homme à qui votre cœur ait accordé la préférence? Je lui ai répondu que je ne lui connoiſſois aucun droit pour me faire cette queſtion. Il a continué ; permettez, mademoiſelle, que je m'explique davantage ; je connois M. Fenwick & M. Greville ; ils m'ont avoué tous deux que vous ne leur avez donné aucune eſpérance. Cependant ils déclarent qu'ils ne l'ont pas perdue. Dites, mademoiſelle, leur avez-vous parlé auſſi nettement qu'à moi?

Hé bien, monſieur, je vous aſſure que je leur ai fait les mêmes réponſes.

Et M. Orme, mademoiſelle?

Je le regarde, monſieur, comme un des meilleurs caractères du monde.

Ah! mademoiſelle, que ne me dites-vous donc que vous êtes engagée?

Quand je le ſerois, monſieur, peut-être cet aveu ne ſerviroit de rien.

Ne vous ſerviroit de rien! s'eſt-il écrié fort vivement; en vérité, chère miſs Byron.... J'ai de l'orgueil, mademoiſelle; ſi je n'en avois point, je n'aſpirerois pas à votre faveur. Mais permettez-moi de dire que ma fortune, ma naiſſance & mon ardente affection n'ont rien qui ſoit indigne de vous; c'eſt du moins le jugement que votre famille en portera, ſi vous me faites l'honneur de conſentir que je lui faſſe l'ouverture de mes ſentimens.

J'ai répondu à ce fier propos; je ſouhaite, ſir Hargrave, que votre fortune ſerve à votre bonheur; ce qui ne manquera point, ſi vous l'employez à faire du bien; mais, fût-elle incomparablement plus grande, cet avantage ſeul n'a point de charme pour moi; mes devoirs croîtroient avec mon pouvoir. Je ne jouis pas d'une groſſe fortune; mais le fût-elle beaucoup moins, elle ſatisferoit mon ambition, auſſi long-tems que je vivrai dans l'état où je ſuis; & ſi je paſſe

à l'état du mariage, je ſaurai me renfermer dans celle de l'homme que j'aurai choiſi.

Ici l'air flatteur & paſſionné a repris place ſur le viſage du baronnet ; il a juré que je ſerois à lui, & que chaque mot qui ſortoit de ma bouche ajoutoit un nouveau nœud à ſa chaîne; mais je l'ai prié de finir abſolument un entretien que je ne pouvois plus ſupporter. A condition, m'a-t-il dit, que je lui permettrois de paroître quelquefois chez madame Reves. Sans aucun rapport à moi, ai-je répliqué. Vous ne fuirez pas du moins, mademoiſelle, a-t-il repris, vous ne refuſerez pas de me voir. Je vous le déclare, miſs Byron, vous avez un amant de plus; je ne ceſſerai pas de vous pourſuivre que vous ne ſoyez à moi, ou que je ne vous voie la femme d'un autre. Il a prononcé ces derniers mots d'un ton qui m'a choquée autant que le diſcours même. Ma réponſe s'en eſt reſſentie : dans une converſation qui a duré trop long-tems, ai-je dit d'un air froid, je me félicite de n'avoir pas un mot à me reprocher, ou qui puiſſe me laiſſer le moindre regret. Cette réflexion l'a piqué. Il m'a répondu qu'il n'étoit pas de la même opinion ; & ſe baiſſant vers moi, d'un air aſſez inſolent, il m'a dit qu'il me ſoupçonnoit d'un peu d'orgueil. De l'orgueil, monſieur ? Oui, mademoiſelle, un peu d'orgueil avec beaucoup de cruauté. De la

cruauté, monſieur? De l'orgueil, mademoiſelle, de la cruauté & de l'ingratitude.

Il m'a paru alors que je ne demeurois plus que pour être inſultée. Tout ce que j'avois entendu du chevalier Alleſtris m'eſt revenu à l'eſprit. Si vous me croyez ſi coupable, ai-je repris ſans m'échauffer, trouvez bon, monſieur, que je me retire pour étudier mieux mes ſentimens; & faiſant une profonde révérence, je me ſuis hâtée de ſortir. Il m'a conjurée de demeurer; il m'a ſuivie juſqu'au pied de l'eſcalier; mais je ſuis montée ſans l'écouter.

M. & madame Reves m'ont raconté qu'après mon départ, il avoit fait éclater non-ſeulement ſon orgueil, mais le fond de ſon mauvais naturel. Il s'eſt mordu les lèvres, il s'eſt promené à grands pas dans la chambre; enſuite, s'étendant ſur un fauteuil, il s'eſt abandonné aux plaintes, il s'eſt défendu lui-même, il s'eſt accuſé, il a recommencé ſes défenſes & ſes accuſations; & cette ſcène a fini par ſupplier M. & madame Reves de lui accorder leur protection. Il ne pouvoit comprendre, leur a-t-il dit, qu'avec de ſi honnêtes intentions, avec tant de pouvoir de me rendre heureuſe, il eût le malheur d'eſſuyer des refus. Son reſſentiment s'eſt tourné contre M. Orme, qui eſt, dit-il, le rival favoriſé, ſi quelqu'un l'eſt réellement; car il croit

avoit reconnu que ce n'eſt ni Greville, ni Fenwich. Il a confeſſé que ma fierté l'avoit piqué juſqu'au vif; enfin il a prié madame Reves de me faire appeler en ſon nom; mais l'humeur où elle le voyoit, ne la diſpoſant point à lui accorder cette faveur, il m'a fait prier lui-même de deſcendre. J'ai répondu civilement que j'étois occupée à vous écrire, & que j'eſpérois que ſir Hargrave, mon couſin & ma couſine, auroient la bonté d'agréer cette excuſe. J'ai nommé M. & madame Reves pour adoucir mon refus. Cette réponſe n'a fait qu'irriter ſa bile. Il a demandé pardon à madame Reves; mais il a proteſté qu'il s'attacheroit à mes pas comme une ombre, & qu'en dépit de la terre & des enfers, je ferois miladi Pollexfen. Il eſt ſorti dans cette chaleur, les yeux roulans & le viſage enflammé.

Ne vous ſemble-t-il pas, ma chère, qu'étant comme je ſuis, ſous la garde de mon couſin Reves, il a pris cette aventure avec un peu trop de patience dans ſa propre maiſon? C'eſt peut-être cette raiſon même qui l'a rendu ſi tranquille. Nous le connoiſſons pour un des meilleurs hommes du monde. Et l'éclat de huit ou dix mille livres ſterlings de rente..... Cependant, avec une fortune auſſi indépendante que la ſienne.... Mais la grandeur a toujours ſes charmes.

Ainſi ſir Hargrave nous a confirmé tout ce

que le chevalier Alleſtris nous avoit appris de ſon caractère. Je crois que de tous les hommes, c'eſt celui que je redoute le plus. Sir Jean Alleſtris nous l'a repréſenté méchant, vindicatif; ſi je me trouvois forcée de l'entendre ſur le même ſujet, j'aurois grand ſoin de lui répéter nettement que je n'ai pas le cœur engagé, du moins, autant que je le pourrai, ſans ranimer ſes prétentions, dans la crainte qu'il ne ſe porte à quelque violence. Je vous jure, chère Lucie, que de tous les hommes que j'ai vus, il eſt le dernier dont je vouluſſe devenir la femme. Puiſſe-t-il être ſi piqué que je ne le revoie jamais.

Miladi Williams nous a fait avertir qu'il y aura bal d'opéra jeudi prochain; elle veut ſe réſerver le ſoin de mes habits. Je lui ai fait dire que je ne voulois rien de trop remarquable, & que je ſerois très fâchée d'attirer ſur moi tous les yeux de l'aſſemblée.

LETTRE XI.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Vendredi, 30 Février

UN laquais de M. Greville eſt venu nous faire les complimens de ſon maître. Il eſt donc à Londres, ce M. Greville. Je ſuis trompée, ſi je ne ſuis bientôt en état de l'obliger; c'eſt ma haine, comme vous ſavez, qu'il m'a demandée comme une grâce. Je m'apperçois qu'on ne s'attire que des chagrins, en rendant des civilités pour des affectations d'eſtime. Cependant mon naturel m'y porte, & je ne puis m'en défendre, ſans me faire une eſpèce de violence. C'eſt donc moins un mérite qu'une véritable néceſſité. Je ne me rappelle d'avoir manqué de complaiſance que pour un jeune homme de qualité, qui par des conſidérations de famille, me demandoit la permiſſion de me rendre ſes ſoins en ſecret. Vous n'avez pas ignoré cette aventure. Il me ſemble qu'en ſe prêtant à des traités ſi choquans, une fille s'engage dans un complot contre elle-même, & plus ſouvent encore contre ceux à qui elle doit autant de confiance que de reſpect & d'honneur.

L'arrivée de M. Greville me chagrine. Je ſup-

poſe qu'il ſera bientôt ſuivi de M. Fenvick. Il ne tient à rien, dans mon dépit, que je ne faſſe un effort pour aimer le modeſte Orme.

Samedi 11.

N'AURAI-JE à vous décrire que des ſcènes de galanterie & d'amour? Sir Rowland, ſir Hargrave & M. Greville, ſe ſont trouvés enſemble aujourd'hui chez M. Reves. Sir Rowland eſt venu le premier, un quart d'heure avant qu'on eût averti pour le thé. Après avoir demandé à ma couſine ſi je n'avois pas changé de réſolution, il a ſouhaité de m'entretenir ſeule un moment. Je me ſens une véritable eſtime pour cet honnête vieillard. Ce que j'entends par l'honnêteté, ma chère, c'eſt le bon ſens réuni avec la politeſſe & les agrémens. Un honnête homme, qui l'eſt à ce titre, n'en eſt pas moins eſtimable pour être un peu ſingulier. Je ſuis deſcendue auſſi-tôt.

Sir Rowland eſt venu au devant de moi; il m'a pris avidement la main, & me regardant de toute ſa force: bon dieu! la même douceur, s'eſt-il écrié, les mêmes grâces ſur ce charmant viſage! comment eſt-il poſſible, avec une phyſionomie ſi obligeante.....Mais il faut être bonne....Ne me preſſez pas, ſir Rowland, ai-je interrompu; vous me cauſeriez du chagrin, ſi vous me mettiez

dans la néceſſité de répéter... Quoi ! m'a-t-il dit, un refus ? Ah ma chère miſs ! gardez-vous, en effet, de répéter vos diſcours ; ne voulez-vous pas ſauver une vie ? mon pauvre neveu eſt réellement à la mort. Je voulois vous l'amener ; mais non, il craint trop de déplaire à la ſouveraine de ſon cœur. Connoiſſez-vous un amour ſi tendre ? & ne fait-on rien pour l'amour, quand on ne trouveroit rien d'engageant dans le mérite & la modeſtie ? Chère miſs, n'endurciſſez pas votre cœur. J'étois réſolu de partir dans un ou deux jours ; mais je ne quitterai pas la ville, fallût-il y demeurer un mois, pour être témoin du bonheur de mon neveu ; & quand je ſouhaite le ſien, comptez que c'eſt pour faire le vôtre. Chère miſs, rendez-vous..... J'étois un peu touchée de ſon action, & je demeurois ſans répondre. Rendez-vous, a-t-il repris ; ouvrez votre cœur à la pitié ; je vous demande un mot de conſolation pour mon neveu ; je le demanderois à genoux, ſi je croyois que mes ſoumiſſions..... Oui, c'eſt à genoux que je veux implorer votre bonté ; & l'excellent vieillard, ſaiſiſſant mon autre main, comme il en tenoit déjà une, s'eſt laiſſé tomber en effet ſur ſes deux genoux.

Sa ſituation m'a jetée dans un extrême embarras : je ne ſavois que faire ni que dire ; le courage me manquoit pour le relever. Cependant,

voir à mes pieds un homme de cet âge, qui avoit des droits à mon eſtime, les yeux humides, & les attachant ſur moi pour attirer, diſoit-il, ma pitié ſur ſon neveu; que je me ſentois attendrir! enfin, je l'ai conjuré de ſe lever. Vous me demandez de la bonté, lui ai-je dit d'une voix tremblante, & vous en manquez pour moi. O ſir Rowland! que vous me cauſez d'agitations! Je voulois retirer mes mains; mais il les tenoit ſerrées dans les ſiennes. J'ai frappé du pied dans un emportement de reconnoiſſance. Sir Rowland, levez-vous, je vous en ſupplie; & le même mouvement m'a fait mettre un genou à terre devant lui, vous voyez, ai-je ajouté.... Que puis-je faire de plus? Levez-vous donc, monſieur; je vous prie, à genoux, de ne pas demeurer devant moi dans cette poſture: en vérité, vous me chagrinez beaucoup; de grâce, laiſſez mes mains.

Deux ruiſſeaux de larmes couloient ſur ſes joues. Moi, je vous chagrine, mademoiſelle? & miſs Byron daigne s'abbaiſſer.... Non, non, pour le monde entier, je ne voudrois pas vous avoir cauſé un inſtant de chagrin. Il s'eſt levé, il m'a laiſſé les mains libres, & je me ſuis levée auſſi avec aſſez de confuſion. Il s'eſt retiré un moment vers la fenêtre pour s'eſſuyer ſes yeux de ſon mouchoir: enſuite, revenant vers moi: quelle foibleſſe,

foibleſſe, ma-t-il dit avec un ſourire forcé! quelle enfance, comment pourrois-je blâmer mon neveu! Mais accordez-moi donc un mot, mademoiſelle; dites ſeulement que vous conſentez à le voir; permettez-lui de paroître devant vous: ordonnez-moi de vous l'amener.

Je le ferois, n'en doutez pas, lui ai-je répondu; ſi M. Fouler n'attendoit de moi que des civilités; mais je veux aller plus loin, monſieur, pour vous marquer toute la conſidération, dont je ſuis remplie pour vous. Contribuez à mon bonheur par votre eſtime & votre amitié. Permettez que je vous regarde comme un père, & que je prenne pour M. Fouler tous les ſentimens d'une ſœur. Je ne ſuis point aſſez heureuſe pour appartenir à quelqu'un par des noms ſi tendres! Que M. Fouler prenne auſſi les mêmes ſentimens pour moi. Toutes les viſites que vous me rendrez l'un & l'autre à ces deux titres, me ſeront plus chères qu'elles ne peuvent jamais l'être autrement. Mais, ô mon père! car je veux déjà vous donner ce nom, ne preſſez plus votre fille ſur un point qu'elle ne peut vous accorder.

Les larmes du vieillard ont recommencé ici, avec des ſoupirs qui m'ont cauſé une véritable émotion; il m'a traitée d'ange, de divinité, de fille irréſiſtible. C'étoit ma bonté, ma-t-il dit, ma douceur, ma franchiſe qui le pénétroient juſqu'au fond du

cœur. Je l'ai pris par la main, ſans écouter tout ce qu'il me diſoit encore pour ſon neveu, & je l'ai conduit à M. & madame Reves, qui nous attendoient dans la chambre voiſine, & qui ont paru auſſi ſurpris de mon action, que de lui voir le viſage tout mouillé de larmes. Félicitez-moi, leur ai-je dit, avec une vive exclamation, j'ai trouvé un père dans ſir Rowland, & je reconnois un frère dans ſon neveu. Le bon chevalier a porté ma main à ſa bouche, & l'a preſſée de ſes lévres: il m'a nommée l'honneur de mon ſexe; il a proteſté que ſi je ne devois pas être ſa nièce, la qualité de ſa fille, que je voulois prendre, lui ſeroit plus chère & plus glorieuſe qu'une couronne; mais il eſt revenu à ſon neveu. Madame Reves a voulu ſavoir ce qui s'étoit paſſé entre nous. Il commençoit à faire ce récit, qui l'auroit ſans doute occupé long-tems, lorſqu'on eſt venu nous annoncer le chevalier Hargrave Pollexfen. Auſſi-tôt ſir Rowland s'eſt frotté les yeux pour en chaſſer la rougeur, quoique ſon mouchoir n'ait ſervi qu'à l'augmenter. Il s'eſt regardé dans une glace; il a touſſé deux ou trois fois, comme ſi les muſcles de ſon viſage avoient dépendu du ſon de ſa voix; il a même fredonné quelques notes, en me diſant qu'un petit air de chant banniſſoit les traces du chagrin.

Sir Hargrave eſt entré d'aſſez bonne grâce. Serviteur, monſieur, lui a dit aſſez rudement le vieux chevalier, pour réponſe à une révérence muette que l'autre lui a faite à ſon tour. J'avois déjà remarqué que l'air & la parure du baronnet avoient frappé ſir Rowland: auſſi s'eſt-il baiſſé vers M. Reves, pour ſe hâter de prendre des informations. M. Reves les a préſentés l'un à l'autre, comme deux perſonnes dont il ſe tenoit honoré d'être ami. Le baronnet s'eſt approché de moi pour me demander mille pardons.... Pas un, monſieur, ai-je interrompu. Il a repris: j'avoue, mademoiſelle, que la force de ma paſſion.....; mais je vous compare.....Je l'ai arrêté encore une fois, en l'aſſurant que tout étoit oublié. Tandis qu'il ſe plaignoit de ma facilité à lui pardonner, ſir Rowland, ſurpris de ce petit dialogue, a dit à M. Reves: je ne m'en étonne plus; hélas! que va devenir mon cher neveu? Soyez tranquille de ce côté-là, lui a répondu M. Reves. Cette aſſurance lui a fait reprendre un air ſi gai, que je l'ai cru prêt à fredonner en ſe tournant vers moi. Les gens ſont entrés là-deſſus avec le déjeuner, & nous nous étions déjà placés pour le thé; mais on eſt venu appeler M. Reves, qui eſt rentré preſqu'auſſi-tôt, en introduiſant M. Greville. Avant qu'ils aient pu s'approcher, & qui eſt encore

celui-ci, m'a demandé ſir Rowland, d'un ton un peu gallois?

M. Greville s'eſt préſenté fort civilement. Je me ſuis informée de tout ce que j'ai de cher dans Northamptonshire. Après avoir ſatisfait mon impatience, il m'a demandé ſi j'avois vu M. Fenwick. Non, lui ai-je dit. Le traître! a-t-il repris en ſouriant, j'ai cru qu'il m'avoit donné le change. Je l'ai perdu de vue depuis trois jours : mais s'il n'eſt pas ici, a-t-il ajouté d'une voix plus baſſe, j'ai gagné une marche ſur lui : & j'aime mieux, après tout, que ce ſoit moi que lui, qui ait des excuſes à faire à l'autre. Je me ſuis diſpenſée d'entrer dans leur démêlé, en lui apprenant que j'avois trouvé un père à Londres, & lui montrant le chevalier Meredith, qui me permettoit de lui donner ce nom. Point de fils, j'eſpère, a-t-il répondu, en ſe tournant vers le vieillard; je me flatte, monſieur, que la parenté ne vient point de ce côté-là. Comme il a fait cette queſtion d'un air riant, le baronnet a proteſté du même ton, qu'il avoit penſé à la faire auſſi. Sir Rowland leur a dit fort civilement qu'il avoit un neveu, & que ſi je voulois me rendre à ſes déſirs, il m'aimeroit beaucoup mieux pour ſa nièce que pour ſa fille. La converſation eſt devenue aſſez agréable juſqu'au départ du vieux chevalier, qui ne s'eſt pas retiré ſans me

demander la permiſſion de m'amener encore une fois ſon neveu, avant que de retourner en Caermarthen. Je ne lui ai répondu que par une révérence.

Le baronnet & M. Greville ſe connoiſſoient; pour s'être vus quelquefois aux courſes de Northampton; mais la politeſſe avec laquelle ils ſe ſont ſalués, ne les a point empêchés de ſe regarder d'un œil jaloux, & de paroître prêts, plus d'une fois, à ſe dire quelque choſe de déſobligeant. Le ſoin que j'ai eu de faire tomber toutes mes attentions ſur ſir Rowland, a prévenu toutes ſortes d'explications; & lorſqu'il eſt ſorti, on a badiné aſſez plaiſamment ſur l'air & l'accent de ſa province, dont il n'y a point d'apparence qu'il ſe défaſſe jamais. J'avois beaucoup d'impatience de voir partir auſſi les deux autres. Ils ſembloient s'appercevoir tous deux qu'il en étoit tems, mais n'être pas bien aiſes, l'un & l'autre, de ſortir le premier. A la fin, M. Greville, feignant de ſe rappeler que je n'aime pas les longues viſites, s'eſt retiré ſans autre affectation.

Il ne m'a pas été poſſible d'éviter les nouvelles excuſes du baronnet, ſur la mauvaiſe humeur à laquelle il s'étoit livré dans ſa dernière viſite. Mes réponſes n'ont pas dû le rendre plus content de lui-même. Cependant il eſt revenu à ſes offres, dont il m'a fait un brillant étalage; & ne s'apper-

cevant point qu'elles fiſſent plus d'impreſſion ſur moi, il eſt tombé ſur M. Greville, qu'il ſoupçonnoit, m'a-t-il dit, de n'être pas venu à Londres ſans deſſein. Il ne m'a pas parlé de lui fort avantageuſement; mais je ne doute pas que M. Greville ne parlât de même de ſir Hargrave; & je m'imagine que ce ne ſeroit pas leur faire injuſtice, que de les croire tous deux.

J'ai répondu ſi nettement, que je ne prenois pas plus d'intérêt à l'un qu'à l'autre, qu'après diverſes marques de chagrin, le baronnet s'eſt cru en droit d'exiger, avec aſſez de fierté, les raiſons de mon refus. Cet air, que j'ai remarqué dans ſes yeux, m'a peut-être un peu piquée. Je lui ai dit, quoiqu'à regret, que puiſqu'il me forçoit de lui expliquer mes ſentimens, je n'avois pas de ſes mœurs l'opinion que je devois avoir de celles d'un homme dont je voulusſe faire mon mari. Mes mœurs, mademoiſelle, s'eſt-il écrié, en changeant pluſieurs fois de couleur : mes mœurs, mademoiſelle! a-t-il répété. Son exclamation ne m'a point effrayée, quoique M. & madame Reves paruſſent un peu ſurpris de ma franchiſe; mais ſans me faire connoître qu'elle leur parut blâmable. Mes objections, monſieur, ai-je repris, ne doivent pas vous offenſer, puiſque c'eſt vous-même qui m'en arrachez l'aveu, & que mon deſſein n'eſt pas de vous faire des

reproches; mais, preſſée par vos inſtances, je dois répéter..... ma langue n'a pas laiſſé de me refuſer ici ſon office. Mais il m'a dit, d'un air & d'un ton fort impatient : continuez donc, mademoiſelle.

La hardieſſe m'eſt revenue : en vérité, ſir Hargrave, je répète malgré moi que je n'ai pas de vos mœurs..... (fort bien, mademoiſelle, a-t-il interrompu), l'opinion que je dois avoir de celles d'un homme ſur le caractère duquel je penſerois à fonder mon bonheur pour cette vie, & toutes mes eſpérances pour l'autre. Ce motif eſt d'une haute importance pour moi, quoiqu'il ne m'arrive guère de l'employer ſans de fortes raiſons. Mais permettez-moi d'ajouter que je ne ſuis point laſſe du célibat. Je crois qu'il eſt toujours trop tôt, pour s'engager dans une carrière éternelle de ſoins; & ſi je n'ai pas le bonheur de rencontrer un homme, à qui mon cœur puiſſe ſe donner ſans réſerve, je renoncerai abſolument au mariage. Que de malice, ma chère, j'ai remarqué ici dans ſes regards! Vous paroiſſez mécontent, monſieur, ai-je ajouté; mais il ſemble que c'eſt ſans raiſon : que vos vues ſont tombées ſur une perſonne qui eſt maîtreſſe d'elle-même; & quoique j'aie de l'éloignement pour les vérités dures, je me fais honneur de ma franchiſe.

Il s'eſt levé de ſa chaiſe, il s'eſt promené à

grands pas dans la chambre, en répétant à voix baſſe, vous n'avez pas bonne opinion de mes mœurs! mademoiſelle..... mais je ſuis réſolu de tout ſouffrir....., Cependant, ſi mauvaiſe opinion de mes mœurs! Non, ma patience n'ira pas ſi loin. Là-deſſus, il a porté le poing au front, en l'y tenant ſerré quelque moment; enſuite prenant bruſquement ſon chapeau, il nous a fait une profonde révérence, le viſage enflammé, du tumulte apparemment de ſes paſſions; & ſans ajouter un ſeul mot, il a pris le chemin de la porte. M. Reves s'étant hâté de le conduire, il a répété pluſieurs fois : du mépris pour mes mœurs! j'ai des ennemis, monſieur. Du mépris pour mes mœurs! Je ſuis le ſeul homme du monde que miſs Byron traite avec ſi peu de ménagement; ſes dédains peuvent lui attirer..... que ne puis-je dire les miens! Adieu, monſieur, excuſez cette chaleur. Adieu. Il eſt monté dans ſon carroſſe, dont il a levé bruſquement les glaces. M. Reves nous a dit qu'il s'étoit allongé juſqu'à l'impérial, en ſe ſerrant les reins de ſes deux coudes. Il eſt parti dans cette fureur. Ses airs menaçans, ſon départ, tel que je vous l'ai repréſenté, & le récit de M. Reves, m'ont cauſé tant d'épouvante, que je n'en ſuis pas revenue d'une heure entière.

Le charmant parti pour votre Henriette, qu'un demi fou de ce caractère! O M. Fouler! Sir

Rowland ! M. Orme ! que je vous trouve aimables, en comparaiſon de ſir Hargrave.

LETTRE XII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mercredi, 23 Février.

J'AI reçu la lettre de mon oncle & les deux vôtres. Tous les conſeils qui me viendront d'un lieu ſi cher, auront quelque effet pour ma conduite, ſoit à titre d'avis ou de reproche.

James eſt parti pour Northamptonshire, je vous prie de le recevoir avec bonté; c'eſt un très-honnête homme, & l'on m'a aſſuré qu'il a dans le cœur une forte inclination ; ainſi l'impatience qu'il avoit de quitter Londres, ſe trouve expliquée. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à mon oncle que les jeunes gens ſans fortune, qui penſent au mariage, ne doivent point être découragés. Qui voudroit ſervir, lorſqu'il peut commander ? l'honnête pauvre eſt une partie très-eſtimable de la race humaine.

M. Reves a pris la peine de voir pluſieurs domeſtiques qui ſe ſont préſentés pour moi, mais il n'en a point encore vu qui me convienne, à l'exception d'un ſeul qui s'eſt offert ce matin,

âgé d'environ vingt-ſix ans, & de fort bonne phyſionomie. Je me propoſe de l'arrêter ; il paroît fort bien élevé, & digne même d'une fort bonne condition. Madame Reves, qui en eſt extrêmement contente, a déjà fait écrire au dernier maître qu'il a ſervi ; c'eſt un jeune homme, nommé M. *Bagenhall*, dans le voiſinage de Réading, dont il parle fort bien, & qu'il n'a quitté, dit-il, très-modeſtement, que parce qu'étant livré aux plaiſirs de ſon âge, il aime à ſe retirer trop tard. Wilſon, c'eſt le nom de ce nouveau laquais, n'eſt à Londres que d'hier, & s'eſt logé chez ſa ſœur, qui eſt une veuve, établie dans Smithfield. Il demande d'aſſez gros gages ; mais on ne doit pas ſe tenir à quelques piſtoles avec un bon domeſtique ; il faut l'aider à mettre quelque choſe en réſerve pour le tems de la vieilleſſe & de l'infirmité. Madame Reves vouloit l'engager à la première vue ; elle répondoit de lui, dit-elle, ſur ſa phyſionomie & ſur ſon langage. Je ne vous en aurois pas ſi long-tems entretenue, ſi je n'étois fort portée à le prendre.

Sir Hargrave s'eſt fait revoir ici ; j'étois avec madame Reves & quelques dames de nos amies qui étoient venues paſſer familièrement une partie du jour avec nous, & me ſuis excuſée de le voir ſous ce prétexte ; mais il a vû madame Reves ; c'eſt un mêlange d'orgueil & d'humilité,

Il avoit réſolu, la dernière fois, de ne plus m'importuner; mes dédains l'avoient mortellement piqué; mais la force lui manque pour ſoutenir ſes réſolutions. Il s'eſt reproché ſa foibleſſe; je ſerai ſa femme, il en a juré; un homme tel que lui ſe voir refuſé par une perſonne dont la fortune a ſi peu de proportion avec la ſienne, & qui fait profeſſion de n'avoir dans le cœur aucun homme qu'elle lui préfère! (Oh, ſir Hagrave ſe trompe ſur ce point! car il y a peu d'hommes au monde que je ne préféraſſe à lui; ſe voir refuſé avec tous les avantages qu'il veut m'aſſurer, avec une figure qui n'a rien aſſurément de mépriſable!) & M. Reves dit qu'alors il s'eſt conſidéré de la tête aux pieds dans une glace voiſine; c'eſt ce qui lui paroît tout-à-fait inexplicable, abſolument incompréhenſible.

Il a demandé ſi M. Greville étoit venu avec quelques eſpérances. M. Reves a répondu que j'étois offenſée de ſon voyage, & qu'il n'en tireroit aucun fruit. C'eſt un tourment de moins, a-t-il repris avec un ſoupir. Ce M. Greville s'eſt échappé dans notre premier entretien à quelques diſcours un peu libres, ſur leſquels je veux paſſer, puiſqu'il n'eſt pas plus heureux que moi. Je connois ſa préſomption; mais je ſouhaiterois que l'affaire dépendît entre nous de la pointe de

l'épée ; il n'obtiendroit pas de moi une auſſi pitoyable compoſition que de Fenwich. Ce que je ne puis paſſer, M. Reves, c'eſt le reproche qu'on fait à mes mœurs ; aſſurément, je vaux mieux ſur ce point qu'un Greville & un Fenwick : quel eſt l'homme au monde qui ne s'eſt pas accordé quelques libertés avec les femmes ? Vous le ſavez, monſieur, elles ne nous en eſtiment pas moins. Un reproche à mes mœurs ! & dans la bouche d'une femme ! ſur ma foi l'objection eſt bizarre : qu'en dites-vous, monſieur ?

Il me ſemble, ma chère, que M. Reves a pouſſé bien-loin la patience ; c'eſt un homme fort doux, quoique ma couſine aſſure qu'il ne manque pas de vivacité dans l'occaſion : il a donné une audience fort tranquille à ſir Hargrave, qui a pris congé de lui, en jurant encore que je ſerois ſa femme, malgré toutes ſortes d'oppoſitions.

Lundi au ſoir.

M. Greville eſt venu à la fin de l'après-midi, il m'a demandé en grâce quelques momens d'entretien particulier ; je l'ai prié de m'en diſpenſer, & de ſe ſouvenir qu'au château même de Selby, je n'avois jamais eu cette complaiſance pour perſonne ; mais il a ſupplié inſtamment M. & madame Reves de le laiſſer ſeul avec moi. Son empreſſement étoit de ſavoir quelles étoient les ef-

pérances de ſir Hargrave ; il a marqué là-deſſus une vive inquiétude : il eſpéroit, ma-t-il dit, qu'un homme de ce caractère feroit peu d'impreſſion ſur moi, & que miſs Byron ne donneroit pas la préférence aux ſeuls avantages de la fortune, ſur un ancien ſerviteur qui n'avoit pas ceſſé de l'admirer depuis ſon enfance, & qui ne manqueroit de rien pour la rendre heureuſe.

Je lui ai répondu qu'il étoit extrêmement fâcheux pour moi de me trouver ſi ſouvent obligée de lui faire les mêmes réponſes ; que j'étois incapable d'offenſer perſonne, ſur-tout un voiſin qui étoit lié d'amitié avec toute ma famille ; mais qu'il m'étonnoit de ne pas ſentir que je ne lui devois aucun compte de mes ſentimens & des viſites que je recevois. Il m'a fait des excuſes qui ont abouti à me demander du moins quelque aſſurance que je ne favoriſois pas les prétentions de ſir Hargrave. Non, monſieur, lui ai-je dit avec aſſez de force ; je ne veux aucune explication de cette nature : ne ſeroit-ce pas vous accorder un droit de cenſure ſur ma conduite, & vous donner des aſſurances qui ſont fort éloignées de mes intentions?

Il a pris le ciel à témoin qu'il m'aimoit plus que lui-même. Il a juré avec imprécation qu'il perſévéreroit juſqu'au dernier ſoupir ; & que s'il pouvoit penſer que ſir Hargrave eût conçu la

moindre eſpérance, il prononceroit hardiment ſur le nombre de ſes jours. M. Greville, lui ai-je dit, je ne connois que trop vos emportemens; ce qui s'eſt paſſé entre vous & M. Fenwick m'a cauſé aſſez de chagrin, & dans une entrepriſe de la même nature, vos jours pourroient être comptés comme ceux d'un autre; mais je n'entre point dans vos vues, ayez la bonté ſeulement de ne pas traiter d'incivilité la réſolution que je prends de renoncer déſormais à l'honneur de vos viſites.

Je voulois ſortir; il s'eſt mis entre la porte & moi. Au nom du ciel, chère miſs! ne ſortez point en colère; ſi vous ne changez rien à mon ſort, daignez du moins m'aſſurer que ce petit maître.... Eh! de quel droit, ai-je interrompu, oſez-vous exiger des aſſurances de cette nature? Ses droits, m'a-t-il dit, n'avoient pas d'autre fondement que ma bonté. Chère miſs Byron; dites-moi que ſir Hargrave n'aura point l'art de toucher votre cœur, dites-le moi pour ſon intérêt, ſi ce n'eſt pas pour le mien; car je ſais que peu vous importe ce que je devienne: mais que ce ne ſoit pas ce tigre à face blême, qui obtienne votre affection; ce nom peint ſon caractère. Si la préférence eſt réſervée à quelqu'autre qu'à moi, faites-la tomber du moins ſur quelqu'un, au mérite & au bonheur duquel il ne ſoit pas impoſſible de ſouſcrire: pour votre propre réputation, choiſiſſez,

rendez heureux un homme d'honneur; & ſi je n'oſe vous ſupplier en qualité d'amant, faites la grâce à un voiſin, à un ancien ami, de l'aſſurer que ce ne ſera pas le chevalier Pollexfen.

Puis-je ſavoir, monſieur, lui ai-je demandé d'un air tranquille, quelle affaire vous amène à Londres?

Vous devinez la plus importante, mademoiſelle; il m'eſt revenu que ce petit maître avoit des prétentions ſur votre cœur, & qu'il ſe vantoit déjà du ſuccès; mais ſi j'avois quelque certitude..... que ſes richeſſes ne vous diſpoſeront pas.....

Eh bien, M. Greville, retourneriez-vous en Northamptonshire?

Au fond, mademoiſelle, maintenant que je me trouve à Londres, que j'ai commandé un équipage, & que j'ai d'autres arrangemens.....

Le parti que vous prendrez là-deſſus, monſieur, eſt tout-à-fait indifférent pour moi; vous aurez ſeulement la bonté de vous ſouvenir, que comme vos viſites ne regardoient que mon oncle Selby en Northamptonshire, elles ne devoient avoir de rapport ici qu'à mon couſin Reves.

Je ſais trop, mademoiſelle, que vous pouvez être cruelle quand vous le voulez; mais vous plaît-il que je retourne en province?

S'il me plaît, monſieur? En vérité, M. Greville fera ce qu'il plaît à lui-même, je demande ſeulement qu'on m'accorde la même liberté.

Vous êtes ſi délicate, mademoiſelle! ſi fort en garde contre la crainte de donner le moindre avantage!

Et les hommes, monſieur, en prennent tant de la moindre occaſion; mais quelque idée que vous ayez de ma délicateſſe, je ſuis juſte, & je vous aſſure que ſi je n'étois pas déterminée.....

Déterminée..... oui, oui, mademoiſelle, & quelquefois juſqu'à l'obſtination. J'avoue que ma commodité ne me permettoit pas trop de prendre ce tems pour venir à la ville. Dites, mademoiſelle, que vous ſouhaiteriez de me voir partir, & que ni ce ſir Hargrave, ni le neveu de votre nouveau père (car ces nouvelles parentés m'alarment) ne feront aucune impreſſion ſur votre cœur, & que vous ne me refuſerez point l'honneur de vous voir dans les viſites que je rendrai à M. Reves; je vous promets alors de partir avant la fin de cette ſemaine: j'écrirai dès ce ſoir à Fenwick, pour lui apprendre ce qu'il ne doit pas ignorer, & que je pars ſans emporter beaucoup de fruit de mon voyage. Cet avis pourra vous épargner la vue de votre ſecond *fléau*; c'eſt le nom que votre couſine Lucie nous donne quelquefois à tous deux.

Vous

Vous êtes si peu capable de modération, M. Greville, que d'autres pouvant ne l'être pas plus que vous, je ne vous dissimulerai pas que ce seroit m'épargner quelque peine.....

Ah! prenez garde, mademoiselle, prenez garde vraiment de donner trop d'avantage à un pauvre malheureux qui entreprendroit le tour du monde, sur la moindre apparence de pouvoir vous obliger; mais vous ne dites rien de sir Hargrave & de votre nouveau frère? Pardon, mademoiselle, si je suis assez effrayé par ces rampans, ces insinuans personnages qui vous attaquent du côté de la compassion, pour insister sur quelque assurance. Eh quoi! mademoiselle, ne pouvez-vous me la donner avec vos précautions ordinaires? Ne puis-je l'obtenir à titre de voisin & d'ancien ami? car il n'est pas question ici d'amour.

Eh bien, M. Greville, en qualité de voisine & d'ancienne amie, autant que pour l'intérêt de votre propre commodité, qui ne vous permettoit pas trop de venir à Londres, je vous conseille de retourner en province.

Avec quelle délicatesse, mademoiselle, vous m'avez conduit à votre but! vous devez me remercier au moins de vous en avoir donné l'occasion; mais la condition, s'il vous plaît; la condition, si je reçois l'avis d'une si bonne voisine.

Je ne la refuse pas, monsieur, & je vous dé-

TAYLOR INST.

clare, avec la dernière ſincérité, comme au voiſin, comme à l'ancien ami de ma famille, que je n'ai pas encore vu l'homme dont je puiſſe penſer à faire mon mari.

Vous l'avez vu, mademoiſelle; ſur ma foi vous l'avez vu: & le miſérable s'eſt ſaiſi de ma main en dépit de toute ma réſiſtance. Vous me la donnerez, a-t-il dit en la portant à ſa bouche; & de ſes lèvres il me l'a preſſée avec tant de violence, qu'il y a laiſſé la marque de ſes dents. Il m'eſt échappé un cri de ſurpriſe, & je puis dire de douleur. Mais il a contrefait mon exclamation; & m'arrachant l'autre main, ſur laquelle il s'eſt hâté d'imprimer auſſi ſes dents: vous ſerez heureuſe, m'a-t-il dit, ſi je vous en laiſſe une; je vous mangerois volontiers toute vive. Voilà, ma chère, votre languiſſant, votre inconſolable Greville.

Je me ſuis ſauvée dans la chambre voiſine; il m'a ſuivie d'un air fort libre, il m'a priée de lui laiſſer voir mes mains, & ſe tournant vers M. Reves, il lui a dit d'un ton plaiſant: en vérité, j'ai penſé dévorer votre charmante couſine; je commençois par ſes mains. Cette marque de tranquillité & d'aſſurance m'a plus offenſée que l'action même, parce qu'elle m'a fait connoître que ſa gaieté naturelle n'étoit point altérée. Cependant je n'ai pas voulu paroître trop ſérieuſe; mais

je craindrois, ſi je me retrouvois ſeule avec cet homme-là, qu'il ne mangeât réellement mes deux mains. En ſortant il m'a dit qu'il me croyoit un peu revenue de ma frayeur. Voyez, a-t-il ajouté, ce qu'on gagne à réduire un honnête homme au déſeſpoir; mais vous voulez que je quitte la ville? Souvenez-vous donc de ce que vous m'avez déclaré.

Il m'a laiſſée fort aiſe d'être délivrée de lui. Pendant que M. Reves le conduiſoit, il a dit que pour aller au-devant de tous mes déſirs, il ne me rendroit plus qu'une viſite avant ſon départ, & qu'il alloit écrire ſur le champ à M. Fenwick qu'il retourne en Northamptonshire.

LETTRE XIII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mardi, 14 Février.

MISS Olemer, pour laquelle je ſens croître mon amitié de jour en jour, m'a fait voir ce matin ſon cabinet, c'eſt-à-dire, ſes livres, ſes ouvrages de main, & tout ce qui ſert à ſes occupations domeſtiques. Je me ſuis crue dans celui de ma chère Lucie; car, au milieu de cette vie tumultueuſe, je ne ceſſe pas de penſer à mes

chers amis de Northampronshire; deux heures, que je viens de paſſer avec miſs Olemer, m'ont paru fort courtes. On m'a dit qu'elle écrit parfaitement bien, & que c'eſt une Sevigné pour ſes correſpondances. Je me flatte d'être quelque jour de ce nombre; mais je trouve que la plume & ſes lectures ne lui ont pas fait négliger l'exercice de ſon aiguille. Elle en eſt d'autant plus reſpectable pour moi, que c'eſt un exemple à produire contre ceux qui n'approuvent point le ſavoir dans les femmes; cenſure.... quelquefois juſte, mais trop générale. Je ne voudrois pas que cette qualité fît la principale diſtinction d'une femme que j'aime; mais lorſqu'on a reçu des talens, pourquoi ne les pas reconnoître, ou les laiſſer ſans culture? Il me ſemble, ma chère, qu'après les vertus eſſentielles de mon ſexe, qui ſont la modeſtie, la docilité & l'attachement aux devoirs de la religion & de la morale, ce n'eſt point une diſgrâce d'avoir l'eſprit un peu cultivé. Miſs Olemer eſt heureuſe comme votre Henriette, par l'affection d'une tante qui n'a rien de plus cher qu'elle. Sa mère eſt encore au monde, mais elle n'aime qu'elle-même; & la nature lui a ſi peu parlé pour cette excellente fille, que madame Wimbura, ſa tante, n'a point eu de repos qu'elle ne l'ait fait venir près d'elle. Nous ſommes convenues, miſs Olemer & moi, de nous voir ſans cérémonie.

J'aurois dû vous dire que la réponſe du dernier maître de Wilſon ayant été fort à ſon avantage, je l'ai pris enfin à mon ſervice. Miladi Williams eſt venue dans mon abſence ; elle paroît fort occupée de nos parures de bal, & de la mienne en particulier ; mais c'eſt encore un ſecret pour moi. Nous devons prendre nos habits chez elle, & partir de là en chaiſe à porteurs : elle ſe charge de tout. Vous ſaurez, ma chère Lucie, ſous quelle forme je dois paroître, lorſque j'en ſerai informée moi-même.

Le baronnet eſt venu auſſi pendant que j'étois chez miſs Olemer : il n'a vu que M. Reves, avec lequel il a paſſé près d'un quart d'heure. Son air étoit ſombre, ſon humeur chagrine ; M. Reves l'a trouvé tout différent de ce qu'il l'a vu juſqu'aujourd'hui. Il ne lui eſt point échappé un ſourire : oui, non, eſt tout ce qui eſt ſorti de ſes lèvres, avec quelques invectives néanmoins contre les femmes. Maudit ſexe ! a-t-il répété plus d'une fois. Il eſt bien étrange, dit-il, qu'un homme ne puiſſe être heureux avec les femmes, ni ſans elles ; à peine a-t-il prononcé mon nom. A la fin, M. Reves l'ayant un peu raillé ſur ſa mauvaiſe humeur, il a pris le parti de ſe retirer, pour ne ſe pas donner en ſpectacle plus long-tems. Ses laquais & ſon cocher ne s'en ſont pas mieux trouvés, il les a querellés ſans raiſon. Il eſt parti

en jurant contr'eux, avec de grandes menaces. Que demande cet homme là? Pourquoi prendre M. Reves pour l'objet de ſes caprices? Mais qu'il ne ſoit plus queſtion de lui, ni de rien, juſqu'à ma première lettre.

LETTRE XIV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, 15 Février.

ENFIN M. Greville a pris congé de nous ce ſoir, dans la réſolution de partir demain. Il m'a demandé, avec inſtance, un moment d'entretien particulier; mais je me ſuis bien gardée d'avoir cette complaiſance pour lui. « Son regret, m'a-» t-il dit, eſt de laiſſer à Londres le préſomp-» tueux Hargrave, & le rampant Fouler: cepen-» dant il part ſatisfait de m'avoir entendu décla-» rer que je n'ai, dans l'un ni dans l'autre de ces » deux hommes, celui pour lequel je puiſſe me » ſentir de l'inclination ». Vous voyez, ma chère, que c'eſt un compliment qu'il ſe fait à lui-même; car je me ſouviens de mes termes; j'ai dit que je n'avois point encore vu l'homme dont je puſſe penſer à faire mon mari.

Avant ſon départ, M. Greville a dit mille choſes plaiſantes ſur le caractère de ſes rivaux, ſur ce qu'il appelle ma dureté de cœur, & ſur les tourmens du ſien. Sir Hargrave étant venu dans le même tems, j'ai vu naître une converſation fort vive, dont j'ai d'abord appréhendé les ſuites. Mais madame Reves m'a propoſé de jouer un air de claveſſin, qui a fait prendre un autre cours à cette chaleur; & le baronnet, apprenant que M. Greville devoit partir demain, eſt ſorti plutôt qu'il ne ſembloit en avoir eu l'intention, dans la joie apparemment de ſe voir le champ libre.

En nous quittant, M. Greville a donné carrière encore à ſa folle imagination; & ce tour d'eſprit a ſi bien diſpoſé pour lui madame Reves, qu'elle le regarde, dit-elle, comme le plus amuſant de tous mes importuns. Mais qu'eſt-ce donc que l'art d'amuſer? J'ai répondu, d'un ton aſſez froid, que M. Greville eſt un homme ſans mœurs; & que s'il étoit capable de rougir de quelque choſe, ou de reſſentir l'amour qu'il s'attribue, il ne ſeroit ni ſi gai, ni ſi amuſant qu'il l'eſt en effet. Là deſſus, M. Reves a voulu ſavoir auquel du moins, des cinq perſonnages qu'il appelle mes amans, je pourrois donner quelque préférence. Je n'ai pas balancé à lui répondre que s'il parloit d'une préférence de goût, il n'y en avoit aucun pour lequel je me ſentiſſe le moindre

penchant; mais que s'il n'étoit queſtion que de mon jugement ſur leur caractère, j'y mettois une différence extrême, à l'avantage de M. Orme, qui me paroiſſoit digne de l'eſtime & de l'amitié de tous les honnêtes gens. Fort bien, a répliqué M. Reves; je ſuis donc prêt à parier que tôt ou tard la pomme eſt pour M. Orme.

Je l'ai laiſſé dans cette opinion. Il m'a dit néanmoins qu'il ſeroit difficile de ſe défaire de ſir Hargrave; qu'aujourd'hui même il avoit déclaré à miladi Williams qu'il étoit réſolu de l'emporter ſur tous les obſtacles; que cette dame ſembloit s'intéreſſer pour lui, & qu'elle s'étonnoit que je puſſe refuſer un homme ſi riche, & de ſi bonne mine, auquel on a déjà propoſé pluſieurs partis du premier rang.

Mercredi 15.

Sir Hargrave ſort d'ici. Je n'ai, ma chère, ni le tems, ni l'envie de vous raconter ce qui s'eſt paſſé avec lui depuis une demi-heure, & dans quel tranſport il eſt parti. Il avoit ſouhaité de me parler en particulier; & je me ſuis crue d'autant plus autoriſée à n'y pas conſentir, qu'il n'a jamais fait ſcrupule de s'expliquer fort librement, devant M. & madame Reves. Cependant, comme il eſt demeuré ſans parler, ma couſine s'eſt retirée la première, pour l'obliger, & M. Reves a ſuivi ſa

femme : ils ne lui devoient pas assurément cette complaisance. Je leur en sais fort mauvais gré.

A peine étoient-ils sortis, qu'il a voulu me prendre la main ; je l'ai retirée. Mademoiselle, m'a-t-il dit d'un ton fort brusque, vous n'auriez pas cette dureté pour M. Greville, je suis le seul au monde que vous traitiez si mal. Je lui ai répondu civilement, que j'en userois de même avec tout homme qu'on laisseroit seul avec moi. Vous voyez, mademoiselle, a-t-il repris, qu'il m'est impossible de vivre sans vous. Mon cœur & mon ame vous sont dévoués. J'ai de l'orgueil, je l'avoue : pardon, si j'ajoute qu'il est piqué. Je croyois pouvoir attendre plus de bonté, de toute femme qui seroit sans engagement, & qui n'auroit pas d'éloignement pour le mariage. Votre cœur est libre, dites-vous ; je souhaite, je m'efforce de le croire. Mais ce Greville.....

Il s'est arrêté pour me laisser le tems de répondre. J'ai répondu que sans lui devoir aucune explication, mon usage n'étoit pas de traiter incivilement ceux qui faisoient profession pour moi de quelque estime. Il a prétendu que je n'exceptois que lui ; & revenant à ses plaintes, il m'a pressée de m'expliquer entre lui & M. Greville. J'ai cru pouvoir échapper, en l'assurant, comme je l'avois déjà fait, que je n'ai point encore vu l'homme qui doit être mon mari ; mais son visage & ses yeux s'en-

flammant tout d'un coup, il a juré, à peu près dans les termes dont M. Greville s'étoit ſervi dans la même occaſion, que je l'avois vu, cet homme; & que ſi mes affections n'étoient pas engagées, il étoit devant mes yeux! Je lui ai dit que ſi c'étoit l'unique ſujet de ſa viſite, il auroit pu diſpenſer M. & madame Reves de ſortir; j'ai voulu me retirer. Il m'a coupé le paſſage : vous ne me quitterez pas, mademoiſelle; je vous en conjure! Eh bien, monſieur, que ſouhaitez-vous de plus? Apprenez-moi, mademoiſelle, ſi vous avez du dégoût pour le mariage. Quel droit avez-vous, monſieur, de me faire cette queſtion? Dites, chère miſs, eſt-ce un état où vous ayez deſſein d'entrer? Peut-être, monſieur, ſi je rencontre un homme à qui je puiſſe donner entièrement mon cœur. Eh! ne puis-je l'être, cet heureux homme! J'implore votre bonté, mademoiſelle! Je l'implore à vos pieds! La vie ne m'eſt rien ſans vous! Et le fier perſonnage s'eſt jeté à genoux devant moi, les mains ſerrées l'une contre l'autre, & les yeux attachés ſur les miens.

Quoique ces ſpectacles ne manquent point de cauſer quelque émotion, quelle différence, ma chère, de celle que j'avois ſentie en voyant ſir Rowland dans la même poſture! Il m'a paru clairement que c'étoit un rôle prémédité. Que ne m'a-t-il pas dit pendant plus d'un quart-d'heure

ſans vouloir quitter ſa ſituation, ſans me permettre de ſortir de la mienne? Je me ſuis vue forcée de lui répéter une partie de mes anciennes réponſes. J'aurois ſouhaité de pouvoir le congédier civilement; mais il ne m'en a pas laiſſé le pouvoir. Tout humilié qu'il étoit, le langage de ſa paſſion, & ſes prières mêmes, étoient mêlées de menaces indirectes. Enfin, j'ai ſenti la néceſſité de lui déclarer que je ne recevrois plus ſes viſites. Il m'a repréſenté que je le mettois au déſeſpoir; je n'en ſuis pas moins ſortie de la chambre, pour rejoindre M. & madame Reves. Il s'eſt levé alors avec quelques imprécations que j'ai fort bien entendues. Il m'a traitée encore d'orgueilleuſe & d'ingrate; & me ſuivant dans la chambre voiſine, à peine y a-t-il donné quelque marque d'attention à M. & madame Reves. Il a fait deux ou trois tours en ſilence; & ſe tournant à la fin vers eux: pardonnez, leur a-t-il dit, avec une profonde révérence. Il m'en a fait une plus cavalière, en me diſant d'un air malin: vous me défendez donc les viſites, mademoiſelle? Oui, monſieur, ai-je répondu d'un ton aſſez ferme: & pour votre repos comme pour le mien, vous m'avez extrêmement chagrinée. La première fois, mademoiſelle, a-t-il repris..... Il s'eſt arrêté un moment; & continuant avec un regard fier: la première fois que j'aurai l'honneur de

vous voir, ce ſera, j'eſpère, avec plus de ſuccès. Il eſt parti.

M. Reves eſt fort mécontent de toute ſa conduite, & ne blâme point la réſolution que j'ai priſe de refuſer déſormais ſes viſites. Ainſi je me flatte que le nom de ſir Hargrave ne reviendra plus ſi ſouvent dans mes lettres.

Nos habits ſont prêts : M. Reves ſe met en hermite, ſa femme en religieuſe, & miladi Williams en abbeſſe. Je n'aime pas trop les miens, parce qu'ils ont trop d'éclat ; c'eſt ce que j'appréhende le plus. On me met en princeſſe arcadienne ; mais ce déguiſement s'accorde ſi peu avec l'idée que j'avois de l'habit paſtoral d'Arcadie, que c'eſt au contraire tout ce qu'il y a de magnifique & de recherché dans les nouvelles modes de France & d'Italie. On y vouloit joindre une houlette ; mais je n'ai pas conçu qu'elle pût convenir avec ce riche équipage ; quoique je doive être ſans panier, car on ne porte point de paniers dans l'Arcadie. Quelle figure je vais faire ! On ne ſe mettroit pas plus magnifiquement pour un bal paré. Ils m'aſſurent tous que je verrai des maſques en habits auſſi riches & mêmes auſſi ridicules que le mien : il en ſera ce qu'il plaît au ciel ; mais je ſouhaiterois que cette nuit fût paſſée. Je vous aſſure que c'eſt la dernière fois, comme la première, que j'aſſiſterai aux divertiſ-

ſemens de cette nature ; mais il faut prendre une idée des maſcarades. Attendez-en toutes les circonſtances dans ma première lettre : je me repréſente votre impatience. Donnez, comme moi, chère Lucie, quelque choſe à votre imagination ; & marquez-moi quelquefois ce que vous penſez des choſes avant qu'elles arrivent. Que de jolies conquêtes ne vous imaginez-vous pas que votre Henriette va faire ſous un ſi bel habit?

LETTRE XV.

M. REVES, à M. SELBY.

Vendredi, 10 Février.

CETTE lettre, mon cher M. Selby, n'eſt aujourd'hui que pour vous & pour la famille. Cependant ne ſoyez pas trop ſurpris ; mais comment vous apprendrai-je les nouvelles, les terribles nouvelles!..... Ma femme en eſt tombée, depuis trois heures du matin, dans des vapeurs fort violentes. Ne ſoyez pas..... Mais comment puis-je vous dire de n'être pas trop affligé, lorſque nous ſommes nous-mêmes incapables de conſolation?

O mon cher couſin! nous ne ſavons ce qu'eſt devenue notre très-chère miſs Byron. Je ſerai

auſſi exact ſur les circonſtances, que ma douleur & mon étonnement me le permettent. C'eſt une néceſſité, comme vous le reconnoîtrez. M. Greville, je le crains fort..... Mais commençons par les circonſtances.

Nous étions, la nuit dernière, au bal de Haymarket; les porteurs de notre chère couſine, qui étoient loués comme les nôtres, pour toute la nuit, ſe ſont laiſſés engager à boire. Ils avoient promis à Wilſon, le laquais de miſs Byron, qu'ils reviendroient dans moins d'une heure; il n'étoit pas plus de minuit. Wilſon les ayant attendus inutilement, l'eſpace de deux heures, a pris le parti de louer une autre chaiſe pour ſuppléer. Entre deux ou trois, nous ſommes convenus de retourner au logis. La chère perſonne étoit fatiguée de l'attention que tout le monde a marquée pour elle: tout le monde l'a vue avec admiration. Elle vouloit partir avant nous; mais miladi Williams l'a fait conſentir à demeurer un quart d'heure de plus. Je n'ai pas manqué de la conduire juſqu'à ſa chaiſe, & je l'ai vue dedans, avant que de rendre le même office à miladi Williams & à ma femme. J'ai fort bien remarqué que la chaiſe & les porteurs n'étoient pas les mêmes qui l'avoient amenée. J'en ai demandé la raiſon, & j'ai reçu l'explication que je vous ai déjà donnée: elle s'eſt hâtée d'y entrer, à cauſe de ſes habits, &

pour ne pas ſe refroidir à l'air, ſans compter que la curioſité avoit amené pluſieurs maſques après elle.

Il étoit alors près de trois heures. J'ai donné ordre à Wilſon de faire arrêter la chaiſe, lorſqu'elle ſeroit hors de la preſſe, pour attendre celle de miladi, celle de ma femme & la mienne. J'ai vu partir ſes porteurs, & Wilſon marcher devant eux avec ſon flambeau : je n'ai pas moins vu les maſques rentrer dans la ſalle.

Nos valets n'ayant point apperçu que la chaiſe ſe fût arrêtée, nous avons jugé que, dans la foule & le bruit, Wilſon n'avoit point entendu mes ordres, & nous avons continué de faire marcher nos porteurs, ne doutant point qu'elle ne fût au logis avant nous. On avoit pris la réſolution d'y retourner directement, quoique miladi nous eût propoſé d'aller changer d'habits chez elle, où nous nous étions maſqués.

Nous avons été fort ſurpris de ne pas trouver miſs Byron au logis. Cependant ma femme a ſuppoſé que, par mépriſe, elle avoit été conduite chez miladi Williams, où elle ſeroit à nous attendre, & j'y ai envoyé ſur le champ. Mais, bon dieu! dans quelle conſternation ſommes-nous tombés, en apprenant que miladi n'en avoit aucune nouvelle! M. Greville, comme j'appréhende..... Mais il faut que je vous donne

tous les indices ſur leſquels je fonde mes ſoupçons.

Hier au ſoir miladi Williams fut avertie, & je l'ai ſu d'elle au bal, que M. Greville, qui prit congé de nous mardi dernier, dans la réſolution, en apparence de partir le lendemain pour Northamptonshire, n'étoit ni parti, ni dans le deſſein de partir, & qu'au contraire, il étoit réſolu de demeurer *incognito* à Londres, pour obſerver toutes les démarches de ma couſine. Nous ſavons d'ailleurs qu'il lui avoit témoigné de la jalouſie ſur quelques viſites, qu'elle ne s'eſt pas attirées, je vous aſſure; mais qu'elle n'a pu ſe diſpenſer de recevoir.

Sir Hargrave Pollexfen étoit au bal en habit d'arlequin. Il n'a pas été long-tems à découvrir notre charmante couſine; & malgré le chagrin qu'il a eu de ne pouvoir lui faire agréer ſes offres, il n'a pas laiſſé de lui parler avec toute la politeſſe d'un homme du monde. M'ayant rencontré un peu avant notre départ, il m'a demandé ſi je n'avois pas reconnu M. Greville entre les maſques? Je lui ai dit que je n'y avois pas fait d'attention. N'avez-vous pas remarqué, m'a-t-il dit, un maſque en grand chapeau rabattu, avec un manteau de ſcaramouche, & une lanterne ſourde à la main, qu'il préſentoit à tout le monde? C'étoit notre cher ami Greville. A la vérité, j'avois

j'avois obſervé pluſieurs fois ce maſque ; mais je ne me ſuis point rappelé qu'il eût l'air de M. Greville ; il m'avoit paru beaucoup plus gros. Cependant, comme il vouloit qu'on le crût parti, on comprend qu'il peut avoir déguiſé ſa taille.

Vous ſavez que M. Greville eſt un homme entreprenant ; il n'eſt venu à Londres, comme il l'a déclaré lui-même, que pour cauſer de l'embarras à ceux qui ont des prétentions ſur le cœur de ma couſine. Il lui a vu deux amans déclarés. Son premier deſſein étoit de paſſer quelque tems ici, & de prendre part aux amuſemens de la ville ; il avoit même commandé un équipage neuf. Cependant, tout d'un coup, & quoiqu'il attendît M. Fenwick, il a prétendu nous perſuader qu'il étoit ſur ſon départ, & qu'il retournoit droit à Northamptonshire, ſans avoir obtenu de ma couſine la moindre explication en ſa faveur. Toutes ces circonſtances raſſemblées, il ne paroît preſque pas douteux que M. Greville ne ſoit au fond de cette noire aventure.

Ainſi vous prendrez ſur ces lumières toutes les meſures que votre prudence pourra vous inſpirer. Si M. Greville n'eſt pas retourné dans votre canton..... Si M. Fenwick..... Sais-je moi-même ce que je dois vous conſeiller ? Le moins de bruit qu'on pourra faire ſera le mieux, juſqu'à ce qu'on parvienne à quelque certitude.

Que la nature de cette certitude me cauſe de crainte! Chère Henriette! Mais je ſuis ſûr que vous croirez devoir apporter tous vos ſoins à cacher cette terrible affaire à ſa grand'mère, & même à votre femme : cependant ſes prudens conſeils peuvent être néceſſaires.

J'ai ſix perſonnes dans les différens quartiers de la ville, avec ordre de prendre des informations parmi les porteurs & les cochers. On ne peut s'imaginer que le nouveau laquais ſoit un miſérable....., Que dire? Que penſer? Nous avons envoyé chez ſa ſœur, qui tient une hôtellerie dans Smithfield. Elle n'a point entendu parler de lui. J'ai fait chercher les porteurs, qui ont porté cette chère fille à la maudite maſcarade. Ceux de miladi Williams, qui les ont produits eux-mêmes, les connoiſſent & ſavent leur *numéro*. Ils ſervent depuis Saint-James juſqu'à Berkley-Square. On pourra découvrir quelque choſe par leur moyen; ils craignent ſans doute de venir demander leur argent, qu'ils n'ont gagné qu'à demi; malheur à eux, s'ils ſont reconnus pour des coquins!

Il m'eſt venu quelque ſoupçon ſur ſir Hargrave, autant par rapport à l'idée qu'un de mes amis nous a donnée de ſon caractère, que pour quelques emportemens dont j'ai été témoin, à l'occaſion du refus que miſs Biron a fait de ſes offres.

J'ai envoyé chez lui dans Cavendish-Square, pour ſavoir s'il étoit au logis, & à quelle heure il étoit revenu du bal. On a répondu qu'il étoit au lit, & qu'on ne croyoit pas qu'il dût ſortir avant le dîner, parce qu'il attendoit compagnie. Il n'eſt revenu, dit-on, que vers cinq heures du matin.

Nous n'avons pas manqué d'envoyer auſſi à la maiſon où M. Greville étoit logé. Il a quitté ce logement; & ſes hôtes le croyent retourné en province. Mais il eſt capable de toutes ſortes d'inventions pour déguiſer ſes deſſeins. J'étois bien perſuadé qu'il n'auroit pas tenu en deux endroits un langage différent. Heureux, ſi nous ne l'avions pas trouvé parti!

M. Greville doit être le coupable. Vous aurez la bonté de dépêcher promptement le porteur, avec des informations que vous aurez pu vous procurer ſur M. Greville. Je ſuis, hélas! tout à vous.

ARCHIBALD REVES.

LETTRE XVI.

M. SELBY, à M. REVES.

Samedi, 18 Février.

OH! M. Reves, la pauvre chère enfant! La fleur de l'univers! Comment voulez-vous qu'une ſi terrible nouvelle ne ſorte pas de mon ſein? Quel moyen de cacher ma conſternation? ma femme s'en eſt apperçue. Elle en a voulu ſavoir la cauſe. Je n'ai pu lui raconter cette fatale aventure. Hélas! oui, fatale. Sa grand'mère n'y ſurvivra pas un moment. Nous la lui cacherons le plus long-tems qu'il ſera poſſible. Mais comment la lui cacher? Et c'eſt donc véritablement que notre chère fille a diſparu? Oh! Monſieur, Monſieur Reves.

J'ai donné votre lettre à ma femme; elle s'eſt évanouie avant que de l'avoir achevée. On m'avoit toujours repréſenté les maſcarades comme une extravagance, plutôt qu'une dépravation; mais je ſuis convaincu à préſent que c'eſt le plus déteſtable de tous les amuſemens.

Vous êtes hors de vous même, monſieur, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Qui de nous ſera plus capable de ſe modérer? Chère, chère enfant! Que n'a-t-elle peut-être pas déjà ſouffert? Mais devions-nous permettre qu'elle s'éloignât de nous? C'eſt

vous, monſieur, qui n'avez pas voulu être refuſé. C'eſt vous qui vous êtes obſtiné à la mener dans cette ville de perdition.

Quelque miſérable libertin, j'en ſuis ſûr..... Mais ce n'eſt pas Greville. On le vit deſcendre de ſa chaiſe de poſte hier au ſoir. Il n'y avoit perſonne que lui. Une demi heure après, quoiqu'il fût très-tard, il nous envoya faire ſes complimens, & ceux de notre chère fille, en nous faiſant aſſurer qu'il l'avoit laiſſée en bonne ſanté, & plus heureuſe, nous a-t-il fait dire, dans ſon ſtyle ordinaire, que diſpoſée à faire le bonheur d'autrui. Il n'ignore pas que notre vie eſt attachée à la ſienne.

Retrouvez-la, monſieur. Rendez-nous-la tranquille & en bonne ſanté, ſans quoi nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été l'occaſion de ſon voyage. Chère niéce! Elle s'eſt laiſſée vaincre. Elle n'avoit point de paſſion pour voir Londres. Le plus doux, le plus obligeant caractère! Hélas! à quoi n'eſt-elle peut-être pas expoſée! Faites-la chercher de toutes parts. Mais vous n'épargnerez rien, nous n'en doutons pas. Que perſonne ne ſoit excepté de vos ſoupçons. Cette miladi Williams..... Un complot de cette nature ne s'eſt pas fait ſans la participation d'une femme. N'étoit-elle pas amie de ſir Hargrave? Ce ſir Hargrave! Ce ne peut être Greville. Quand

nous n'en aurions pas les preuves que j'ai rapportées, Greville, tout méchant qu'il eſt, n'eſt pas capable d'une telle infamie.

Les premieres nouvelles, qui vous viendront, bonnes ou mauvaiſes, n'épargnez aucune dépenſe pour nous les communiquer.

GREVILLE étoit ici à ce moment. Nous ne l'avons pu voir. Nous ne lui avons rien appris; il eſt parti dans une grande ſurpriſe, de s'être entendu dire, par un de nos gens, que nous avons reçu quelques mauvaiſes nouvelles, qui ne nous permettent de voir perſonne. Ils n'ont pu l'inſtruire mieux. Cependant notre douleur & la vue de votre livrée leur fait juger qu'il eſt arrivé quelque choſe à leur jeune maîtreſſe. Ils ſont tous en larmes. Ils obſervent notre viſage en nous ſervant avec une curioſité muette, mais triſte & avide. Nous n'ouvrons pas la bouche en leur préſence, & nous ne leur expliquons nos volontés que par des ſignes.

Grand dieu! Après tant d'années heureuſes! Heureux nous-mêmes! Nous voir en ſi peu de tems les derniers des miſérables! ce qui ne ſeroit point arrivé, ſi.... Mais n'en parlons plus. Grand dieu du ciel! Que deviendra cette malheureuſe grand'mere! Lucie, Nancy en perdront la raiſon! N'en parlons plus. Hâtez-vous de nous écrire, &

& pardonnez le trouble de cette lettre. Je ne ſais ce qui eſt ſorti de ma plume; mais je n'en ſuis pas moins à vous.

GEORGE SELBY.

LETTRE XVII.

M. REVES, à M. SELBY.

LES gens de miladi Williams ont trouvé les porteurs de votre chère niéce. Ces deux miſérables confeſſent qu'ils ont été preſqu'ivres morts. Ils ſont ſûrs qu'on avoit mêlé quelque choſe dans leur liqueur. Leurs recherches, pour trouver ceux qui les ont engagés dans cette partie, ont été, juſqu'à préſent ſans effet, mais c'étoient deux laquais, dont ils déclarent la livrée, & qui ont nommé leur maître & ſa rue. Nous ne connoiſſons ni cette livrée, ni le nom du maître. Ainſi cette information ne nous donne pas plus de lumières. Tout paroît d'une infernale obſcurité dans le complot. Ces deux hommes ſont réſolus, diſent-ils, de retrouver les laquais qui les ont trompés, fuſſent-ils ſous terre, & les porteurs qu'on a loués à leur place.

Chaque moment nous ramène quelque meſſager avec différens récits; mais il ne nous eſt

encore rien venu de consolant. Cette raison me retient au logis. O cher ami! Je ne sais où tourner mes pas; je ne sais à quelle résolution m'arrêter. Je renvoie mes gens au moment qu'ils arrivent; mais avec moins de confiance que de désespoir. Comptez que cette infâme action est de M. Greville. Quoique mon courier ne fasse que partir, j'attends son retour avec une impatience mortelle.

Je jeterai à chaque occasion sur le papier tout ce qui pourra s'offrir, pour avoir toujours une lettre prête, & la faire partir aussi-tôt qu'il nous viendra quelque lumière. Cependant je n'attends rien de décisif que de vous.

Nos soupçons commencent à tomber sur le laquais, ce Wilson qui n'est chez nous que depuis trois jours. S'il n'étoit pas mêlé dans cette affaire, on auroit entendu parler de lui ou des porteurs qu'il a loués. Il seroit revenu au logis. On ne me persuadera point qu'ils ayent été enlevés ou assassinés tous trois.

Maudite mascarade! Jamais, jamais.....

O monsieur! Le laquais de Miss Byron doit être un infame coquin. Sally (car ma femme est si mal qu'elle ne peut penser à rien) Sally, la femme de chambre de notre chère cousine, s'est avisée de faire ouvrir le coffre de ce misérable.

On a forcé les ſerrures. Il ne s'y eſt pas trouvé la valeur de dix ſous. Cependant le traître ne parloit, le jour d'auparavant, que de ſes amas de linge & d'habits. L'habile fripon, ſi c'en eſt un! Toute la maiſon l'aimoit. Notre chère fille l'avoit pris elle-même en affection. Il ſavoit tout, il connoiſſoit tout le monde. Malédiction ſur ſon ſavoir & ſon habileté! Nous avions apporté mille ſoins à trouver pour elle un excellent domeſtique.

A 11 heures.

J'ARRIVE de Smithfield. J'ai vu la ſœur du traître. C'en eſt un, je ne crains plus de le dire. Je parle de ce Wilſon; c'eſt un frippon exercé.

Sur quelques interrogations que j'ai faites à cette femme, après lui avoir demandé ce qu'il étoit devenu, elle a ſecoué la tête. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que tout ne fût pas dans l'ordre; mais elle étoit ſûre que ſon frère n'étoit pas capable d'avoir volé. Ce qu'il a commis, ai-je répliqué, eſt mille fois pire que le vol. Elle a déſiré être éclaircie. Je lui ai fait entendre de quoi il étoit queſtion. Elle m'a répondu que ſon frère étoit un jeune homme plein d'eſprit & de talens, qui cherchoit l'occaſion, ſans doute, de gagner honnêtement ſa vie; & c'étoit une choſe bien fâcheuſe, qu'il y eût des maîtres dans le monde, qui engageaſ-

ſent leurs domeſtiques à de mauvaiſes actions. Je lui ai demandé quel étoit le caractère de ce Bagenhall, que ſon frère avoit ſervi ; & j'ai eu l'imprudence de laiſſer échapper quelques menaces, qui l'ont ſans doute effrayée : car lorſque je ſuis revenu à Bagenhall, elle m'a proteſté qu'elle ne feroit pas d'autre réponſe, juſqu'à ce qu'elle ſût ſi la vie de ſon frère étoit en danger. Je lui ai garanti la vie de ſon frère, pouvu qu'elle me le fît retrouver avant qu'il fût arrivé le moindre mal à ſa maîtreſſe, & je lui ai demandé où il falloit envoyer. Elle m'a dit qu'elle n'en ſavoit rien, & je n'ai pu tirer un mot de plus. Figurez-vous mon tranſport. Je lui ai offert une aſſez groſſe ſomme, pour m'apprendre ſeulement ce qu'elle ſavoit de Bagenhall, & de ceux qui employoient ſon frère. Elle a juré qu'elle ne diroit rien, ſans ſavoir auparavant s'il y avoit quelque danger pour ſa vie. Que faire, lorſque cet entretien même s'étoit paſſé ſans témoin ?

Je me ſuis hâté de retourner au logis, pour m'informer de ce qui pouvoit être arrivé dans mon abſence : mais je reverrai bientôt cette femme, & j'aurai deux amis avec moi, dans l'eſpérance qu'il lui échappera quelques mots dont nous pourrons tirer avantage. Pendant tous ces délais, quel eſt peut-être le ſort de notre chère enfant ! Je ne puis ſoutenir mes propres craintes,

Miladi Williams eſt dans une affliction inexprimable. J'ai dépêché un homme à cheval, à un ami que j'ai à Réading, pour être mieux informé du caractère de ce Bagenhall. Dieu ſait quel en ſera le fruit. Le chevalier Alleſtris nous aſſure que ce nom ne lui eſt pas connu; qu'il croit Bagenhall un homme livré aux plaiſirs..... Mais que dire de Wilſon? L'infame ne pouvoit vivre, comme il a eu le front de le dire ici, avec un maître qui ſe retiroit trop tard, & dont la vie étoit dérangée. L'habile fourbe!

A une heure après-midi.

LES gens de miladi Williams ont découvert & amené un des porteurs loués par Wilſon. J'ai commencé par m'aſſurer de lui. Cependant il paroît ingénu. Je lui ai dit que s'il eſt innocent, il doit s'attendre à des récompenſes, plutôt qu'à des punitions; & ſur cette promeſſe, les gens de miladi ſont allés chercher l'autre que la crainte paroît avoir arrêté; mais il viendra, ſans doute, s'il n'a rien non plus à ſe reprocher, ne fût-ce que pour aſſiſter ſon compagnon par un ſecond témoignage.

A 2 heures après-midi.

VOTRE impatience doit être extrême. Mais j'ai eu beſoin de quelques momens pour me re-

mettre, avant mon récit. O chère, chère miſs Byron!

Le nom du porteur que j'ai chez moi, eſt *Macpherſon*. Son aſſocié ſe nomme *Dermot*. Wilſon les a loués pour conduire une jeune dame à Padington (1). A Padington! l'infame coquin.

Ils ont objecté l'éloignement & le danger; mais ſuivant l'aveu de Macpherſon, pour mettre leur ſervice à plus haut prix. A l'égard du danger, Wilſon leur a dit qu'en ſortant de la ville, il devoit être joint par trois de ſes compagnons, & bien armés. Pour la diſtance, il leur a promis qu'ils ſeroient payés noblement; & les arrhes ont été chacun leur écu. Il n'a pas manqué, par-deſſus, de les traiter dans un cabaret voiſin, & là, pour prévenir apparemment leur curioſité, il leur a dit que ſa maîtreſſe étoit une jeune héritière, qui étoit actuellement au bal, & qui étoit convenue de s'enfuir avec ſon amant; mais que le gentilhomme ne devoit paroître que dans la maiſon où il devoit la conduire; qu'à la vérité, elle s'imaginoit aller droit à l'égliſe pour y être mariée ſur le champ, & que malgré l'heure qu'il étoit, elle s'y croyoit attendue par un miniſtre; mais que le gentilhomme, auſſi délicat ſur l'honneur que ſur le fond de ſes engagemens, vouloit ef-

(1) Village à un mille de Londres.

ſuyer d'abord s'il ne pouvoit pas obtenir le conſentement de la famille, qu'il pouvoit arriver de-là, qu'en s'appercevant de la longueur du chemin, elle parût effrayée, & qu'elle fît diverſes queſtions; que pour le monde entier, il n'étoit pas capable de lui cauſer la moindre peine; mais qu'il s'étoit chargé de la tromper un peu pour ſon propre intérêt; & qu'après le ſuccès de l'entrepriſe, elle lui ſauroit bon gré de cette innocente impoſture, que, par conſéquent, quelques ordres qu'elle pût leur donner, ils ne devoient obéir qu'à ceux qu'ils recevroient de lui; qu'ils en ſeroient récompenſés au-delà de leurs eſpérances; enfin qu'ils ne devoient pas faire d'attention même à ſes cris, parce qu'elle étoit pleine de frayeurs, & dans une irréſolution continuelle, qui ne pouvoit être fixée que par le ſuccès de l'événement.

Les précautions de l'infame traître ont été plus loin, car il les avoit avertis de ne faire aucune réponſe aux queſtions qu'ils pourroient recevoir de ceux qui conduiroient la jeune dame à leur chaiſe, & de s'en repoſer ſur lui. Il avoit ajouté que s'ils voyoient paroître d'autres chaiſes, ils n'y devoient faire aucune attention, mais demeurer un peu en arriere, & ſuivre fidellement ſon flambeau.

Macpherſon dit, qu'au moment que je l'ai laiſſée dans la chaiſe, elle a tiré ſoigneuſement les rideaux, dans la vue ſans doute de cacher ſes habits de bal.

Les porteurs, pleins de leurs inſtructions, ſe ſont mis en marche auſſi-tôt, ſans attendre nos trois chaiſes. Cependant, cette chère fille doit avoir entendu l'ordre que je leur ai donné. Ils ont fait beaucoup de chemin, avant qu'elle ait paru s'en appercevoir; alors même elle leur a parlé trois fois, ſans qu'ils ayent paru l'entendre; mais à la troiſième, ils ſe ſont arrêtés, & le laquais s'eſt préſenté pour recevoir ſes ordres. Où ſuis-je, Wilſon, a-t-elle demandé? Il a répondu qu'il ne reſtoit qu'un pas juſqu'au logis. Il me ſemble, a-t-elle repris, qu'on m'a fait faire un fort grand tour: le traitre a répliqué qu'on y avoit été forcé, pour éviter la foule des carroſſes & des chaiſes.

Les porteurs ont recommencé à marcher, & ſe ſont vus joindre, comme Wilſon les en avoit avertis, par trois hommes, dont ils ont pris l'un pour le maître, parce qu'il portoit un manteau retrouſſé ſur le viſage, & qu'il avoit à la main une fort belle épée; mais il n'a pas dit un mot. Il n'a donné aucun ordre: il s'eſt tenu derrière la chaiſe, avec les deux autres, pour n'être pas apperçu de ma couſine.

A Maribonne (1), elle a parlé encore. Bon dieu ! a-t-elle dit avec plus d'inquiétude, où ſuis-je menée? Porteurs, porteurs, arrêtez? Wilſon? Appelez mon laquais, porteurs? Ils l'ont appelé: ils ont ouvert la portiere; mais Dermot s'eſt mis ſi près, qu'elle n'a pu voir fort loin devant elle. Wilſon leur a dit en s'approchant : quelle lenteur, en effet ? Ne m'aviez-vous pas dit que nous touchions à la rue? Voyez dans quelles alarmes vous jetez ma maîtreſſe? Mademoiſelle, nous ſommes tout-à-l'heure au logis. Ils ont continué leur marche, en avouant qu'ils avoient manqué le chemin, & feignant tous deux de ſe reconnoître..... Elle n'a penſé qu'alors à tirer les rideaux; & dans le même inſtant ils lui ont entendu dire: ciel ! protège-moi. Bon dieu ! ne ſuis-je pas au milieu des champs? Ils étoient alors entre Maribonne & Padington. Macpherſon dit qu'en l'entendant recourir au ciel, il a jugé qu'elle étoit trop timide & trop pieuſe pour être engagée dans une intrigue d'amour : cependant, preſſés par leur infame guide, ils ont doublé le pas. Alors elle a jeté un cri; & dans le mouvement qu'elle a fait des deux côtés, ayant appercu un des trois hommes, elle lui a demandé ſon aſſiſtance, au nom de dieu. Ce miſérable a

(1) Village entre Londres & Padington.

parlé rudement aux porteurs, & leur a commandé de s'arrêter : elle a demandé Grosvenor-Square (1). C'étoit à Grosvenor-Square, a-t-elle dit, qu'on devoit la conduire. Hé-bien, madame, a répondu l'homme, vous y êtes dans un instant. Il est impossible, a-t-elle répliqué. Ne vois je point des champs autour de moi ? Je suis au milieu des champs. C'est Grosvenor-Squatre, lui a-t-on dit ; vous voyez les arbres & le jardin de Grosvenor-Square. Par quel étrange chemin nous avez-vous conduits, a crié Wilson aux porteurs ? & tout d'un coup, il a pris le parti d'éteindre son flambeau sous ses pieds, tandis que l'autre, prenant la lanterne des porteurs, ne leur a laissé que la foible lumière de quelques étoiles pour se conduire. Alors la pauvre infortunée a poussé un cri si pitoyable, que Macpherson prétend en avoir été pénétré jusqu'au fond du cœur ; mais il n'en a pas moins suivi Wilson, qui s'est applaudi d'arriver au port, ce sont ses termes, & qui l'a conduite par un chemin détourné, le long des murs d'un jardin. Un des trois hommes, qui avoit pris le devant, s'est hâté d'ouvrir une porte de derrière, & l'a tenue de la main. La chaise y est entrée ; & pendant qu'elle a traversé le jardin, jusqu'à la maison à laquelle il paroissoit appar-

(1) Belle place de Londres, dont le centre est un jardin.

tenir

tenir, notre malheureuſe Miſs a ceſſé de ſe faire entendre.

On n'en a que trop connu la raiſon, lorſque les porteurs ſe ſont arrêtés : elle s'étoit évanouie. Deux femmes, appelées par l'homme en manteau, ſont venues la ſecourir avec de grandes apparences de tendreſſe. Elles ont dit quelques mots d'admiration ſur ſa beauté, avec des marques aſſez vives d'intérêt, comme ſi leur crainte eût été qu'il ne fût trop tard pour eſpérer quelque choſe de leurs ſoins. L'homme en manteau a paru troublé. Wilſon eſt entré dans la maiſon, avec ceux qui ont tranſporté cette chère créature; mais il eſt bientôt revenu aux porteurs, qui l'ont vu recevoir beaucoup de félicitations & de careſſes de l'homme en manteau. Il leur a mis à chacun leur guinée dans la main : & les ayant accompagnés lui-même juſqu'à la derniere porte du jardin, il a refuſé d'allumer la chandelle de leur lanterne, mais il leur a donné, pour les conduire, un homme qui les a fait paſſer par des ruelles fort ſales & fort rudes, pour aboutir à l'entrée d'un ſentier qui menoit vers Londres. Il eſt clair qu'on n'a pas eu d'autres vues que de leur rendre le chemin difficile à retrouver.

On eſt parvenu à nous amener l'autre porteur : il a fait exactement le même récit. Je leur

ai demandé à tous deux quelle ſorte d'homme ils ont cru voir en manteau; mais il apportoit tant de ſoin à ſe couvrir, & dans la maiſon comme en chemin, ils ont eu ſi peu d'occaſion de l'obſerver, que je n'ai pu tirer beaucoup de lumières de leur deſcription. Sur leurs propres offres, j'ai trouvé bon qu'ils retournaſſent au même lieu, avec les porteurs de miladi Williams, pour eſſayer de reconnoître leurs traces. Avec quelle ardeur n'embraſſe-t-on pas les plus foibles reſſources, lorſqu'il ne ſe préſente rien de plus certain?

J'AI voulu ſavoir de miladi Williams d'où elle avoit appris que M. Greville n'avoit pas quitté Londres, & ſe propoſoit d'y demeurer ſecrètement. Elle m'a nommé une madame Breſton, de Boundſtreet (1), ſans pouvoir me dire ſi cette femme connoiſſoit M. Greville. Je ſuis allé auſſitôt dans Boundſtreet: madame Breſton m'a dit qu'elle tenoit cette nouvelle de ſir Hargrave Pollexfen, qui s'étoit expliqué ſur M. Greville avec aſſez de chaleur, pour en faire craindre des ſuites; ce qui ne l'avoit rendue que plus ardente à informer miladi, pour les prévenir.

A préſent, monſieur, quand on ſe rappelle le maſque à lanterne ſourde (information qui nous

(1) Rue de Londres.

vient de ſir Hargrave ; car nous n'avons pas vu ce maſque nous-mêmes) & le déſir qu'avoit M. Greville de nous perſuader de ſon départ, peut-il reſter quelque doute..... Cependant c'eſt de ſir Hargrave que vient l'information ; & n'eſt-il pas vraiſemblable que M. Greville lui auroit caché ſa marche avec autant de ſoin qu'à nous ? Je veux aller ſur le champ chez ſir Hargrave. Il devoit dîner chez lui ; il y attendoit compagnie : ſi je ne puis obtenir de le voir, s'il eſt abſent..... Mais ſuſpendons les conjectures juſqu'à mon retour.

O monſieur ! Je commence à croire que j'ai fait une injuſtice à M. Greville. Je tremble que votre chère niéce ne ſoit tombée dans des mains incomparablement pires que les ſiennes. Sir Hargrave n'eſt pas chez lui ; il y eſt ; il a compagnie : on ne ſauroit lui parler. Telles ſont les différentes réponſes que j'ai reçues de ſon portier. J'ai remarqué dans cet homme autant d'embarras, qu'il a dû me trouver d'impatience ; mais il eſt évident pour moi, qu'il avoit ſes inſtructions. En un mot, j'ai de fortes raiſons de croire que ſir Hargrave n'eſt pas rentré de toute la nuit. L'homme à manteau ne peut être que lui. Tout ce qu'Alleſtris nous a dit de ſa méchanceté, & ſa conduite arrogante avec notre chère miſs Byron,

lorſqu'elle a rejeté ſes offres, ne mere vient que trop à l'eſprit. Grand dieu! Seroit-elle tombée au pouvoir d'un homme de cette trempe? Ah! que ne puis-je m'en tenir à mes premières défiances! Greville, tout dangereux qu'il eſt, me paroît plus honnête homme: il eſt du moins de bien meilleur naturel. Il n'auroit pas de vues moins honorables que le mariage! mais l'autre, ſi c'eſt lui....! Je ne puis, je n'oſe me livrer à cette idée.

LES quatre porteurs viennent d'arriver. Ils croyent avoir retrouvé le lieu; mais après y avoir pris quelques informations, qui me mettent plus que jamais à la torture, ils ſe ſont hâtés de revenir, pour me demander de nouveaux ordres.

S'étant adreſſé au premier cabaret, ils ſe ſont informés ſi l'on ne connoiſſoit pas un long jardin, avec une porte de derrière, qui donne ſur une ruelle fort ſale, & ſur les champs. On leur a répondu qu'on le connoiſſoit parfaitement, & que la maiſon à laquelle ce jardin appartient, donnoit ſur la grande rue. Ils ſe ſont fait apporter quelques liqueurs, & dans l'entretien qu'ils ont continué d'avoir avec l'hôte, ils ont ſu de lui que cette maiſon eſt occupée, depuis près d'un an, par des gens de fort bonne réputation; que la famille eſt compoſée d'une veuve, qui ſe nomme *Auberry*,

de ſon fils & de deux filles ; & que le fils, âgé d'environ trente ans, exerce un office à la douane, d'où il ne vient que le ſamedi au ſoir, pour s'en retourner le lundi matin. Mais, leur a dit le cabaretier, en s'interrompant, il eſt arrivé cette nuit une bizarre aventure qui m'a fort alarmé.

Il a fait d'abord quelque difficulté d'achever, parce qu'il n'aimoit pas, a-t-il dit, à ſe mêler des affaires d'autrui. Mais à la fin il leur a raconté que vers ſix heures du matin, il avoit été réveillé par le bruit, & qu'ayant mis la tête à la fenêtre, il avoit apperçu à la porte de madame Auberry un carroſſe à ſix chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval ; qu'il s'étoit habillé, & qu'il avoit ouvert la fienne ; mais que les cochers & les laquais avoient été ſi réſervés, qu'ils ne s'étoient point approchés de ſa maiſon : ſobriété rare, a-t-il dit, pour des gens de livrée, & qui n'avoit ſervi qu'à rendre ſa curioſité plus vive ; que vers ſept heures, une des filles de la veuve étoit venue à la porte, avec une chandelle à la main, & qu'elle avoit dit au cocher de ranger ſa voiture auſſi près qu'il pourroit de la maiſon ; que trois minutes après, il avoit vu paroître à la porte un homme en habit galonné, qui tenoit ſous le bras une autre perſonne, de taille moyenne, enveloppée d'un manteau d'écarlatte, réſiſtant, avec les apparences d'une grande douleur, à la violence qu'on

employoit pour la faire monter dans le carroſſe, & demandant grâce, d'un ton de voix qui la faiſoit reconnoître pour une femme; que l'homme avoit fait des proteſtations fort vives d'amour & d'honneur; mais que malgré les efforts de la dame, qui paroiſſoit livrée à la plus amère affliction, il ne l'en avoit pas moins levée dans le carroſſe, que l'y voyant entrer avec elle, elle avoit pouſſé un grand cri, pour demander du ſecours; qu'enſuite ſa voix étoit devenue plus ſourde, comme ſi ſa bouche eût été bouchée d'un mouchoir, & que l'homme avoit commencé à parler plus haut, d'un ton qui paroiſſoit menaçant; que le carroſſe étoit parti à grand train, & tous les cavaliers à la ſuite. Pendant les efforts que la dame avoit faits pour réſiſter, le cabaretier avoit obſervé qu'elle étoit richement vêtue ſous ſon manteau. Une demi-heure après il avoit vu arriver un carroſſe à quatre chevaux, où la veuve étoit montée avec ſes deux filles, & dans lequel ces trois femmes avoient pris la route de l'autre. Après leur départ, ſa curioſité lui avoit fait demander à la ſervante de la maiſon, qui étoit une fille ſimple & groſſière, où ſes maîtreſſes pouvoient être allées ſi matin; elle avoit répondu qu'elles étoient allées à Windſor, ou dans le canton, & qu'elle ne les attendoit que dans huit jours.

O le déteſtable Hargrave! Il a des terres proche

de la forêt de Windſor. Je ne doute plus qu'il ne ſoit l'infame. Qui ſait ce que cette chère fille peut avoir ſouffert, avant que d'être traînée dans le carroſſe ? Ciel ! ſoutiens ma patience. Infortunée miſs Byron ! Je me repréſente ſes prières, ſes larmes, ſes cris étouffés ! O l'infame Hargrave !

J'ai déjà raſſemblé autant d'hommes & de chevaux, que deux de mes amis m'en ont pu fournir. Nous ſerons neuf, en comptant mes deux laquais avec moi. Je pourſuivrai le miſérable juſqu'à l'extrémité du monde ; mais nous n'irons pas ſi loin pour le trouver. Notre première courſe ſera chez lui-même, dans la maiſon qu'il a près de Windſor. Si nous ne l'y trouvons point, nous irons tomber à Reading, chez ce Bagenhall. Ce ſeroit perdre ſon tems que d'aller à Padington : la friponne de veuve & ſes deux filles n'y ſont plus ; & l'on n'y trouveroit qu'une ſervante mal informée, dont on ne tireroit que ce qu'on ſait déjà. Cependant j'ai accepté l'offre de miladi Williams, qui propoſe d'y envoyer ſon maître-d'hôtel avec les deux porteurs, pour nous procurer tous les éclairciſſemens dont j'aurai beſoin à notre retour.

Demain à quatre heures du matin, les ſix hommes qu'on me prête, & moi-même avec les deux miens bien armés, nous devons nous trouver

au coin d'*Hyde-Parck*. Il eſt cruel d'avoir encore une nuit à paſſer dans cette agitation; mais tant de gens ne peuvent être prêts plutôt. Ma femme me fait promettre d'employer le bras de la juſtice, dans quelque lieu que je puiſſe découvrir l'infame, ou notre chère ſouffrante. Nous nous diviſerons, pour ſuivre les deux chemins, en prenant des informations à chaque paſſage, & nous conviendrons d'un rendez-vous. Je ſuis mortellement harraſſé; mais c'eſt l'ame qui ſouffre le plus.

O cher monſieur Selby! Nous avons des lumières. Le ciel en ſoit loué! Nous venons de recevoir des nouvelles moins heureuſes à la vérité qu'il ne ſeroit à déſirer; mais votre chère, votre aimable niéce eſt vivante. Elle vit, elle eſt dans des mains honorables! Liſez la lettre que je vous envoie, & qui m'étoit adreſſée.

17 Février.

MONSIEUR,

MISS Byron eſt en ſûreté avec des perſonnes d'honneur. Dès le premier moment qu'elle a pu diſpoſer d'elle-même, elle m'a priée de tranquilliſer votre cœur par cette information.

Elle a reçu des traitemens cruels, dont elle n'eſt point en état de vous apprendre les circonſ-

tances. Nous l'avons vue plus d'une fois ſans connoiſſance ; & cet état a duré des heures entières ; mais n'en ſoyez point effrayé. Ses évanouiſſemens, quoiqu'auſſi fréquens encore, deviennent beaucoup moins dangereux.

Le courrier vous apprendra qui eſt mon frère, à qui vous devez la conſervation de la plus aimable femme d'Angleterre. Il a ordre de vous ſervir de guide, ſi vous nous faites l'honneur de venir, vous & votre épouſe, dans une maiſon où vous ſerez reçus avec une parfaite conſidération ; car miſs Byron n'eſt point en état d'être tranſportée. Vous ſerez convaincu par vos propres yeux, monſieur, qu'elle eſt traitée avec tout le ſoin poſſible par votre très-humble ſervante.

CHARLOTE GRANDISSON.

Des traitemens cruels ! Des évanouiſſemens ! Sans connoiſſance pendant des heures entières ! Hors d'état d'être tranſportée ! Et ſa première inquiétude dans cette ſituation pour la tranquillité de ſes amis ! Chère, chère Henriette ! Mais commençons par nous réjouir, chet couſin, de la retrouver dans une maiſon ſi honorable. Ma réponſe eſt attendue par le courrier. Je n'ai pas le tems de vous en faire une copie, & je ſuis d'ailleurs obligé d'écrire à mes deux amis, pour leur

faire ſavoir que leurs gens me deviennent inutiles.

Miſs Byron eſt chez le comte de L..... dans un château de ce ſeigneur, proche de Colnebroke.

Ma femme, toute affoiblie qu'elle eſt de ce qu'elle a ſouffert dans cette occaſion, voudroit faire le voyage avec moi; mais il vaut mieux que j'aille m'aſſurer d'abord de l'état de votre chère niéce. Je ſerai demain à cheval dès la pointe du jour. Mon laquais aura un porte-manteau, rempli par ma femme, de tout ce qui convient à ſon ſexe. Miſs Byron doit avoir paru bien étrange dans ſes habits de bal, aux yeux de ſon libérateur.

Le courrier qui m'a remis la lettre, n'a pu me donner beaucoup d'informations; mais voici en peu de mots ce que j'ai tiré de ſon récit. Son maître eſt le chevalier *Charles Grandiſſon*, revenu, depuis peu, de ſes voyages. J'ai ſouvent entendu parler de ſon père, le chevalier Thomas Grandiſſon, qui eſt mort depuis quelques mois. L'honnête courrier ne finit point ſur les louanges de ſon bon maître, & fait auſſi beaucoup d'éloges de miſs Charlote Grandiſſon, ſa ſœur. Il m'a dit que ſir Charles, étant parti à ſix chevaux de Londres, avoit heureuſement rencontré notre malheureuſe couſine. Sir Hargtave eſt l'infame. Je regrette du fond du cœur d'avoir ſoupçonné

M. Greville. Sir Charles Grandiſſon avoit ſes affaires à Londres. Il a continué ſon voyage, après avoir délivré notre chère fille, & l'avoir confiée aux ſoins de ſa ſœur. Que le ciel verſe à jamais ſes bénédictions ſur lui.

Ce miſérable Hargrave, autant que le courrier l'a pu comprendre, eſt dangereuſement bleſſé! Sir Charles l'eſt auſſi; mais ſi légérement, grâce au ciel! que cet accident ne l'a point empêché de continuer ſa route, après une ſi glorieuſe action. Je voulois donner une honnête récompenſe au courrier, il s'en eſt défendu ſi conſtamment, en me donnant pour excuſe qu'il ſervoit le plus généreux de tous les maîtres, que je me ſuis vu obligé de retirer la main.

Je fais partir cette lettre par un exprès. Vous recevrez les autres circonſtances par la poſte, & je me flatte de n'avoir plus rien de malheureux à vous marquer. Mais pardonnez la confuſion qui doit réſulter ici d'un mêlange mal ordonné, tel qu'il doit avoir été néceſſairement dans une ſi terrible incertitude. Je ſuis, &c.

ARCHIBALD REVES.

LETTRE XVIII.

M. REVES, à M. SELBY.

Samedi, 18 Février.

IL ne faut pas faire languir un moment votre impatience. J'arrive. Vous attendez de moi juſqu'aux moindres circonſtances d'une aventure ſi révoltante, & tout ce qui regarde notre protecteur & ſa famille. L'Angleterre n'a rien de comparable à ſir Charles Grandiſſon & à ſa ſœur.

Il étoit neuf heures du matin, lorſque j'ai frappé à la porte du château. J'ai demandé des nouvelles de miſs Byron; & ſur mon nom, qu'on a paru deviner, j'ai été conduit dans une très-belle ſalle, où je n'ai pas attendu longtems ſans voir paroître une jeune perſonne du meilleur air. C'étoit miſs Grandiſſon. Je lui ai fait mille remercîmens de ſa lettre, & des précieuſes informations qu'elle m'avoit données ſur la vie & la ſûreté de ce que nous avons de plus cher au monde. Elle m'a répondu que miſs Byron devoit être une charmante perſonne, qu'elle venoit de la quitter, mais que je ne pouvois encore la voir. Ah! mademoiſelle, ai-je répliqué avec autant d'étonnement que de douleur: je m'étois flatté

de la trouver mieux. Elle n'eſt pas plus mal, a répliqué miſs Grandiſſon, ne vous alarmez point, mais elle a beſoin de repos. Si ſa diſgrâce avoit duré plus long-tems..... Ah! mademoiſelle, ai-je interrompu, votre généreux, votre noble frère..... eſt le meilleur de tous les hommes, a-t-elle continué, en m'interrompant à ſon tour. Ses délices, monſieur, conſiſtent à faire du bien. Je ſuis perſuadée que cette aventure en a fait un homme heureux.

J'ai demandé ſi ma couſine étoit ſi mal que je ne puſſe obtenir de la voir un inſtant? Miſs Grandiſſon m'a dit qu'elle ne faiſoit que ſortir d'un évanouiſſement où elle étoit tombée en voulant faire le récit de ſon hiſtoire, & lorſqu'elle avoit prononcé le nom du miſérable qui avoit cauſé toutes ſes peines; que depuis deux jours elle n'avoit encore fait cette relation qu'imparfaitement, ſans quoi nous aurions été mieux informés par le courrier; que lorſque je la verrois, je devois m'obſerver beaucoup dans mes diſcours; qu'on avoit fait venir un habile médecin, qui ne la quittoit pas un moment, & qui ordonnoit particulièrement le repos; qu'avec un peu de calme & de ſommeil naturel, il la garantiſſoit hors de danger. Je lis votre impatience, a-t-elle ajouté; mais il faut lui laiſſer le tems de ſe remettre. Je

l'avertirai alors de votre arrivée, & nous la verrons enſemble.

J'ai marqué beaucoup d'empreſſement pour apprendre du moins comment elle avoit été délivrée. Ce ſera, s'il vous plaît, en déjeûnant, m'a dit miſs Grandiſſon; j'étois prête à déjeûner, lorſque vous êtes entré au château.

Elle a ſonné, & le thé ayant paru auſſi-tôt, nous nous ſommes aſſis, avec autant de familiarité que ſi nous nous étions connus depuis long-tems. On évite, a-t-elle repris, toutes les queſtions qui peuvent l'affecter. Je ne ſuis pas trop bien informée moi-même du détail de ſa délivrance. Mon frère étoit appelé à la ville par des affaires preſſantes. A peine ſes gens mirent pied à terre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que la jeune dame qu'il remettoit entre mes mains, ne fût bientôt en état de ſatisfaire ma curioſité. Mais elle eſt tombée dans des évanouiſſemens qui ont recommencé tant de fois, à meſure qu'elle ſe rappeloit le danger d'où elle étoit ſortie, que je me ſuis crue obligée de ſuſpendre mon impatience, juſqu'au retour de ſir Charles. Je l'attends aujourd'hui vers midi.

Bon dieu! me ſuis-je écrié douloureuſement: que cette chère perſonne doit avoir ſouffert! Eh! n'ai-je pas entendu dire qu'il y avoit eu un

combat? J'eſpère, mademoiſelle, que ſir Charles... Je l'eſpère auſſi, a-t-elle interrompu; & la même impatience que vous avez de voir votre couſine, je l'ai de retrouver mon frère. Mais, ſur les craintes que je lui ai marquées, il m'a proteſté en honneur, que ſa bleſſure n'étoit preſque rien. Mon frère eſt un homme vrai; & lorſqu'il engage ſon honneur, on peut s'en fier à lui.

J'ai demandé alors à miſs Grandiſſon, ſi elle n'avoit pas été bien ſurpriſe de ſe voir amener une jeune perſonne dans un habillement ſi biſarre?

Je vous le laiſſe à juger, m'a-t-elle répondu. J'étois dans ma chambre. On y entra bruſquement, pour me dire que ſir Charles me prioit de deſcendre un moment; qu'il avoit ſauvé une très-jolie dame des mains d'une troupe de voleurs, car c'eſt le premier rapport qu'on me fit; & qu'il étoit revenu avec elle. Je fus trop frappée du retour imprévu de mon frère, & trop touchée de la terreur & de l'affliction de ſa compagne, lorſque j'eus jeté les yeux ſur elle, pour être capable de faire attention à ſes habits. Elle étoit tremblante, & ſir Charles auprès d'elle, qui la raſſuroit dans les termes les plus tendres. Je la ſaluai en l'embraſſant, & je lui promis tous mes ſoins. Elle vouloit mettre un genou à terre, pour recevoir mes careſſes, tant ſon infortune ſembloit

l'avoir humiliée; mais mon frère l'ayant ſoutenue, elle conſentit à s'aſſeoir, en s'excuſant ſur ſa foibleſſe. Vous voyez devant vous, me dit-elle, un ſpectacle bien étrange; & ſes yeux parcouroient ſon habillement; mais j'eſpère, mademoiſelle, que vous n'en prendrez pas une plus mauvaiſe opinion de mon innocence. Cette odieuſe parure n'eſt pas de mon choix. Qu'elle me cauſe de confuſion! On a voulu que je fuſſe dans ce déguiſement pour une maſcarade: malheureux amuſement! Je ne le connoiſſois point.... & c'eſt l'unique fois..... Ne jugez pas mal, monſieur, en ſe tournant vers mon frère, les mains jointes & levées, de celle que vous avez ſi généreuſement délivrée. Ne jugez pas mal de moi, mademoiſelle, en ſe tournant de mon côté. Je n'ai rien à me reprocher. Un lâche, le plus lâche de tous les hommes..... Elle n'eut pas la force d'achever.

Mon frère me recommanda d'employer d'abord tous mes ſoins à lui faire rappeler ſes eſprits, & de prendre enſuite ſes ordres, pour donner avis de ſon heureuſe délivrance à ſa famille. Une jeune perſonne de cette apparence, ajouta-t-il, ne peut avoir diſparu un moment ſans cauſer de vives alarmes à tous ſes amis. Il lui répéta qu'elle étoit dans une maiſon d'honneur, & que je me ferois un bonheur de l'obliger. Elle vouloit être

conduite

conduite à la ville; & remarquant qu'elle conſidéroit ſes habits, je lui propoſai d'en prendre des miens. Mon frère lui dit que ſi elle étoit réſolue de partir, il monteroit à cheval, pour lui laiſſer ſon carroſſe, & qu'il étoit ſûr que je l'accompagnerois volontiers. Mais avant qu'elle pût accepter cette offre, comme elle y paroiſſoit diſpoſée, ſes forces l'abandonnèrent, & je la vis tomber ſans connoiſſance à mes pieds. Mon frère attendit ſeulement, qu'elle fût en état d'ouvrir les yeux. Il ne faut pas penſer, me dit-il, à la faire partir. Qu'on ſe hâte d'appeler un médecin. Elle eſt trop foible & trop abattue pour ſouffrir le mouvement du carroſſe. Vous prendrez ſes ordres pour ſa famille auſſi-tôt qu'elle pourra les donner. Il me dit adieu, après m'avoir promis d'être aujourd'hui à dîner avec moi. En partant, il répéta : vous êtes en ſûreté, mademoiſelle, vous êtes ici ſans crainte. Elle le remercia par un mouvement de tête, mais ſans être capable de prononcer un ſeul mot. Il partit.

Et puiſſe le ciel, ai-je répondu à miſs Grandiſſon, le combler de ſes plus précieuſes faveurs, dans quelque lieu qu'il aille jamais.

Elle m'a dit que le château où nous étions, appartenoit au Comte de L.... qui a épouſé depuis peu ſa ſœur aînée, & qui eſt allé avec elle en Ecoſſe, où la plupart de leurs terres ſont ſituées;

que leur retour n'eſt pas éloigné, & qu'elle n'eſt elle-même à Colnebroke que depuis trois jours, pour y faire préparer ce qui eſt néceſſaire à leur réception. Il eſt heureux pour votre couſine, a-t-elle ajouté, que mon frere ait eu la complaiſance de m'y accompagner, & que ſes affaires l'aient appelé hier à Londres. Il ſe propoſoit de revenir aujourd'hui, pour m'y conduire ce ſoir. Notre famille eſt fort unie, M. Reves. La tendreſſe du ſang n'a jamais été plus vive entre un frère & des ſœurs. Mais pourquoi ce détail à préſent? J'eſpère que nous nous connoîtrons mieux, & je vous déclare que je ſuis déjà charmée de miſs Byron.

Après le déjeûner, qu'elle a précipité pour m'obliger, elle m'a conduit à l'appartement de miſs Byron, & m'ayant fait demeurer à la porte de ſa chambre, elle s'eſt avancée fort doucement au chevet de ſon lit. Elle n'a fait qu'entrouvrir le rideau; mais j'ai entendu auſſi-tôt la chère voix de notre couſine. Quel embarras je vous cauſe! a-t-elle dit tendrement à ſa bienfaitrice. Miſs Grandiſſon l'a priée, avec une aimable familiarité, de ne pas lui tenir ce langage. Enſuite elle lui a demandé ſi elle vouloit lui promettre de n'être pas trop ſurpriſe à mon arrivée. Je n'en puis reſſentir que de la joie, a-t-elle répondu. Alors miſs Grandiſſon m'a fait entrer,

& je me ſuis approché du lit pour y baiſer mille fois une chère main qu'on a tendue vers moi. Je vous revois donc, me ſuis je écrié les larmes aux yeux, délices de mille cœurs ! adorable couſine : je vous revois dans des mains dignes de vous. Ha ! je ne puis vous dire tout ce que nous avons ſouffert.

Non, m'a-t-elle répondu, ne me dites pas ce que je crois comprendre. Mais, monſieur, ſavez-vous que je ſuis tombée dans un lieu céleſte ? Miſs Grandiſſon l'a interrompue pour lui reprocher de l'excès dans ſa reconnoiſſance ; & ſe baiſſant vers moi, elle m'a prié de me ſouvenir que le médecin demandoit du repos.

Si miſs Grandiſſon traite ſa reconnoiſſance d'exceſſive ; nous, cher M. Selby, qui ſavons combien le cœur de notre incomparable fille eſt ſenſible aux obligations les plus ſimples, nous concevons quel doit être en effet l'excès de ſes ſentimens pour le généreux frère qui l'a délivrée, pour la ſœur dont elle reçoit des ſoins ſi tendres, pour deux étrangers à qui elle croit devoir l'honneur & la vie ! Cette idée ſeule étoit capable de me lier la langue, dans la crainte de lui cauſer trop d'émotion. Cependant, malgré l'avis que je venois de recevoir, je n'ai pu réſiſter au mouvement qui s'eſt élevé tout d'un coup dans mon eſprit. Je ne ferai qu'une ſeule queſtion à

ma couſine, ai-je dit avec aſſez d'embarras: la violence de cet infame auroit-elle été?... Je voulois dire, dans une autre vue que le mariage; mais miſs Grandiſſon m'a coupé la voix. Vous ne ferez pas une queſtion, m'a t-elle dit, qui puiſſe faire revivre des ſouvenirs déſagréables. Miſs Byron n'eſt-elle pas vivante? N'eſt-elle pas ici, & ſa ſanté prête à ſe rétablir? Vous prendrez patience juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de vous faire ſon récit. Je n'ajoute pas un mot, ai-je répliqué; c'eſt l'ardeur de la vengeance. Ma couſine a pris la parole; j'obéis au médecin, m'a-t-elle dit; mais ſi je ſuis jamais capable de pardonner à l'auteur de ma diſgrâce, ce ſera pour m'avoir donné l'occaſion de connoître miſs Grandiſſon, quoique ſes bontés m'impoſent des obligations dont il me ſera impoſſible de m'acquitter. Elle s'eſt arrêtée. J'ai cru trouver, dans ce diſcours, une heureuſe preuve qu'elle n'avoit pas été menacée de la dernière violence; autrement elle n'auroit pas ſuppoſé qu'elle pût jamais pardonner à ſon ennemi.

Elle a propoſé de ſe lever. Miſs Grandiſſon, lui voyant les yeux plus ſereins, a dit qu'elle y conſentoit, pourvu que ſes forces le permiſſent, & qu'il ne ſeroit pas néceſſaire qu'elle revît ſon odieux habillement. Je leur ai parlé du portemanteau dont je m'étois fourni par les ſoins de

madame Reves, & je l'ai fait apporter auſſitôt.

Mais je veux finir ici ma lettre, pour ne pas manquer l'heure de la poſte. D'ailleurs mes fatigues m'obligent de penſer au ſommeil. Il ne me reſte pour demain qu'une matière agréable, & l'opinion que j'ai de votre impatience, me portera peut-être à la ſatisfaire par un exprès. Sir Rowland vint hier ici deux fois, & s'eſt préſenté ce matin pour la troiſième. Ma femme lui a fait dire que, pour une affaire imprévue, miſs Byron avoit été obligée de faire un petit voyage, qui ne pouvoit durer moins de deux ou trois jours. Il ſe propoſe de retourner dans ſa province à la fin de la ſemaine.

Si notre chère miſs ſe trouve demain un peu plus tranquille, elle eſt réſolue de revenir lundi, & je lui ai promis d'être le matin à Colnebroke. Quelle joie ſon arrivée va répandre ici!

Je n'ai eu juſqu'à préſent, ni le tems, ni l'inclination de penſer à l'infame qui nous a jetés dans une ſi mortelle inquiétude.

LETTRE XIX.

M. REVES, à M. SELBY.

Vous attendez la ſuite de mon récit. Miſs Grandiſſon, qui m'avoit engagé à paſſer avec elle dans une chambre voiſine, tandis qu'elle avoit laiſſé ſes femmes avec ma couſine, m'a quitté après lui avoir laiſſé le tems de s'habiller. Elle eſt revenue preſqu'auſſi-tôt. C'eſt la plus charmante perſonne, m'a-t-elle dit, que j'aie jamais vue; mais elle m'a paru ſi tremblante, que je lui ai perſuadé de ſe mettre ſur ſon lit, & je l'ai aſſurée que vous demeureriez à dîner. En vain me ſuis-je défendu, par l'impatience que j'avois de porter d'heureuſes nouvelles à ma femme. On m'a répondu que ma réſiſtance étoit inutile, & que la ſœur feroit un priſonnier, comme le frère en avoit délivré un. Ma réſolution étoit encore incertaine, lorſqu'un bruit de chevaux nous ayant fait jetter les yeux dans la cour, nous avons vu ſortir ſir Charles Grandiſſon de ſon caroſſe.

Il eſt entré de l'air le plus noble; & s'adreſſant à moi: j'apprends, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de voir M. Reves. Il s'eſt tourné vers ſa ſœur, pour lui demander pardon d'être entré

ſans s'être fait annoncer. Il a donné pour excuſe, qu'il me ſavoit avec elle, & qu'il brûloit d'apprendre des nouvelles de miſs Byron. Nous lui avons rendu compte de la ſituation de notre chère malade, qui s'étoit levée & même habillée; mais qui ſe trouvoit encore ſi foible, qu'on l'avoit engagée à ne pas quitter ſa chambre. Il m'a félicité de l'eſpérance que nous avions du moins de la voir bientôt rétablie.

Le chevalier Grandiſſon eſt dans la fleur de l'âge. Je ne me rappelle point d'avoir jamais vu d'homme mieux fait, & d'une plus belle phyſionomie.

Après lui avoir fait mes remercîmens au nom de pluſieurs familles & au mien, je n'ai pu manquer de lui demander quelque information ſur ſa bleſſure. Il a traité de bagatelles ſon habit percé, & la peau de l'épaule à peine effleurée. Il a paſſé la main ſur l'endroit qu'il avoit déſigné, pour nous marquer qu'il n'y reſtoit aucune douleur. Il nous a dit que ſir Hargrave, avoit eu beaucoup de déſavantage dans un carroſſe; que ſes réflexions, ſur l'événement d'hier, lui cauſoient d'autant plus de plaiſir, que s'étant informé de la ſanté de ſon adverſaire, il avoit appris qu'on en eſpéroit bien, du moins s'il étoit capable de ſe modérer; qu'il s'en réjouiſſoit ſincérement, & qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir ôté la vie

à quelqu'un dans la chaleur d'une querelle. Enſuite, pour changer de diſcours, il voulut ſavoir dans quel état miſs Byron s'étoit trouvée depuis le jour précédent. Miſs Grandiſſon en rendit un compte exact, & s'étendit beaucoup ſur les perfections de ma couſine, que je confirmai par un juſte éloge. Il remercia ſa ſœur de ſes ſoins, comme ſi ç'eût été pour lui-même qu'elle les eût employés.

Nous lui demandâmes alors quelque éclairciſſement ſur la glorieuſe action qui rendoit une ſi chère perſonne à mille honnêtes gens dont elle étoit adorée. Je veux le faire parler lui-même, en me rappelant ſes propres termes autant qu'il me ſera poſſible, & je m'efforcerai de conſerver l'air de ſang-froid avec lequel il nous fit cette agréable relation.

Vous ſavez, ma ſœur, les affaires qui me demandoient à la ville. C'eſt un bonheur extrême que j'aie cédé à vos inſtances, pour vous accompagner ici.

A deux milles de Honſlow, j'apperçus devant moi une berline à ſix chevaux, qui s'avançoit avec beaucoup de diligence. Mon poſtillon avoit ordre auſſi d'aller grand train. Le cocher qui venoit vers moi, parut diſpoſé à diſputer le paſſage au mien. On s'arrêta l'eſpace d'une minute; j'ordonnai à mes gens de ſe détourner:

je ne conteſte pas volontiers pour une bagatelle. Mes chevaux étoient frais; j'avois fait peu de chemin; les ſtores de la berline étrangère étoient baiſſés, & je ne pus découvrir d'abord qui étoit dedans, mais en commençant à tourner, je reconnus les armes du chevalier Hargrave Pollexfen, & je crus appercevoir, au travers des ſtores, deux perſonnes, dont l'une étoit enveloppée dans un manteau d'écarlate.

Au même inſtant, une voix, que je crus reconnoître pour celle d'une femme, fit retentir l'air de ſes cris: au ſecours, au ſecours, répéta-t-elle pluſieurs fois; au nom de dieu, ſecourez-moi! J'ordonnai à mes gens d'arrêter. Une voix d'homme, qui étoit celle de ſir Hargrave, ordonna aux ſiens, par la portière oppoſée, de piquer de toutes leurs forces; mais le chemin ſe trouvoit croiſé par ma voiture. Les mêmes cris continuant de ſe faire entendre, avec un ſon qui paroiſſoit étouffé, je recommandai à trois domeſtiques, qui me ſuivoient à cheval, d'arrêter ſoigneuſement le poſtillon de ſir Hargrave, & je défendis moi-même à ſon cocher de faire un pas. Les ſtores étoient toujours baiſſés de mon côté, & ſir Hargrave preſſoit ſes gens de l'autre, avec beaucoup de juremens & d'imprécations. Je pris le parti de deſcendre, pour faire le tour de la berline: les cris de la dame ne

ceſſoient point, & je vis ſir Hargrave qui s'efforçoit de lui tenir ſur la bouche le bout d'un mouchoir, qui paroiſſoit lié autour de ſa tête : il juroit outrageuſement. Auſſi-tôt que la malheureuſe dame m'eût apperçu, elle tendit ſes deux mains vers moi, en prononçant du ton le plus triſte, monſieur, au nom de dieu!

Sir Hargrave, dis-je à ſon tyran, je vous ai reconnu à vos armes : vous me paroiſſiez engagé dans une fort mauvaiſe affaire. Oui, me répondit-il, d'un ton fort animé, je ſuis le chevalier Pollexfen, & je reconduis chez moi une femme fugitive. Je lui demandai ſi c'étoit la ſienne? Oui, reprit-il en jurant; & prête à m'échapper dans une maudite maſcarade : voyez, ajouta-t-il, en levant le manteau, prête à fuir dans cet équipage même. Oh! non, non, non, s'écria la triſte dame.

Il recommençoit ſes imprécations contre le cocher, pour lui faire piquer ſes chevaux. Je le priai de faire attention à moi. Permettez, ſir Hargrave, que je faſſe une queſtion à madame. Je vous trouve fort indiſcret, interrompit-il bruſquement, eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît?

Etes-vous milady Pollexfen, madame? continuai-je, ſans tourner les yeux ſur lui. Oh! non, non; ce fut tout ce qu'elle eut la force de répondre. Deux de mes gens s'approchèrent de

moi, le troiſieme tenoit la tête du cheval du poſtillon. Trois hommes qui ſuivoient auſſi ſir Hargrave à cheval étoient demeurés à quelques pas, & ſembloient tenir conſeil enſemble, comme s'ils euſſent appréhendé de s'avancer davantage. Ayez l'œil ſur ces gens-là, dis-je aux miens; il arrivera quelques paſſans qui prendront parti pour la juſtice. Malheureux! criai-je au cocher, qui vouloit piquer ſes chevaux : ta vie en répondra. Sir Hargrave ne ceſſa point de le preſſer avec le plus furieux emportement, je répétai la même menace; & je demandai nettement à la dame ſi elle ſouhaitoit d'être libre. Oh! monſieur, me répondit-elle, délivrez-moi par pitié! Je ſuis dans les mains d'un lâche raviſſeur; je ſuis trahie, enlevée; délivrez-moi, délivrez-moi!

J'ordonnai alors à mes gens de couper les traits, s'ils craignoient de ne pouvoir arrêter autrement la berline; de faire face aux trois hommes, d'en arrêter même un s'il étoit poſſible, & de me laiſſer le ſoin du reſte. Sir Hargrave, jugeant que je ne penſois plus à le ménager, tira ſon épée, qu'il avoit entre ſes genoux, & leva la voix pour appeler ſes trois hommes, avec ordre de faire feu ſur tout ce qui s'oppoſeroit à ſon paſſage. Je lui dis que mes gens étoient auſſi-bien armés que les ſiens; qu'ils m'obéiroient au premier ſignal, & que je ne lui conſeillois pas de me mettre

dans la néceſſité de le donner. Enſuite m'adreſſant à la jeune dame, je lui demandai ſi elle étoit réſolue de ſe mettre ſous ma protection. Oh, monſieur, me dit-elle, j'implore votre bonté comme celle du ciel.

Je ne balançai plus à ouvrir la portière. Sir Hargrave prit ce moment pour m'allonger un grand coup, accompagné de pluſieurs injures. J'en avois eu quelque défiance ; de ſorte qu'étant ſur mes gardes, je n'eus pas de peine à détourner ſon épée, qui ne laiſſa point de me toucher légément l'épaule ; j'avois la mienne à la main, mais dans le fourreau. La portière demeurant ouverte, il eſt vrai que je n'eus pas la politeſſe de baiſſer la botte du caroſſe, pour aider ſir Hargrave à deſcendre. Je le ſaiſis au collet, avant qu'il eût pu ſe remettre du coup qu'il m'avoit porté ; & par une violente ſecouſſe, qui le fit tourner en tombant de ſa voiture, je le plaçai aſſez heureuſement ſous la roue de derriere. Je lui arrachai ſon épée, que je rompis auſſi tôt, & dont je jetai les deux pièces par-deſſus ma tête. Son cocher jeta un grand cri, mais il fut arrêté par les menaces du mien. Son poſtillon n'étoit qu'un enfant, qu'un de mes gens avoit démonté avant que de joindre les deux autres, auxquels j'avois ordonné de ſe ſaiſir, s'ils pouvoient, des trois hommes de ſir Hargrave : ma ſeule vue étoit de

les arrêter ; car je jugeois que ces miſérables, connoiſſant les criminelles diſpoſitions de leur maître, étoient déjà fort épouvantés.

Sir Hargrave avoit la bouche & le viſage tout en ſang. Je m'imaginai que j'avois pu le bleſſer du pommeau de mon épée : une de ſes jambes, en ſe débattant, étoit paſſée entre les rayons de la roue. Cette ſituation me parut aſſez propre à contenir ſon emportement ; & je criai au cocher de ne pas faire remuer le caroſſe, pour l'intérêt même de ſon maître, qui paroiſſoit extrêmement mal de ſa chûte. Il juroit de toutes ſes forces. Aſſurément, un homme ſi peu capable de ſupporter une offenſe, devoit l'être moins d'offenſer autrui, ſuivant ſes propres principes. Je n'avois pas tiré mon épée, comme j'eſpère de ne jamais le faire dans aucun démêlé particulier. Cependant je n'en aurois pas fait difficulté, dans une occaſion de cette nature, ſi j'y avois été forcé.

La jeune dame, quoique mortellement effrayée, avoit trouvé le moyen de ſe dégager du manteau. Je n'eus pas le tems de tourner mon attention ſur ſes habits ; mais je fus frappé de ſa figure, & plus encore de ſa terreur. Je lui offris la main, ſans penſer plus que la première fois à la botte du carroſſe, & je crois qu'elle n'en étoit guère occupée, non plus que de ſa délivrance. N'avez-vous pas lu, M. Reves, (c'eſt Pline, je

crois, qui fait quelque part ce récit,) l'aventure d'un oiſeau effrayé, qui ſe trouvant pourſuivi par un faucon, ſe jeta dans le ſein d'un paſſant, comme dans un aſile? De même, exactement de même, en me voyant reparoître à la portière du caroſſe, votre charmante couſine, au lieu d'accepter la main que je lui préſentois, ſe précipita réellement entre mes bras. Oh, ſauvez-moi, monſieur, ſauvez-moi, s'écria-t-elle d'une voix altérée. Elle étoit prête à s'évanouir, je ne crois point qu'elle fût en état de marcher. Il me fallut faire le tour des chevaux de ſir Hargrave, pour la tranſporter dans ma voiture. Soyez ſûre, mademoiſelle, lui dis-je, en la faiſant aſſeoir, que vous êtes avec un homme d'honneur. Je vais vous mener à ma ſœur, qui eſt une jeune perſonne de votre âge, dont vous devez vous promettre toute ſorte d'aſſiſtance & de ſoins. Elle jetoit ſucceſſivement les yeux par les portières, avec des marques viſibles d'effroi, comme ſi le voiſinage de ſir Hargrave l'eût encore alarmée. Ne craignez rien, lui dis-je; je ſuis à vous dans l'inſtant. Elle me ſupplia de fermer ma portière.

Je m'avançois de quelques pas, mais ſans la perdre de vue, pour obſerver ce qu'étoient devenus mes gens. J'ai ſu d'eux qu'en allant vers les trois hommes de ſir Hargrave, ils avoient préſenté le bout de leurs piſtolets. Ces trois maſ-

rables ſe mirent d'abord en défenſe; mais, effrayés apparemment par leurs remords, ils prirent auſſi-tôt la fuite. Mes gens les pourſuivirent l'eſpace de deux ou trois cens pas, & revenoient à mon ſecours, lorſque je quittai miſs Byron pour les rappeler.

Je vis, à quelque diſtance, ſir Hargrave ſoutenu par ſon cocher, & s'appuyant ſur lui de tout ſon poids, avec beaucoup de difficulté, remonter dans ſa berline. Je donnai ordre à un de mes gens de lui dire qui j'étois. Il ne répondit que par des malédictions, & par des menaces d'une furieuſe vengeance. Mais ſes emportemens étoient encore plus horribles contre ſes gens, qu'il traitoit de lâches & de traîtres.

Je remontai alors dans ma voiture. Miſs Byron s'étoit laiſſée tomber au fond, où je la trouvai preſque évanouie, & pouvant à peine ouvrir la bouche, pour répéter, ſauvez-moi, ſauvez-moi. Je la raſſurai, je la levai ſur le ſiège, & je me hâtai de l'amener à ma ſœur, qui a raconté, ſans doute, à M. Reves, tout ce qui eſt arrivé depuis.

Ma reconnoiſſance alloit ſe répandre en éloges & en remercîmens; mais ſir Charles n'a pas manqué de m'interrompre, pour arrêter cette effuſion. Vous voyez, monſieur, m'a-t-il dit, que cette victoire m'a peu coûté, & que j'ai peu

de ſujet d'en faire gloire ; la conſcience du raviſſeur étoit contre lui, & celle de ſes valets étoit pour moi. Les miens ſont d'honnêtes gens qui aiment leur maître. Dans une bonne cauſe, je parierois pour ces trois hommes, contre ſix qui en ſoutiendroient une mauvaiſe. Le vice eſt ce qu'il y a de plus lâche au monde, lorſqu'il eſt attaqué avec réſolution : & que peuvent craindre d'honnêtes gens qui défendent la juſtice & la vertu ?

Il paroît que ſir Hargrave eſt retourné à la ville. L'infame ! quelle figure doit-il faire à ſes propres yeux ! Sir Charles raconte qu'en paſſant à *Smalburygeen*, les gardes de la barrière ont fait à ſes gens l'hiſtoire d'un vol tragique & ſanglant, commis le même jour, à deux milles de Honslow, par cinq ou ſix brigands à cheval ; ils ont ajouté que le gentilhomme qui a eu le malheur d'être volé dans un carroſſe à ſix chevaux, étoit paſſé une demi-heure auparavant par la barrière, couvert de bleſſures ; qu'ils lui avoient entendu pouſſer des gémiſſemens, & qu'il alloit faire ſa dépoſition à la juſtice de Londres. Un autre commentaire, nous dit ſir Charles, en ſouriant, c'eſt que pendant le récit des gardes, un homme à cheval s'eſt arrêté pour l'entendre, a prétendu que c'étoit un faux bruit, & qu'il n'étoit pas queſtion de vol, mais d'une querelle entre deux petits

petits maîtres, dont l'un avoit enlevé à l'autre une fort jolie maîtresse.

Ce badinage ne m'a point empêché de demander sérieusement à sir Charles, si la prudence ne nous obligeoit pas de prendre quelques mesures contre la malignité de notre ennemi? Il lui sembloit, m'a-t-il dit, que le parti le plus sage étoit d'éviter l'éclat aussi long-tems du moins que l'agresseur paroîtroit tranquille. Les mascarades, a-t-il ajouté, ne sont pas des lieux où il soit honorable pour une femme de recevoir une insulte. Le scandale, a-t-il dit encore, a toujours quelque chose de fâcheux pour ceux mêmes qui peuvent s'assurer d'y avoir donné le moins d'occasion. Il prétend que l'aventure de miss Byron, racontée simplement, nous laissera toujours le pouvoir de prendre les mesures qui nous conviendront. Ainsi, sir Charles n'est pas ami des mascarades. Pour moi, je vivrois cent ans, sans être tenté d'y retourner.

Toute mon impatience, à présent, est d'entendre le récit de miss Byron. Plaise au ciel qu'il ne soit pas d'une nature à nous obliger.... Cependant, comme notre chère miss a de grands principes de délicatesse..... je ne puis encore me rendre maître de mes idées. Il faut s'armer de patience un peu plus long-tems.

Miss Grandisson nous a quittés, pour s'assurer

de l'état de ſa chère malade. Son abſence n'a pas duré long-tems; les deux charmantes perſonnes ſont entrées enſemble, l'une appuyée ſur le bras de l'autre, qui la ſoutenoit avec toutes les attentions de la plus tendre amitié. Miſs Byron m'a paru d'abord aſſez pâle; mais, à la vue de ſon libérateur, ſes joues ſe ſont couvertes d'un aimable vermillon. Sir Charles s'eſt approché d'elle d'un air calme & ſerein, dans la crainte de lui cauſer de l'émotion; & prévenant, par quelques expreſſions civiles, les témoignages d'une reconnoiſſance paſſionnée, il lui a pris la main pour la conduire ſur un fauteuil, où elle n'a pas été plutôt aſſiſe, que ſa foibleſſe nous a cauſé de nouvelles alarmes. Miſs Grandiſſon lui a préſenté des ſels qui l'ont un peu fortifiée. Alors ſes yeux ſe ſont ouverts avec une langueur touchante, qui ne les rendoient que plus expreſſifs, en leur dérobant quelque choſe de leur éclat naturel. Tous les mouvemens de ſon cœur alloient paſſer ſur ſes lèvres; mais ſir Charles lui a demandé la permiſſion de l'interrompre pour ménager ſes forces; il s'eſt plaint du prix exceſſif qu'elle ſembloit attacher à un ſervice commun. Chère miſs! lui a-t-il dit, du ton le plus tendre, car je prends déjà la liberté de vous traiter avec la familiarité d'une longue connoiſſance, tout ce que j'apprends de M. Reves & de ma ſœur, doit me faire

regarder le jour d'hier comme un des plus heureux de ma vie. Je regrette que le commencement de notre liaiſon vous ait coûté ſi cher; mais ces apparences de mal produiront un bien réel! J'ai deux ſœurs, dont les excellentes qualités font honneur à leur ſexe; conſentez que je puiſſe me vanter déſormais d'en avoir trois. Quelle ſatisfaction ne vais-je pas tirer d'un événement qui fait une addition ſi aimable à ma famille? Enſuite il a pris la main de ma couſine & celle de ſa ſœur, il les a jointes en les preſſant dans les ſiennes : ſi vous nous faites l'honneur, a-t-il ajouté, d'accorder le nom de ſœur à Charlotte, ne m'eſt-il pas permis, ſur un fondement ſi doux, d'aſpirer à celui de votre frère? Miſs Grandiſſon a ſaiſi cette ouverture avec des tranſports de joie. Ma couſine, dans la confuſion de divers ſentimens qui lui coupoient la voix, a regardé ſir Charles avec un mêlange de reſpect & de reconnoiſſance, miſs Grandiſſon avec délices, & moi d'un air d'admiration. Enfin elle a trouvé la force d'ouvrir la bouche. Ne vous l'ai-je pas dit, M. Reves, que j'étois tombée dans une maiſon céleſte.

J'appréhendois qu'elle ne s'évanouît : mais ſir Charles ayant eu l'adreſſe de faire changer d'objet à ſes idées, par d'agréables images de l'avenir, qui lui formoient une perſpective plus

éloignée, elle s'eſt ſentie capable de ſe mettre à table avec nous, & d'y demeurer plus d'une demi-heure. Sa contenance néanmoins ayant changé deux ou trois fois, miſs Grandiſſon l'a preſſée de retourner à ſa chambre, & n'a voulu ſe fier qu'à elle-même du ſoin de l'y conduire. J'ai pris congé d'elle, lorſqu'elle s'eſt retirée. S'il n'arrive rien qui retarde notre attente, j'eſpère que nous la verrons lundi parmi nous.

Miladi Williams vient de nous quitter. Je lui ai lu toute ma relation, depuis le voyage que j'ai fait à Colnebroke : deux jours ne ſuffiront pas, m'a-t-elle dit, pour ſécher ſes yeux. Les femmes, cher ami, voyent quelquefois d'aſſez loin. Miladi Williams & madame Reves ſeroient charmées d'entendre miſs Grandiſſon & miſs Byron ſe traiter de ſœur, dans un ſens qui n'emportât pas, à l'égard de l'une, la qualité de frère pour ſir Charles. Si ce charmant homme..... mais pourquoi m'arrêter à cette idée?..... Cependant rien ne m'empêche d'ajouter que lorſqu'elle eſt venue aux deux dames, j'ai penſé que de tous les hommes que notre couſine a vus juſqu'à préſent, le brave, le galant, le vertueux ſir Charles ſeroit peut-être le ſeul qui n'auroit pas beaucoup de peine à lui plaire, s'il prenoit de l'inclination pour elle. A la vérité, il eſt extrêmement riche, & ſes eſpérances ne ſont pas moins conſi-

dérables du côté de milord W..... ſon oncle maternel. Sa ſœur, qui parle de lui comme d'un homme divin, m'a dit qu'il ne pouvoit ſe marier, ſans faire le tourment d'une infinité de cœurs. Sur ce point, on peut en dire autant de miſs Byron. Mais je m'écarte inutilement.

Si notre chère miſs n'eſt pas bientôt en état d'écrire, peut-être recevrez-vous encore une lettre de moi. Je ſuis, &c.

ARCH. REVES.

MON courrier arrive à ce moment, avec votre réponſe. En vérité, cher Selby, j'y trouve quelques lignes qui m'auroient pénétré juſqu'au fond du cœur, ſi notre chère fille ne nous avoit pas été ſi heureuſement rendue.

LETTRE XX.

M. REVES, à M. SELBY.

Lundi au ſoir, 20 Février.

JE prends encore une fois la plume; mais vous aurez bientôt le plaiſir de la voir entre les mains de ma couſine. Il étoit neuf heures lorſque je ſuis arrivé ce matin à Colnebroke. J'ai trouvé miſs Byron mieux rétablie que je n'oſois l'eſpérer; elle avoit fort bien paſſé les deux nuits

précédentes, & le jour d'hier fut pour elle un excellent cordial. Sir Charles en paſſa la plus grande partie dans ſon cabinet; mais les deux dames ne ſe quittèrent pas un moment. Ma couſine relève juſqu'au ciel le mérite de ce frère & de cette ſœur. Miſs Grandiſſon, dit-elle, a beaucoup d'eſprit & d'agrémens, le caractère du monde le plus naturel & le plus ouvert. Sir Charles eſt la franchiſe & la politeſſe même; ſes civilités n'ont rien d'embarraſſant pour ſes hôtes. L'air aiſé qui règne dans ſon langage & dans ſes manières, perſuade tout d'un coup, que pour l'obliger, il ne faut pas en uſer moins librement avec lui. J'ai vérifié moi-même aujourd'hui cette obſervation. Ce matin, en arrivant, je m'étois exprimé dans des termes qui ſembloient marquer moins de familiarité que de reſpect. Sir Charles en a pris occaſion de m'embraſſer, & m'a dit de l'air le plus obligeant: cher M. Reves, les honnêtes gens doivent s'aimer à la première vue. Ne différez point à me mettre au nombre de vos amis. Je vous compte déjà parmi les miens. Je penſerois mal de moi-même, ſi je remarquois dans un homme du caractère de M. Reves, une défiance de moi qui ne permît point à ſon ame de ſe mêler avec la mienne.

Miſs Grandiſſon qui n'a pas manqué d'engager

ma couſine à lui raconter toute ſon hiſtoire ; & celle d'une partie de ſes parens eſt entrée naturellement dans ce récit.

Miſs Byron étant aſſez rétablie pour retourner à la ville, & moi jugeant comme elle, que ſir Charles feroit plus volontiers ce petit voyage en carroſſe qu'à cheval, j'ai demandé la liberté de reprendre le cheval qui m'avoit amené. Cette idée néanmoins eſt venue de miſs Byron. Je lui en ai fait un peu la guerre depuis notre retour. Mais qu'elle ne ſache jamais que je vous l'aie dit, je vous le demande en grâce ; elle ne me pardonneroit point. Cependant, lorſque j'ai goûté ſa propoſition, j'ai vu briller le contentement dans ſes yeux.

J'étois à Londres une demi-heure avant le carroſſe, & j'ai fait d'autant plus de diligence, que je me flattois d'engager ſir Charles & ſa ſœur à dîner avec nous. J'ai trouvé au logis miladi Williams & miſs Clemer, notre favorite à tous, qui attendoient avec ma femme le retour de miſs Byron. Lorſque le carroſſe s'eſt fait entendre, vous auriez vu toute la maiſon dans un tranſport de joie qui approchoit de l'ivreſſe. Les domeſtiques ſe diſputoient l'honneur d'être le premier à la porte. J'y ai volé moi-même pour donner la main à miſs Grandiſſon, tandis que ſir Charles a rendu le même office à ma cou-

sine. Jugez avec quelle effusion de cœur il a été reçu par les trois dames. Les caresses, les félicitations & les applaudissemens ne peuvent être représentés. Mais je me suis vu trompé dans l'espérance que j'avois eue d'engager cet aimable frère & sa sœur à dîner avec nous. Ils étoient appelés par des affaires pressantes. En prenant congé, miss Grandisson a promis de n'être pas long-tems sans revoir sa sœur Henriette, & de vivre avec elle dans la plus intime liaison. Miladi & ma femme sont demeurées dans l'admiration, de la brillante figure & des manières nobles de sir Charles. Il n'y a personne de nous qui n'ait eu des yeux assez ouverts pour un événement qui mettroit le comble à notre bonheur. Mais la modestie de miss Byron, & sa santé qui n'est pas encore assez forte pour ne s'être pas un peu ressentie de l'agitation du voyage, ne nous ont pas permis de pousser trop loin cet entretien. Elle a demandé la liberté de se retirer, & nous l'avons pressée nous-mêmes d'aller prendre quelques heures de repos.

Je crois vous avoir dit que j'avois accepté l'offre de miladi Williams, qui dans l'horrible incertitude où nous étions il y a six jours, proposa d'envoyer son maître-d'hôtel à Padington. Il n'en a rien rapporté de plus remarquable, que des confirmations sur le caractère de la veuve

& de ſes filles qui ne paſſent point pour de malhonnêtes gens. Suivant toute apparence, ces trois femmes ſe ſeroient attendues à des remercimens de la famille de miſs Byron, pour avoir contribué à ſon mariage avec un homme dont les richeſſes ſont ſi connues. Le meſſager que j'avois envoyé à Reading, pour s'informer du caractère de Bagenhall, nous a rapporté qu'il eſt fort décrié du côté des mœurs, & qu'il paſſe pour l'intime ami de ſir Hargrave. Mais grâces au ciel, il ne nous reſte plus rien à démêler avec ces gens-là. J'apprends que ſir Hargrave même garde ſa maiſon, & l'on ſe dit à l'oreille qu'il a l'eſprit à demi égaré, juſqu'au point que ſes propres domeſtiques ne s'approchent pas de lui ſans précaution. Il a congédié honteuſement tous ceux qui l'accompagnoient dans ſon odieuſe entrepriſe. Nous ignorons quelle eſt ſa bleſſure; mais il eſt réellement bleſſé, quoique ſans danger. On ajoute qu'il s'emporte continuellement en menaces contre ſir Charles. Le ciel préſerve un des meilleurs hommes du monde, & qui mérite le plus ſa protection!

Miſs Byron ſe propoſe d'écrire demain par la poſte à miſs Lucie Selby, & de lui faire un ample récit de tout ce qu'elle a ſouffert. J'ai promis, de lui fournir, autant du moins que je puis l'eſpérer de ma mémoire, tous les articles que

vous avez déjà reçus de moi, pour lui épargner d'inutiles répétitions. Elle m'ordonne de vous dire qu'elle commence ce ſoir, afin qu'il ne vous reſte aucune inquiétude ſur ſa ſituation. Recevez pour vous-même, mon cher monſieur, & pour toute votre famille, mes félicitations ſur l'heureux retour d'une perſonne qui nous eſt ſi chère.

ARCH. REVIS.

LETTRE XXI.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Lundi, 20 Février.

IL m'eſt donné encore de vous écrire, ma chère Lucie! à vous; c'eſt-à-dire à tous mes chers parens, de vous écrire avec joie, & de vous inviter tous à la partager. Que de grâces je dois au ciel!

Vous ne vous imagineriez jamais de combien de dangers il m'a délivrée, ni combien ma tête & mon cœur en ont ſouffert. Je n'oſe penſer encore aux tourmens que je vous ai cauſés. Avec quelle légéreté j'avois fini ma lettre! vaine, imprudente que j'étois! Mais venons promptement à ma triſte hiſtoire. Votre impatience ne vous a déjà que trop coûté.

Je commence par vous déclarer que, malgré toute la gaieté que j'affectois en vous faiſant une ſi frivole peinture de mes ajuſtemens, de mes conquêtes, & d'autres circonſtances auſſi ridicules, je n'ai pas pris le moindre goût à la maſcarade, ni à me voir environnée d'une multitude de fous qui me prodiguoient leur admiration. Je ne me ſentois que du mépris pour eux & pour moi-même. Du mépris, c'eſt dire trop peu; la ſcène m'a révoltée.

Dans cette légion d'inſenſés, il y avoit, ma chère, deux véritables démons; mais le pire, le pire, le plus infernal, parut ſous un habit d'Arlequin. Il fit mille tours, mille ſoupleſſes; il ſauta & ſe replia long-tems autour de moi. Enfin il me dit qu'il connoiſſoit miſs Byron, & qu'il étoit l'odieux, le mépriſé Pollexfen. Cependant il ne lui échappa rien d'incivil, & je n'eus pas le moindre preſſentiment des violences qu'il méditoit.

M. Reves vous a marqué qu'il me vit dans la chaiſe que mon fripon de nouveau laquais avoit diſpoſée. O chère Lucie! une des principales branches de ma vanité eſt retranchée pour jamais. Moi, prétendre à quelque connoiſſance de la phyſionomie! Non, après cet exemple, je ne dois plus prendre la moindre confiance aux lumières que je croyois pouvoir tirer du viſage

pour juger des ſentimens du cœur. M. Rêves vous a fait le récit de tout ce qui regarde la chaiſe & les porteurs. Comment vous décrire les agitations de mon cœur, lorſque je commençai à ſoupçonner de la trahiſon ? Mais lorſqu'ayant tiré les rideaux de la chaiſe, je me vis trompée par un autre perfide, dont j'implorai inutilement le ſecours, que je n'apperçus autour de moi que des champs, & que bientôt les lumières furent éteintes, je perçai l'air de la nuit de mille cris aigus, qui durèrent juſqu'à ce que la force me manqua pour crier. Je tombai dans un profond évanouiſſement. Ce fut dans cet état que je fus tirée de la chaiſe. Lorſque je revins un peu à moi-même, je me trouvai ſur un lit, environnée de trois femmes, dont l'une me tenoit des ſels ſous le nez, & preſque empeſtée d'une forte odeur de corne de cerf & de plumes brûlées. Je ne vis pas d'homme dans la chambre.

Où ſuis-je? qui êtes-vous, madame? & qui êtes-vous, & où ſuis-je, furent les premières queſtions que je répétai pluſieurs fois. Les trois femmes étoient une mère & ſes deux filles. La mère me répondit que je n'étois pas en de mauvaiſes mains. Faſſe le ciel que vous ne me trompiez pas! répliquai-je en fixant mes yeux tremblans ſur les ſiens. Elle m'aſſura qu'on n'avoit

aucun deſſein de me nuire, qu'on ne penſoit au contraire qu'à me rendre une des plus heureuſes perſonnes du monde, & qu'elle n'étoit pas capable d'entrer dans une mauvaiſe action. Hélas! repris-je, j'oſe..... j'oſe le croire encore. Que la pitié vous parle pour moi, madame. Vous paroiſſez une mère; ces jeunes perſonnes ſont apparemment vos filles. Sauvez-moi, je vous en conjure! ſauvez-moi, madame, comme vous ſauveriez vos filles!

Elle me dit que ces deux jeunes filles étoient les ſiennes, qu'elles étoient ſages & modeſtes, & qu'on ne me vouloit aucun mal; mais qu'un homme des plus riches & des mieux nés d'Angleterre, mouroit d'amour pour moi, & qu'il n'avoit en vue qu'un mariage honorable. Vous n'êtes point engagée, ajoura-t-elle, vous ſerez ſa femme. Conſentez-y, ſi vous voulez prévenir des meurtres; car il promet la mort à tous ceux que vous ſeriez tentée de préférer à lui. Ah! m'écriai-je auſſi-tôt, ce doit être une lâche invention de ſir Hargrave Pollexfen. C'eſt lui, n'eſt-ce pas? c'eſt lui. De grâce, dites-le-moi. Je vous ſupplie de me le dire. Je me levai alors, pour m'aſſeoir ſur le bord du lit, & dans le moment je vis entrer le miſérable ſir Hargrave.

Je pouſſai un grand cri. Il ſe jeta bruſquement à mes pieds. Ma tête ſe pencha d'elle-même ſur

le ſein de la vieille dame, qui eut beaucoup de peine à ſoutenir mes eſprits avec de l'eau & des ſels; s'il ne s'étoit pas retiré, s'il eût continué de demeurer devant mes yeux, il eſt certain que je me ſerois évanouie. Mais ayant levé la tête, & n'appercevant plus que les trois femmes, je repris un peu de force, & je commençai à les ſupplier, à les preſſer, à leur promettre des récompenſes, ſi elles vouloient faciliter mon évaſion, ou répondre de ma ſûreté. Mais je vis rentrer l'odieux viſage.

Je vous demande en grâce, miſs Byron, me dit-il d'un air beaucoup plus arrogant que la première fois, de ne pas vous troubler, & d'écouter ce que j'ai à vous dire. Il dépend de vous & de votre choix d'être ce que vous voudrez, & de faire de moi ce qu'il vous plaît. Vos terreurs ne mènent à rien. Vous voyez que je ſuis homme de réſolution. Meſdames, en s'adreſſant aux trois femmes, faites-moi la grâce de ſortir.

Non, non! m'écriai-je, vous ne me laiſſerez pas ſeule ici; & tandis qu'elles ſe retiroient, je me jetai derrière la mère, que je ſuivis juſques dans l'antichambre. Là, je me laiſſai tomber à ſes genoux, & les ſerrant de mes deux bras: Oh! ſauvez-moi, ſauvez-moi, lui dis-je avec un ruiſſeau de larmes. Le miſérable entra auſſi-tôt: je laiſſai la femme, & je me mis à genoux devant

lui. Je ne ſavois ce que je faiſois. Je me ſouviens de lui avoir dit, en me tordant les mains: ſi vous êtes capable de pitié; ſi vous êtes ſenſible à quelque choſe, monſieur, je vous en conjure, prenez compaſſion d'une malheureuſe. Je ſuppoſe qu'il fit ſigne aux femmes de ſe retirer. Elles quittèrent toutes trois la chambre où j'étois.

Le cruel, après avoir fixé un moment les yeux ſur moi, me dit d'un ton dédaigneux : je vous ai demandé de la pitié, mademoiſelle; je vous l'ai demandée auſſi à genoux, inexorable miſs, & vous n'en avez pas eu pour moi. Priez, ſuppliez à votre tour. Vous ne le ferez pas plus ardemment que je ne l'ai fait. Les dés ſont aujourd'hui pour moi.

Barbare, m'écriai-je en me levant. Ma colère s'étoit allumée; mais elle ſe rallentit auſſi vîte. Je vous conjure, ſir Hargrave..... & je me tordois les mains, comme dans un accès de frénéſie. Je m'approchai de lui, je courus à la fenêtre, enſuite à la porte..... ſans penſer néanmoins à ſortir par l'une ou par l'autre, quand elles euſſent été ouvertes; car où pouvois-je aller? En retournant vers lui : ſir Hargrave, au nom du ciel, ne me traitez pas cruellement. Je n'ai jamais eu de cruauté pour perſonne. Vous ſavez que j'ai toujours été civile pour vous.....

Oui, oui, me dit-il avec un ſourire moqueur;

civile, & fort obſtinée auſſi. Vous ne m'avez jamais dit d'injure. Je ne vous en dis pas non plus, miſs Byron. Vous avez été civile, & juſqu'à préſent je crois ne l'avoir pas été moins que vous. Mais ſouvenez-vous, mademoiſelle..... mais chère & adorable fille..... & le perfide jeta ſes bras autour de moi. Vos terreurs même, continua-t-il, vous donnent de nouveaux charmes. Que j'en jouiſſe, mademoiſelle! Et le ſauvage voulut m'arracher un baiſer. Je l'évitai en détournant la tête; mais je le conjurai encore de ne pas traiter avec indignité une malheureuſe fille qu'il avoit ſi lâchement trahie.

Il me répondit qu'il ne pénétroit pas ma penſée. Je lui demandai s'il étoit capable de joindre l'inſulte à la trahiſon. Vous avez mauvaiſe opinion *de mes mœurs*, me dit-il d'un ton malin. Eſt-ce donc là, repliquai-je, la voie que vous prenez pour m'en donner une meilleure idée? Hé bien, mademoiſelle, vous éprouverez de ma part une généroſité que vous n'avez pas eue pour moi. Vous verrez que je ne penſe ni à l'inſulte ni à la vengeance. Vous avez piqué néanmoins mon orgueil, mais vous me trouverez homme *de bonnes mœurs*.

Alors, ſir Hargrave, je vous bénirai du fond du cœur.

Mais vous ſavez, mademoiſelle, ce qui eſt néceſſaire

néceſſaire à préſent pour juſtifier, aux yeux du public, la démarche où je me ſuis engagé. Soyez à moi, mademoiſelle; ſoyez à moi par les plus pures voies de l'honneur. Je vous offre ma main. Conſentez à devenir miladi Pollexfen. Que tous les reſſentimens diſparoiſſent, ou..... ne reprochez les peines qu'à vous-même.

Quoi, monſieur! votre indigne démarche vous paroît juſtifiée par des offres de cette nature? Prenez ma vie, que je n'ai pas le pouvoir de défendre; mais mon cœur & ma main ſont à moi; jamais l'un ne ſera ſéparé de l'autre.

Mes genoux trembloient ſous moi. Je me jetai ſur une chaiſe proche de la fenêtre, & je me mis à pleurer amèrement. Il vint à moi, me voyant jeter les yeux de tous côtés, pour éviter de les fixer ſur lui; il me dit que je cherchois en vain le moyen de fuir; que j'étois à lui ſans retour, & que j'y ſerois plus ſûrement encore; qu'il me conſeilloit de ne pas le réduire au déſeſpoir; qu'il me juroit par tout ce qu'il y avoit de ſacré.... Il s'arrêta, comme effrayé de ſon propre tranſport. Il me parcourut toute entière, d'un œil égaré; & ſe jetant tout d'un coup à mes pieds, il embraſſa mes genoux de ſes odieux bras. Je fus épouvantée de ce mouvement. Je pouſſai un cri. Une des jeunes filles parut auſſi-tôt. Elle fut ſuivie de ſa mère. Quoi? quoi, monſieur, s'écria

cette femme, dans ma maiſon..... Grâce au ciel, penſai-je en moi-même, il y a plus d'honneur dans cette maiſon que je n'oſois m'en promettre! Cependant je ne remarquai que trop, ma chère Lucie, que ces trois femmes regardoient le mariage comme une réparation pour chaque inſulte.

Le monſtre ſe plaignit beaucoup de la liberté qu'elles prenoient de venir ſans être appelées. Il avoit cru, leur dit-il bruſquement, qu'elles connoiſſoient aſſez leur ſexe pour ne pas s'embarraſſer des cris d'une femme, & leurs folles craintes le faiſoient penſer à ce qui ne lui étoit pas tombé dans l'eſprit. La vieille répéta qu'elle entendoit que ſa maiſon & ſes filles fuſſent reſpectées; & ſe tournant vers moi, elle me garantit que je ne ſortirois de chez elle qu'avec la qualité de femme légitime de ſir Hargrave Pollexfen. Il jura qu'il n'avoit pas d'autre vue.

Mais, ma chère, j'ai bien d'autres récits à vous faire! Mes repréſentations & mes larmes furent peu écoutées. Cependant je ne ceſſois pas de joindre les mains avec de nouvelles inſtances, lorſqu'une des filles eſt venue avertir mon tyran, qu'on attendoit ſes ordres à la porte. O dieu! dis-je en moi-même, de quoi ſuis-je menacée! Et dans le même inſtant je vis entrer un miniſtre, de la plus horrible phyſionomie que j'aie jamais

vue, avec un livre à la main, que je reconnus pour un rituel, & qui étoit ouvert au feuillet du mariage. Affreux ſpectacle! Je m'élançai vers lui; en pouſſant d'un côté ſir Hargrave, & de l'autre madame Auberry, que le choc de mon coude fit chanceler. Je me jetai à ſes pieds: homme de dieu! lui dis-je, les mains jointes & levées vers le ciel; ame noble & vertueuſe! car toutes ces qualités ſont celles d'un digne eccléſiaſtique; ſi vous avez jamais eu des enfans, des nièces, ſauvez une malheureuſe fille, qu'on a lâchement enlevée à ſes parens, une fille innocente, qui n'a jamais fait de mal à perſonne, qui chérit tout le monde, & qui ne voudroit pas avoir cauſé le moindre chagrin; ſauvez-moi d'une violence inouïe! Ne prêtez pas votre miniſtère, pour ſanctifier un lâche attentat.

Le miniſtre, ſi c'en étoit un, parut chercher à s'affermir ſur ſes jambes, pour ſoutenir ſa monſtrueuſe groſſeur, & prononça moins ſa réponſe qu'il ne la ſouffla par le nez. Lorſqu'il ouvroit la bouche, les croûtes du tabac tomboient juſqu'à ſes dents, avec un ruiſſeau d'humeurs jaunes, qui leur donnoient la même couleur. Il me regarda du coin de l'œil; & prenant mes deux mains qui ſe trouvèrent comme enſévelies dans les ſiennes, il me pria de me lever, de ne pas m'humilier devant lui, & d'être bien aſſurée qu'on ne penſoit

à me faire aucun mal. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire, me dit-il, en reprenant ſon haleine à chaque mot : qui eſt le gentilhomme en galons d'argent, que j'ai devant moi? quel eſt ſon nom?

C'eſt le chevalier Hargrave Pollexfen, lui répondis-je, un des plus méchans hommes du monde, malgré l'apparence.

Le miſérable Hargrave ne répondit que par un ſourire, comme s'il eût pris plaiſir à jouir de mon affliction. Ah! mademoiſelle, interrompit le miniſtre, en ſe baiſſant vers lui, parlez autrement d'un homme de cette diſtinction : & vous, mademoiſelle, puis-je ſavoir auſſi qui vous êtes? quel eſt votre nom? Mon nom, monſieur, eſt Henriette Byron, une fille ſimple & innocente, ajoutai-je, en regardant mes habits, malgré l'indécente parure où vous me voyez devant vous. J'implore votre pitié, mon cher monſieur; & je me jetai encore une fois à ſes pieds.

Vous êtes de Northamptonshire, mademoiſelle? & vous n'êtes point engagée dans le mariage? Le nom de votre oncle, s'il vous plaît?

Selby, monſieur. Mon oncle eſt connu pour homme d'honneur. Il vous récompenſera au-delà de vos déſirs, ſi.....

Fort bien, mademoiſelle, tout eſt dans l'ordre. Je vois qu'on ne m'en a point impoſé. Ne me croyez pas capable de me laiſſer corrompre par

des eſpérances. Avant la fin de la nuit vous ſerez la plus heureuſe femme du monde.

Alors il dit aux trois femmes de s'avancer, & je remarquai mieux que jamais ſon effroyable figure. Sir Hargrave s'approcha auſſi. Les deux horribles perſonnages ſe placèrent à mes deux côtés. Sir Hargrave prit une de mes mains, malgré toute ma réſiſtance; & dans le même moment je vis entrer un autre miniſtre, d'auſſi mauvaiſe mine que le premier. C'étoit apparemment celui qui devoit aider à l'abominable cérémonie. Le premier commença auſſi-tôt à lire la fatale formule. O ma chère Lucie! ne vous ſentez-vous pas le cœur ſerré pour votre Henriette? Le mien étoit agité par des mouvemens que je ne puis décrire, & qui ne ſauroient être comparés qu'à l'affreux trouble de mon eſprit. On me tenoit la main avec une force qui la rendoit immobile. Je m'agitois inutilement, & l'haleine me manquoit pour crier. Ce ſeul récit me ſuffoque encore. Permettez que je reſpire pendant quelques minutes.

J'ÉTOIS dans une véritable frénéſie. Arrêtez! m'écriai-je enfin; ceſſez de lire..... & parvenant à dégager ma main, je ſaiſis le livre du miniſtre, que j'arrachai heureuſement des ſiennes. Pardon, monſieur, lui dis-je. Vous n'achèverez pas votre

horrible entrepriſe. Je ſuis trahie avec la plus indigne lâcheté. Je ne puis, je ne veux jamais être à lui.

Pourſuivez, pourſuivez, lui dit ſir Hargrave, en reprenant ma main avec la dernière violence. Toute emportée qu'elle eſt, je la reconnoîtrai pour ma femme. Quel changement, mademoiſelle! en me regardant d'un air moqueur. Êtes-vous la douce, la civile miſs Byron?

Hélas! chère Lucie, ce n'étoit point emportement; c'étoit aliénation d'eſprit, égarement de raiſon : heureuſe néanmoins d'être tombée dans un état qui me garantit de l'évanouiſſement, puiſque le miſérable avoit proteſté que l'évanouiſſement ne me ſauveroit pas! Pourſuivez, pourſuivez, reprit il encore; & le miniſtre recommença la formule. Je l'interrompis par des reproches ſur l'horrible abus qu'il faiſoit du nom de dieu, & de la ſainteté de ſa profeſſion. Je m'adreſſai enſuite aux deux jeunes filles dont j'implorai la pitié. Je leur repréſentai ce qu'elles devoient à leur ſexe. Je leur demandai le ſecours qu'elles ſouhaiteroient pour elles-mêmes, ſi elles étoient traitées avec la même barbarie. Les expreſſions de ma douleur furent ſi touchantes, que je leur vis répandre des larmes, & la mère même commençoit à paroître émue. Cependant l'impitoyable Hargrave ordonnoit toujours de pour-

ſuivre, & je n'avois plus d'autre reſſource que d'interrompre le miniſtre chaque fois qu'il vouloit recommencer. J'admire la force que j'eus de me ſoutenir ſur mes jambes. Ma tête étoit tout en feu. Ma main, que j'avois toujours entre celles du cruel, & qu'il ſerroit avec violence, étoit ſi engourdie, que je ne la ſentois plus. Je levois l'autre vers le ciel, en le prenant à témoin d'une barbarie ſans exemple, en lui demandant la mort, & répétant que je la préférois mille fois à l'horreur de ma ſituation. L'aſſiſtant, qui étoit demeuré juſqu'alors en ſilence, propoſa de me fermer la bouche, pour arrêter mes plaintes; & je ne ſais ce que cet affreux conſeil auroit produit. Mais la vieille dame, rejetant ce parti avec aſſez de fermeté, pria ſir Hargrave de me laiſſer quelques momens avec elle & ſes filles. Oui, oui, dit le miniſtre, il faut laiſſer les dames enſemble. Un peu de conſidération ramène quelquefois les eſprits.

Sir Hargrave quitta ma main; & madame Auberry la prit auſſi-tôt, pour me conduire dans un cabinet voiſin. Ses deux filles nous ſuivirent. Là, je me crus prête d'abord à tomber ſans connoiſſance. Les ſels, la corne de cerf, furent encore employés. Lorſque les trois femmes me crurent en état de les entendre, elles me repréſentèrent les richeſſes de ſir Hargrave. Je leur répondis que

je les mépriſois. Elles firent valoir l'honnêteté de ſes ſentimens; & moi, mon invincible averſion. Elles vantèrent les agrémens de ſa figure; je leur dis qu'il étoit à mes yeux le plus difforme & le plus odieux de tous les hommes. Enfin elles me parlèrent du danger où je me trouvois expoſée, & de la difficulté qu'elles auroient à me garantir d'un traitement beaucoup plus fâcheux. De la difficulté! m'écriai-je. Quoi, meſdames! cette maiſon n'eſt-elle pas la vôtre? Êtes vous ſans voiſins? Ne pouvez-vous crier au ſecours? Je m'engage à vous faire compter mille guinées avant la fin de la ſemaine; mille guinées, mes chères dames! je vous les promets ſur mon honneur, ſi vous me ſauvez d'une violence à laquelle d'honnêtes femmes ne peuvent jamais prêter la main.

Mes perſécuteurs, qui n'étoient pas éloignés, entendirent ſans doute une partie de ce diſcours. Sir Hargrave parut au même inſtant, le viſage enflé de colère ou de malice. Il dit aux trois femmes, qu'il ſe reprochoit d'avoir troublé trop long-tems leur ſommeil; qu'elles pouvoient ſe retirer, & le laiſſer avec une perſonne qui étoit à lui. Madame Auberry lui répondit qu'elle ne pouvoit s'éloigner. Vous aurez cette complaiſance pour moi, répliqua-t-il, vous & vos filles; & me reprenant par la main, miſs Byron, me

dit-il, d'un ton abſolu, comptez que vous êtes à moi. Vos Greville, mademoiſelle, vos Fenwick, vos Orme, lorſqu'ils apprendront les peines & la dépenſe qu'il m'en a coûté pour m'aſſurer de vous, me reconnoîtront pour leur maître..... En cruauté, monſieur, ne pus-je m'empêcher d'interrompre. Il n'y a point de tigre, en effet, qui puiſſe vous le diſputer. *En cruauté*, me dit-il, en affectant une voix pincée? C'eſt miſs Byron qui parle de cruauté! Vous, mademoiſelle, en reprenant le ton violent, qui vous faites un triomphe de fouler aux pieds une légion d'amans mépriſés, ſouvenez-vous de la manière dont vous m'avez traité; à genoux, humilié devant vous, comme le plus vil des hommes, à genoux pour implorer votre pitié! Mes ſoumiſſions ont-elles pu toucher votre cœur? Ingrate, orgueilleuſe fille! Cependant je ne vous humilie point : prenez-y garde : je ne penſe point à vous humilier. Mon intention, mademoiſelle, n'eſt que de vous exalter, de vous rendre riche, heureuſe..... mais ſi vous vous obſtinez à me refuſer une main que je vous préſente..... Il voulut porter la mienne à ſa bouche; je la retirai avec dédain. Il s'efforça de me ſaiſir l'autre; je les mis toutes deux derrière moi. Il allongea promptement le cou, pour me dérober un baiſer; mais je retrouvai auſſi-tôt le ſecours de

mes deux mains, pour repouſſer ſon odieuſe tête. Charmante créature! s'écria-t-il d'un air & d'un ton paſſionné; & tout de ſuite me traitant de cruelle, d'orgueilleuſe & d'ingrate, il jura par le ciel que ſi je n'acceptois pas ſur le champ ſa main, il étoit réſolu de m'humilier.

Sortez, dit-il aux trois femmes; de grâce, ſortez. Elle ſera miladi Pollexfen, ou tout ce qu'il lui plaît: laiſſez-moi ſeul avec elle.

Le méchant homme prit la mère & les deux filles pour les conduire à la porte du cabinet. Je jetai les bras autour de celle qui étoit la plus proche de moi; vous ne me quitterez point! m'écriai je avec tranſport: cette maiſon n'eſt-elle pas à vous? Délivrez-moi de ſes cruelles mains, & je jure de partager ma fortune avec votre famille. Il eut la force de me faire quitter celle que je tenois embraſſée. Elles ſortirent toutes trois, forcées en apparence par la violence avec laquelle il les preſſoit, mais d'intelligence peut-être avec lui. Dans mon trouble, je ne laiſſai point de ſaiſir encore la dernière. Je la preſſai, je la conjurai avec de nouvelles inſtances de ne pas m'abandonner; & la voyant prête à ſortir, je voulus m'échapper avec elle. Mais l'indigne perſonnage ſe hâtant de pouſſer la porte, lorſque j'étois à moitié dehors, me heurta la tête avec tant de violence, qu'il me ſortit auſſi-tôt un ruiſ-

ſeau de ſang du nez. Je pouſſai un cri : il parut effrayé : pour moi, je le fus ſi peu, que, me tournant vers lui, je lui demandai s'il étoit ſatisfait, & je le félicitai de m'avoir ôté la vie. Au fond, ma vue s'étoit obſcurcie ; je me ſentois la tête fort peſante, & le bras tout briſé. Cependant, pour ne rien donner à la haine, je dois avouer que ſon intention n'étoit pas de me nuire.

Ma douleur étoit ſi vive, que je parus quelques momens comme hors de moi. Je me jetai ſur la première chaiſe. Ainſi donc vous m'avez tuée, répétai-je. Fort bien ; vous m'avez tuée de votre propre main. Il ne doit rien manquer à votre contentement : & voyant qu'il s'agitoit avec beaucoup de tendreſſe & d'effroi : oui, ajoutai-je, vous pouvez gémir à préſent ſur le ſort d'une malheureuſe fille à qui vous cauſez la mort. Au fond, je me croyois mortellement bleſſée. Je vous pardonne, lui dis-je encore. Appelez ſeulement les dames. Retirez-vous, monſieur, retirez-vous. Que je ne voie ici que des perſonnes de mon ſexe. La tête me tournoit. Mes yeux ne diſtinguoient plus rien, & je perdois tout à fait connoiſſance.

On m'apprit enſuite qu'il avoit été dans la plus affreuſe conſternation. Il avoit fermé la porte en dedans ; & pendant quelques minutes, il n'eut pas aſſez de préſence d'eſprit pour l'ouvrir.

Cependant les femmes, qui entendoient pouſſer des exclamations lugubres, vinrent frapper avec aſſez d'inquiétude. Alors il ſe hâta d'ouvrir, en ſe maudiſſant lui-même. Il les conjura de me donner du ſecours, s'il n'étoit pas trop tard. Elles m'ont dit que la pâleur de la mort étoit répandue ſur mon viſage, & que leurs premiers mouvemens n'avoient été que des lamentations. Mon ſang s'étoit arrêté. Mais le monſtre, n'oubliant pas ſa sûreté au milieu de ſes terreurs, eut l'attention de prendre mon mouchoir ſanglant, dans la crainte qu'il ne ſervît de témoignage contre lui ſi j'étois morte, & paſſa dans l'autre chambre, où il le jeta au feu. Le miniſtre & ſon aſſiſtant étoient au coin du feu, à boire de l'eau-de-vie brûlée. Oh! meſſieurs, leur dit le miſérable, il n'y a rién à faire cette nuit. La demoiſelle n'eſt point en état..... Prenez cette ſomme. Il les pria de ſe retirer, après les avoir payés libéralement.

La jeune fille, de qui j'appris bientôt toutes ces circonſtances, ajouta qu'en ſortant de la chambre, ils avoient offert de demeurer juſqu'au jour, pourvu qu'on fît bon feu, & qu'on ne les laiſsât pas manquer d'eau-de-vie; mais qu'elle leur avoit répondu que j'étois morte, & que leurs ſervices étoient inutiles: ſur quoi, paroiſſant aſſez effrayés, ils avoient dit qu'il étoit tems pour eux

de partir, & qu'ils eſpéroient qu'étant innocens de ma mort, & n'ayant pas eu d'autre intention que de ſervir ſir Hargrave, leurs noms ne ſeroient pas mêlés dans les procédures, quelque choſe qui pût arriver.

En revenant à moi, je me trouvai au milieu des trois femmes, mais couverte d'une ſueur froide, & dans un tremblement auquel je ne pouvois réſiſter. Il n'y avoit pas de feu dans le cabinet. Elle me conduiſirent à la cheminée que les miniſtres venoient de quitter. Elles me placèrent dans un grand fauteuil; car je n'avois pas la force de me ſoutenir; & le ſecours qu'elles me donnèrent, fut de me frotter les tempes avec des liqueurs fortes. Que penſez-vous, ma chère Lucie, du caractère des hommes qui ſont capables de ſe faire un jeu ſi cruel de la ſanté & du bonheur des malheureuſes créatures pour leſquelles ils ſe prétendent remplis d'amour? Je crains de ne jamais redevenir ce que j'étois. Il me reſte des étourdiſſemens & de petites agitations convulſives, qui ne ſont point encore ſans douleur.

La mère & l'ainée des deux filles me quittèrent bientôt, pour rejoindre ſir Hargrave. Je ne puis juger de leurs délibérations, que par les effets qu'elles produiſirent. Mais la jeune ſœur étant demeurée près de moi, répondit à toutes mes queſtions avec de grandes apparences de

franchiſe & de pitié. Après m'avoir dit qu'elle s'étonnoit de me voir refuſer un homme auſſi riche, & d'auſſi bonne mine que ſir Hargrave, elle ajouta que j'étois dans une maiſon où l'on avoit la bonne renommée fort à cœur; que ſa mère ne feroit pas une mauvaiſe action pour toutes les richeſſes du monde, & qu'elle avoit un frère à la douane, qui étoit un des plus honnêtes officiers de cette profeſſion. Elle avoua qu'elle connoiſſoit le nouveau valet que j'avois pris à mon ſervice : & louant beaucoup ſa fidélité pour tous les maîtres qu'il avoit eus avant moi, comme ſi tout le mérite d'un domeſtique conſiſtoit dans une obéiſſance aveugle. M. Wilſon, me dit-elle, étoit un homme fort agréable, qui étoit en état de bien gagner ſa vie, & propre à faire quelque jour un excellent mari. Je reconnus bientôt que la petite innocente étoit amoureuſe de cet infame hypocrite. Elle prit ardemment ſa défenſe. Elle m'aſſura que c'étoit un honnête homme, & que, s'il avoit jamais fait quelque choſe de mal, c'étoit par ordre de ceux qui le payoient pour leur obéir. Ils en répondent, ajouta-t-elle; vous le ſavez bien, mademoiſelle.

Nous fûmes interrompues lorſque j'eſpérois tirer d'autres lumières; car je crois avoir découvert que ce Wilſon eſt ici le principal agent. Mais la fille aînée appela ſa ſœur, & ſir Hargrave parut auſſi-tôt.

Il prit une chaiſe, ſur laquelle il s'aſſit fort près de moi, une jambe paſſée ſur le genou de l'autre, le coude appuyé ſur le même genou, & la tête aſſez penchée pour être ſoutenue par ſa main. Il n'ouvrit point la bouche, mais il ſe mordoit les lèvres. Il me regardoit un moment. Enſuite il jetoit les yeux d'un autre côté. Il les ramenoit ſur moi, & ce jeu fut recommencé cinq ou ſix fois, comme s'il eût roulé quelque idée maligne. Odieux perſonnage, dis-je en moi-même, tremblant de cet étrange ſilence, & m'attendant à quelque nouvelle ſcène. A la fin je me déterminai à lui parler avec autant de douceur qu'il me ſeroit poſſible, dans la crainte de m'attirer d'autres inſultes.

Hé bien, monſieur, avez-vous porté la violence aſſez loin, contre une fille qui ne vous a fait & qui n'a jamais penſé à vous faire aucun mal? Je m'arrêtai. Il ne me répondit point.

Quels tourmens n'avez-vous pas cauſés à M. & madame Reves? Mon cœur en ſaigne pour eux. Je m'arrêtai encore. Il demeura dans le même ſilence.

Je me flatte, monſieur, que vous avez quelque regret des peines que vous m'avez fait ſouffrir, & de celles que vous avez cauſées à mes amis. Je me flatte, monſieur.....

Il m'interrompit par un affreux jurement. Je

fermai la bouche, dans l'idée qu'il continuetoit de parler; mais il n'ajouta rien. Il changea ſeulement de poſture, & ce fut pour reprendre auſſitôt la même.

Les femmes de cette maiſon, monſieur, paroiſſent d'honnêtes gens. Je me flatte que votre deſſein n'a été que de m'effrayer. M'avoir amenée dans un lieu honorable, c'eſt une preuve qu'il n'eſt rien entré dans vos vues.....

Il m'interrompit encore par un violent ſoupir. Je crus qu'il m'alloit répondre..... mais il fit une grimace, il ſecoua la tête, & ce fut pour la baiſſer encore ſur ſa main.

Je vous pardonne, monſieur, tout ce que vous m'avez fait ſouffrir. Mes amis me touchent beaucoup plus..... A la pointe du jour, que je ne crois pas éloignée, je prierai les dames de faire ſavoir à M. Reves.....

Il ſe leva ici bruſquement; miſs Byron, me dit-il, vous êtes une femme, une véritable femme. Il s'arrêta un moment, en portant le poing au front. Je ne ſavois à quoi je devois m'attendre. Miſs Byron, reprit-il, vous êtes la plus fieffée comédienne que j'aie vue de ma vie. Je n'ignorois pas néanmoins, ajouta-t-il, que la meilleure de votre ſexe peut s'évanouir, perdre connoiſſance, quand elle le juge à propos.

Cette cruelle ironie me fit trembler. Il continua

tinua : ſtupide, inſenſé, ridicule, dupe que je ſuis! Je mériterois le feu, pour ma folle crédulité! Mais je vous déclare, miſs Byron..... Il me regarda d'un œil égaré; & comme s'il eût oublié ce qu'il vouloit dire, il fit deux ou trois tours dans la chambre. Être mourante pendant une demi-heure entière, ſe diſoit-il à lui-même; & me tenir tout d'un coup un langage ſi piquant.

Je gardois le plus profond ſilence. Il reprit: malédiction ſur ma folie, pour avoir renvoyé le miniſtre! Je croyois connoître mieux les ruſes des femmes. Cependant comptez, mademoiſelle, que tous vos artifices vous ſeront inutiles. Ce qui ne s'eſt pas fait ici s'achévera dans un autre lieu. J'en jure par le grand dieu du ciel.

Je me mis à pleurer, ſans avoir la force de remuer la langue. Recommencez à perdre connoiſſance, me dit le barbare, un nouvel évanouiſſement vous eſt-il ſi difficile? L'air de ſon viſage répondoit à ſes indignes reproches. Puiſſances du ciel, m'écriai-je, accordez-moi votre protection! Il ne m'adreſſa plus que ces trois mots : votre ſort eſt décidé, mademoiſelle; & ſur le champ il appela une ſervante, qui entra auſſi-tôt avec un capuchon à la main. Elle lui dit à l'oreille quelques mots dont il parut ſatisfait. Lorſqu'elle fut ſortie, il s'approcha de moi avec

le capuchon. Je treſſaillis, je tremblai; & me ſentant prête à tomber, je ſaiſis le dos d'une chaiſe pour me ſoutenir. Votre ſort eſt décidé, répéta-t-il d'un ton ferme. Mettez cette coiffe, mettez-la; & les évanouiſſemens viendront quand vous les jugerez néceſſaires.

Au nom de dieu! ſir Hargrave.

Au nom de dieu! miſs Byron. Je connois des lieux plus ſûrs que celui-ci, où j'aurai peut-être un peu plus de pouvoir ſur vous. Encore une fois, mettez cette coiffe. Votre complaiſance peut tourner encore à votre avantage.

J'élevai la voix pour appeler les femmes. Il me répondit qu'elles avoient diſparu; & lui-même appela deux de ſes gens, qui accoururent à ſon ordre. Cet vue augmentant mes frayeurs, je criai encore, auſſi haut que ma foibleſſe me le permettoit; mais, ne pouvant me ſouvenir du nom des femmes, je ne prononçai que madame... miſs..... avec trop peu de force pour me faire entendre de bien loin. Cependant l'aînée des filles fut amenée par mes cris. O chère miſs, lui dis-je, en reprenant haleine, quel bonheur pour moi de vous revoir! Et pour moi auſſi, dit le monſtre. Il pria la jeune fille de me mettre le capuchon. Pourquoi? m'écriai-je. Que veut-on faire de moi? Je refuſai abſolument de le prendre; mais le ſauvage, paſſant les bras autour des miens, me

les ſerra ſi fort, dans l'endroit même où j'avois ſenti la plus vive douleur, que je ne pus retenir un grand cri; & la jeune fille profita de cette facilité pour me mettre le capuchon ſur la tête.

A préſent, miſs Byron, me dit mon tyran, ſoyez tranquille, faites la furieuſe, ou recourez à vos évanouiſſemens, tout m'eſt égal; & le dernier ſeroit le plus utile à mes vues. Miſs, donnez les ordres, dit-il à la jeune fille. Elle ſortit avec une chandelle à la main. Pendant ſon abſence, il appela un de ſes laquais, qui parut avec un manteau rouge ſous le bras. Le barbare maître prit le manteau entre ſes mains, & renvoya tous ſes gens, après leur avoir nommé leurs poſtes. Ma chère vie, me dit-il alors, avec un ſourire dans lequel je crus remarquer un air inſultant, vous êtes maîtreſſe de votre ſort, ſi vous ne faites difficulté de rien. Il jeta le manteau autour de moi. Je m'abandonnai aux larmes & aux prières les plus touchantes. Je voulus me jeter à ſes genoux; mais le tigre, comme M. Greville l'a nommé juſtement, ne fit aucune attention à moi. Il tourna tous ſes ſoins à m'envelopper dans le manteau; & me traînant par la main, il me força de le ſuivre juſqu'à la porte de la rue. J'y trouvai attendue par un carroſſe à ſix chevaux, & la fille aînée étoit ſur le ſeuil avec ſa chandelle. Je la conjurai d'al-

der à me retenir. J'appelai à haute voix ſa mère & ſa ſœur. Je demandai en grâce qu'il me fût permis de dire quatre mots ſeulement à la mère; mais il ne parut perſonne; &, malgré mes prières, mes efforts & toute ma réſiſtance, je fus enlevée dans la voiture.

Je remarquai pluſieurs hommes à cheval; entre leſquels je crus reconnoître mon infame Wilſon; & la ſuite prouva que je ne m'étois pas trompée. Sir Hargrave lui dit, en montant après moi: vous ſavez ce que vous aurez à répondre ſi vous rencontrez des impertinens.

Mes cris avoient recommencé, en me voyant prendre bruſquement par le milieu du corps, & jeter dans le carroſſe avec la même rudeſſe. Ils augmentèrent, lorſque je vis mon raviſſeur aſſis près de moi. Le cruel me dit: criez, criez à votre aiſe, mademoiſelle. Il eut la baſſeſſe de me contrefaire, en imitant le bêlement d'une brebis. Ne l'auriez-vous pas étranglé de vos propres mains, ma chère Lucie? Après cette inſulte, il ajouta d'un ton triomphant: je ſuis donc maître abſolu de miſs Byron! Mais voyant que je ne ceſſois pas de crier, il mit ſa main devant ma bouche, avec tant de violence qu'il me fit mordre pluſieurs fois mes lèvres. Le cocher, qui avoit ſans doute ſes inſtructions, n'attendit pas d'autre

brdre pour toucher ; & voilà votre Henriette en pleine marche.

COMME nous avions à ſuivre une rue aſſez longue, la vue des maiſons que j'apperçevois dans les ténèbres, me fit crier deux ou trois fois au ſecours. Mais, ſousprétexte de me garantir du froid, ſir Hargrave me lia un mouchoir autour de la tête, & m'en couvrit entièrement le viſage, le front & la bouche. Il m'enveloppa plus ſoigneuſement que jamais dans le manteau ; avec l'attention, pendant ce travail, de me preſſer les bras de tout le poids de ſon corps, pour m'ôter le mouvement des mains ; & lorſqu'il m'eut garottée à ſon gré, il me les prit toutes deux dans ſa main gauche, tandis que de la droite, qu'il me paſſa autour de la ceinture, il me tint ferme ſur le ſiége. Ainſi, à la réſerve d'un peu d'ouverture, dont j'étois quelquefois redevable aux mouvemens de ma tête, j'avois la vue tout-à-fait bouchée.

Mais dans un autre village, ſur la route, où le bruit que je crus entendre me fit pouſſer des cris & faire un nouvel effort pour dégager mes mains la voiture s'arrêta, & j'entendis clairement pluſieurs voix autour de nous. Quelle eſpérance n'en conçus-je point ! Mais hélas ! elle dura peu. Un de ſes gens, je crois que ce fut Wilſon,

répondit pour tous les autres, que c'étoit leur maître qui ramenoit sa femme de Londres, d'où il avoit eu beaucoup de peine à la tirer de certaines intrigues. C'est le meilleur de tous les maris, ajouta le vil imposteur, comme notre maîtresse, pour l'avouer librement, est la plus méchante de toutes les femmes. Je poussai encore un cri. Oui, oui, dit un des étrangers, crie tant qu'il te plaira, si tu es si méchante. C'est ton pauvre mari qu'il faut plaindre. Et le carrosse se remit en marche aussi-tôt. Mon cruel geolier fit un éclat de rire, en me fessant par le milieu du corps. Entendez-vous de qui l'on parle? me dit-il: c'est de vous, ma chère; vous êtes la méchante femme. Il se remit à rire; & s'applaudissant de ses inventions, il défia Greville, Orme, Fenwick, & tous les jaloux. La charmante histoire, ajouta-t-il, que nous aurons à raconter, ma chère Byron, lorsque vous serez revenue de toutes vos craintes!

La connoissance faillit de m'abandonner plusieurs fois. Je demandai en grâce un peu d'air; & lorsque nous fûmes dans une route ouverte, éloignés apparemment de la vue de tout le monde, il daigna baisser le mouchoir qui me couvroit les yeux; mais il ne cessa point de le tenir sur ma bouche: de sorte qu'à l'exception de quelques momens, où les efforts que je fai-

fois, en secouant la tête, me dégageoient un peu les lèvres, je ne pouvois articuler un seul mot. Il m'en reste encore une douleur assez vive des deux côtés du cou.

Les stores étoient presque toujours baissés, & j'étois avertie du voisinage des maisons, par le soin qu'il avoit de renouveler ses cruelles précautions pour m'ôter la voix & la vue. Un peu avant la rencontre de mon libérateur, le bruit du pavé m'ayant fait connoître que j'étois dans une ville, je dégageai assez promptement une de mes mains pour écarter le mouchoir dont j'étois bandée; & je poussai un fort grand cri. Mais il eut la barbarie de m'enfoncer aussi-tôt son propre mouchoir dans la bouche, jusqu'à me faire craindre d'en être étouffée; & je me sens encore de cette violence, & d'un grand nombre d'autres.

A la vérité, il me faisoit quelquefois des excuses de la dureté à laquelle il se prétendoit forcé par mon invincible obstination. Le grand malheur pour moi, me disoit-il, de devenir la femme d'un homme tel que lui. Il faut vous y résoudre, répétoit-il plusieurs fois, ou à quelque chose de pis. Toute votre résistance est vaine; & le ciel me punisse, si je ne suis pas vengé de l'embarras que vous me causez! Vous ne garderez pas de mesures avec moi, miss Byron: que je meure, si

j'en garde avec vous! Je ne doutois pas de ſa méchanceté. Son amour n'avoit aucune tendreſſe. Comment aurois-je pu conſentir, par la moindre complaiſance, à des traitemens ſi barbares, & de la part d'un homme ſi odieux? Quelle baſſeſſe auroit été la mienne, ſi j'avois été capable d'une lâche compoſition, c'eſt-à-dire, d'oublier ce que je me devois à moi-même.

Dans un autre lieu, où je crus reconnoître, par le mouvement du carroſſe, que nous marchions dans un chemin rude & inégal, il quitta mes mains, pour me demander la paix, & pour m'offrir de me laiſſer la vue libre, pendant le reſte de la route, ſi je voulois ceſſer de crier. Mais je lui déclarai que je ne donnerois pas cette eſpèce d'approbation à ſes violences. La voiture ne laiſſa point de s'arrêter. Un de ſes gens parut à la portière, & mit entre les mains de ſon maître un petit panier, qui contenoit quelques rafraîchiſſemens. Je fus vivement ſollicitée de prendre ce qui ſeroit de mon goût; mais l'appétit me manquoit autant que la volonté. Je répondis que le repas que j'avois fait la veille, ſeroit vraiſemblablement le dernier de ma vie. Pour lui, il mangea d'un air fort libre, en continuant de m'inſulter par des railleries. Le peu de jour qu'il m'accorda, me fit remarquer que j'étois dans un lieu fort déſert, & même éloigné

du grand chemin, autant que j'en pus juger par les apparences. Je ne m'informai point du terme de mon voyage. S'il me reſtoit quelqu'eſpérance de m'échapper, c'étoit en traverſant quelque ville: mais il m'en reſtoit peu; & je prévoyois que dans quelque lieu que je fuſſe menée, ce ſeroit pour y eſſuyer de nouvelles perſécutions. J'étois réſolue de ſouffrir plutôt la mort que d'accepter ſa main. Mais ma plus grande crainte étoit de tomber dans mes évanouiſſemens; & je répondois le moins qu'il m'étoit poſſible à ſes barbares inſultes, pour conſerver le peu de force que je me ſentois encore. Avant que de ſe remettre en marche, il me dit que mon obſtination le forçoit d'en revenir à la contrainte; & prenant le mouchoir pour me bander les yeux, il tenta de me prendre deux ou trois baiſers. Je le repouſſai avec indignation. Vous êtes un barbare, lui dis-je, dans l'amertume de mes ſentimens. J'ai le malheur d'être en votre pouvoir. Votre injurieux traitement pourra vous coûter cher; & tendant la tête au mouchoir: vous m'avez rendu la vie odieuſe, ajoutai-je; je me prête volontiers à tout ce qui peut en hâter la fin. Deux ruiſſeaux de larmes couloient ſur mes joues. Je me ſentois réellement défaillir. L'impitoyable tyran remit le mouchoir ſur ma bouche & ſur mes yeux. Il m'enveloppa dans ſe manteau avec

de nouvelles précautions. Il reprit mes deux mains dans les siennes, & je souffris tout sans la moindre résistance.

Le carrosse n'avoit pas marché plus d'un quart-d'heure, lorsqu'il fut arrêté par une dispute entre le cocher de sir Hargrave, & celui d'une autre voiture à six chevaux. Dans l'état où j'étois, je ne pus deviner tout d'un coup d'où venoit le bruit; mais sir Hargrave ayant mis la tête à la portière, je trouvai le moyen de dégager une de mes mains. J'entendis la voix d'un homme qui donnoit ordre à son cocher de faire passage. Aussi tôt de la main que j'avois libre, j'écartai le mouchoir de ma bouche, je le levai de dessus mes yeux, & je criai de toute ma force: au secours, au secours! La même voix, qui se trouva heureusement celle de mon libérateur, défendit au cocher de sir Hargrave d'avancer, & sir Hargrave lui commanda, au contraire, avec des juremens & des imprécations terribles, de toucher malgré toutes les oppositions. L'étranger, parlant alors à mon ravisseur, le nomma par son nom, & lui reprocha de s'être engagé dans une mauvaise entreprise. Ce misérable répondit que c'étoit sa femme, dont il avoit jugé à propos de s'assurer, après l'avoir surprise dans le crime, horrible invention, & prête à fuir d'une maisonnette avec son adultère. Il leur le moyen dont j'étois con-

verte, pour donner en preuve la vue de mes habits. Non, non, non ! m'écriai-je cinq ou six fois : mon trouble m'ôtant la faculté de parler, j'étendis les deux mains pour demander de la protection & de la pitié. Le méchant homme s'efforça de remettre sur ma bouche le mouchoir lié, que j'avois baissé sous mon menton, & me dit brutalement quelques injures grossières. Mais l'étranger, ne se payant point de l'explication qu'on lui avoit donnée, voulut m'entendre moi-même, & malgré la rage de sir Hargrave, qui lui demanda d'un air méprisant qui il étoit, avec de furieuses menaces, il me demanda s'il étoit vrai que je fusse sa femme ? O ! non, non, c'est tout ce que je pus répondre. J'avoue qu'encouragée par la physionomie de mon libérateur, je n'aurois pas balancé, dès ce moment, à me jeter entre ses bras, quoique, dans toute autre occasion, j'eusse pu m'effrayer de son âge. Il auroit été bien malheureux que je ne fusse sortie des mains d'un monstre, que pour retomber dans celles d'un autre, & qu'un second Hargrave eût abusé du nom sacré de protecteur, en joignant à ce crime celui de trahir ma confiance. Mais quelque nouveau malheur que j'eusse à redouter, le péril présent étoit le seul qui m'occupoit.

Vous concevrez mieux que je ne puis l'exprí-

mer, la terreur dont je fus saisie, lorsque sir Hargrave, ayant tiré l'épée, en pousſa un coup terrible à mon défenseur, avec des termes qui durent me faire juger que le coup avoit porté; car le passage étoit fermé à ma vue de ce côté-là. Mais aussi, lorsque je vis mon tyran enlevé par une main victorieuse, & jeté hors de la portière, avec tant de force, que la voiture en trembla, je fus prête à m'évanouir de joie, comme j'avois failli de mourir de terreur. Je m'étois dégagée du manteau, & j'avois délié le mouchoir. Sir Charles Grandisson me prit dans ses bras, & me porta dans son carrosse; je n'étois point en état de marcher. Les juremens, les imprécations & les menaces de sir Hargrave se faisoient entendre. Ne le craignez plus, me dit sir Charles; ne faites pas d'attention à lui, Mademoiselle. Il recommanda au cocher de prendre garde à son maître, qui étoit embarrassé sous une roue de derrière; & m'ayant placée dans son carrosse, il en ferma aussi-tôt la portière sur moi. Son occupation, pendant quelques momens, fut d'observer les lieux autour de nous. Ensuite, ayant chargé un de ses gens d'apprendre à sir Hargrave qui il étoit, il revint à moi.

Il me trouva au fond du carrosse, où j'étois tombée, sans le savoir, autant de foiblesse que d'épouvante. Il me releva. Il s'efforça de me ras-

ſurer, avec la tendreſſe d'un frère; & s'aſſeyant près de moi, il donna ordre à ſon cocher de retourner à Colnebroke. La curioſité ne lui fit faire aucune queſtion; mais, pour relever mes eſprits, il me dit, du ton le plus obligeant, qu'il alloit me confier aux ſoins d'une de ſes ſœurs, dont il me garantiſſoit la prudence & la vertu, après quoi il continueroit ſon voyage à Londres. Quelle douceur ne trouvai-je point, dans la route, à me voir ſoutenue par un de ſes bras, en comparaiſon de ceux du perfide Hargrave?

M. Reves vous a fait le portrait de la divine ſœur. O ma chère Lucie! ce ſont deux anges.

Vous ne vous plaindrez point que je ne vous aie pas fait un aſſez long détail de mes infortunes & de ma délivrance. Je vous promets d'autres explications ſur cet excellent frère & ſur ſa ſœur, lorſque mes forces ſeront un peu raffermies. Mais que vous dirai-je de ma reconnoiſſance? J'en ſuis ſi pénétrée, que devant eux, elle ne peut s'exprimer que par mon ſilence. Mes regards néanmoins ſervent d'interprètes à mon cœur. Le reſpect ſe mêle à la reconnoiſſance. Cependant il y a quelque choſe de ſi doux, de ſi aiſé dans les manières de l'un & de l'autre! O chère Lucie! ſi je ne ſentois pas que ma vénération eſt égale pour la ſœur & pour le frère; ſi je ne trouvois pas, après toutes mes réflexions,

que cette aimable ſœur m'eſt devenue auſſi chère par la tendreſſe de ſes ſoins, que ſon frère par l'heureux effet de ſon courage, qui emporte, comme vous le jugerez bien, un peu de crainte avec l'eſtime; en un mot, que j'aime la ſœur & que je révère le frère; j'avoue que je ſerois effrayée de ma reconnoiſſance.

Ma lettre devient trop longue, & je me ſens fatiguée d'avoir écrit ſi long-tems. O mes chers amis! mes chers parens! c'eſt à vos ardentes prières, à votre incomparable affection, que j'attribue le bonheur de ma délivrance. Peut-être ne le méritois-je pas, après la témérité qui m'a conduite au plus ridicule de tous les ſpectacles, vêtue comme une folle, que j'ai dû paroître, & volontairement expoſée à toutes les ſuites de mon aveugle imprudence! Combien de fois, pendant le cours de ma diſgrâce, & même après ſon heureuſe fin, n'ai-je pas tourné les yeux ſur moi, & ne les ai-je pas détournés, avec une honte & un dégoût qui n'ont pas été la plus légère partie de ma punition? Auſſi, ma chère, ai-je dit adieu aux maſcarades pour jamais.

Il me ſemble que cette fâcheuſe aventure ne doit être communiquée à perſonne, ſans une véritable néceſſité. Que ſur-tout M. Greville & M. Fenwick n'en ſoient point informés. Il n'y a que trop d'apparence qu'ils chercheroient ſir Har-

grave, particulièrement M. Greville, ne fût-ce que dans la vue de faire éclater les prétentions qu'il a ſur moi. Je ſerois extrêmement affligée d'être l'occaſion de quelque nouvel événement, d'autant plus que juſqu'à préſent, j'ai lieu de croire qu'une aventure ſi choquante ne s'eſt pas malheureuſement terminée. Que l'odieux perſonnage demeure tranquille & content, s'il le veut, de lui-même. L'unique ſatisfaction que je déſire, eſt de ne le revoir jamais.

M. Reves vous envoie, ſous mon enveloppe, une lettre de mon libérateur, qui porte ſon explication avec elle. Adieu, ma très-chère Lucie.

LETTRE XXII.

M. GRANDISSON, à M. REVES.

A Cantorbery, 22 Février.

JE reçois à ce moment, monſieur; une fort longue lettre de votre malheureux Wilſon, qu'il m'adreſſe, dit-il, plutôt qu'à vous, parce qu'il appréhende que vous ne lui pardonniez jamais; & qu'il eſpère de moi, qu'en faveur de ſon repentir, qui lui paroît bien prouvé par ſa confeſſion volontaire, je m'efforcerai de vous engager à ne le pas commettre avec la juſtice. Je ne pré-

tends point juger de ſa bonne foi. Cependant ſes aveux paroiſſent ingénus, & rien ne l'obligeoit de les confier au papier. Comme je préſume que votre intention n'eſt pas de faire éclater, par des pourſuites ouvertes, un attentat qui eſt demeuré ſans effet, la bonté que vous aurez de faire ſavoir à la ſœur de ce miſérable, que ſon frère peut exécuter librement ſes bonnes réſolutions, ſi ſa lettre eſt ſincère, ſervira peut-être à le ramener tout-à-fait d'un train de vie qui peut, non-ſeulement le conduire lui-même à une fin funeſte, mais devenir fatal à une quantité d'honnêtes gens par les ſuites de ſon déſeſpoir.

On reconnoît au ſeul tour de ſa lettre, quand nous n'en aurions point d'autres preuves, qu'il eſt capable de faire beaucoup de mal. Il avoue que depuis ſa première jeuneſſe ſon malheur l'a fait tomber en de fort mauvaiſes mains, ſans quoi ſes qualités naturelles auroient pu les rendre utile à la ſociété. Il s'étend ſur l'hiſtoire de différens maîtres qu'il a ſervis, & ſur les odieux excès dans leſquels il s'eſt engagé pour leur plaire. Mais rien n'approche de la peinture qu'il me fait d'un Bagenhall de Reading, & d'un juif de Londres, nommé *Merceda*, deux inſignes ſcélérats, s'il faut l'en croire, qui, l'ayant exercé long-tems à toutes ſortes de déſordres, l'ont recommandé à ſir Hargrave pour les mêmes ſervices.

ſervices. Il me donne le détail de la noire entrepriſe dont il avoit pris la direction. Outre la faveur de ſon nouveau maître, il avoit pour motif l'eſpoir d'épouſer une jeune fille de Padington, dont il avoit engagé la mère à prêter ſa maiſon & ſon ſecours à ſir Hargrave, ſous promeſſe d'une ſomme conſidérable, qui devoit ſervir de dot à ſa fille. Mais il ajoute que c'étoit dans des vues honorables, & que madame Aubery, dont il eſpéroit de ſe voir le gendre, n'eſt pas capable de ſe prêter à la moindre indécence. Soit crainte, ou remors, il parle avec horreur des égaremens de ſa vie. Il proteſte que ne penſant plus qu'à vivre en honnête homme, il mourra plutôt de faim que de rentrer au ſervice des maîtres que j'ai nommés; & pour ne me laiſſer aucun doute de ſes ſentimens, il m'aſſure que dans la rencontre de Honſlow, c'eſt lui qui empêcha ſes deux compagnons de faire feu ſur moi. Ma vie, dit-il, eſt encore menacée.

Je le diſpenſe de l'inquiétude qu'il a pour ma ſûreté: mais je conſidère qu'il eſt jeune, & capable encore d'être ramené à de bons principes; que ſa réformation diminueroit le nombre des libertins, augmenteroit celui des perſonnes utiles: & qui ſait ſur combien de caractères de la même trempe ſon exemple peut influer, pour le mal ou pour le bien? S'il épouſe la jeune fille

qu'il recherche, & dont on n'accuſe point les mœurs, votre bonté, monſieur, ne peut-elle pas gagner une famille entière à la vertu?

Son crime dès qu'on le ſuppoſe ſans ſuccès, ne ſauroit paſſer pour un crime capital; & mettant à part l'utilité qu'on peut tirer de ſon témoignage, ſi l'on en venoit à des pourſuites légales, il me ſemble qu'on en doit eſpérer un autre avantage; le plus méchant maître ne pouvant exécuter ſes noirs deſſeins ſans l'aſſiſtance d'un mauvais domeſtique, quel nid de vipères ne peut-on pas diſſiper tout d'un coup, ou réduire du moins à l'impuiſſance, en privant les trois perſonnages que j'ai nommés, du ſecours d'un tel miniſtre? Quand on a du bien à perdre & des apparences à ſauver, on prend quelquefois le parti de l'honnêteté, plutôt que de s'abandonner à des agens d'une fidélité ſi ſuſpecte.

Ayez la bonté, monſieur, de faire agréer mon reſpect à madame Reves & à notre charmante pupille: vous voyez que j'ai des prétentions comme vous, à l'honneur d'une ſi glorieuſe alliance. Je m'imagine que cette chère miſs eſt tout-à-fait rétablie. Croyez-moi, monſieur, votre, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XXIII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Vendredi, 24 Février.

MONSIEUR Reves s'eſt hâté de faire dire à la ſœur de ce Wilſon, que ſon frère peut s'appliquer à quelque choſe d'honnête, ſans craindre le moindre obſtacle de notre part. On eſt réſolu ici de ſe conduire par les avis de mon libérateur! Quelle lettre que celle de Wilſon! car ſir Charles avoit joint l'original à la ſienne. Quels hommes il y a dans le monde! Nous en avons vu des exemples dans nos lectures; mais je ne me ſerois pas crue menacée d'avoir jamais rien à démêler avec eux.

Nous ſommes plus inquiets que ſir Charles, ſur l'avertiſſement qui regarde ſa vie. M. Reves a ſu, de divers côtés, que ſir Hargrave ne demeurera point tranquille; & qu'il roule mille projets de vengeance. Pourquoi ſuis-je revenue à Londres?

On m'apporte un paquet de lettres, où je reconnois la main de mes parens, de mes amis, & de tout ce que j'ai de cher au monde. Que je vais prendre de plaiſir à leurs félicitations!

Doux momens, que j'ai donnés à la plus déli-

cieuſe lecture ! Mais vous, ma chère, qui m'écrivez ordinairement pour toute la famille, comme tout ce que j'écris eſt ſous votre nom ; avec quelle tendreſſe & quel art vous réuniſſez tous les ſentimens qui ſont répandus dans cinq ou ſix lettres ! Où trouverai-je des termes pour exprimer tous les miens ?

Vous me demandez donc une peinture particulière du caractère & de la figure de ſir Charles Grandiſſon, & de ſon aimable ſœur. Étoit-il beſoin de me faire cette demande ? & comment avez-vous pu vous imaginer qu'après avoir employé ma plume à vous tracer le portrait de tant de perſonnes qui ne méritoient pas d'être tirées du rang commun des mortels, je fuſſe capable d'en oublier deux qui ſont l'ornement de leur ſiècle, & même celui de la nature humaine ? Vous ne doutez pas, dites-vous, que ſi j'entreprends leur éloge, la chaleur de ma reconnoiſſance n'élève mon ſtyle juſqu'au ſublime ; & vous prévoyez qu'il faudra réduire à de juſtes bornes toutes les belles choſes auxquelles M. Reves vous a déjà préparée. Peut-être ne vous trompez-vous pas dans cette attente ; car on me reproche, il y a long-tems, un peu d'enthouſiaſme dans ma reconnoiſſance. Cependant, ſi vous trouvez en effet que je m'emporte au-delà des bornes, n'attribuez mes excès qu'à cette cauſe.

Commencerai-je par le frère, ou par la sœur? Vous me menacez de votre pénétration; ah! chère Lucie, comptez que je vous entends. Mais soyez sûre que je ne me connois pas d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance.

Vous m'embarrassez néanmoins; car je suis persuadée que si je commence par le frère, vous vous joindrez à mon oncle, pour vous écrier, en secouant la tête: ah! chère Henriette! Et si je commence par la sœur, ne direz-vous pas que je réserve mon sujet chéri pour le dernier? Il est bien difficile d'éviter la censure, entre des juges qui veulent prendre absolument la qualité de censeurs. Mais soyez aussi pénétrante qu'il vous plaira, ma chère Lucie; je vous réponds que cette crainte n'imposera pas la moindre réserve à mon cœur, & que ma plume lui sera fidelle. Qu'ai-je à redouter, dans la confiance où je suis que les traits de mes amis ne peuvent me porter que des coups utiles & salutaires?

Miss Grandisson, car ma plume commence d'elle-même par la sœur, quelque finesse que ma Lucie veuille y entendre; miss Grandisson est âgée d'environ vingt-quatre ans. Sa taille est noble, & parfaitement bien prise. Elle a de la dignité dans le port, de grands yeux noirs fort pénétrans, dont elle fait ce qu'elle veut, & qui s'attirent la première attention dans sa physio-

ne manque point d'éducation pour une fille de cet ordre, m'a dit en confidence que ſa maîtreſſe avoit deux humbles adorateurs. Mon étonnement eſt qu'elle n'en ait pas deux douzaines. L'un eſt le chevalier Watkins, qui a des biens immenſes; & l'autre, milord G..... fils du comte de G..... Mais il ne paroît pas, juſqu'à préſent, que ſon inclination ſe ſoit déclarée pour l'un ou l'autre.

Telles ſont les qualités qui font de miſs Charlotte Grandiſſon une des plus charmantes perſonnes du monde. Je ſerai trop heureuſe, ſi, lorſque nous nous connoîtrons mieux, je parois la moitié auſſi aimable à ſes yeux qu'elle l'eſt aux miens. N'en ſoyez point jalouſe, chère Lucie; j'ai le cœur aſſez ſpacieu xpour y donner place à cinq ou ſix tendres amies de mon ſexe; oui, ma chère, quand vous y ſuppoſeriez des affections d'un autre ordre, celle même que je devrois à un mari de mon choix, ſi je me déterminois enfin pour le mariage, n'y feroit jamais tort à l'amitié.

Venons au frère, à mon généreux libérateur. Vous m'avez prévenue, chère Lucie, ſur ce que j'ai à redouter de votre pénétration. Je ſuis perſuadée que vous vous attendez à jouir du tumulte de mon cœur, dans le portrait que je vais faire d'un homme à qui j'ai tant d'obligations. Que direz-vous, ſi votre attente eſt trompée, & ſi je ne laiſſe pas néanmoins de rendre juſtice à de

perfections auxquelles je n'ai jamais rien connu d'égal? Que direz-vous, ſi dans cet homme, dont j'admire le mérite, je trouve quelques défauts que je n'ai pas remarqués dans ſa ſœur? Orgueilleuſe Henriette! crois-je vous entendre dire : continuez votre récit; & laiſſez-nous le ſoin de vous pénétrer; prenez garde même que ces défauts, que vous prétendez découvrir, ne ſoient une couleur qui ſerve à trahir vos ſentimens. Je vous rends grâce de l'avis, ma chère; mais il ne me ſera d'aucune utilité. Ma plume ſuivra les inſpirations de mon cœur; & s'il eſt auſſi honnête pour moi, que j'oſe dire qu'il l'eſt pour tout le monde, je n'ai rien à craindre, ni de votre pénétration, ni de celle de mon oncle Selby, qui eſt encore plus redoutable.

Si vous voulez connoître le chevalier Grandiſſon du côté de la figure, c'eſt réellement un très-bel homme. Sa taille eſt au-deſſus de la médiocre, & d'une parfaite proportion. Son viſage forme un bel ovale, qui offre toutes les apparences d'une ſanté floriſſante, & confirmée par l'exercice. Il auroit eu naturellement le teint trop délicat pour un homme; mais on s'apperçoit qu'il l'a peu ménagé, & qu'il ſe ſent d'un air plus chaud que celui du nord. Auſſi ne s'eſt-il pas contenté de faire le tour de l'Europe. Il a viſité

quelques parties de l'Aſie & de l'Afrique, particulièrement l'Egypte.

Je ne ſais de quel beſoin il eſt pour un homme d'avoir les dents & la bouche auſſi belles que le chevalier Grandiſſon pourroit s'en vanter, s'il étoit capable de cette vanité.

Il a dans l'aſpect quelque choſe de grand & de noble, qui annonce un homme de diſtinction. Si la bonne mine étoit un titre pour le trône, ſir Charles Grandiſſon auroit peu de concurrens. Ses yeux..... en vérité, ma chère Lucie, on voit briller, s'il eſt poſſible, plus de nobleſſe & d'eſprit dans ſes yeux que dans ceux de ſa ſœur. De grâce, point de ſubtilités, mon cher oncle. Vous ſavez tous que j'attache peu de prix à la beauté d'un homme. Cependant cet air de grandeur eſt accompagné de tant d'ouverture & d'aiſance dans les manières, qu'il ne s'attire pas moins d'affection que de reſpect. Perſonne n'eſt plus acceſſible : ſa ſœur dit qu'il eſt toujours le premier à bannir les défiances & les réſerves qui accompagnent ordinairement les nouvelles connoiſſances. Ce rôle eſt facile pour lui, car dans tout ce qu'il dit & ce qu'il fait, il eſt ſûr de plaire. Je n'exagère point, ma chère Lucie; ſecouez la tête autant qu'il vous plaira. En un mot, cet air libre & poli qui lui eſt comme naturel, non-ſeulement

dans ſon langage & dans toutes ſes actions, mais dans ſa manière de ſe mettre, où le bon goût domine toujours ſans aucune eſpèce de ſingularité, le feroit regarder comme un des plus agréables hommes du monde, quand il ne ſeroit pas diſtingué par tant d'autres avantages.

Sir Charles Grandiſſon n'a pas perdu ſon tems dans ſes voyages. Sa ſœur a dit à M. Reves, qu'il ne ſe marieroit pas ſans faire un grand nombre de malheureuſes; & réellement, ma chère, il a trop d'avantages perſonnels pour la tranquillité d'une femme qui prendroit des ſentimens particuliers pour lui. Le foible, preſque général de notre ſexe, eſt pour les hommes d'une figure éclatante; la raiſon des femmes ſe laiſſe gouverner par les yeux. Je ſais que vous me recommanderez ici de ne pas groſſir le nombre de ces imprudentes. Votre conſeil, chère Lucie, ne ſera pas négligé.

Le caractère ſenſé de ſir Charles n'eſt pas ſujet à des caprices ou des inégalités d'humeur. Il eſt ſupérieur aux diſputes qui n'ont que des bagatelles pour objet. Il l'eſt encore plus aux fauſſes complaiſances qui pourroient engager la conſcience ou l'honneur. Miſs Grandiſſon me diſoit un jour, en parlant de ſon frère : ce n'eſt pas ſa bonne mine, ni ſa naiſſance, ni ſon bien, qui le rendent cher à ceux qui le connoiſſent; c'eſt le plus parfait aſſemblage de toutes les

qualités qui forment eſſentiellement l'honnête homme. Elle me diſoit, une autre fois, que la règle de ſa vie étoit dans ſon propre cœur; & que, malgré le bonheur qu'il avoit de plaire à tout le monde, il ne mettoit le jugement, ou l'approbation d'autrui qu'au ſecond rang. En un mot, mon frère, ajouta-t-elle, & ce nom ſembloit lui cauſer une ſorte de fierté, n'eſt pas capable de ſe laiſſer éblouir par une fauſſe gloire, ni refroidir par une fauſſe honte. Il nomme ces deux erreurs, les grands pièges de la vertu. Quel homme, chère Lucie! quelle ſublimité d'ame! Et quelle femme, que celle qui eſt capable de faire toutes ces diſtinctions entre les grandes qualités de ſon frère! Mais que ſuis-je, moi, ſi je me compare à l'un ou à l'autre? Cependant j'ai mes admirateurs. La plus défectueuſe créature a peut-être les ſiens parmi ſes inférieurs. Un peu de bon ſens devroit nous rappeler à ces utiles comparaiſons; & ne ſuffit-il pas de lever les yeux au-deſſus de nous pour obtenir la grâce de l'humilité?

Cependant il me ſemble, ma chère, que ſir Charles n'eſt pas auſſi indépendant de l'opinion d'autrui, que ſa ſœur ſe l'imagine lorſqu'elle aſſure que la règle de ſa vie eſt dans ſon propre cœur. Premièrement, il n'eſt pas ennemi des modes. Il les ſuit, quoiqu'à la vérité ſans affecta-

tion; mais il eſt toujours mis richement, & ſa noble phyſionomie en tire un nouveau luſtre. La vivacité qui éclate dans ſes yeux, ſemble ſe communiquer à toute ſa figure. Jenny m'a dit en ſecret, qu'il porte l'admiration fort loin pour les belles femmes. Ses équipages ſont d'un goût recherché, qui vient moins de l'amour du faſte, que d'une ſorte d'émulation qu'il veut inſpirer, ou dont il eſt aſſez rempli lui-même, pour ne vouloir céder à perſonne. On le voit rarement voyager ſans une ſuite nombreuſe; &, ce qui paroît ſentir un peu la ſingularité dans un équipage d'homme, jamais ſes chevaux n'ont la queue coupée. Elle eſt liée ſimplement, lorſqu'il eſt en marche, comme j'eus l'occaſion de le remarquer en revenant à Londres. Vous voyez, ma chère, que je lui cherche des foibles, du moins dans l'extérieur, ne fût-ce que pour vous paroître impartiale, malgré la reconnoiſſance & la vénération que je lui dois. Mais s'il juge que le but de la nature, en donnant des queues à ces nobles animaux, n'a pas moins été de leur fournir une défenſe contre d'importuns inſectes, que d'ajouter un ornement à leur beauté; & s'il n'a pas d'autre vue que de les ſoulager, comme ſes gens même l'ont dit à M. Reves; croyez-vous, ma chère, que ce motif mérite quelque blâme, & que l'humanité, dans un exemple de cette nature,

ne marque point ce qu'on peut attendre du même cœur dans les grandes occasions?

Avec l'air vif & galant, avec tout l'éclat que je vous ai représenté dans sir Charles, vous jugerez aisément que, sans un effroi mortel, sans la crainte du traitement dont je me croyois menacée, & si j'avois eu le moindre espoir d'une autre protection, je n'aurois pas imité l'oiseau poursuivi par un vautour, suivant la comparaison de sir Charles, que M. Reves m'a répétée, & qui me paroît exprimer assez tendrement ma situation; mais qui me laisse quelque embarras lorsque je m'en rappelle les fâcheuses circonstances. En vérité, ma chère, j'ai peine encore à ne pas baisser la vue au souvenir de la figure que j'ai dû faire en habits de bal, les bras autour du cou d'un jeune homme..... Trouvez-vous rien de plus humiliant que cette idée? Cependant, ne suis-je pas peut-être ici dans le cas de cette fausse honte, à laquelle sir Charles est si supérieur?

Mais je crois avoir quelque chose à blâmer dans le caractère d'un homme que sa sœur croit presque sans défaut. C'est d'après elle même que j'ai fait cette remarque. Un jour qu'elle faisoit gloire d'avoir le cœur fort ouvert, elle me dit qu'elle regrettoit néanmoins de ne s'être pas mieux observée, dans une occasion où son frère

avoit reçu froidement ſes ouvertures. Elle ajouta que, ſans aucune apparence de curioſité, il avoit l'art de tirer du cœur d'autrui ce qu'on penſoit le moins à lui communiquer, & qu'elle s'étoit ainſi comme enferrée d'elle-même, ſéduite inſenſiblement par un air de complaiſance, & par un ſourire flatteur, avec lequel il ſembloit prendre plaiſir à l'entendre : que dans le petit chagrin de s'être ſurpriſe elle-même au milieu d'un récit qu'elle n'avoit pas eu la moindre intention de commencer, elle avoit voulu eſſayer à ſon tour de l'engager finement à s'ouvrir ſur quelques points qu'il paroiſſoit lui cacher; mais qu'après y avoir employé toute ſon adreſſe, elle avoit déſeſpéré d'y réuſſir.

Bon dieu! m'écriai-je, en regardant miſs Grandiſſon, où ſuis-je? Et je m'arrêtai auſſi-tôt pour chercher dans ma mémoire s'il ne m'étoit rien échappé d'indiſcret avec ſon frère.

Au fond, ma chère, cette réſerve pour une ſœur telle que la ſienne, & ſur des points qu'elle croit important pour elle de ne pas ignorer, c'eſt ce que je ne puis approuver dans ſir Charles? Une amie! une ſœur! Et pourquoi du ſecret d'un côté, lorſqu'il n'y en a point de l'autre? Sir Charles apparemment ne ſera pas moins réſervé pour ſa femme. Cependant le mariage n'eſt-il pas le plus haut degré de l'amitié humaine? Et concevez-

vous, ma chère, que la réſerve ſoit compatible avec l'amitié ? Sa ſœur, qui ne lui reconnoît aucun défaut, cherche à l'excuſer, & prétend qu'en tirant d'elle ſes ſecrets, il n'a point d'autre vue que de ſe rendre plus capable de la ſervir. Mais vous conclurez du moins de mon obſervation, que, tout attachée que je ſuis à ſir Charles par le lien d'une immortelle reconnoiſſance, je juge de lui ſans partialité. Il m'eſt impoſſible de le trouver excuſable, s'il a, pour ſa généreuſe ſœur, une défiance & une réſerve qu'elle n'a pas pour lui. Dans le commerce que je me flatte de continuer avec des amis ſi dignes de mon attachement, du moins ſi leur bonté ne ſe refroidit pas pour ceux qu'ils ont comblés de bienfaits, je veillerai de près ſur toute la conduite de cet homme extraordinaire, avec l'eſpérance néanmoins de le trouver auſſi parfait qu'on le publie, & dans la vue d'en faire hardiment le ſujet de mes éloges, comme ſon excellente ſœur fera l'objet de mon admiration. Si je remarquois dans ſir Charles quelques défauts conſidérables, ne doutez pas que la reconnoiſſance ne me rendît indulgente : mais celui que j'ai nommé ſuffiroit ſeul pour défendre mon cœur, ſi je m'appercevois jamais que la reconnoiſſance le mît en danger.

A préſent, mon cher oncle, n'ai-je pas droit de

de vous demander un peu de juſtice pour votre nièce! Je ſuis ſûre & très-ſûre de n'avoir point encore à me défier de mon cœur. Si je m'apperçois qu'il me trahiſſe, j'en avertirai de bonne foi ma chère Lucie. De grâce, mon oncle, ne me faites donc point la guerre ſur de ſimples conjectures.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je m'étois propoſé ſur cet homme, que je ne me laſſe point de nommer un homme extraordinaire : mais la vive amitié que j'ai pour ſon admirable ſœur, m'ayant aidée à découvrir en lui quelques défauts, mon impartialité m'a menée ſi loin, que j'aurois peine à revenir ſur mes pas. D'ailleurs, cette lettre eſt déjà ſi longue, que je me réduis à mêler ce qui me reſte à dire dans les autres relations dont je ne ceſſerai pas de vous fatiguer.

LETTRE XXIV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

24 & 25 Février.

JE n'ai guère moins d'une ſemaine à reprendre, ma chère Lucie, pour me mettre au courant. L'hiſtoire de ma diſgrâce, le portrait de mes libérateurs, & tous les détails que vous avez exigés,

ont occupé preſque uniquement ma plume. Ainſi je vous dois un petit journal de cette ſemaine, où je ne ſupprimerai que ce que vous ſavez déjà par les lettres de M. Reves.

Après avoir été ramenée paiſiblement par ſir Charles & miſs Grandiſſon, que M. Reves eut le chagrin de ne pouvoir retenir à dîner, un reſte de foibleſſe m'obligea de prendre un peu de repos. Mais à l'heure du thé, le nom de ſir Rowland Meredith, qu'on vint m'annoncer, me fit retrouver auſſi-tôt la force de deſcendre. On avoit dit à ce bon chevalier, les trois jours précédens, que je m'étois un peu fatiguée au bal, & qu'on m'avoit menée pour quelques jours à la campagne. *Fatiguée*, ma chère, je l'avois été aſſurément. J'avois été *menée* auſſi, & menée dans toutes les formes; vous le ſavez. Sir Rowland s'apperçut, au changement de mon viſage, que ma ſanté devoit avoir un peu ſouffert; j'en convins avec lui. Il me fit une peinture fort vive de l'impatience qu'il avoit eue de me voir, & du chagrin qu'il auroit eu de partir pour Caermarthen, ſans avoir ſouhaité toutes ſortes de proſpérités à ſa cruelle fille..... car c'eſt en vain, me dit-il, c'eſt en vain, je le vois bien..... & s'arrêtant, comme s'il eût craint d'achever, il demeura la bouche ouverte, & les yeux attachés ſur mon viſage.

De grâce, monſieur, interrompis-je pour le ſoulager, comment ſe porte mon frère Fouler? Votre frère, votre frère, répéta-t-il d'aſſez mauvaiſe humeur; c'eſt mon chagrin & le ſien, mademoiſelle..... mais je me garderai bien..... Il lui échappa quelques larmes, avec la facilité que les vieillards ont à pleurer. Je pars demain, reprit-il; on ne m'auroit pas vu à Londres, depuis deux jours, ſi je n'avois pas été retenu par l'impatience de vous voir. Vous me dites, chère Lucie, que vous avez été fort touchée d'une converſation entre le vieux chevalier & moi, dont je vous ai déjà fait le récit: mais vous ne le ſeriez pas moins, ſi je vous repréſentois la tendreſſe de ſes adieux, & celle dont je ne pus me défendre moi-même, en les recevant. Il me dit que M. Fouler devoit le ſuivre bientôt, ſi, ſi, ſi..... ajouta-t-il, en me regardant d'un œil paſſionné, mais ſans achever ce qu'il vouloit faire entendre. Je l'aſſurai que je ſerois charmée de voir mon frère, pour lui ſouhaiter un heureux voyage.

Mardi au matin, miſs Grandiſſon & ſon frère envoyèrent demander des nouvelles de ma ſanté; & quelques heures après, cette charmante amie vint s'en aſſurer par ſes propres yeux. Elle ſe fit conduire droit à mon cabinet, où, ſans me laiſſer le tems de me lever pour la recevoir, elle s'aſſit près de moi; & nous commençâmes un entretien

aſſaiſonné de toutes les grâces qu'elle ſait répandre dans les familiarités de l'amitié. Elle me dit que ſir Charles étoit parti le matin pour Cantorbery; qu'il devoit être abſent deux ou trois jours; qu'elle ignoroit le ſecret de ſon voyage, & qu'elle cherchoit à le découvrir; qu'il lui déguiſoit ſes affaires d'amour, quoiqu'elle n'eût pas fait difficulté de lui communiquer toutes les ſiennes, à la réſerve d'une ſeule, ajouta-t-elle en ſouriant; qu'à moi, elle promettoit de ne rien cacher, à condition que j'aurois la même confiance pour elle. Enſuite, me parlant d'un de ſes couſins que je lui avois entendu nommer à Colnebroke, & qu'elle repréſente comme un jeune homme de fort bon naturel, elle me raconta qu'ayant ſoupé la veille avec elle & ſon frère, on s'étoit fort étendu ſur mes louanges, ſans néanmoins toucher à mon aventure, & que ce couſin, qui eſt un admirateur déclaré de notre ſexe, étoit ſorti ſi plein de moi, qu'il mouroit de l'impatience de me voir.

Seroit-ce un nouveau prétendant qu'on penſeroit à me propoſer? dis-je en moi-même, avec un petit mouvement de chagrin. M'en préſerve le ciel! une femme, chère Lucie, s'alarme aiſément du côté de la vanité.

Ce matin, continua-t-elle, après le départ de mon frère, il eſt venu déjeûner avec moi; &

ſachant que je me diſpoſois à vous rendre une viſite, il m'a demandé la permiſſion de m'accompagner. Je n'ai pas voulu, ma chère, vous inonder d'une foule de nouveaux admirateurs. M. Grandiſſon eſt un homme fort répandu dans le monde, qui a beaucoup de hardieſſe, & qui ſe familiariſe aiſément, quoiqu'à la vérité ſans indécence. Il paſſe pour un bel eſprit moderne, pour une ſorte de philoſophe; & l'on s'apperçoit qu'il penſe aſſez avantageuſement de lui-même, lorſqu'il n'eſt pas avec ſon couſin. Avant le retour de ſir Charles, & lorſque nous l'attendions de jour en jour, M. Grandiſſon, ayant appris que le caractère de ſon couſin s'étoit tourné au ſérieux, menaçoit de badiner un peu à ſes dépens, & nous promettoit de le *perſiffler*: c'eſt un mot nouveau, ma chère, de l'invention de nos beaux eſprits; car ils ont un langage qui leur eſt propre. Mais auſſi-tôt qu'il vit mon frère, en deux converſations il apprit à ſe contenir dans les bornes; & ce qui lui en eſt reſté, c'eſt un grand fond de reſpect pour des qualités que le ciel ne lui donne pas la force d'imiter. Tel qu'il eſt, ma chère, je ne réponds pas que vous n'ayez une viſite de lui. Mais s'il vient, vous êtes libre de le recevoir ou de vous en diſpenſer; & ſur-tout, ne vous croyez obligée à rien, en faveur de mon frère ou de moi.

Je ne ſouhaite pas même que vous le voyez ſans mon frère, parce qu'il gagne beaucoup à paroître avec lui. Cependant il eſt ſi perſuadé que les femmes veulent qu'on les admire, & ſe plaiſent au langage flatteur de ſon ſexe, qu'il s'imagine que les plus belles reçoivent auſſi volontiers la viſite d'un homme qui cherche à les voir dans cette intention, qu'un peintre celle des curieux qui vont admirer ſes tableaux.

Miſs. Grandiſſon ajouta qu'elle eſpéroit néanmoins que ſon couſin ne pouſſeroit pas ſi loin l'effronterie, mais qu'à tout haſard elle s'étoit crue obligée de me prévenir. Je me contentai de la remercier, ſans vouloir pénétrer dans ſes vues. J'avois autour de moi pluſieurs feuilles de mes lettres. Elle ſe mit à les compter avec ſa vivacité ordinaire. M. Reves ne l'avoit pas trompée, me dit-elle, en l'aſſurant que perſonne ne faiſoit plus d'uſage que moi de ſa plume. Elle me fit promettre que je lui communiquerois quelque jour tout ce que j'écris à ma grand'mère Sherley, à mon oncle & à ma tante Selby, à mes couſines Lucie & Nancy; car elle ſait déjà tous les noms qui me ſont chers. Elle veut que je m'accoutume à l'appeler Charlotte, comme elle promet de me nommer ſa chère Henriette. Elle m'apprendra les noms de ſes amans. Elle ſait déjà ceux d'une

partie des miens ; & ſon frère aſſure, me dit-elle, que les ſecrets du cœur ſont le ciment de l'amitié entre les jeunes filles.

Comment ? interrompis-je, ſir Charles..... Oui, oui, reprit-elle, ſir Charles lui-même Croyez-vous qu'un homme puiſſe juger de la nature humaine, ſans y comprendre les femmes ? Bon, ma chère, ſir Charles nous pénètre dans une minute. Prenez garde à vous, chère Henriette, ſi.....

Je le redouterai donc, interrompis-je encore.

Pourquoi ? me dit-elle, ſi vous avez la conſcience bonne. En me faiſant cette réponſe, elle me regarda d'un œil ſi fixe, qu'elle me fit rougir. Elle me regarda plus fixement encore, & je rougis ſans doute encore plus. Ne vous ai-je pas dit, chère Lucie, qu'elle fait tout ce qu'elle veut de ſes yeux ? Mais quelle peut avoir été ſon idée ?

En conſcience, ma chère Henriette, reprit-elle, je crois que toutes les femmes ſont un peu coquines dans le cœur.

Eſt-ce le témoignage de ſa propre conſcience qui fait parler miſs Grandiſſon ?

Je le crois, me dit-elle. Mais il faut partir. J'ai dix viſites à faire avant l'heure du dîner. Vous me ferez toute l'hiſtoire de vos amans, entendez-vous ?

Vous me ferez donc auſſi, répondis-je, l'hiſtoire de cette ſeule affaire que ſir Charles ignore.

Ce n'eſt pas une choſe aiſée, répliqua-t-elle, mais vous m'encouragerez par vos ouvertures. Nous ferons paſſer en revue tous nos miſérables, l'un après l'autre, & nous leur ordonnerons de nous laiſſer tranquilles, juſqu'à ce qu'il nous plaiſe de les rappeler en notre mémoire.

Mais je n'en ai pas un ſeul, lui dis-je, auquel je veuille accorder ce titre. Je les ai congédiés tous.

J'en ai deux actuellement, reprit-elle, que je ne déſavoue pas, & qui ne veulent pas être congédiés ; je ne compte point une demi-douzaine d'autres, qui me diſent quelquefois beaucoup d'extravagances, & qui doivent être regardés comme des amans d'habitude, avec leſquels on ſe fait un amuſement d'être un peu coquette.

Oh ! lui dis-je, je ne ſoupçonne point miſs Grandiſſon de coquetterie.

Elle me répondit que je lui ferois tort de lui en croire beaucoup, mais qu'elle ne ſe défendoit pas d'en avoir un peu dans l'occaſion, ne fût-ce que pour payer les hommes d'une monnoie qui leur eſt ſi familière.

Charmante vivacité ! lui dis-je, je ſuis perdue ſi vous ceſſez de m'aimer.

Soyez là-deſſus ſans crainte, répliqua-t-elle.

Je me donne pour une créature fort bizarre; mais le ſoleil n'eſt pas plus conſtant dans ſa courſe, que je le ſuis dans mes amitiés, & nos communications mutuelles nous attacheront extrêmement l'une à l'autre, ſi vous banniſſez la réſerve avec moi. Elle ſe levoit fort vivement pour ſortir; mais je la priai de ſupprimer la moitié de ſes viſites, pour me tenir compagnie un peu plus long-tems. Elle y conſentit, à condition que je ferois donc appeler M. & madame Reves, qui ne pouvoient ignorer qu'elle étoit depuis un quart d'heure avec moi.

Ils vinrent au premier mot. La converſation tomba bientôt ſur ſir Charles. Je lui demandai ſi ſon frère avoit quelques parens à Cantorbery. C'eſt ce que j'ignore, me répondit-elle; mais je ſuis ſûre de n'y en avoir aucun. Ne vous ai-je pas déjà fait entendre que ſir Charles a ſes ſecrets.

Elle me dit qu'elle eſpéroit de nous avoir bientôt à dîner dans leur maiſon de Saint-James-Squarre; mais qu'il falloit qu'elle fixât auparavant ſon frère. Pour vous & moi, ajouta-t-elle, je compte, ma chère, qu'on nous trouvera ſouvent enſemble, dans votre cabinet ou dans le mien; & ſe levant avec précipitation: adieu, adieu, mes charmans amis, nous dit-elle à tous trois, en ſe tournant vers chacun de nous l'un après

l'autre; nous nous verrons ſans doute auſſi ſouvent que nous le pourrons, & ſans cérémonie. Souvenez-vous que nous nous aimons depuis cent ans. Là-deſſus elle eſt ſortie avec la même vivacité, après m'avoir défendu de faire un pas pour la ſuivre. Madame Reves n'a pu la joindre; & M. Reves n'a pas eu peu de peine à deſcendre auſſi légèrement qu'elle. Elle étoit dans ſon carroſſe, avant qu'il pût lui offrir la main. Si c'eſt en voyageant que nos anglois acquièrent de la politeſſe, & ce qu'on nomme l'air aiſé, ne diroit-on pas que miſs Grandiſſon a viſité, comme ſon frère, toutes les cours de l'Europe.

Mercredi nous eûmes la viſite de miladi Williams & de miſs Clemer, qui me déroba quelques heures du tems que je deſtinois à vous écrire. Elles demeurèrent à ſouper avec le chevalier Alleſtris, ſon neveu & ſa fille.

Jeudi, j'achevai la lettre qui contient l'hiſtoire de ma diſgrâce & de ma délivrance; ſujet terrible, dont je fus charmée de voir la fin. Le même jour, M. Reves reçut la lettre de ſir Charles, qui regarde ce miſérable Wilſon. Je me ſouviens, ma chère, d'avoir entendu obſerver que les plus braves & les plus grands hommes ſont les plus tendres & les plus ſenſibles à la pitié, tandis qu'au contraire, les ames baſſes ſont cruelles, tyranniques, inſolentes dans l'exercice du pou-

voir. C'eſt ce qui doit paroître aſſez prouvé par cette lettre, où le caractère héroïque de ſir Charles éclate ſi glorieuſement par ſa douceur & ſa bonté, & par la conduite de ſir Hargrave Pollexfen, qui a ſi lâchement abuſé du pouvoir qu'il avoit uſurpé ſur moi. Je ſouhaiterois, dans les déſirs les plus ambitieux de mon cœur, que la meilleure de toutes les femmes fût reine d'une grande nation, & que, pour mettre ſir Charles en état de faire tout le bien dont il eſt capable, il dépendît de moi d'en faire ſa femme : alors, ma chère, je me croirois ſûre de rendre bientôt heureux un peuple entier! Mais comme nous avons reçu avis, de pluſieurs autres côtés, que ſir Hargrave menace la vie de ſir Charles, la lettre de Wilſon m'a mis ſur le cœur un poids dont je ne puis être délivrée que par la fin du danger.

Hier je reçus les lettres de tous mes chers parens, & je ſentis croître mes forces pour achever la tâche que vous m'aviez impoſée. Avec quelle douceur nous traînons les ſujets qui nous plaiſent! la plume devient légère. Il étoit queſtion de peindre ſir Charles & ſa ſœur; je fus étonnée d'avoir tant écrit avant la fin du jour.

Miſs Grandiſſon me fit faire ſes complimens le ſoir, & ceux de ſon frère, qui ne faiſoit qu'arriver de Camorbery. Je ne comprends point ce qui peut l'avoir arrêté ſi long-tems dans une

ville où ſa ſœur aſſure qu'elle ne connoît perſonne. Elle me fit dire qu'elle avoit eu deſſein de me rendre une viſite; mais qu'ayant compté que ſon frère arriveroit avant midi, elle avoit eſpéré pouvoir l'amener avec elle; qu'aujourd'hui ils devoient partir enſemble pour Colnebroke, dans l'eſpérance d'y voir arriver ce ſoir le comte & la comteſſe de L..... qui reviennent de leurs terres d'Écoſſe.

Ne vous ſemble-t-il pas, ma chère Lucie, que ſir Charles pouvoit m'accorder une viſite avant ce voyage de Cantorbery, qui devoit durer pluſieurs jours? Convenez que ſa généroſité l'obligeoit à cette attention pour une fille qu'il a comblée de bienfaits. Je ne regarde ici, comme vous le jugez bien, que la civilité ſimple, car il n'y a point de reproche à faire à ſa bonté, puiſque c'eſt de lui qu'eſt venue la propoſition de faire une liaiſon étroite entre les deux familles, & de vivre en frères & en ſœurs. Je voudrois trouver à ſir Charles autant de ſincérité qu'à ſa ſœur dans ſes témoignages d'amitié. Il peut avoir pris un peu de clinquant entre le bon or qu'il a rapporté des cours étrangères; ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment ſupérieur à la plupart de nos jeunes gens, qui ne rapportent guère de leurs voyages, que les mauvaiſes productions des autres climats; mais je ne lui pardonnerois pas ces petits

foibles, ſur leſquels on ne paſſe que trop aiſément dans le commun des hommes. Il faut, s'il vous plaît, M. le chevalier Grandiſſon, que dans l'intime amitié que vous vous propoſez d'entretenir avec nous, vous y alliez d'aſſez bonne foi pour m'accorder la liberté de vous dire vos défauts, ſi j'ai l'œil aſſez bon pour les voir. Vous trouverez dans votre ſœur Henriette (ne ſecouez pas la tête, Lucie, il n'eſt queſtion de rien de plus) un cenſeur qui n'a pas la vue mauvaiſe, mais qui ſe pique auſſi de diſcrétion. Votre ſœur Charlotte vous croit trop parfait.

Toute ma crainte eſt que les tendres ſentimens de ſir Charles n'aient eu de rapport qu'à la ſituation où il m'a trouvée, & qu'ils n'aient pas duré plus long-tems que l'affoibliſſement de ma ſanté. Cependant il m'a propoſé une liaiſon de frère & de ſœur, depuis que j'ai commencé à me trouver mieux. C'étoit aller plus loin qu'il ne convenoit, s'il avoit deſſein de renoncer ſi-tôt au caractère fraternel.

Mais ne ſeroit-ce pas ma propre conduite, qui lui cauſe quelque alarme? Modeſte, généreux comme il eſt, la compaſſion eſt peut-être ici ſon motif. Ma timide reconnoiſſance, qui me fait quelquefois baiſſer les yeux devant lui, & dont il ne diſtingue pas aſſez la nature, lui fait peut-être appréhender que je ne groſſiſſe le

nombre de ces femmes, dont ſa ſœur dit qu'il fera des malheureuſes, s'il prend le parti de ſe marier. Dans cette ſuppoſition, ma chère, votre Henriette ſeroit bien coupable, ſi l'exemple d'autrui ne lui apprenoit pas à s'armer d'un peu de précaution. Après tout, les hommes, en général, doivent avoir une étrange idée de notre cœur, lorſqu'ils le croient compoſé de matériaux ſi combuſtibles! La moindre étincelle ſuffit, dans leurs idées..... Mais, en vérité, le meilleur des hommes, cet admirable chevalier, ſe trouvera fort trompé, s'il a cette opinion de votre Henriette.

Qu'ai-je donc? quand j'y penſe, & pourquoi me vanter comme je fais? Aſſurément l'horrible entrepriſe de ſir Hargrave n'a point affecté ma tête. Il me ſemble néanmoins que je ne ſuis point dans ma ſituation ordinaire. J'ai quelque choſe qui m'étonne dans la tête ou dans le cœur, ſans que je puiſſe ſavoir lequel des deux. Dites, chère Lucie, ne vous appercevez-vous de rien? L'amitié vous oblige de m'avertir, ſi vous me trouvez quelque marque d'altération, d'autant plus qu'il ne faudroit pas que mon oncle..... Mais quelle raiſon ai je de le craindre? Je n'en connois aucune. Cependant, ne lui liſez pas cet article. Les hommes, ma chère, ont ſi peu..... de quoi dirai-je? ſi peu de douceur & de complaiſance

dans leurs railleries! J'aime mieux tomber entre les mains de ma grand'maman, entre celles de ma tante & les vôtres.

Mais où en étois-je lorſque j'ai changé de ſujet; & que je me ſuis laiſſé emporter par ma plume? Je ne ſuis point accoutumée à ces égaremens d'imagination. Oh le miſérable Hargrave! s'il y a quelque déſordre dans ma tête, il ne peut venir que de lui. Je ſuis ſûre que tout eſt droit dans mon cœur.

Je ne puis vous entretenir à préſent que de miſs Grandiſſon & de ſon frère. Quelles nouvelles ſcènes me ſont ouvertes par ma diſgrâce! Faſſe le ciel, ſuivant les vœux que ſir Charles a faits en ma faveur, que le mal devienne pour moi une ſource de biens! Mon deſſein eſt de lier miſs Olemer avec mes nouveaux amis; c'eſt-à-dire, ſi j'ai le bonheur moi-même de me conſerver leur amitié. A l'égard de toutes mes autres connoiſſances de Londres, qui ont précédé celle de cette charmante ſœur & de cet admirable frère, & qui n'ont occupé que trop de place dans mes lettres, quoique pluſieurs en fuſſent très-dignes, je leur dis adieu, du moins en qualité de ſujets choiſis pour exercer ma plume. Adieu, encore une fois, de la part de votre,

HENRIETTE BYRON.

LETTRE XXV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Samedi au ſoir.

BONTÉ du ciel! que faire? que devenir, ma chère? Ce malheureux ſir Hargrave a fait faire un appel dans les formes à ſir Charles. Quel ſera l'événement? Ah! pourquoi ſuis-je venue à Londres? Je vous envoie une copie de la lettre; elle eſt de ce Bagenhall; c'eſt une copie que je vous envoie. Je vais m'efforcer de tranſcrire la lettre: mais non, je ne puis. Sally, ma femme de chambre, la tranſcrira pour moi; dieu tout-puiſſant! que vais-je devenir?

A miſs BYRON.

Londres, 25 Février.

MADEMOISELLE,

« VOUS avez pu juger aiſément qu'après le » violent outrage que ſir Hargrave Pollexfen a » reçu de ſir Charles Grandiſſon, une affaire de » cette nature ne demeureroit point ſans ſuites. » Je vous jure, par tout ce qu'il y a de ſacré, que » ſir Hargrave ne ſait pas que j'ai l'honneur de » vous écrire. Dans toutes mes réflexions, je ne

» trouve

» trouve qu'une ſeule voie pour éviter l'effuſion
» du ſang ; & cette voie, mademoiſelle, eſt
» entre vos mains. Sir Hargrave proteſte qu'il
» n'a jamais eu pour vous que d'honorables in-
» tentions. Vous ſavez quel uſage il a fait du
» pouvoir qu'il a eu ſur vous. S'il s'eſt conduit
» avec indécence, il ne me dit point la vérité.
» Une jeune perſonne, de quelque mérite qu'elle
» ſoit, à laquelle un homme de condition offre,
» avec ſa main, dix mille livres ſterlings de
» rente, ſur-tout après lui avoir entendu décla-
» rer qu'elle a le cœur abſolument libre, ne doit
» pas ſe croire offenſée ; & celui que l'amour
» porte à prendre des meſures violentes pour en
» faire ſa femme, lui fait moins de tort qu'il ne
» s'en fait à lui-même.

» Ainſi, mademoiſelle, ſir Charles Grandiſſon
» n'ayant été juſqu'alors qu'un étranger pour
» vous, ſir Hargrave faiſant profeſſion d'honneur
» dans toutes ſes vues, & votre affection n'étant
» point engagée, ma concluſion eſt que, ſi vous
» voulez conſentir à devenir miladi Pollexfen,
» & ſi le chevalier Grandiſſon veut faire des
» excuſes formelles, pour une inſulte à laquelle
» on n'avoit pas donné la moindre occaſion, je
» me diſpenſerai, dans cette querelle, de ſervir
» de ſecond à ſir Hargrave, ſuppoſé qu'il refuſe
» une ſatisfaction que je crois équivalente à la

» violence dont il ſe plaint. Je répète ſolemnel-
» lement qu'il ignore la liberté que je prends de
» vous écrire. Vous pouvez conſulter là-deſſus
» M. Reves, votre couſin ; mais permettez-moi
» d'exiger que votre confidence ſoit bornée à lui.
» Si vous me donnez votre parole d'honneur,
» que dans l'eſpace d'un mois, vous accepterez
» la main de ſir Hargrave, j'emploirai tout le
» pouvoir qu'il me fait la grâce de m'accorder
» ſur ſon eſprit, pour lui faire goûter un accom-
» modement dans ces termes.

» Je me chargeai, hier après midi, de porter
» à ſir Charles une lettre de ſir Hargrave. Il étoit
» prêt à monter en carroſſe avec ſa ſœur. Il
» ouvrit la lettre, & me dit, avec une politeſſe
» digne de lui, qu'il partoit pour aller recevoir
» à Colnebroke des perſonnes fort chères, qui
» revenoient d'Écoſſe ; qu'il ne comptoit pas de
» pouvoir être à Londres avant lundi, & que
» le plaiſir de revoir des amis, dont il étoit ſé-
» paré depuis long-tems, ne lui permettoit pas
» de penſer juſqu'alors à ce qu'on lui écrivoit ;
» mais qu'il ne manqueroit pas de répondre avec
» honneur. Je ne vous diſſimulerai pas, made-
» moiſelle, que, charmé de l'air diſtingué de ſir
» Charles, de ſes manières nobles, & de tout
» ce que j'ai cru remarquer d'extraordinaire dans
» ſon caractère, j'ai ſouhaité que l'intervalle qui

» reſtoit juſqu'à lundi, pût amener quelqu'heu-
» reuſe révolution. Il m'eſt venu à l'eſprit de
» vous faire les propoſitions que vous venez de
» lire; & j'eſpère que vous ne vous croirez pas
» moins obligée que moi de prévenir, s'il eſt
» poſſible, les funeſtes effets qu'on doit craindre
» d'une querelle entre des perſonnes de cette
» conſidération.

» Je n'ai pas l'honneur, mademoiſelle, d'être
» connu perſonnellement de vous; mais mon
» caractère eſt trop bien établi, pour me laiſſer
» craindre qu'on puiſſe m'attribuer d'autres mo-
» tifs que ceux dont je vous ai rendu compte.
» Deux mots de réponſe, que vous aurez la
» bonté de m'adreſſer chez ſir Hargrave, dans
» Cavendish-Square, m'apprendront vos inten-
» tions. Je ſuis, mademoiſelle, avec tout le
» reſpect poſſible, votre, &c.

» BAGENHALL ».

O ma chère! quelle lettre! M. Reves, madame Reves en ont le cœur pénétré. M. Reves eſt perſuadé que, ſi cet Hargrave inſiſte, ſir Charles ne peut ſe diſpenſer, en honneur, de lui faire raiſon. Horrible fantôme que l'honneur! Qu'eſt-ce donc que l'honneur à ce compte? n'eſt-ce pas l'ennemi du devoir, de la bonté, de la religion & de tout

ce qu'il y a de reſpectable & de ſaint parmi les hommes? Comment pourrai-je ſoutenir les regards de miſs Grandiſſon? Je dois m'attendre à ſa haine. Me pardonnera-t-elle jamais d'avoir mis, pour la ſeconde fois, la vie de ſon frère en danger?

Mais, qu'en penſez-vous? Miladi Williams eſt d'avis..... C'eſt M. Reves qui a conſulté miladi Williams ſous le ſecret. Elle dit que ſi l'on peut prévenir de malheureuſes ſuites..... Juſte ciel! elle dit qu'elle m'y croit obligée. Quoi! ma chère, en devenant la femme d'un homme tel que ſir Hargrave? d'un méchant, d'un cruel, d'un perfide! A quoi penſe miladi Williams? Cependant, s'il étoit en mon pouvoir de ſauver la vie de ſir Charles, me ſeroit-il permis de le refuſer par des raiſons d'amour propre, & pour l'intérêt d'un bonheur auſſi court que la vie, tandis qu'on voit tant d'honnêtes femmes condamnées à traîner une vie malheureuſe avec de mauvais maris?..... Mais cet homme ſanguinaire n'accepteroit-il pas le ſacrifice de la mienne? C'en eſt un que je ſuis prête à lui faire. Si le barbare veut me plonger un poignard dans le ſein, & prendre mon ſang pour ſatisfaction, je n'héſite point un moment.

D'un autre côté, M. Reves juge que ſir Charles ne ſe réduira point aiſément à des excuſes. Com-

ment puis-je douter, ai-je répondu, que ſi le déteſtable Hargrave ſe laiſſe engager par ſon Bagenhall, à compoſer au prix qu'on exige de moi, il ne renonce facilement à toute autre prétention, pour faire tomber ſur lui toute ſa vengeance, lorſque j'aurai le malheur d'être à lui? N'eſt-il pas artificieux, méchant, vindicatif? Mais loin, loin la penſée d'attacher jamais mon ſort au ſien..... Cependant quelle eſt l'alternative? Ma mort même y mettroit-elle du changement? & ſa haine pour le meilleur de tous les hommes, n'en ſeroit-elle pas plus implacable? O Lucie! quelque peinture que je vous aie tracée de mes peines, de mes craintes, & du cruel traitement que j'ai reçu de ce monſtre, jamais je n'ai reſſenti ce qui ſe paſſe actuellement dans mon cœur.

Mais, ſi miſs Grandiſſon me conſeille, me preſſe d'accepter une condition qui me fait horreur, puis-je lui refuſer mon conſentement? N'eſt-elle pas en droit de me demander cet effort, pour la ſûreté d'un frère innocent? Et ne nous a-t-on pas appris que ce monde eſt un lieu d'épreuve & de mortification? Et le malheur n'eſt-il pas néceſſaire pour nous détacher de ſes vanités? Et s'il n'entre dans mes motifs que de la juſtice & de la reconnoiſſance; ſi je ne penſe qu'à ſauver une vie plus précieuſe que la mienne, & qui n'eſt

expoſée que par rapport à moi, dois-je balancer un moment..... Cependant, chère Lucie! que puis-je vous dire? Qu'il eſt malheureux pour moi de ne pouvoir du moins conſulter une chère ſœur, qui a tant d'intérêt à cette précieuſe vie, & qui ſeroit ſi capable de m'éclairer par ſes conſeils, ſi j'étois à portée de les recevoir!

M. Reves demande ſi, malgré les proteſtations de ce Bagenhall, qui prétend que ſir Hargrave ignore ce qu'il m'écrit, on ne peut pas le ſoupçonner de m'avoir écrit de concert avec lui. Mais, dans cette ſuppoſition même, la condition ne ſubſiſte-t-elle pas toujours? Et mon refus n'allume-t-il pas le reſſentiment? L'appel n'eſt-il pas entre les mains de ſir Charles, & n'a-t-il pas déclaré qu'il y répondroit lundi? Je ne vois rien qui puiſſe être donné à l'artifice. Sir Charles, défié ſi formellement, n'eſt pas capable de faire le ſourd. L'honneur ne lui permet pas réellement d'offrir des compoſitions, ni d'en recevoir. Et lundi eſt-il plus éloigné que d'un jour? Ce jour, le ſeul qui me reſte, étoit celui que j'avois fixé pour aller remercier le tout-puiſſant de mon heureuſe délivrance, dans le lieu conſacré à ſon honneur; & je vois que ſi j'ai le bonheur de vivre, c'eſt peut-être à la perte d'un homme bien plus digne de la vie, que j'en aurai l'obligation.

Les agitations de mon cœur m'ont obligée de

quitter la plume. Voyez les traces de mes larmes ſur mon papier. Il eſt trop tard pour faire partir aujourd'hui ma lettre; & quand il en ſeroit tems encore, il y auroit de la barbarie à vous faire partager les tourmens d'une ſi cruelle incertitude.

Dimanche au matin.

Il m'eſt impoſſible d'écrire avec un peu d'attention. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit, & je les crois enflés à force de pleurer. M. Reves s'eſt déterminé à ne pas faire un pas, avant le retour de ſir Charles ou de miſs Grandiſſon; c'eſt-à-dire, ſans avoir conſulté l'un ou l'autre; cependant il a pris des meſures certaines, pour être informé de tous les mouvemens de cet odieux Hargrave. On nous aſſure que dans l'aventure de ma délivrance, il a perdu trois de ſes plus belles dents. Dieu! ma chère, quelle mortification pour un homme ſi vain de ſa figure! Jugez de ſes emportemens.

M. Reves ſera informé auſſi du retour de ſir Charles, au moment de ſon arrivée. On lui a dit à l'oreille que ſir Hargrave eſt enfermé ſans ceſſe avec un maître d'armes. O ma chère! cette circonſtance me met hors de moi.

Je me ſuis ſoumiſe au jugement de M. Reves, qui, regardant ce Bagenhall comme un méchant

homme, incapable par conſéquent d'avoir écrit dans de bonnes vues, m'a dit qu'il ne convenoit point de lui répondre. J'étois fort tentée néanmoins de prendre la plume, mais je ne ſavois que propoſer. Vous ſentez-vous diſpoſée, m'a demandé M. Reves, à donner quelque eſpérance au ſecrétaire de ſir Hargrave? Oh! non, non, lui ai-je répondu. Si vous en étiez capable, a-t-il ajouté, je ſuis certain que, malgré la généroſité de vos motifs, vous vous feriez mépriſer de ſir Charles & de ſa ſœur.

LETTRE XXVI.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Lundi, 27 Février.

QUEL jour pour moi que le jour d'hier! La nuit n'a pas été moins terrible. Mes prières ne ſont point écoutées du ciel, puiſqu'elles ne me donnent point la confiance qui devoit les accompagner. Que j'étois heureuſe avant mon voyage de Londres! Je ne puis écrire. Je ſuis incapable d'application. M. Reves vient d'apprendre que ſir Charles, milord L..... & les deux ſœurs arrivèrent hier fort tard. O chère Lucie! quelle ſera la fin du jour où nous ſommes?

Je reçois un billet de miſs Grandiſſon, qui me demande à déjeuner avec la comteſſe ſa ſœur. C'eſt, dit-elle, une réſolution ſubite, ſans quoi elle m'en auroit fait avertir hier au ſoir, quelque tard qu'il fût à leur arrivée. Elle badine ſi légérement, ſur l'impatience que ſa ſœur a de me voir, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune des deux ait la moindre connoiſſance du terrible ſujet de mes craintes. Quelle joie cette viſite ne m'auroit-elle pas cauſée dans un autre tems? Elle ne me donne aujourd'hui qu'un plaiſir mélancolique, tel que le reſſentiroient les triſtes amis d'un malade déſeſpéré, en voyant arriver un médecin qu'ils auroient long-tems attendu, & dont le ſecours ne leur promettoit que des ſoulagemens fort incertains. Mais j'entends un caroſſe à la porte.....

J'ai couru à la première fenêtre qui donne ſur la rue. O ma chère! c'eſt un carroſſe. Mais je n'y ai vu que deux dames. Bon dieu! A ce moment peut-être ſir Charles..... Mon cœur m'annonce.....

Je rentre dans mon cabinet, avec un peu plus de tranquillité, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans un mêlange de crainte. Vous allez lire un détail de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſpace de trois heures.

J'étois deſcendue dans la grande ſalle, avant

que les dames fuſſent entrées. M. Reves, qui les eſt allé recevoir juſqu'à leur carroſſe, a donné la main à la comteſſe. Miſs Grandiſſon, de l'air le plus enjoué, a dit d'abord à ſa ſœur; commencez, s'il vous plaît, par faire connoiſſance avec notre couſine Reves. La comteſſe, après avoir ſalué madame Reves, s'eſt tournée vers moi. La voilà, c'eſt-elle, a repris miſs Grandiſſon; voilà notre Henriette; miladi m'a ſauvé le. Mais quoi! s'eſt écrié ſa ſœur, en attachant les yeux ſur moi; quoi donc, chère Henriette? Pardon, miladi, a-t-elle ajouté en me prenant par la main, il faut que je compte un peu avec cette chère fille. Elle m'a menée vers une fenêtre; que vois-je? m'a-t-elle dit. Que ſignifient ces yeux? Monſieur & madame Reves, mes chers couſins, a-t-elle continué en élevant la voix, vous m'expliquerez apparemment cette énigme.

Charmante vivacité de miſs Grandiſſon, ai-je dit en moi-même, vous ne vous contiendrez pas long-tems.

Elle a repris ma main, &, me conduiſant ſur un fauteuil, elle s'eſt placée près de moi, ſon éventail dans l'autre main. Je veux ſavoir le fond, a-t-elle recommencé, & me voyant faire un effort pour ſourire, elle m'a déclaré que je ne lui en impoſerois point par de fauſſes apparences. J'ai ſoupiré. Fort bien, m'a-t-elle dit;

mais d'où vient ce profond ſoupir! Notre grand-maman Sherley ?.....

Elle eſt en parfaite ſanté, mademoiſelle.

Et notre tante, notre oncle Selby, notre couſine Lucie ?

Ils ſe portent bien.

Quelle mouche a donc piqué cette chère fille? Quelqu'un de ſes eſclaves s'eſt-il poignardé? Eſt-elle fâchée de n'être pas délivrée ſi heureuſement des autres? Mais ces obſcurités ne tarderont point à s'éclaircir. La comteſſe, s'approchant de moi, lui a fait un reproche de l'embarras qu'elle me cauſoit pas ſes inſtances, en l'accuſant fort agréablement d'un excès de vivacité, que ſir Charles ſeul, a-t-elle dit, étoit capable de tempérer. J'ai répondu qu'on ne pouvoit reprocher à miſs Grandiſſon que des excès de bonté.

Madame Reves m'a ſoulagée fort à propos. Elle a parlé de l'inquiétude que ſir Hargrave Pollexfen n'avoit pas ceſſé de nous cauſer. Ah! madame, lui a dit la comteſſe, il n'a, ni le deſſein, ni la hardieſſe de remuer. Il n'a pas d'autre parti à prendre que celui du repos, ſi vous avez la bonté de lui en laiſſer le choix.

J'ai reconnu aſſez clairement que les deux ſœurs ne ſavoient rien de l'appel. Miſs Grandiſſon a demandé ſi nous avions appris quelque choſe de ſir Hargrave. Je me ſuis diſpenſée aſſez adroi-

rement de répondre à cette queſtion, en lui demandant moi-même ſi ſir Charles n'en avoit rien appris? Rien, m'a-t-elle répondu. J'ai ajouté que le plus mortel chagrin que j'euſſe à redouter, étoit de voir renaître une querelle dont j'avois été la malheureuſe occaſion, & d'apporter quelque trouble dans une famille, que tant de raiſons m'obligeoient de chérir & de reſpecter. Les deux charmantes ſœurs ont attribué ma reconnoiſſance à la bonté de mon naturel, & m'ont dit que leur frère qui leur avoit promis de les ſuivre avec milord L..... donneroit un meilleur nom lui-même à l'occaſion qu'il avoit eue de me ſervir. Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, a continué miſs Grandiſſon; miladi s'eſt levée avant ſon heure, & je ne ſuis jamais demeurée la dernière au lit. La faim me preſſe; je ne ſuis pas d'humeur à manger mes gants, &, s'approchant de mon claveſſin, ſous prétexte de faire diverſion à ſon appétit, elle en a remué les touches avec une habileté qui nous a fait aſſez connoître qu'elle ſait leur faire parler le langage qui lui plaît. Le déjeûner eſt venu; mais je m'en ſuis moins occupée que de cette affreuſe lettre de Bagenhall, dont j'avois le cœur oppreſſé. Comme je ne pouvois être sûre que ſir Charles n'eût pas de fortes raiſons pour cacher cette affaire à ſes ſœurs, je ne voulois pas en parler ouvertement;

& j'aurois ſouhaité néanmoins d'apprendre quelque choſe qui pût aider à me calmer l'eſprit, en lui laiſſant la liberté de s'ouvrir à ſes deux ſœurs, lorſqu'il le jugeroit à propos. Dans l'embarras où j'étois pour commencer, j'ai demandé à miladi ſi ce n'étoit pas ſamedi dernier qu'elle étoit arrivée au château de Colnebroke, cette maiſon qui me ſeroit toujours chère, pour m'avoir ſervi d'aſile ? Elle m'a répondu que c'étoit ce jour-là, & qu'elle en aimeroit mieux une demeure où j'avois trouvé la fin de mes peines. Je ſuppoſe meſdames, ai-je repris avec aſſez peu de liaiſon, que vous avez entendu parler d'une lettre écrite à ſir Charles..... par ce malheureux Wilſon... Oui, m'a dit la comteſſe, & ma joie eſt extrême de voir cet affreux complot heureuſement éventé. Quelques termes de la lettre, ai-je ajouté, m'ont laiſſé de l'inquiétude. Que portoient-ils ? m'a demandé vivement miſs Grandiſſon. Ils portoient mademoiſelle, que ſir Hargrave ne reſpire que vengeance. Mon frère ne nous en a rien dit, a répliqué la comteſſe ; mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'un homme, humilié de ſon aventure, écoute beaucoup ſes reſſentimens. On nous a dit au contraire que la confuſion, ou la maladie, le retiennent fort paiſiblement dans ſa chambre.

Elle n'avoit pas achevé de parler, lorſque l'arrivée d'un carroſſe a fait dire à miſs Grandiſ-

ſon que c'étoit milord L..... & ſir Charles. Dans le tranſport de ma joie, je n'ai oſé me fier à moi-même : & feignant d'avoir oublié quelque choſe, je ſuis ſortie aſſez bruſquement par une des portes de la ſalle, tandis qu'ils entroient par l'autre ; je me ſuis arrêtée dans un cabinet. Grâces au ciel ! ai-je dit ; mon cœur étoit trop foible pour ma reconnoiſſance. Je me ſuis crue prête à m'évanouir. Vous ne ſerez pas étonnée, ma chère Lucie, que mon émotion ait été ſi vive, après l'affreuſe incertitude où j'avois été pendant deux jours, & dans les idées terribles que je m'étois formées du danger où je voyois le meilleur des hommes expoſé, pour m'avoir ſauvé l'honneur & la vie.

Je crois avoir éprouvé qu'on revient plutôt des ſurpriſes de la joie, ſur-tout lorſque la reconnoiſſance en eſt le principe, que de celles des paſſions plus orageuſes. Madame Reves eſt venue à moi. Ma chère, m'a-t-elle dit, votre abſence ſera remarquée : j'allois rentrer, ai-je répondu ; & c'étoit effectivement mon deſſein. Nous ſommes rentrées.

Après les premiers complimens, miſs Grandiſon n'a pas fait difficulté de dire à ſon frère, que miſs Byron, monſieur & madame Reves s'étoient fort occupés de quelques termes qui leur cauſoient de l'inquiétude dans la lettre de

Wilſon. J'ai profité de cette ouverture : vous jugeriez mal de ma reconnoiſſance, monſieur, ai-je continué après elle, ſi je ne vous avouois que l'avis de Wilſon, joint aux menaces qu'on nous a rapportées, me font craindre que votre ſûreté ne ſoit en danger, pour m'avoir trop généreuſement ſervie.

Il a répondu que les ſentimens de miſs Byron étoient dignes d'elle ; mais qu'indépendamment des ſuites, elle ne pouvoit penſer qu'il y eût un honnête homme au monde qui n'eût pas agi comme lui dans la même occaſion ; qu'il auroit ſouhaité, ſans doute, qu'on lui eût rendu le même ſervice pour ſes ſœurs ; qu'il croyoit s'être conduit avec aſſez de modération, & qu'en ſe rappelant les circonſtances, il n'avoit rien à ſe reprocher. Ne vous alarmez point des ſuites, a-t-il ajouté, il n'en arrivera point, ſi je ne me trouve dans la néceſſité de me défendre. Miſs Grandiſſon n'a pas laiſſé de lui demander d'un air preſſant, s'il y avoit quelque choſe à craindre de l'avis de Wilſon ? Il a répondu qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'un homme du caractère de ſir Hargrave s'emportât en menaces ; que la perte de ſes eſpérances, & ſi proche du ſuccès, devoit l'avoir mortifié ; mais qu'il falloit compter pour rien le langage du chagrin, & que les vrais braves ne menaçoient point.

M. Reves lui a demandé un moment d'entretien particulier. Ils ſont paſſés tous deux dans le cabinet, & M. Reves lui a préſenté la lettre de Bagenhall. Il l'a lue. Cette lettre eſt fort extraordinaire, a-t-il dit en la remettant à M. Reves; mais qu'en a penſé miſs Byron? La croyez-vous diſpoſée à ce qu'on exige d'elle? Vous pouvez juger, a répondu M. Reves, qu'elle eſt dans un mortel embarras. Je juge, a repris ſir Charles, qu'une jeune perſonne de ſi bon naturel, qui relève déjà trop le ſervice que je lui ai rendu, peut avoir lu cette lettre avec quelque chagrin; mais a-t-elle héſité ſur le parti qu'elle doit prendre? Ne mépriſe-t-elle pas & l'écrit & celui dont il porte le nom? J'aurois cru que miſs Byron.....

Il s'eſt arrêté; mais reprenant, il a paru s'échauffer; il lui eſt même échappé quelques expreſſions fort vives. M. Reves confeſſe que juſqu'alors il ne l'avoit pas cru capable de prendre feu tout d'un coup avec cette chaleur. Je ſouhaiterois, chère Lucie, qu'il ne ſe fût point arrêté. Je voudrois qu'il eût dit *ce qu'il auroit cru de miſs Byron.* Je vous avoue qu'il me ſeroit inſupportable que ſir Charles eût mauvaiſe opinion de mes ſentimens.

Il a interrompu M. Reves, qui vouloit juſtifier mes alarmes, pour lui demander ſi l'on avoit fait

fait quelque démarche à l'occaſion de cette lettre; ſi l'on n'avoit pas pris le parti du ſilence & du plus profond mépris. M. Reves l'ayant aſſuré qu'on n'avoit fait aucune réponſe; ces vils perſonnages, a-t-il repris, car je ne donne pas d'autre nom à ceux qui ſont capables d'une baſſeſſe préméditée, ont-ils pu ſe promettre de moi, *des excuſes*, pour l'obſtacle que j'ai mis à leur attentat? Perſonne, M. Reves, n'auroit plus d'empreſſement que moi à faire des excuſes, je dis à mes inférieurs mêmes, ſi j'avois eu le malheur d'oublier mon devoir; mais toutes les puiſſances du monde ne me feroient pas déſavouer une action juſte.

M. Reves lui a demandé nettement, ſi Bagenhall lui avoit remis une lettre, & ſi ſir Hargrave lui avoit fait un appel. Il a reconnu l'un & l'autre; & qu'ayant remis ſa réponſe au lundi ſuivant, parce qu'il n'avoit pas jugé que cette affaire méritât d'interrompre un moment le plaiſir qu'il ſe promettoit d'embraſſer une ſœur fort chère & ſon mari, il l'avoit envoyée ce matin.

Vous l'avez envoyée, lui a dit M. Reves! Que j'appréhende, Monſieur!.....

Il a proteſté à M. Reves, qu'il ne devoit rien appréhender. Cependant il l'a prié de n'en rien apprendre à ſes ſœurs & à milord L.....f. parce qu'il ne vouloit point qu'une affaire, qui ne lui donnoit pas la moindre inquiétude, causât des

alarmes & des peines inutiles à des perſonnes dont le bonheur faiſoit ſon étude. Je ne puis ſouffrir, a-t-il ajouté, qu'il manque quelque choſe à la ſatisfaction de mes amis.

Mais avez-vous accepté l'appel, lui a demandé M. Reves ?

Il a répondu qu'il ne s'étoit vu que trop ſouvent engagé dans des affaires de cette nature; qu'il n'avoit jamais tiré l'épée que pour ſa défenſe, & lorſqu'on lui avoit fermé toute autre voie; qu'il ne pouvoit ſupporter une inſulte, & qu'il étoit né fort vif: qu'un moment même auparavant, il lui en avoit coûté beaucoup pour réprimer ſa paſſion; mais que lorſqu'il lui étoit arrivé de s'y laiſſer emporter, il avoit eu trop à ſouffrir de ſes propres regrets, pour ne pas s'efforcer d'en vaincre les premières ſaillies.

Mais j'eſpère, Monſieur, a repris mon couſin, que vous ne vous rencontrerez point.....

Je n'aurai de rencontre avec perſonne, M. Reves, à titre de duel. Ma crainte ne ſera jamais de paſſer pour un homme ſans cœur. J'ai dans le fond de mes ſentimens... pardonnez cette apparence de vanité, M. Reves; mais je ne vis pas pour le monde, c'eſt pour moi que je vis, pour le cenſeur que je porte en moi-même.

M. Reves s'eſt efforcé d'applaudir des mains & des yeux, mais la voix lui a manqué, pour

s'exprimer autrement. Il avoit été comme ſaiſi de la nobleſſe avec laquelle ces derniers mots avoient été prononcés, & des rayons de lumière qu'il avoit cru voir briller ſur le viſage du chevalier Grandiſſon.

Il n'étoit pas à la fin. Sir Charles a continué; entre une infinité de mauvais uſages que je déplore, il n'y en a point qui m'afflige tant que celui des duels prémédités. Quelle eſt donc la magnanimité d'un homme qui ne ſauroit s'élever au-deſſus des opinions vulgaires? Combien ne connoiſſons-nous pas de familles, où le deuil règnera éternellement pour la perte d'un père, d'un fils, d'un frère, enlevés par cette monſtrueuſe manie? Un homme qui en appelle un autre, & qui l'engage dans un combat ſingulier, doit avoir commencé par défier ſon dieu. A-t-il d'autre eſpoir que d'être un meurtrier, & de cauſer un tort irréparable à toute une famille innocente? Mais puiſque vous m'avez conduit ſi loin, par l'étrange lettre que vous m'avez fait lire; je vous communiquerai auſſi celle de ſir Hargrave; la voici:

« Je loue, monſieur, la généroſité qui vous a » fait laiſſer votre nom. Mes coquins étoient » trop loin de leur maître, pour remarquer, » aux apparences ordinaires, qui pouvoit être » l'ennemi qui attaquoit ſur le grand chemin un

» homme innocent ; innocent, du moins par » rapport à vous. Il eſt évident que vous vous » êtes attendu à recevoir de mes nouvelles ; & » vous en auriez eu plutôt ſi les effets de la cruelle » ſurpriſe dont vous avez ſu tirer avantage ne » m'avoient ôté juſqu'aujourd'hui la liberté de » quitter ma chambre. Je demande de vous la » ſatisfaction dûe à un homme d'honneur. Choi- » ſiſſez le tems, pourvu qu'il n'aille pas plus » loin que mercredi prochain. Ce délai doit ſuf- » fire pour arranger vos affaires ; mais le plu- » tôt ſera le mieux. Le lieu, s'il vous convient, » ſera les carrières de Kinſington. J'aurai deux » piſtolets, dont je vous laiſſerai le choix, ſi vous » n'aimez mieux me prêter un des vôtres. Le » ſoin du reſte peut être confié à mon ami, » M. Bagenhall, qui veut bien prendre la com- » miſſion de remettre ce billet entre vos mains, » & à celui que vous nommerez de votre côté. » Je ſuis, monſieur, votre très-humble ſerviteur,

» HARGRAVE POLLEXFEN ».

Samedi.

APRÈS avoir fait lire cette lettre à M. Reves, il lui a dit qu'il ne faiſoit pas difficulté de lui montrer auſſi la réponſe ; qu'elle pourroit lui

paroître longue ; que s'il eût été mieux connu de ſir Hargrave, ſix lignes auroient pu ſuffire.

Votre lettre, monſieur, me fut rendue ſamedi dernier par M. Bagenhall, au moment que je montois en carroſſe pour aller paſſer vingt-quatre heures à la campagne. Je ne crus pas que le ſujet ni le tems duſſent rien changer à ma réſolution. Ma ſœur étoit déjà dans la voiture. Il ne convenoit pas d'alarmer une femme. Je promis une réponſe pour lundi.

Ma réponſe eſt, monſieur, que j'ai toujours refuſé, quoique l'occaſion n'en ſoit arrivée que trop ſouvent, de tirer l'épée ſur un défi formel. En même tems je me crois aſſez verſé dans l'uſage des armes, pour me rendre témoignage qu'en tenant cette conduite, j'ai d'autres motifs que ma ſûreté.

Avez-vous des amis, monſieur? en êtes-vous aimé? les aimez-vous? ſouhaitez-vous de vivre pour leur intérêt & pour le vôtre? avez-vous des ennemis qui feroient charmés de voir avancer la fin de vos jours? Que ces conſidérations aient le poids qu'elles doivent avoir ſur votre eſprit; elles en ont toujours eu ſur le mien. Je ſuis de ſang froid. Peut-être ne l'êtes-vous point. Dans une occaſion de cette nature, c'eſt le devoir de celui qui ſe poſsède, d'ouvrir à l'autre les voies

de la réflexion. Il n'en ſera néanmoins que ce qu'il vous plaira.

Mais permettez que je vous faſſe une autre queſtion : ſi vous vous croyez offenſé, eſt-il prudent de me donner l'occaſion de vous faire peut-être une bien plus grande injure ?

Vous étiez engagé dans une entrepriſe qui bleſſoit toutes les loix. Si vous ne ſentez point que dans le même cas vous euſſiez dû faire ce que j'ai fait, croyez-moi, monſieur, vous n'êtes pas l'homme d'honneur avec lequel celui qui ambitionne ce titre doive être jaloux de ſe meſurer. Je n'ai pris contre vous aucun avantage dont vous puiſſiez me faire un reproche. Vous avez tiré l'épée ; je n'ai pas fait uſage de la mienne. Souvenez-vous que n'ayant pas quitté votre voiture, cette ſituation vous étoit peu favorable ; & qu'après le coup que vous m'avez porté, vous devez quelques remercîmens à ma modération. Je n'aurois pas été fâché de pouvoir donner le ſecours qu'on me demandoit, ſans vous cauſer tout le mal dont vous vous plaignez. Mais on ne peut me ſoupçonner d'aucune malignité dans mes vues. Quelque horreur que j'aie eue, & qu'il me reſte encore pour la violence dont vous vous êtes rendu coupable à l'égard d'une femme ſans défenſe, qui ne méritoit,

comme je l'ai bientôt reconnu, que vos adorations & celles du monde entier, j'ai moins penſé à la venger qu'à la ſecourir.

Je vous fais une longue lettre, parce que ma plume eſt la ſeule arme que j'aie deſſein d'employer. Pardon, ſi je répète qu'après la conduite que nous avons tenue l'un & l'autre, ſoit à l'égard de la jeune dame, ſoit entre vous & moi, nous ne pouvons plus nous meſurer ſur le pied de l'égalité, quand, par d'autres principes que les miens, le duel ſeroit un combat permis. Si l'on prend droit de mon refus pour m'inſulter, & pour me mettre dans la néceſſité de me défendre, on s'appercevra que mon bras ſeul eſt capable de me raſſurer contre le nombre. Mais, dans cette ſuppoſition même, je préférerois toujours le parti de me juſtifier par d'honorables explications, au regret d'avoir la mort de quelqu'un à me reprocher. Ma vie n'eſt point à moi; & j'ai moins de droit encore ſur celle d'autrui. Celui qui penſe différemment eſt l'objet de mon mépris, plus que je ne puis l'être du ſien; & s'il s'imagine que cette déclaration lui donne droit d'attaquer ma vie, qu'il l'entreprenne; mais ce ſera par les voies qui conviennent à mes principes.

En un mot, ſi quelqu'un me hait aſſez pour fouler aux pieds les loix de ſon pays, mes démar-

ches ne ſont jamais obſcures ; il n'y a point d'heure du jour à laquelle on ne puiſſe me rencontrer par tout où je ſuis appelé par le devoir ou par l'uſage. Mon épée eſt une arme de défenſe, & je ne lui connois point d'autre emploi. Je ne porte le piſtolet que dans mes voyages, pour effrayer les brigands ; & des inſtrumens moins dangereux, m'ont quelquefois ſuffi pour repouſſer une inſulte ſoudaine.

Si le chevalier Pollexfen a quelque ſageſſe, il me remerciera peut-être de cet éclairciſſement auquel je lui laiſſe d'ailleurs la liberté de donner tout autre nom. Je ſuis ſon très-humble ſerviteur,

CHARLES GRANDISSON.

Lundi matin.

M. Reves a demandé à ſir Charles la permiſſion de me faire lire ces deux lettres. Il y a conſenti, parce que ſon deſſein, a-t-il ajouté, n'étoit pas d'accorder la propoſition de ſir Hargrave. Comme j'ai pris la liberté de les tranſcrire ſans ſa participation, j'exige, ma chère Lucie, qu'elles ne ſoient pas vues hors de la famille. Vous jugerez de la ſatisfaction que la dernière m'a cauſée, & je ne doute point que vous ne la partagiez avec moi. Cependant, comme ſir Charles ne s'attend point lui-même

que l'affaire en demeure à ces termes, & qu'il convient que, ſuivant les notions vulgaires de l'honneur, ſon ennemi ſe doit quelque choſe de plus; croyez-vous, ma chère, que je puiſſe être fort tranquille, lorſque je me regarde comme la ſeule cauſe du trouble? Il eſt évident que ſir Charles eſt dans une paix profonde; ſon ame eſt gouvernée par d'autres principes que ceux du faux honneur. Qu'un ſi noble caractère le relève dans mes idées! réellement, ma chère, je crois quelquefois ſentir que la reconnoiſſance lui élève comme un trône dans mon cœur, mais en qualité ſeulement d'ami ou de frère. Je le reſpecte trop..... ſoyez ſûre, ma chère, que ce reſpect contiendra tous mes ſentimens dans l'ordre.

Lorſqu'il eſt entré avec M. Reves, la converſation eſt devenue générale; mais, oppreſſée comme je le ſuis par mes obligations, la vivacité m'a manqué. Miſs Grandiſſon m'a dit un jour qu'elle me croyoit le cœur fier: mais lorſqu'en jetant quelquefois les yeux ſur ſir Charles, tandis qu'il tournoit les ſiens d'un autre côté, j'ai fait réflexion à ce qu'il y avoit encore à redouter, ne fût-ce que de l'aſſaſſinat de la part d'un homme piqué de quelques traits de la lettre, & peut-être encore plus des marques qu'il portera ſur ſon viſage juſqu'au tombeau; je n'ai pu me défendre d'une vive & tendre inquié-

tude pour un ami d'un mérite ſi diſtingué, qui, tout gai, tout heureux qu'il paroiſſoit entre nous, pouvoit quelques heures après..... comment ai-je pu réſiſter à ces horribles craintes? D'autres fois j'ai regardé avec plaiſir le ſeul homme du monde à qui j'aurois pu ſouhaiter, dans ma diſgrâce, d'avoir une ſi ſenſible obligation. Sa modeſtie, me diſois-je à moi-même, ne me fera point un fardeau de ma reconnoiſſance. Il n'attache point une trop haute idée au ſervice qu'il m'a rendu; les grandes, les généreuſes actions lui ſont familières. Il pouvoit arriver que j'euſſe les mêmes obligations à quelqu'un qui, par l'état de ſa fortune, auroit eu quelqu'avantage à ſe promettre du danger auquel il ſe ſeroit expoſé pour moi, & dont la condition ou le caractère auroit cauſé de l'embarras à ma reconnoiſſance.

Mais ici j'ai le cœur libre. Cependant, me diſois-je encore, ſir Charles Grandiſſon eſt un homme pour lequel je ne dois pas ſouhaiter de prendre des ſentimens trop tendres. Combien de rivales à ſoutenir! un homme que tout le monde regarde avec admiration! un devoir établi, comme ſa ſœur me le diſoit un jour, qui oblige les femmes d'attendre qu'elles ſoient prévenues! Le cœur de ſir Charles doit être à l'épreuve de ces tendres ſenſations qui ſe changent

en paſſion vive & ardente dans le ſein d'un homme, pour le premier & le ſeul objet de ſon amour. Je mettrois ma tête, chère Lucie, ſi la vérité pouvoit être connue, que dans le grand nombre de femmes que le mariage de ſir Charles rendra malheureuſes, ſoit à Cantorbery ou dans d'autres lieux, il n'y en a pas une pour laquelle il ait plus d'affection que pour l'autre.

Miſs Grandiſſon nous a propoſé, à M. & madame Reves & à moi, un dîner pour mercredi prochain, & nous l'avons accepté avec joie. La comteſſe a paru fort contente de moi, quoique dans l'agitation où j'étois, je doive avoir fait une figure aſſez triſte pendant tout le cours de cette viſite. Ne vous êtes-vous pas attendue à trouver ſon portrait & celui de ſon mari dans cette lettre, comme je ſuis accoutumée à vous faire celui de toutes mes nouvelles connoiſſances! je vous le dois ſans doute; mais je ne ſais ſi je ſuis en état de l'entreprendre. En vérité, chère Lucie, tout ce qui m'eſt arrivé depuis quinze jours, m'a ſi fort humiliée, que je crois avoir perdu ce feu qui animoit mon cœur & ma plume.

Miladi eſt plus âgée d'un an que ſir Charles; mais elle a, dans les traits, toute la douceur & la délicateſſe qui ſont les plus aimables phyſionomies; on la croiroit de deux ou trois ans plus

jeune. Elle eſt grande & d'une taille légère; il y a quelque choſe de plus vif & de plus noble dans l'air & les traits de miſs Grandiſſon que dans les ſiens; mais la complaiſance & la bonté qui ſont répandues ſur ſon viſage, inſpirent pour elle plus de confiance & de penchant que pour ſa ſœur. On eſt sûr d'aimer l'une à la première vue. L'autre, on eſt comme prêt à lui demander la permiſſion de l'aimer, & prêt à s'y engager, ſi elle le vouloit; & cependant qu'elle y conſente ou non, il eſt impoſſible de s'en défendre. Tout le monde parle de miladi L.... avec autant de reſpect que d'affection. Tout le monde vante ſa diſcrétion & ſa prudence. Miſs Grandiſſon, dont le caractère eſt beaucoup plus libre, n'obtient pas toujours l'approbation qu'elle mérite; & ſatisfaite du témoignage de ſon cœur, elle ſe met au-deſſus de l'opinion d'autrui.

Milord L..... ſans pouvoir paſſer pour un bel homme, eſt d'une figure très-agréable. La bonté paroît peinte dans ſes yeux avec un air de ſens & d'honnêteté qui le fait reſpecter. Il eſt tout ce que ſes yeux annoncent; obligeant, ſage, généreux, en un mot, un vrai noble de l'ancien tems.

On m'a promis toute l'hiſtoire des deux familles, avec celle des amours de milord & de miladi, & des obligations qu'ils ont à leur frère, dont

ils parlent ſans ceſſe, & pour lequel ils ont une tendre déférence qui éclate juſques dans leurs regards. Que penſer de ce frère ? a-t-il donc le ſecret de s'établir des droits ſur la reconnoiſſance de tous ceux qui ont quelque rapport à lui ? Je meurs d'impatience de me trouver ſeule avec miſs Grandiſſon, & de découvrir, peut-être, dans quelque intime entretien, par quel art il engage tout le monde à lui reconnoître une ſupériorité dont la plupart des hommes ſont ordinairement ſi jaloux.

Si j'en croyois mes déſirs, je renoncerois à toutes mes autres connoiſſances, pendant le ſéjour que je dois faire à Londres pour me livrer preſqu'uniquement à cette charmante famille; du moins, ſi je le pouvois, ſans appréhender de me rendre importune. Le reſte de mon tems ſeroit donné à M. & madame Reves, que je ne dédommagerai jamais à mon gré de tous les embarras que je leur ai cauſés. Avec quelle impatience j'attends ce mercredi, pour me voir avec toute la famille des Grandiſſon ! car ils doivent ſe raſſembler tous. J'ai pluſieurs raiſons d'attendre impatiemment ce jour. Cependant ce ſir Hargrave ne ceſſe point de m'effrayer.

LETTRE XXVII.

Madame SELBY, *à miſs* BYRON.

Au château de Selby, 15 Février.

QUOIQUE depuis long-tems notre réſolution, ma très-chère Henriette, ſoit de vous laiſſer une liberté abſolue dans votre choix, nous ne pouvons nous diſpenſer de vous apprendre les nouvelles propoſitions qu'on nous fait pour vous. Enſuite il dépendra de vous ſeule de les accepter ou de les refuſer.

Miladi D...., douairière de cette illuſtre maiſon, m'a fait l'honneur de m'écrire il y a plus d'un mois, comme vous le verrez par la date de ſa lettre. Mais elle me recommandoit le ſecret juſqu'à ce qu'elle me donnât la liberté de le révéler. Elle me l'accorde aujourd'hui par une autre lettre, en me priant de vous informer de toutes ſes ouvertures. J'ai communiqué à ma mère, à M. Selby & à Lucie, ce qui s'eſt paſſé entre cette dame & moi. Ils ne m'expliquent point ce qu'ils en penſent par les mêmes raiſons qui m'empêchent auſſi de vous en marquer mon ſentiment; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que vous le demandiez vous-même.

Mais ne voyons-nous pas, ma très-chère nièce, que depuis fort peu de jours, il eſt arrivé pluſieurs changemens qui doivent refroidir les eſpérances de tous ceux qui cherchoient à vous plaire, du moins s'ils apprennent les circonſtances & la ſituation où vous êtes. Je ſuis perſuadée, mon cher amour, que vous ne ſerez jamais capable de réſiſter aux mouvemens de cette reconnoiſſance qui a toujours eu tant de pouvoir ſur votre cœur. La tendreſſe que votre oncle a pour vous, lui a fait contenir, dans cette occaſion, le penchant que vous lui connoiſſez au badinage. Il déclare, ma chère, qu'il a pitié de vous. Pendant que cette chère fille, dit-il, nous vantoit ſes forces, & que, rejetant l'un, ou congédiant l'autre, elle ſe croyoit hors des atteintes du petit dieu devant lequel il faut, tôt ou tard, que les femmes viennent courber la tête, je ne l'ai point épargnée; mais aujourd'hui que je la vois abimée dans une paſſion ſérieuſe, & qu'elle a tant de choſes à dire pour ſon excuſe, & que nous n'avons peut-être pour nous que l'eſpérance, pendant que le triomphe eſt du côté de ſir Charles; ſon état, s'il eſt tel que je me l'imagine, m'inſpire trop de compaſſion pour me permettre de la chagriner par mes railleries, ſur-tout après tout ce qu'elle a ſouffert de ce vil Hargrave.

Mille endroits de vos lettres, ma chère, nous ont ouvert les yeux ſur votre inclination. Dans un commencement d'amour, les jeunes perſonnes s'efforcent toujours de ſe déguiſer leur propre ſituation. Elles voudroient étouffer le feu, avant que d'appeler au ſecours ; mais cet effort même, eſt un ſouffle qui lui fait jeter des flammes. Elles cherchent des noms pour leurs ſentimens ; tels, par exemple, que la reconnoiſſance. Mais apprenez, chère Henriette, qu'une reconnoiſſance auſſi juſtement fondée que la vôtre, n'eſt qu'un nom d'emprunt pour l'amour. Le mérite de l'objet, l'excellence de votre cœur, la conformité des caractères, doivent amener l'amour d'un côté, peut-être des deux, ſi cette multitude de femmes, dont on vous a parlé, n'ont que des perfections modernes ; cependant, ma chère, c'eſt ce qu'il ne faut pas ſuppoſer, puiſque les cœurs vertueux ſe trouvent & s'aſſortiſſent comme d'eux-mêmes. Il eſt vrai auſſi que ces femmes peuvent ne s'être laiſſé prendre que par la figure extérieure. Un bel homme n'a pas beſoin de toutes les qualités du chevalier Grandiſſon, pour engager le cœur d'une grande partie de notre ſexe.

Ce qui augmente nos craintes, chère Henriette, c'eſt que nous-mêmes nous ſommes tous amoureux de lui. Votre oncle s'eſt rencontré

avec

avec M. Daſſon, fameux avocat de Nottingham, qui eſt chargé de quelques affaires pour ſir Charles. Le détail où M. Daſſon eſt entré ſur ſon caractère, dans ce qui regarde ſeulement ſes fermiers & ſes vaſſaux, ſuffit pour confirmer tout ce que la plus ardente reconnoiſſance & l'amour le plus paſſionné peuvent dire en ſa faveur. Nous ne ſavons quelquefois ſi nous devons regretter le lâche attentat de ſir Hargrave, quoique vous ne puiſſiez pas douter que le récit de vos ſouffrances ne nous ait pénétrés juſqu'au fond du cœur. Si la fin répondoit à nos déſirs, je ne regretterois rien. Mais c'eſt notre crainte, ma chère. Que deviendrois-je, diſoit hier votre grand-maman, ſi la favorite de mon cœur ſe trouvoit engagée dans une paſſion ſans eſpoir ? Expliquons-nous de bonne foi. Si vous y voyez quelque apparence, il faut vous réſoudre à jeter de l'eau ſur le feu, tandis qu'il couve encore, & qu'il n'a fait que pouſſer quelques étincelles; il faut l'éteindre, ma chère; & comment y parviendrez-vous, ſi ce n'eſt en changeant votre liaiſon perſonnelle avec l'aimable famille, dans une correſpondance par écrit, c'eſt-à-dire, en revenant vivre avec nous, avant que la flamme ait gagné le comble ? Lorſque vous ſerez ici, vous pourrez donner quelque eſpérance au digne Orme, ou vous tourner du nouveau côté qu'on

vous propoſe. Comme la plus vive ſatisfaction qui pût nous arriver, ſeroit de vous voir heureuſement mariée, nous ne ſouhaitons rien plus ardemment. S'il y avoit quelque apparence... vous m'entendez. Le diadême, ma chère, ſeroit mépriſable en comparaiſon.

Adieu, mon plus tendre amour. Je ſuis trompée, ſi cette prudence qui vous a fait mériter juſqu'ici tant d'applaudiſſemens, n'eſt appelée à des épreuves que vous n'avez jamais connues.

Toute à vous, avec l'affection d'une mère,

MARIANNE SELBY.

LETTRE XXVIII.

La Comteſſe Douairiere de D..... à madame SELBY.

23 Janvier.

PERMETTEZ, madame, que ſans vous être connue perſonnellement, je m'adreſſe à vous pour une affaire de quelqu'importance, & que je vous demande en même tems le ſecret, juſqu'à ma première lettre, à l'égard même de M. Selby & de la jeune perſonne dont il eſt queſtion. Perſonne de ma famille, ſans excepter le Comte de D..... mon fils, n'eſt informée de mes vues,

& n'en aura la moindre connoiſſance, avant que vous les ayez approuvées.

Mon fils eſt entré, depuis peu, dans ſa vingt-cinquième année. Il y a peu de jeunes gens, dans la haute nobleſſe, à qui l'on puiſſe attribuer de meilleures qualités. Sa minorité m'a donné le pouvoir, lorſqu'il eſt entré en âge, de le mettre en poſſeſſion d'un bien fort noble & fort clair, qu'il n'a point altéré, depuis qu'il vit dans l'indépendance. Il n'y a rien à lui reprocher pour la figure. On lui accorde du ſavoir & du jugement; ſa conduite l'a fait reſpecter dans ſes voyages. Vous pouvez prendre la-deſſus toutes les informations qui conviennent à la prudence.

Notre plus grande paſſion, comme vous pouvez vous l'imaginer, eſt de le voir heureuſement marié. Il eſt fort éloigné d'être un mauvais fils. Je ne lui ai jamais reconnu que de la tendreſſe & du reſpect pour moi. Un fils reſpectueux promet un bon mari: il m'aſſure que ſon cœur eſt ſans engagement, & qu'il aura les plus grands égards pour ma recommandation. Je cherche un parti qui lui convienne: mais, quoique milord ne ſoit pas indifférent pour la beauté, je porte les yeux plus loin que l'extérieur dans une femme. Ma première vue tombe ſur la famille à laquelle une jeune perſonne doit ſa naiſſance & ſon éducation. La qualité me touche peu: un homme de qualité,

comme vous ſavez, la confère à ſa femme. Je ne demande qu'une bonne & ancienne nobleſſe. On ſait, madame, que cet avantage ne manque d'aucune part à la vôtre; & ſi les conditions, d'ailleurs, étoient agréées mutuellement, je vous avoue que je ſerois flattée de votre alliance. La jeune perſonne ayant reçu ſon éducation ſous vos yeux, votre caractère ſeroit un puiſſant motif pour moi.

La beauté, le mérite & l'excellent naturel de votre nièce Byron, ſont l'entretien & l'admiration de tout le monde. Il ne ſe paſſe point un jour, où je n'en entende parler avec de nouveaux éloges. Je n'ai, madame, qu'une ſeule queſtion à vous faire aujourd'hui; & je vous ſupplie deme répondre avec l'ouverture qui convient à l'importance de l'occaſion, & que je crois mériter par la mienne, ſurtout lorſque je promets le ſecret, avec autant de fidélité que je le demande. Les affections de miſs Byron ſont-elles abſolument libres? Notre délicateſſe eſt extrême ſur ce point: c'eſt le ſeul auquel je m'attache aujourd'hui. Si votre réponſe eſt telle que je la déſire, nous en viendrons des deux côtés à d'autres explications. Un mot, lorſque vôtre commodité vous le permettra, ne ſauroit manquer, madame, d'obliger infiniment votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

M. D.....

(*A cette lettre, madame Selby joint la réponſe qu'elle avoit faite à miladi D..... pour l'aſſurer qu'elle ne connoiſſoit aucun attachement de cœur à miſs Byron, quoique tout le monde lui connût pluſieurs amans déclarés, qui la recherchoient avec des offres fort avantageuſes; & pour l'avertir d'ailleurs que miſs Byron n'étoit pas riche, n'ayant actuellement à elle que quinze mille livres ſterlings de fonds, avec quelques eſpérances à la vérité, mais fort éloignées, elle y joint auſſi une ſeconde lettre de miladi D..... du 13 Février, par laquelle cette dame lui apprend que depuis qu'elle a reçu la ſienne, ayant parlé de ſes vues à ſon fils, elle l'a trouvé ſi prévenu par le bruit public, en faveur de miſs Byron, qu'il ne reſpire que l'occaſion de la voir; & qu'à l'objection du bien, il répond qu'un homme qui a, comme lui, 12000 livres ſterlings de revenu, ne doit pas chercher dans une femme d'autres richeſſes que la vertu & le mérite. La comteſſe ajoute que cette réponſe eſt celle qu'elle déſiroit de ſon fils, & que c'eſt auſſi la ſienne; ſur quoi elle propoſe à madame Selby une prompte entrevue entre les deux jeunes gens, pour hâter la concluſion d'un mariage dont elle ſe promet tout le bonheur de ſa vie, en déclarant qu'elle a déjà pour miſs Byron toute la tendreſſe d'une mère*).

LETTRE XXIX.

Miſs BYRON, *à madame* SELBY.

A Londres, 28 Février.

En vérité, ma très-chère tante, votre lettre me cauſe un extrême chagrin. Je ſuis une ingrate de le dire, lorſque vous n'avez jamais eu que de l'indulgence pour moi: mais ſi je reſſens de la peine en effet, quoique peut-être ſans raiſon, ne dois-je pas vous en faire l'aveu?

Quelle eſt donc ma ſituation? Quelles ſont les circonſtances qui m'ont fait perdre le pouvoir que je dois avoir ſur moi-même, & qui changent en pitié le goût que mon oncle prend toujours à badiner! Abîmée dans une forte paſſion! L'eſpérance de mon côté & le triomphe de l'autre! Des lettres qui me trahiſſent & qui vous font ouvrir les yeux! Un commencement d'amour qu'on tâche de ſe déguiſer à ſoi-même! Des feux, des étincelles & des flammes! La reconnoiſſance & l'amour, des noms qui vont l'un pour l'autre! Ah! ma chère tante, comment avez-vous pu ſouffrir que mon oncle m'ait écrit dans ces termes? Comment avez-vous pu les tranſcrire, & me les envoyer comme de vous? Cepen-

dant, j'y vois quelque traits de tendreſſe qui ne peuvent venir d'un homme, ni même de toute autre femme que de ma chère tante.

Mais que faites-vous, madame, lorſque vous me déclarez vos propres préventions, en faveur d'un homme à qui vous croyez déjà tant d'avantages ſur moi? Etoit-il beſoin de me laiſſer voir que ſes grandes qualités ont fait tant d'impreſſion ſur vous? Ma grand'maman même n'épargne point ſa fille. Elle tremble *pour une paſſion ſans eſpoir.* Oh! que le ciel m'ôte la vie, avant que je mérite jamais une ſi cruelle compaſſion!

Votre plume reprend des forces pour repréſenter un feu qui couve, des étincelles échappées, & pour m'exhorter à jeter de l'eau ſur les flammes. Chère tante! Quelles images! A qui ſont-elles appliquées? Et par qui? Me ſuis-je donc ſi fort oubliée dans mes lettres? Non, non, je me les rappelle fort bien. Mais devriez-vous dire que vous me pardonnez, ſi je ſuis dans cette triſte ſituation? Devriez-vous dire que *vous êtes tous amoureux* de cet excellent homme, & parler de M. Daſſon, & de tous les éloges qu'il fait de lui? Vous auriez dû me déclarer, au contraire, que ſi ma reconnoiſſance ſe change en amour, vous ne me le pardonnerez jamais. J'aurois le devoir alors, pour m'aider à vaincre une paſſion dont il paroît que le ſuccès vous alarme.

Fort bien. Il ne me reſte donc plus que la fuite pour me défendre : on m'exhorte à retourner promptement en Northampton-Shire, ſoit pour y commencer un nouveau traité avec milord..... ſoit pour donner des eſpérances à quelqu'ancien amant. Pauvre Henriette Byron! As-tu donc beſoin d'un remède ſi preſſant? Et c'eſt ta tante Selby qui te donne ce conſeil? Mais ne peut-on ſe promettre que ſir Charles te prendra auſſi en pitié? Te verra-t-il *abîmée* dans une ſi forte paſſion, ſans t'offrir une main ſecourable? Oh non! Avec les obligations que tu lui as, peux-tu t'attendre de lui en avoir encore plus? & peut-il faire, en effet, plus qu'il a déjà fait pour toi?

Mais qu'il me ſoit permis du moins d'eſſayer mes forces : je ne me crois pas auſſi malade qu'on paroît ſe le figurer. Je veux courir les riſques du dîner de demain; & ſi je me reconnois trop foible pour continuer de faire face, je pourrai ſuivre le charitable avis qu'on me donne. Je fuirai, plutôt que de groſſir le nombre de ces malheureuſes femmes qui ſoupirent peut être depuis longtems pour le meilleur des hommes. Mais dans cette ſuppoſition même, c'eſt-à-dire, ſi je prenois le parti d'aller chercher de la protection ſous vos ailes, j'eſpère qu'il ne me ſera point abſolument néceſſaire d'allumer une nouvelle flamme pour éteindre une autre idée. L'amitié de M. Orme

me ſera toujours précieuſe ; mais je me ſens plus éloignée que jamais de penſer à lui, ſous un autre titre.

A l'égard des propoſitions de miladi D..... elles ne demandent pas un moment de réflexion. Vous ſavez, ma très-chère tante, que je ne ſuis point encore rejetée par l'homme dont *vous êtes tous amoureux*. Mais, s'il faut m'expliquer ſérieuſement, j'avouerai que, ſans me croire plus loin que la reconnoiſſance, qui eſt à la vérité un lien fort puiſſant, j'ai pour tous les autres hommes, non-ſeulement l'indifférence que j'ai toujours eue, mais une ſorte de dégoût ; & ſi je connois mon propre cœur, il me ſemble que j'aimerois mieux paſſer une heure de chaque ſemaine avec ſir Charles & miſs Grandiſſon, que de me voir la femme d'aucun des hommes que j'ai vus ou connus juſqu'aujourd'hui. Si cette diſpoſition ſe changeoit tôt ou tard en amour, & ſi je me trouvois *abîmée dans une paſſion ſans eſpoir*, mon objet ſeroit ſir Charles. Je ſuis ſûre qu'il n'en prendroit pas droit de m'inſulter ; & tout humiliant qu'eſt le terme de pitié, je préférerois la ſienne à l'amour de tout autre homme.

Vous aurez donc, ma chère tante, la bonté de répondre à miladi D..... que je ſuis extrêmement ſenſible à l'opinion qu'elle a de moi ; que l'eſtime dont elle m'honore devient une rai-

ſon qui m'intéreſſe au bonheur de ſon fils ; & que ſans croire l'égalité de fortune abſolument néceſſaire à la félicité de l'état conjugal, je ſuis perſuadée que c'eſt une circonſtance qui mérite de n'être pas négligée. Mais vous ſavez mieux que moi, madame, quel tour il convient de donner à votre réponſe, après cette explication de mes ſentimens. Je vous aſſure qu'ils ſont tels que je viens de les déclarer, & que j'aurois du mépris pour moi-même, ſi j'étois capable de tenir un honnête homme en ſuſpens, tandis que je balancerois en faveur d'un autre.

Je crains, madame, que cette lettre ne vous paroiſſe un peu trop libre. Mais je n'ai pas le cœur & l'eſprit tranquilles : tous ces hommes ne me cauſent que du chagrin, l'un après l'autre. Sir Hargrave y eſt venu mettre le comble ; & ſi je n'en avois tiré l'avantage de connoître le meilleur de ce ſexe, je crois que je me ſerois déterminé à n'en voir jamais aucun ; du moins pour l'entendre un ſeul moment ſur un ſujet qui m'eſt devenu inſupportable par la haîne que j'ai toujours eue pour les vaines adulations. Je me flatte qu'avec votre indulgence ordinaire, vous fermerez les yeux ſur mes fautes, & que vous obtiendrez pour moi la même grâce de ma grand'mère & de mon oncle. Je ſuis, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE XXX.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mardi au ſoir, 28 Février.

JE ne veux pas différer un moment, ma chère, à vous rendre compte d'une viſite que M. Reves vient de rendre dans Saint-James-Square. Il en apporte un papier qui contient ce qui s'eſt paſſé entre M. Bagenhall & ſir Charles, à l'occaſion de l'odieuſe affaire qui me cauſe tant d'effroi. Sir Charles, à ſa prière, lui a permis de nous le communiquer.

M. Bagenhall alla hier au ſoir chez ſir Charles, pour lui demander, de la part de ſir Hargrave, un rendez-vous, le lendemain, aux carrières de Kinſington. Sir Charles pria M. Bagenhall d'entrer avec lui dans ſon cabinet. Auſſi-tôt qu'ils ſe furent aſſis, M. Bagenhall lui dit que, s'étant déjà vu engagé dans une affaire de la même nature, il avoit eu le chagrin d'apprendre que ſes démarches n'avoient pas été repréſentées fidellement, & qu'on avoit conſeillé de prendre une précaution qui pouvoit paroître extraordinaire; mais que, pour la ſatisfaction de ſir Hargrave, autant que pour mettre les choſes dans leur vé-

ritable jour, il avoit amené un jeune écrivain, auquel il demandoit qu'il fût permis de jeter ſur le papier tout ce qui alloit ſe paſſer dans cette converſation. Sir Charles lui répondit qu'il étoit le maître de le faire entrer, mais qu'il n'en voyoit pas la néceſſité, & que ce qu'il avoit à dire, ne demandoit pas une longue explication. Ne fuſſions-nous que deux minutes, répliqua M. Bagenhall. J'y conſens, lui dit ſir Charles; & ſonnant pour faire appeler l'écrivain, il fit mettre devant lui de l'encre & du papier. L'écrit fut lu après l'entretien; & comme il devoit être tranſcrit pour ſir Hargrave, ſir Charles en demanda une copie, qui lui fut envoyée le même ſoir. Je ne changerai rien, ma chère, à l'ordre que j'y trouve, & chaque article ſera précédé du nom de celui qui parle.

Sir Ch. Vous m'avez déclaré, monſieur, l'intention de ſir Hargrave. Avez-vous lu la réponſe que j'ai faite à ſa lettre?

M. Bag. Je l'ai lue, monſieur.

Sir Ch. Croyez-vous que j'en doive d'autre?

M. B. Sir Charles conviendra que ce n'eſt point une réponſe à laquelle un homme d'honneur doive s'arrêter.

Sir Ch. Eſt-ce votre opinion que vous me donnez ici, M. Bagenhall, ou celle de ſir Hargrave?

M. B. Celle de ſir Hargrave, monſieur, & je crois que ce ſeroit celle auſſi de tout homme d'honneur.

Sir Ch. De tout homme d'honneur! M. Bagenhall. Un homme d'honneur n'auroit pas fait naître l'occaſion qui vous amène chez moi. Au reſte, en vous faiſant cette demande, j'ai ſuppoſé qu'il n'y a qu'un intéreſſé dans ce différent.

M. B. Pardon, monſieur; mais je n'ai pas voulu vous faire entendre qu'il y en eût deux.

Sir Ch. De grâce, dites-moi ſi vous êtes bien informé de l'entrepriſe de ſir Hargrave, & de toutes ſes circonſtances.

M. B. Sir Hargrave m'a fait, ſans doute, un récit exact. Il n'avoit que des vues honorables pour miſs Byron.

Sir Ch. Il doit avoir eu de fort hautes idées de lui-même, s'il a cru que ce qu'il pouvoit ſe propoſer de plus avantageux pour miſs Byron, fût capable de lui faire honneur. Mais vous, M. Bagenhall, jugez vous que dans cette occaſion ſir Hargrave ait fait le rôle d'un homme d'honneur.

M. B. J'ai déjà dit à ſir Charles, que je ne ſuis point intéreſſé à l'affaire. Je ne prétends point juſtifier la conduite de ſir Hargrave.

Sir Ch. Vous me permettrez donc de m'en rap-

porter à ma lettre; je n'ai point d'autre réponſe à faire. Pardon, M. Bagenhall; mon deſſein n'eſt point ici de manquer à la civilité que je vous dois.

M. B. Point d'autre réponſe, ſir Charles?

Sir Ch. (à l'écrivain) Puiſque ſir Hargrave doit lire votre écrit, marquez, monſieur, comme je le répète; que je n'ai point d'autre réponſe; que celle que j'ai faite à ſir Hargrave doit le ſatisfaire; qu'elle eſt telle qu'il convient à un homme d'honneur qui juge à propos d'en faire une; & qu'un homme capable d'une action comme celle dont ſir Hargrave s'eſt chargé, m'en doit des remercîmens. Avez-vous écrit, monſieur?

L'écrivain. Oui, monſieur.

Sir Ch. Ajoutez, s'il vous plaît, dans mes propres termes; que ſir Hargrave doit ſe croire fort heureux, ſi les amis naturels de miſs Byron laiſſent tomber cette affaire; que je prends ſur moi néanmoins de les délivrer des craintes de cette nature, parce que je me regarde encore comme le protecteur de miſs Byron, pour les ſuites de l'aventure de Hounſlow-heath; que je remplirai fidellement tous les devoirs qui appartiennent à ce titre; mais que je ne donne ce nom qu'aux démarches que mon cœur peut juſtifier, & que mon uſage n'eſt point d'obéir à d'inſolentes ſommations..... Cependant je m'ap-

perçois, M. Bagenhall, que je ne fais que répéter ce que je me ſouviens d'avoir écrit.

M. B. Vous êtes vif, monſieur.

Sir Ch. Non, en vérité. J'explique mes vrais ſentimens, & j'en dirois moins, ſi ſir Hargrave ne devoit voir ce qui ſe paſſe ici.

M. B. Vous plaît-il, monſieur, de nommer le tems & le lieu?

Sir Ch. Pourquoi donc, monſieur?

M. B. Pour faire raiſon à ſir Hargrave.

Sir Ch. Dites, pour lui rendre ſervice; c'eſt à quoi mon plus mortel ennemi me trouvera toujours prêt. Qu'il ſache, monſieur, que je ne lui ai fait une longue lettre, que pour me décharger l'eſprit de tout ce que j'avois à dire dans cette occaſion.

M. B. Et c'eſt votre ſeule réponſe?

Sir Ch. Joignez-y, ſi vous le voulez, que s'il arrivoit encore à ſir Hargrave de s'engager dans une indigne entrepriſe, & ſi l'on employoit ma protection contre ſes outrages, je l'accorderois de toutes mes forces, fût-il environné d'autant de guerriers qu'il a d'hommes à ſon ſervice. Je ſuppoſe néanmoins qu'on ne pût rien attendre du ſecours des loix; car je n'entreprends point ſur les droits de la magiſtrature, & je ne mets pas l'honneur à me faire l'arbitre de ma vengeance, ou l'exécuteur de celle d'autrui.

M. B. Rien de ſi noble, monſieur. Mais ſir Hargrave aſſure qu'il ne vous a point offenſé. C'eſt l'opinion qu'on m'a donnée de votre caractère, & la certitude que j'ai du courage de mon ami, qui m'ont fait chercher le moyen de prévenir des ſuites funeſtes, en écrivant à miſs Byron, que ſir Hargrave l'aime plus que ſa propre vie. Si les propoſitions que je lui fais.....

Sir Ch. Elles ſont étranges, M. Bagenhall. Avez-vous pu vous en promettre quelque fruit?

M. B. Pourquoi non, monſieur? Il paroît qu'elle eſt ſans engagement. Je ne m'imagine point que ſir Charles ait lui-même des vues ſur elle.

Sir Ch. Nous ſommes tombés inſenſiblement, monſieur, ſur un ſujet qui n'a point de rapport à nos explications. Dites à ſir Hargrave, ſi vous n'aimez mieux laiſſer cette peine à l'écrivain, que je lui conſeille de prendre du tems pour s'informer de mon caractère, & des motifs qui me font refuſer le rendez-vous qu'il propoſe. Dites-lui que les inſolens m'ont quelquefois irrité; mais que dans ces occaſions, j'ai toujours eu le bonheur de les châtier, ſans qu'il en ait coûté la vie à perſonne, & ſans m'écarter de mes principes ſur le duel.

M. B. Voilà, monſieur, un langage magnifique.

Sir

Sir Ch. Oui, M. Bagenhall, & je ſerois fâché de l'avoir tenu, ſi je n'avois l'eſpérance qu'il pourra conduire ſir Hargrave à des informations auſſi utiles pour lui que pour moi.

M. B. Je ſouhaiterois que deux hommes, dont j'honore la naiſſance & le caractère, fuſſent mieux enſemble, ou que ſi Hargrave n'eût pas tant ſouffert dans cette malheureuſe aventure.

Sir Ch. A quoi mènent toutes ces longueurs? Je vous prends, monſieur, pour un honnête homme, ſurtout lorſque vous cherchez, dites-vous, le moyen de prévenir d'autres ſuites; c'eſt ce qui m'a fait prolonger un entretien fort inutile, car je répète encore que je m'en tiens à ma lettre.

M. B. J'avoue, monſieur, que votre fermeté me cauſe de l'admiration; mais il n'eſt pas moins ſurprenant pour moi, qu'avec des ſentimens ſi nobles, vous puiſſiez refuſer à un homme d'honneur la ſatisfaction qu'il vous demande.

Sir Ch. C'eſt à ces ſentimens mêmes qu'il faut attribuer mon refus, M. Bagenhall, & la diſpoſition qui m'empêche d'en craindre les ſuites.

M. B. Si vos actions y répondent, monſieur, comme je ſuis porté à le croire par ce que j'ai appris de l'affaire d'Hounſlow-heath, par ce que j'entends, & par tout ce que je vois de vous, je

vous regarde comme un prodige, & je ſerois charmé de pouvoir ſervir à votre réconciliation.

Sir Ch. Détrompez vous, monſieur. Je ne veux point d'amitié avec un homme capable d'un attentat tel que celui où j'ai ſurpris ſir Hargrave. Mais j'expliquerai volontiers les conditions auxquelles je promets de le voir ſans averſion & ſans mépris. Les voici : qu'il rejette une indigne entrepriſe ſur la violence de ſa paſſion; qu'il en marque du regret, & qu'à genoux, s'il lui plaît, il demande pardon à la plus aimable de toutes les femmes, en reconnoiſſant qu'il ne le mérite point, ſi miſs Byron a la bonté de l'accorder. Le plus brave des hommes peut fléchir ſans honte le genou devant une femme, après avoir eu le malheur de l'outrager.

M. B. Juſte ciel ! ſouhaitez-vous, ſir Charles, que cela ſoit écrit ?

Sir Ch. Je l'exige même; & ſi ſir Hargrave a dans l'ame quelque étincelle du véritable honneur, il embraſſera volontiers l'occaſion d'en ſuivre les mouvemens. Ecrivez, monſieur, que la confuſion & la douleur ſont la ſeule ſatisfaction qui puiſſe expier un mal commis.

Je certifie que cette relation eſt fidelle. A Londres, dans le cabinet de ſir Charles Grandiſſon, le 27 Février.

HENRI COTES.

VOTRE cœur ne ſent-il rien, ma chère Lucie, à préſent que vous avez fait cette lecture? & ne voyez-vous pas briller l'admiration ſur le viſage de tous ceux qui vous écoutent? De grâce, ne regardez-y. Cependant vous aimiez déjà tous cet excellent homme, & vous êtes tous perſuadés que je l'aimois auſſi. Hé bien, vous en penſerez ce qu'il vous plaira; mais je ne vois rien à redouter avec un homme vertueux.

Vous vous figurez que je n'ai pu me défendre d'un peu d'agitation, lorſque je ſuis arrivée à la queſtion de M. Bagenhall, ſi ſir Charles n'avoit pas lui-même quelques vues ſur moi? Je ſuis fâchée de vous dire, ma chère Lucie, que je me ſuis ſentie plus émue que je ne l'aurois ſouhaité. Il faut, je le vois bien, que je veille un peu ſur moi-même. Pour ne vous rien déguiſer, j'ai mis alors l'écrit ſur ma table, & j'appréhendois de lire la réponſe de ſir Charles. Vous voyez que j'aurois pu m'épargner des craintes ſi folles. Suis-je d'aſſez bonne foi, ma chère? Mais ſi vous n'arrivez point à cet article, avant que de vous en être apperçue, il n'eſt pas beſoin de le lire à mon oncle.

M. Bagenhall partit ſi content, comme ſir Charles l'a reconnu lui-même, que M. Reves en tire de fort bonnes eſpérances. Cependant les conditions..... En vérité, ma chère, je ne

ſouhaite de voir ſir Hargrave, ni à genoux, ni ſur ſes pieds. Je ſuis ſûre que ſa vue me cauſeroit une violente émotion. Il m'eſt reſté de fortes impreſſions de ſa malice & de ſa cruauté. Je ne prendrois pas plaiſir d'ailleurs à voir le miſérable avec ſa bouche défigurée. Il paroît qu'on lui a couſu la lèvre, & qu'il porte une grande mouche noire ſur ſa bleſſure.

Comme nous n'apprenons point que ſir Charles ait entendu parler de rien, depuis la viſite de M. Bagenhall, je me flatte que le jour de demain ſe paſſera ſans aucun nuage.

LETTRE XXXI.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, premier Mars.

VOUS attendez, ma chère, le récit de ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui dans Saint-James-Square.

Nous avons trouvé chez ſir Charles Grandiſſon, avec milord & miladi L..... le jeune milord G..... un des adorateurs de miſs Grandiſſon; miſs *Jervin*, jeune perſonne d'environ quatorze ans, qui eſt ſous la tutelle de ſir Charles, M. Everard Grandiſſon, & M. Barlet, Docteur en théo-

logie, dont j'aurai l'occaſion de vous faire plus d'une fois l'éloge. Sir Charles nous a conduits d'abord dans une chambre voiſine de la ſalle à manger, où les deux ſœurs étoient à nous attendre. Elles nous ont reçus avec les témoignages d'une vive affection.

Je veux, nous a dit ſir Charles, vous faire connoître la compagnie que vous aurez à dîner. Milord L..... que vous connoiſſez déjà, eſt un des meilleurs hommes du monde. Je l'honore à ce titre, & je l'aime comme le mari de ma ſœur. M. Grandiſſon, que nous appelons familiérement *Everard*, eſt un jeune homme plein de feu. Il eſt diſpoſé à vous admirer, miſs Byron. Vous ne croirez peut-être point la moitié des jolies choſes qu'il va vous dire, & vous ſerez la ſeule qu'il aura peine à perſuader. Milord G..... eſt un jeune homme fort modeſte, bien élevé, d'une figure agréable, mais ſi amoureux d'une jeune perſonne, que je me diſpenſe de nommer, qu'il ne paroît pas devant elle avec la dignité qui ne lui manque pas dans d'autres occaſions. Pourquoi rougir, chère Charlotte?

Vous verrez auſſi le docteur Barlet: c'eſt un homme à cheveux gris, & de la plus gracieuſe phyſionomie du monde, qui réunit dans ſon caractère, la bonté, les lumières du ſavoir, la prudence & la modeſtie. Son premier ſourire vous fera le

couvrit ſon cœur peint ſur ſon viſage. Lorſqu'il m'arrive quelqu'un à qui j'aie deſſein de plaire, je lui donne le docteur Barlet pour compagnie. Il n'a qu'un défaut, qui eſt de parler trop peu; mais s'il parloit davantage, ceux qui l'entendent ne voudroient pas rompre le ſilence.

Miſs Emilie Jervin, ma pupille, eſt une fille aimable. Son père, dont j'ai connu la probité, n'a pas été fort heureux dans ſon mariage. Il eſt mort à Florence, où, par ſes dernières diſpoſitions, il m'a confié le ſoin de cette unique héritière d'une fortune conſidérable, mais diſperſée, & que je n'ai pas eu peu de peine à raſſembler. C'étoit un négociant, que le malheureux naturel de ſa femme avoit forcé de quitter l'Angleterre. J'ai déjà eu quelques démêlés avec elle, & je ne me flatte point d'en être quitte. Ma ſœur a pris beaucoup d'affection pour Emilie; & ſon mérite, autant que le ſouvenir d'un père, avec lequel j'ai vécu dans une étroite liaiſon, me la rend auſſi fort chère.

Le malheureux naturel de madame Jervin! a dit miſs Grandiſſon, en regardant ſon frère, c'eſt traiter fort doucement une femme des plus abandonnées. Fort bien, a répondu ſir Charles; mais je n'ai voulu donner qu'une légère idée de l'hiſtoire d'Emilie, pour diſpoſer miſs Byron en ſa faveur, & pour faciliter leur connoiſſance: Emilie, qui

brûle d'obtenir l'amitié de miſs Byron, ne manquera point de lui raconter toutes les aventures de ſa vie. Quelle néceſſité de faire un portrait ſi fidelle de la mère, lorſqu'il n'eſt queſtion que de la fille? Miſs Charlotte a pris fort bien cette leçon, & l'en a remercié fort affectueuſement. Emilie, a-t-il repris en ſe tournant vers moi, n'eſt pas toujours à Londres avec nous, quoique ſa paſſion ſoit de ne pas perdre de vue mes ſœurs.... Et d'être ſans ceſſe avec vous, a interrompu miſs Charlotte. Mais quelques mots que M. Reves a dit à l'oreille de ſir Charles, & que j'ai ſecondés des yeux, parce que j'en ai deviné le ſujet, l'ont empêché de répondre à ſa ſœur. M. Reves lui a demandé s'il avoit eu des nouvelles de ſir Hargrave. Il a répondu, ſans affectation, qu'il n'avoit entendu parler de rien; qu'il étoit difficile à ceux qui ont vécu longtems dans l'erreur, de ſe ſoumettre tout d'un coup à de nouvelles méthodes; mais qu'il augureroit avantageuſement de ce ſilence.

Enſuite, nous ayant quittés un inſtant, il eſt rentré avec miſs Jervin. Nos meſſieurs, m'a-t-il dit, paroiſſent engagés dans une profonde converſation; mais je connois l'impatience que cette jeune perſonne a d'être préſentée à miſs Byron. C'eſt mon Emilie. Permettez-lui, mademoiſelle, d'aſpirer quelquefois à l'honneur de vos inſtruc-

tions, dans l'abſence de ma ſœur, & de vous demander en général un peu d'attention ſur ſa conduite, autant qu'elle vous en paroîtra digne. Il ſe trouve peu d'hommes, ma chère Lucie, qui ſachent faire un compliment à une femme, ſans en rabaiſſer une autre. Combien de fois avons-nous obſervé, vous & moi, que la politeſſe eſt rare dans un frère? J'embraſſai l'Emilie de ſir Charles, & je lui dis que je chercherois l'occaſion de me recommander à ſon amitié. Miſs Jervin eſt en effet une jeune perſonne très-aimable. Elle eſt grande, pour ſon âge, a le port noble, & le teint fort beau; quelques traces de petite vérole n'empêchent point qu'elle ne ſoit jolie. Un air de douceur, qui eſt répandu dans ſes manières & dans toute ſa figure, lui donne beaucoup d'avantages. J'ai jugé, au premier coup d'œil, que toute ſon ambition eſt de plaire. Elle m'a fait deux ou trois jolis complimens; & quand ſir Charles ne me l'auroit pas recommandée, je me ſerois ſenti pour elle une vive inclination.

M. Grandiſſon eſt entré. Par ma foi, ſir Charles, a-t-il dit en s'approchant, mon impatience l'emporte: ſavoir ici la plus belle dame d'Angleterre, & me voir empêché ſi longtems de lui rendre mon hommage, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir. Il m'a ſaluée d'un air fort galant. Il a ſalué

M. & madame Reves ; & ſe tournant vers miſs Grandiſſon, il a juré ſur ſon ame que la renommée étoit au-deſſous de mes perfections ; & d'autres flatteries de cette nature. Ne vous ai-je pas dit, lui a répondu ſa couſine, que vous en jugeriez comme nous ?

Tous les complimens de M. Grandiſſon ne m'ont point inſpiré plus de goût pour lui. Peut-être aurois-je eu moins d'indifférence pour ſes politeſſes, ſi je n'avois pas connu M. Greville, M. Fenwick, & le chevalier Pollexfen. Je m'imagine que les gens de cette trempe ſe reſſemblent tous. Pauvres perſonnages ! que vous êtes loin de mon cœur !

Sir Charles, s'adreſſant alors à madame Reves & à moi, nous a propoſé de paſſer dans l'appartement. Milord L..... & milord G..... qui nous ont entendu approcher, ſont venus au-devant de nous, avec le docteur Barlet. Sir Charles, après les avoir préſentés, a dit agréablement au docteur, que ſur le portrait qu'on lui avoit fait de miſs Byron, il étoit prêt à parier, qu'entre cinquante dames qu'il n'auroit jamais vues, il l'auroit diſtinguée tout d'un coup. J'ai pris occaſion de ce compliment pour aſſurer le docteur que je liſois dans ſa figure le caractère que ſir Charles m'avoit vanté, & qu'il m'auroit

inſpiré de la vénération dans quelque lieu que j'euſſe pu le rencontrer. En effet, ma chère, ce bon miniſtre a quelque choſe de ſi reſpectable dans la phyſionomie, qu'il eſt impoſſible de lui refuſer ces ſentimens. Il m'a répondu que la bonté de ſir Charles prévenoit toujours ſes déſirs, & qu'il ne pouvoit trop le remercier de l'occaſion qu'il lui donnoit de voir & de féliciter une nouvelle ſœur, qui alloit augmenter l'éclat d'une ſi belle famille.

Un valet de chambre eſt venu dire quelques mots à l'oreille de ſir Charles, qui lui a répondu: conduiſez-le dans mon cabinet; & ſortant preſqu'auſſi-tôt, il m'a laiſſée aux priſes avec M. Grandiſſon, qui m'a dit mille fadeurs, auxquelles d'autres idées ne m'ont pas permis de prêter beaucoup d'attention. Un quart d'heure après on eſt venu avertir M. Reves que ſir Charles le demandoit pour un moment. Il eſt revenu aſſez vîte, mais ſes regards ne m'ont pas plu à ſon retour. Sir Charles qui n'étoit pas encore deſcendu, lorſque le maître d'hôtel eſt venu avertir qu'on avoit ſervi, a fait dire qu'il nous ſuppliroit de ne pas l'attendre, & qu'il ſeroit à table auſſi-tôt que nous. C'eſt quelque nouvelle peine, ai-je penſé, qu'on lui cauſe ſans doute à mon occaſion. Il eſt venu néanmoins, lorſqu'on étoit prêt à s'aſſeoir.

Son viſage m'a paru ſerein, & je l'ai vu ſourire ſans affectation. Ses regards m'ont moins inquiétée que ceux de M. Reves.

Mais comptez, ma chère, qu'il n'eſt paſſé quelque choſe que je ne puis tirer de mon couſin. Je m'étois flattée qu'il m'en informeroit, lorſque nous ſerions revenus au logis. L'étranger pour lequel on étoit venu demander ſir Charles, étoit ſûrement ce Bagenhall. M. Reves n'a pu le déſavouer. J'en ai jugé par la priére qu'il a reçue lui-même de ſortir. C'eſt de moi, n'en doutez pas, qu'il doit avoir été queſtion.

Le dîner s'eſt paſſé avec plus d'agrément que je ne le puis décrire. Sir Charles eſt le plus amuſant de tous les hommes. M. Grandiſſon n'a pas ceſſé de donner carriére à ſa galanterie. Milord L..... parle peu, mais tout ce qu'il dit mérite de l'attention. Le docteur Barlet ſe faiſoit écouter avec autant de reſpect que de plaiſir; il ſe ſeroit attiré cette diſtinction par lui-même, quand les déférences du maître de la maiſon n'auroient pas engagé tout le monde à lui rendre le même tribut. Sir Charles lui faiſoit diverſes queſtions, auxquelles il étoit évident qu'il auroit pu répondre lui-même; mais il les faiſoit d'un air auſſi docile, il recevoit les réponſes du docteur avec autant de ſatisfaction que s'il eût acquis de nouvelles lumiéres. Ah! Lucie, vous vous imaginez bien que

cet homme admirable ne perdoit rien à mes yeux, par ſa politeſſe & ſa condeſcendance.

Il a donné à milord G..... l'occaſion de briller, en faiſant tomber le diſcours ſur divers détails dont il le ſavoit fort bien inſtruit. Ce jeune ſeigneur a voyagé. Il eſt connoiſſeur en antiquités. Les ménagemens de ſir Charles l'ont fait paroître avec beaucoup d'avantage ſous les yeux redoutables de miſs Grandiſſon. En vérité, ma chère, elle le traite un peu cavalièrement. Je lui en ai témoigné quelque choſe. *Une miſs Howe*, lui ai-je dit à l'oreille, *pour un véritable Hickman* (1), m'a-t-elle répondu; mais elle prétend qu'il y a cette différence: miſs Howe, m'a-t-elle dit, cédoit à l'inclination de ſa mère, & ſe propoſoit d'épouſer M. Hickman, lorſqu'elle le maltraitoit le plus; au lieu que je ne ſuis pas déterminée à prendre milord G..... Quelque jour, a-t-elle ajouté, en levant la main & d'un air d'admiration, milord promet de nous faire voir ſa collection de papillons & d'autres brillans inſectes. Voulez-vous en être? c'eſt-à-dire, du nombre des curieux, ai-je répondu en ſouriant. Elle a rougi de l'équivoque: mais reprenant d'un ton ſérieux, elle a dit qu'elle n'avoit jamais vu de collection d'inſectes, ſans admirer beaucoup plus l'auteur de

(1) Deux perſonnages dans l'hiſtoire de Clariſſe.

ces admirables productions, que ceux qui paſſent leur vie à les recueillir; & puis, a-t-elle ajouté avec ſes grâces ordinaires, que penſer d'un amant qui s'amuſe des ailes colorées d'un papillon, lorſqu'une belle dame fait le papillon du matin au ſoir pour occuper ſon cœur & ſes yeux?

Milord eſt exceſſivement amoureux. Qui ne le ſeroit pas de miſs Grandiſſon? Mais je la crois trop ſupérieure à lui. Quel parti prendre, pour une femme qui ſe voit recherchée d'un homme dont les talens ſont inférieurs aux ſiens? Faut-il qu'elle renonce à ſes avantages naturels? Les doit-elle enſévelir uniquement pour relever l'homme dont elle eſt aimée? Elle n'a pas le droit de choiſir, comme ce ſexe; elle n'a que celui du refus, & pour peu qu'elle déſire de plaire à ſes parens, elle ne l'a pas toujours. Cependant on entend dire que les femmes ne doivent point encourager les ſots & les ridicules, & que leur préférence doit ſe déclarer pour les hommes ſenſés. Fort bien; mais que feront-elles, ſi leur malheur les condamne à ne rencontrer que des ſots? Le goût du ſiècle, parmi les hommes, n'eſt il pas la parure, les équipages & toutes les recherches du dehors? La culture de l'ame fait elle la moindre partie de leur étude? En un mot, les hommes ſont au fond de l'eau, ma chère, & les femmes ont aſſez de peine à nâger ſur la ſurface. Milord G..... eſt

trop affecté dans ſon ajuſtement. On m'a dit que ſir Walter l'eſt encore plus. Que peuvent-ils prétendre, lorſqu'ils vont ſir Charles devant les yeux! S'il donne un peu dans le goût moderne, on voit que c'eſt par complaiſance pour la mode, & pour éviter la ſingularité. Je voudrois ſavoir s'il approuve ſimplement les vues de milord G.... ſur ſa ſœur. En tout cas, je répondrois bien que ce n'eſt pas ſans de fortes raiſons.

Si cet odieux Hargrave pouvoit ſortir une fois de ma tête, je ſatisferois ma curioſité ſur mille choſes que je ſuis impatiente de ſavoir.

Miſs Jervin s'eſt conduite avec beaucoup de diſcrétion. Avec quel plaiſir paroît-elle ſuſpendue à chaque mot qui ſort des lèvres de ſon tuteur! Aimable fille! Que je la plaindrois, ſi ſa reconnoiſſance pour un tel bienfaiteur la conduiſoit inſenſiblement à l'amour! Réellement j'ai pitié de tous ceux qui aiment ſans eſpérance. Ne ſecouez pas la tête, mon cher oncle. N'ai-je pas toujours parlé avec compaſſion de M. Orme & de M. Fouler? Vous en êtes témoin, chère Lucie.

Miſs Jervin eſt toujours prête à ſourire, mais ce n'eſt pas un ſourire vague & puérile; on y remarque des diſtinctions & de l'intelligence. Au fond, elle parle peu; l'on ne dit rien qu'elle n'écoute avec attention: d'où je conclûds qu'elle a beaucoup de prudence pour ſon âge.

Je croyois avoir épuiſé l'article des hommes ; mais il me reſte quelque choſe à dire de M. Grandiſſon, que je n'ai fait que nommer, quoiqu'à ſes propres yeux, il ne fût pas aſſurément le dernier de nos convives. C'eſt un homme de taille moyenne, qui n'a rien de beau pour moi, mais qui approche aſſez du bel homme, pour mériter qu'on lui pardonne d'avoir cette opinion de lui, ſurtout lorſque, ſuivant le témoignage de ſes propres amis, il eſt ſujet à des erreurs d'un autre ordre. Il ſe met fort proprement : il ſe donne pour un des inventeurs de nos nouvelles modes ; mais on lui accorde du moins d'être un des premiers à les ſuivre. Il ne manque point une aſſemblée, ni un ſpectacle. C'eſt lui qui régle le goût du théâtre, il danſe, il chante, il tir d'aſſez bonne grâce ; trois qualités dont il convient qu'il fait gloire : cependant ce n'eſt pas le bon ſens qui lui manque : mais il y a peu d'apparence qu'il penſe jamais à le cultiver, puiſqu'il paroît embarraſſé, lorſqu'il arrive à ſir Charles de lui reprocher quelque légéreté, ne fût-ce que d'un coup d'œil. Il rougit alors, il prend un air contraint ; ſes yeux & le mouvement de ſes lèvres ſemblent demander la faveur de l'aſſemblée. Un ſourire forcé, fait entendre qu'il tourneroit l'aventure en plaiſanterie, s'il croyoit qu'elle dût lui nuire dans l'opinion de ceux qu'il voit autour de lui ; mais

tous ſes mouvemens font connoître qu'il ſent la ſupériorité de celui dont il craint ſi vivement les moindres cenſures. Quel mari que M. Grandiſſon, pour une femme qui auroit l'ame ſupérieure à la ſienne! Qu'il lui feroit payer chèrement cet avantage par ſes artificieux dédains! Mais il ſe fait honneur d'avoir évité juſqu'aujourd'hui les chaînes conjugales. Je crois, malheureuſement pour notre patrie commune, qu'elle a beaucoup plus de ces ennemis du mariage, qu'il n'y en avoit il y a peu d'années; & inſenſiblement leur nombre, qui entraîne la condamnation de quantité de femmes au célibat, ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Encore un mot ſur M. Grandiſſon. Son âge eſt d'environ trente ans; on lui attribue la gloire d'avoir ruiné deux ou trois femmes. Sir Charles l'a rappelé depuis peu de mois à quelques ſentimens de honte, contre leſquels il paroiſſoit endurci. On croit qu'il a diminué ſa fortune, qui étoit fort conſidérable, par les déſordres de ſa vie & par ſa paſſion pour le jeu. Sir Charles n'a pas trouvé de plus ſûr moyen pour le guérir, que de l'engager ſouvent à lui tenir compagnie. Il connoît aſſez le prix de cette faveur; car il avoue quelquefois à miſs Grandiſſon, qu'il l'aime & qu'il le craint preſque également. Il ajoute même qu'il donneroit le monde entier, s'il en étoit

étoit le maître, pour reſſembler parfaitement à ſir Charles.

Mais il eſt tems de finir une lettre qui deviendroit trop longue, ſans être plus ennuyeuſe, ſi j'entrois dans le détail de tous leurs diſcours. D'ailleurs, le ſilence que M. Reves s'obſtine à garder ſur la viſite de ce Bagenhall, ne me laiſſe pas l'eſprit tranquille. Je ſuis d'autant plus inquiète, qu'il me le paroît beaucoup lui-même. Il attend ſans doute quelque nouvelle explication, dont il eſpère du ſoulagement; mais comment puis-je être aſſurée qu'elle n'augmentera pas ſa peine? Je ne comprends pas pourquoi nos amis nous laiſſent ignorer ce qui nous intéreſſe plus qu'eux. Si c'eſt leur tendreſſe qui les porte à cette réſerve, ils devroient ſonger que dans une occaſion de cette nature, elle cauſe autant de chagrin qu'on en peut craindre de la plus nette ouverture; ſans compter, ma chère, que cette diſcrétion affectée ſuppoſe tant de force d'eſprit dans celui qui fait le myſtérieux, & tant de foibleſſe au contraire dans ceux à qui on cache les événemens!..... Mais je deviens impertinente, & je ferai mieux de chercher du remède à mon impatience, dans le repos du ſommeil.

LETTRE XXXII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Jeudi au ſoir, 2 Mars.

ET d'où croyez-vous que ſoient venues les réſerves de M. Reves ? D'un incident qui m'auroit fort alarmée. Je lui ſuis très-obligée de m'avoir épargné ce tourment, quoique l'incertitude m'en ait cauſé beaucoup d'autres. Liſez tout ce que je viens d'apprendre.

Je vous ai dit que l'étranger, qui avoit fait demander ſir Charles, étoit M. Bagenhall, & que ſir Charles avoit fait appeler M. Reves, qui étoit revenu avec des apparences dont je n'avois pas été ſatisfaite. C'eſt de M. Reves même que je tiens d'abord tout ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux.

Sir Charles le prit un peu à l'écart. Ce malheureux homme, je parle de ſir Hargrave, lui dit-il, ſemble chercher un prétexte pour digérer un traitement dont il ſe croit trop humilié : il faut accorder quelque choſe à ſa ſituation. Vous allez entendre ce qu'il me fait propoſer ; mais que perſonne, je vous prie, n'en ſoit informé juſqu'au dénouement ; ce jour eſt conſacré au plaiſir.

Vous, M. Reves, qui êtes déjà dans le ſecret, vous pouvez répondre ici pour votre chère couſine.

Il le conduiſit vers M. Bagenhall. Voilà M. Reves, dit-il à l'autre; & ſe tournant vers mon couſin, monſieur, continua-t-il, entre pluſieurs demandes auxquelles je ne puis conſentir, mais dont il eſt inutile de vous informer, parce qu'elle ne regardent que moi, ſir Hargrave inſiſte ſur la liberté de voir miſs Byron. Il donne pour raiſon, qu'elle eſt abſolument libre. L'eſt-elle, monſieur.

Mon couſin répondit qu'il oſoit aſſurer que je l'étois; & M. Bagenhall ayant nommé M. Greville, M. Orme, & quelques autres, il proteſta non-ſeulement que je n'avois jamais prêté l'oreille à leurs offres, mais que rien ne m'étoit plus à charge que leurs importunités.

Il n'eſt pas ſurprenant, reprit civilement ſir Charles, que miſs Byron ait un grand nombre d'admirateurs; mais le chevalier Pollexfen bâtit des eſpérances ſur la certitude de ſa liberté; il fait plaider pour lui ſes ſouffrances, ſes honorables intentions, dans le tems même qu'il s'eſt flatté de la vaincre par des meſures ſi violentes; il en appelle à elle-même, pour ce qu'il nomme la pureté de ſa conduite, pendant qu'elle étoit entre ſes mains; il offre des conditions ſans bornes.

n'y a-t-il aucune apparence que miſs Byron.....

Non, non, interrompit mon couſin; abſolument aucune. Quoi ! M. Reves ! lui dit Bagenhall; pas même pour ſauver la vie d'un honnête homme ? Si vous parlez de la mienne, répondit ſir Charles, je vous prie d'être là-deſſus ſans inquiétude. Si vous entendez le pauvre ſir Hargrave, je déclare qu'elle eſt en ſûreté de ma part, du moins par des reſſentimens prémédités. Croyez-vous, monſieur, ajouta-t-il, en regardant M. Reves, que miſs Byron puiſſe ſupporter la vue de ſir Hargrave ? je m'imagine qu'il penſe à lui demander pardon. Conſentira-t-elle à recevoir ſa viſite ?

Si jâmais une femme fut adorée, interrompit Bagenhall, c'eſt miſs Byron, par ſir Hargrave. La voie même qu'il a tentée pour en faire ſa femme, n'en peut laiſſer aucun doute. Vous promettez, monſieur, en s'adreſſant à ſir Charles de ne pas mettre d'obſtacle à ſes eſpérances ?

Je répète, lui dit ſir Charles, comme je vous l'ai déclaré plus d'une fois, que miſs Byron eſt encore ſous ma défenſe. Si ſir Hargrave eſt diſpoſé, comme il le doit, à lui demander pardon; s'il l'obtient, & même aux conditions qu'il déſire, je me perſuaderai que miſs Byron & lui peuvent être plus heureux enſemble que je ne me l'imagine à préſent. Je ne ſouhaite point d'être regardé

ſous un autre titre que celui du protecteur de miſs Byron contre la violence ; & je ferai gloire de l'être auſſi long-tems qu'elle ne refuſera point mes ſervices. Mais l'occaſion doit être imprévue ; ce doit être au défaut du ſecours naturel des loix. Je ne m'engagerai jamais, pour la ſatisfaction d'un adverſaire, ni pour la mienne, dans une vengeance froide & préméditée.

Mais, monſieur, répliqua Bagenhall, conſiderez que ſir Hargrave eſt maltraité dans cette occaſion ; vous lui refuſez la ſatisfaction qu'il demande, & vous ne ſongez point que, ſuivant les loix de l'honneur, on n'a point droit à des traitemens honorables lorſqu'on refuſe.....

Eh ! de qui ſont-elles, interrompit vivement ſir Charles, ces loix auxquelles vous donnez le nom de loix d'honneur ? Je n'en connois point d'autres que celles de dieu & celles de mon pays. Mais, pour terminer de vaines explications, dites à ſir Hargrave que, quelque peu de fond qu'un homme d'honneur ait à faire ſur celui qui a pu maltraiter une femme ſans défenſe, j'irai demain, s'il y conſent, déjeûner avec lui dans ſa propre maiſon. Je veux bien n'attribuer qu'à la violence de ſa paſſion l'indigne outrage dont il s'eſt rendu coupable. Je veux croire qu'il s'eſt abuſé dans ſes réflexions, juſqu'à ſe figurer que le mariage ſeroit une réparation pour ſon injuſ-

tice ; & je veux me fier à ſon honneur, ſuivi d'un ſeul valet, qui ſe promènera devant ſa porte, ſans y entrer, que pour recevoir mes ordres après ma viſite. Mon épée ſera ma ſeule eſcorte, non que je m'attende d'avoir occaſion de la tirer, mais pour ne pas donner lieu de croire que j'aie dû ma ſûreté à l'impuiſſance de me défendre. Et je vous prie, M. Bagenhall, ſoyez préſent à cette entrevue ; préſent, vous & tous ſes amis, au nombre qui lui conviendra.

Je vous avoue, ma chère Lucie, que lorſque M. Reves eſt arrivé à cet endroit de ſon récit, la reſpiration m'a manqué.

M. Bagenhall parut ſurpris, & demanda auſſitôt à ſir Charles, s'il parloit ſérieuſement. Je ſerois fâché, répondit-il, de paſſer pour un téméraire. Sir Hargrave me menace ; je n'éviterai jamais ceux qui oſent me menacer. Vous m'avez fait entendre, monſieur, que je n'ai pas droit d'exiger un procédé noble, ſi je ne conſens point à le voir avec des intentions meurtrières ; je répète encore, que je ne verrai jamais perſonne avec cette intention, quoique j'aie raiſon de me fier autant à mon bras qu'à la juſtice de ma cauſe. Si l'on penſe à des voies lâches, je ne ſuis pas plus en ſûreté contre un aſſaſſin, dans mon lit, que dans la maiſon de ſir Hargrave. Celui qui refuſe un appel, doit faire connoître à celui qui l'en-

voie, qu'il a d'autres motifs que la crainte pour le refuſer. Je veux mettre l'honneur de ſir Hargrave à l'épreuve. Vous lui direz, monſieur, que je pouſſerai fort loin la patience; mais que, fût-il un prince, je ne ſouffre pas l'inſulte.

M. Bagenhall encore plus ſurpris, lui demanda s'il étoit réſolu en effet.... Oui, monſieur, interrompit ſir Charles. Je vois que pour ſatisfaire ſir Hargrave, il faut une démarche extraordinaire; & ſi je n'apprends point aujourd'hui qu'il s'y oppoſe, je ferai demain chez lui à dix heures du matin.

Ce récit, ma chère, m'a fait encore trembler en l'écrivant.

Sir Charles dit alors à M. Reves; vous me perdrez, monſieur, s'il vous échappe un mot de tout ce que vous avez entendu, même avec madame Reves. Mon couſin demanda qu'il lui fût du moins permis de l'accompagner chez ſir Hargrave. Non, répondit ſir Charles. Vous prévoyez donc du danger? reprit M. Reves. Non, non, repliqua mon glorieux libérateur. Je dis qu'il faut faire quelque choſe en faveur de ſir Hargrave. Il ſe croit mépriſé. Je veux lui donner la ſatisfaction de conclure à ſon avantage, que je n'ai point de mépris pour un homme avec lequel j'en uſe avec cette confiance. Allez rejoindre la compagnie, M. Reves, & que perſonne

ne ſache le ſujet de votre abſence & de la mienne. Je vous ai dit, ma chère, quelle différence j'avois remarquée ſur le viſage de l'un & de l'autre, lorſqu'ils revinrent ſucceſſivement. Comment ce grand homme ; car ne lui dois-je pas ce nom ? put-il faire, à ſon retour, la joie & l'amuſement de tous les convives, ſans nous donner le moindre ſoupçon de ce qui venoit d'arriver ?

Avant notre départ, M. Reves l'ayant pris en particulier, pour lui demander ce qui s'étoit paſſé lorſqu'il l'avoit laiſſé dans ſon cabinet, apprit que Bagenhall s'étoit engagé à lui faire ſavoir la réponſe de ſir Hargrave avant la nuit, & qu'il l'avoit déjà reçue. Vous irez donc ? lui dit M. Reves. Aſſurément, répondit-il, puiſque ſir Hargrave m'attend demain à déjeûner ; mais ſoyez ſans inquiétude, M. Reves, tout ſe terminera heureuſement. Mon intention n'eſt pas d'irriter le mal, mais d'en prévenir les ſuites. Je ſerai chez ſir Hargrave vers les dix heures, & vous aurez de mes nouvelles avant midi.

M. Reves eſt ſorti ce matin. Ma couſine m'a dit qu'il avoit paſſé une fort mauvaiſe nuit. Il avoue maintenant qu'il eſt allé à Saint-James-Square, & qu'il y a déjeûné avec milord & Miladi L..... miſs Grandiſſon, miſs Emilie & le docteur Barlet. Sir Charles étoit parti en chaiſe à neuf heures, ſuivi d'un laquais, ſans que per-

ſonne de la maiſon sûr où ſes affaires l'avoient appelé ſi matin. M. Reves eſt revenu vers midi ; ſon inquiétude étoit viſible, & je ne puis vous donner une juſte idée de la mienne. Vers trois heures, lorſqu'il étoit réſolu de retourner à Saint-James-Square, & s'il n'y trouvoit pas ſir Charles, d'aller auſſi-tôt chez ſir Hargrave, il a reçu de ſir Charles le billet que je vais tranſcrire. Votre cœur ne ſaute-t-il pas de joie, ma chère, après tout ce que je vous ai raconté ?

A deux heures & demi après-midi.

» Si vous n'êtes point engagé, M. Reves, » j'aurai l'honneur de vous aller voir à l'heure » ordinaire du thé. Je reproche à mes ſœurs des » occupations qui ne leur permettent point d'être » de cette viſite. Ainſi je ne vous réponds que » de votre très-humble ſerviteur,

» CHARLES GRANDISSON ».

C'EST alors que M. Reves, preſſé par les vives inſtances de ſa femme & par les miennes, a daigné nous expliquer la cauſe de ſon inquiétude.

Vers ſix heures ſir Charles eſt arrivé. Il étoit mis d'un goût charmant. J'ai penſé, au moment qu'il a paru, que c'étoit le plus bel homme que j'euſſe vu de ma vie. Quel doit être, ma chère

Lucie, le transport d'une honnête femme, qui, ſans obſtacle, ſans contrainte, & ne ſuivant que ſon devoir, peut recevoir à bras ouverts un digne mari, qui retourne près d'elle après une longue abſence, ou de quelque péril dont il eſt heureuſement délivré ! Oh ! ne me dites pas, mes chers amis, que vous l'aimez tous, & que vous ſouhaiteriez de me voir à lui ! Vous m'obligeriez de former auſſi des déſirs..... je ne ſais à quoi je penſe, mais les vôtres n'ont-ils pas toujours été la règle des miens ?

Madame Reves, ayant éprouvé les mêmes agitations que moi, n'a pu ſe contenir en le voyant entrer dans ſa chambre. Elle s'eſt avancée juſqu'à la porte, la main levée, avec tant d'émotion, que ſir Charles a dit, jetant un coup d'œil ſur M. Reves : fort bien, monſieur, vous avez bien gardé mon ſecret ! M. Reves lui a repréſenté ce qu'il a ſouffert depuis hier au ſoir, & s'eſt fait honneur d'avoir eu la bouche fermée juſqu'à l'arrivée du billet.

Alors monſieur & madame Reves l'ont félicité avec une égale ſatisfaction. Mais je veux vous peindre la figure que votre folle Henriette n'a pu s'empêcher de faire pendant quelques momens. Ses pieds ſe ſont avancés inſenſiblement vers lui, pendant qu'il recevoit les complimens des autres. J'ai fait mimalement une

révérence, que perſonne n'auroit pu remarquer; & ne la trouvant point aſſez profonde, je me ſuis hâtée d'en faire une autre. Enſuite trouvant une de mes mains dans les ſiennes, ſans ſavoir ſi j'avois une main ou non; je ſuis bien fâchée, monſieur, ai-je dit, d'être l'occaſion, la cauſe.... & j'ai ſoupiré, de joie ſans doute, mais j'ai rougi d'embarras, & du poids d'une reconnoiſſance dont je vois l'impoſſibilité de m'acquitter. Je ne ſais s'il s'eſt apperçu de ma confuſion; mais il m'en a ſauvé une partie, en me conduiſant ſur un fauteuil & s'aſſeyant près de moi.

M. Reves ayant témoigné auſſi-tôt l'impatience qu'il avoit de l'entendre, il nous a dit que la converſation avoit été ſi longue & ſi variée, qu'il ne pouvoit ſe fier à ſa mémoire; mais que ſans l'en avoir averti, M. Bagenhall avoit engagé ſir Hargrave à placer ſon écrivain dans un cabinet d'où il pouvoit tout entendre; qu'on lui avoit promis une copie de la relation, & qu'il me l'enverroit volontiers, ſi je le déſirois. Mais que penſera miſs Byron, a-t-il ajouté, d'un compromis qui s'eſt fait à ſes dépens? Je lui ai répondu que je donnois les mains, ſans exception, à tout ce que ſir Charles avoit ſtipulé pour moi. Il ſeroit cruel, a-t-il repris, de tenir une dame en ſuſpens. Sir Hargrave, mademoiſelle, eſt réſolu de vous voir. Etes-vous diſpoſée à recevoir ſa

viſite ? Je ſuivrai votre conſeil, ai-je répliqué. Il a proteſté qu'il ne m'en donneroit point. Vous ſuivrez votre inclination, m'a-t-il dit. M. Reves a la liberté d'admettre ou de refuſer ceux qui ſe préſentent à ſa porte. C'eſt ce que j'ai déclaré nettement à ſir Hargrave. Mais je l'ai laiſſé dans la réſolution de vous voir. Son deſſein eſt de ſe conduire civilement. Je ſerois ſurpris qu'il ne commençât point par vous demander pardon. Cependant, ſi vous aviez la moindre crainte, je ſerai prêt à vous rendre mes devoirs au moment qu'il arrivera. Quatre minutes ſuffiſent pour m'envoyer vos ordres.

M. Reves l'a remercié de cette offre ; mais en faiſant entendre qu'il ne croyoit pas avoir beſoin de ſecours dans ſa maiſon. Peut-être auroit-il pu ſe diſpenſer de cette réponſe, quoiqu'il n'ait rien mis que de fort civil dans ſes termes. Sir Charles s'eſt excuſé honnêtement ſur la nature des circonſtances, & nous a quittés peu après. Comme je ſuis tranquille à préſent pour mon bienfaiteur, & que je ne vois rien à craindre de la viſite de ſir Hargrave, il ne me reſte, ma chère Lucie, qu'à faire partir la lettre.

LETTRE XXXIII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Vendredi, 3 Mars, à midi.

Nous l'avons reçue, cette relation qui s'eſt fait attendre avec tant d'impatience. Qu'avez-vous penſé, ma chère, de l'intrépide viſite de ſir Charles? Je vous avoue que je l'aurois nommée téméraire, ſi je l'avois ſue, comme M. Reves, avant que l'événement l'eût juſtifiée; & j'aurois propoſé d'envoyer la garde à Cavendish-Square, ou de prendre quelques meſures pour éclaircir des obſcurités ſi terribles, ſur-tout lorſque trois heures ont commencé à s'approcher.

M. Reves s'eſt chargé de tranſcrire ce long mémoire, pour me donner le tems de vous rendre compte de pluſieurs viſites que j'ai reçues. Je lui ai demandé ſi la méthode de ce Bagenhall, qui ſe fait ſuivre ainſi d'un écrivain, ne lui paroiſſoit pas étrange? Il m'a répondu qu'elle n'étoit pas commune; mais que dans les cas de cette nature, où le meurtre peut être le fruit de la témérité, & donner occaſion par conſéquent aux recherches de la juſtice, elle marquoit du moins de la droiture, quoiqu'avec un

air assez odieux de préméditation ; & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que Bagenhall s'étoit trouvé dans plus d'une mauvaise aventure, qui lui avoit fait sentir l'utilité de cette précaution.

RELATION.

Jeudi matin, 2 Mars 17....

Moi, soussigné, sur l'ordre qui me fut donné hier au soir, je me suis transporté ce matin, vers huit heures & demie, à la maison de sir Hargrave Pollexfen, baronnet dans Cavendish-Square, pour recueillir, en notes abrégées, une conversation qui devoit s'y tenir entre ledit sir Hargrave Pollexfen & sir Charles Grandisson, tous deux baronnets, sur un différent entre leurs personnes, au sujet duquel j'ai déjà accompagné Jacques Bagenhall, écuyer chez ledit sir Charles Grandisson, dans Saint-James-Square, & dont on appréhende des suites qui peuvent rendre cette relation d'une grande importance.

J'ai été introduit, à neuf heures, dans une salle où étoient présens ledit sir Hargrave, ledit Jacques Bagenhall, Salomon *Merceda*, écuyer, & Jean *Jordan*, écuyer, que j'ai trouvé en pleine conversation sur la manière dont ledit sir Charles Grandisson devoit être reçu : ce qui n'apparte-

nant point à l'office pour lequel j'étois appelé, je n'ai pas reçu ordre de le coucher par écrit.

Et, pour être en état de recueillir avec moins d'interruption tout ce qui devoit ſe paſſer, j'ai été placé dans un grand cabinet qui touche à ladite ſalle, dont il n'eſt ſéparé que par une légère cloiſon ; & dans la crainte que ſir Charles ne s'oppoſât à l'exécution de mon miniſtère, on m'a recommandé de me tenir caché juſqu'à ce qu'il me fût ordonné de paroître, & d'écrire tout ce que j'entendrois, ſi exactement & de ſi bonne foi que je puſſe l'atteſter avec ſerment dans l'occaſion.

Vers neuf heures & demie, j'ai entendu M. Bagenhall qui, avec une exclamation de joie & de ſurpriſe, accompagnée d'un jurement, a dit que ſir Charles étoit arrivé. Auſſi-tôt un laquais eſt venu annoncer ſir Charles Grandiſſon. Alors les quatre meſſieurs qui étoient dans la ſalle, ont parlé entr'eux avec aſſez de chaleur ; mais, dans la confuſion, je n'ai pu démêler que ce qui ſuit. Sir Hargrave a dit : donnez-moi ces deux piſtolets, & dites-lui de me ſuivre au jardin. De par tous les diables, il en prendra un. Non, non, a dit M. Merceda, dont j'ai d'autant mieux diſtingué la voix, qu'il eſt étranger ; non, non, ce n'eſt point par-là qu'il faut commencer. Une autre voix que j'ai recon-

nue pour celle de M. Jordan, a dit : ſir Hargrave, écoutons d'abord ce qu'un ſi galant homme peut dire en ſa faveur. Les occaſions naîtront enſuite. M. Bagenhall, dont la voix m'eſt familière, a dit qu'il vouloit être damné, s'il ſouffroit que ſir Charles perdît un cheveu dans cette viſite. Que le diable vous emporte tous, a dit ſir Hargrave : quel reproche ai-je à craindre, lorſque je lui offre le choix des piſtolets ? Quoi ! dans votre propre jardin ? a repris M. Merceda. L'aventure ſeroit jolie à raconter. Le diable s'en mêlera, s'il refuſe à préſent de vous donner, dans quelqu'autre lieu, la ſatisfaction d'un homme d'honneur.

Qu'on le faſſe donc entrer, a dit ſir Hargrave, & que le ciel le confonde ! Alors j'ai vu, par un petit trou de la cloiſon, ſir Charles qui entroit, & dont l'air m'a paru fort tranquille. Il étoit en habit noir, l'épée au côté. La converſation a commencé auſſi-tôt dans l'ordre ſuivant :

Sir Charles. Votre ſerviteur, ſir Hargrave ; meſſieurs, votre ſerviteur.

M. Bagenhall. On eſt le vôtre, ſir Charles. Vous êtes homme de parole. M. Jordan, M. Merceda, c'eſt ſir Charles Grandiſſon.

Sir Ch. M. Merceda. Il me ſemble que ce nom ne m'eſt pas inconnu. Ne me trouvez-vous pas

pas bien libre, ſir Hargrave, de m'être invité moi même à déjeûner avec vous?

Sir Harg. Oui, pard..... & ce n'eſt pas la première liberté que vous ayez priſe avec moi. Êtes-vous accompagné de quelqu'un, monſieur? Vous pouvez le faire entrer.

Sir Ch. Je n'ai perſonne, monſieur.

Sir Harg. Ces trois meſſieurs ſont mes amis! Ils ſont gens d'honneur.

Sir Ch. Je les crois tels. J'ai cette opinion de tout le monde, juſqu'à ce qu'on me donne raiſon de penſer autrement.

Sir Harg. Mais ne vous figurez pas qu'ils ſoient ici pour vous intimider.

Sir Ch. M'intimider, ſir Hargrave! On ne m'intimide point aiſément. Ces meſſieurs, dites-vous, ſont vos amis; je viens dans la vue d'augmenter, & non de diminuer le nombre de vos amis.

Sir Harg. Qu'entends-je? Quoi! celui qui m'a dérobé le ſeul bien que j'eſtimois au monde! Celui qui, par les cruels avantages qu'il a pris ſur moi, m'a ravi une femme avec laquelle je ſerois heureux aujourd'hui, & qui me refuſe néanmoins la ſatisfaction qui convient, monſieur, entre gens d'honneur? Mais j'eſpère que vous êtes venu.....

Sir Ch. Pour déjeûner avec vous, ſir Hargrave. Ne vous échauffez point. Je ſuis réſolu de ne pas

me piquer mal à propos; mais je ne veux pas être maltraité.

Sir Harg. Hé bien, monsieur, prenez un de ces deux pistolets. Mon carrosse nous conduira....

Sir Ch. Nulle part, sir Hargrave. Ce qui s'est passé entre nous est un pur accident. Mon usage n'est point de récriminer. Cependant j'en appelle à votre propre cœur. Il vous forcera de reconnoître que la méthode par laquelle vous aviez entrépris de vous donner une femme, vous rendoit indigne d'elle. Je n'ai pris sur vous aucun avantage. Le refus que j'ai fait de répondre à votre appel, me donne droit de me regarder moi-même comme votre meilleur ami.

Sir Harg. Mon meilleur ami, monsieur!

Sir Ch. Oui, monsieur, du moins, si vous me tenez compte de vous conserver la vie, ou de vous épargner le long regret d'avoir pris celle d'un autre. En un mot, il dépend de vous, monsieur, de me faire connoître si c'est l'emportement d'une passion violente qui vous a rendu coupable d'une mauvaise action, ou si elle est venue d'une inclination naturelle à la violence, seul motif qui puisse vous faire penser aujourd'hui à justifier une mauvaise action par une autre.

Sir Harg. Hé bien, vous me regarderez, si vous voulez, comme un naturel violent. Que m'importe l'opinion d'un homme qui m'a cruel-

lement..... J'en ſerai vengé, ou je périrai. Voyez-vous les marques que je porterai juſqu'au tombeau?

Sir Ch. Si j'étois auſſi violent que vous, ſir Hargrave, vous auriez pu les porter juſqu'au tombeau, ſans les porter long-tems. Déjeûnons, monſieur. Un peu d'intervalle vous refroidira le ſang. Quand j'aurois deſſein d'entrer dans vos vues, il ſeroit de votre intérêt d'avoir l'eſprit plus repoſé. Vous ne pouvez croire que je veuille profiter de l'avantage que votre colère me donneroit ſur vous.

M. Bagenhall. Rien de plus noble, en vérité. Déjeûnons, ſir Hargrave. Vous ſerez plus maître de vous même, plus propre à diſcuter ce point, ou tout autre.

M. Merceda. C'eſt auſſi mon ſentiment: vous avez un ennemi fort noble, ſir Hargrave.

Sir Ch. Je ne ſuis l'ennemi de perſonne, M. Merceda. Sir Hargrave devroit conſidérer que dans l'occaſion dont il ſe plaint, tout le blâme tombe ſur lui; & que le haſard ſeul m'y a fait prendre part, ſans aucun motif qu'il puiſſe me reprocher.

M. Jordan. Je ne doute pas, ſir Charles, que vous ne ſoyez prêt à lui faire des excuſes de la part.....

Sir Ch. Des excuſes, monſieur! Non. Je n'ai

rien fait à quoi le devoir ne m'ait obligé, & que je ne fiſſe encore dans la même occaſion.

Sir Harg. Voyez-vous, meſſieurs? Entendez-vous? Et vous me demandez de la patience!

Sir Ch. Avec juſtice, ſir Hargrave. J'aurois fort mauvaiſe opinion de ceux qui nous écoutent, ſi dans les mêmes circonſtances, ils euſſent été capables de refuſer le ſecours qu'on m'a demandé; & je penſerois plus mal encore que je ne fais de vous, ſir Hargrave, ſi vous aviez refuſé votre protection, dans le même cas, à une femme ſans défenſe. Mais il eſt inutile de répéter ce que je me ſouviens d'avoir écrit.

Sir Harg. Si vous êtes homme d'honneur, chevalier Grandiſſon, choiſiſſez un de ces piſtolets. Je l'exige, & ne répliquez pas.

Sir Ch. C'eſt en homme d'honneur, ſir Hargrave, que je le refuſe encore. Je croirois prendre un air d'inſulte, que je veux éviter, ſi je vous rappelois que dans notre première entrevue vous avez eu des preuves que je ne manque point de courage; mais je crois vous en donner une beaucoup plus forte en refuſant votre défi. Je ſais repouſſer une inſulte perſonnelle; je ſais défendre mon honneur & ma vie: mais encore une fois, je me diſpenſe de répéter ce que vous avez lu dans ma lettre.

M. Merceda. Mais ſir Charles, dans votre

lettre même, ſi nous en avons bien pris le ſens, vous avez menacé un homme d'honneur d'employer des armes qui ne ſont pas d'uſage entre les honnêtes gens, & vous refuſez néanmoins.....

Sir Ch. Apprenez, monſieur, que celui qui entreprendroit de m'inſulter, pourroit le faire, ſinon avec impunité, du moins avec d'autant plus de ſûreté qu'il pourroit compter que je ne le tuerois pas s'il m'étoit poſſible de l'éviter. Je ſais badiner avec mes armes, monſieur; c'eſt un mérite que j'oſe m'attribuer; mais je ne me ferai jamais un badinage de la vie d'un homme, ni de la mienne.

Sir Harg. Au diable votre ſang-froid, monſieur. Je ne puis ſoutenir.....

Sir Ch. Parlez mieux de ce qui fait votre ſûreté, ſir Hargrave.

M. Jordan. Au fond, ſir Charles, voilà des airs de ſupériorité que je ne pourrois ſupporter.

Sir Ch. C'eſt plus que des airs, M. Jordan. Celui qui eſt capable de vouloir juſtifier une violence par une autre, donne ſur ſoi une ſupériorité réelle..... Que ſir Hargrave reconnoiſſe ſa faute; je lui en ouvre la voie par les moyens les plus honorables qu'il puiſſe déſirer après l'avoir commiſe, & je lui offre ma main.

Sir Harg. Damnable inſulte! Quoi! je m'entendrai reprocher des fautes par celui qui m'a

fait ſauter les dents ſans la moindre provocation, & qui m'a mis dans un état..... Vous êtes témoins, meſſieurs..... Et vous me demandez de la patience!

Sir Ch. Mon deſſein n'a pas été de vous cauſer aucun des maux dont vous vous plaignez. Je n'ai pas tiré l'épée pour vous rendre un coup qui ne m'a touché que légèrement l'épaule, mais qui menaçoit ma vie. Je n'ai cherché qu'à me garantir du mal que je ne voulois pas vous faire. Telle eſt la vérité du fait; & l'occaſion étoit aſſurément d'une nature qui ne laiſſoit point à un homme d'honneur la liberté de s'y refuſer. Aujourd'hui, monſieur, je viens chez vous de mon propre mouvement, & j'y viens ſeul, pour vous faire connoître que je ſuis toujours dans la même diſpoſition, qui eſt de ne vous faire aucune injure. Voilà, meſſieurs, ce qui me donne ſur ſir Hargrave une ſupériorité qu'il peut diminuer, en ſe conduiſant comme je le déſire.

M. Bag. Ma foi, c'eſt parler fort noblement.

M. Jordan. J'avoue, ſir Hargrave, que ces ſentimens m'inſpirent du reſpect.

Sir Harg. Que je périſſe, ſi je lui pardonne, auſſi long-tems que je porterai ces déteſtables marques! Prenez un de ces piſtolets, monſieur; ils ſont également chargés. Vous, meſſieurs, ſoyez témoins que s'il me loge une balle dans

le cœur, je lui pardonne ma mort. Si je meurs, je me ſerai attiré mon ſort; mais je veux mourir en homme d'honneur.

Sir Ch. Pour mourir en homme d'honneur, monſieur; il faut avoir vécu de même; il faut avoir une bonne cauſe à défendre.

Sir Harg. (ſe levant de ſa chaiſe). C'eſt perdre le tems en ridicules propos. Vous avez votre épée, monſieur; faites-moi la grâce de deſcendre un moment avec moi dans mon jardin, vous & moi ſeulement. Mes amis ne quitteront point cette chambre, & pourront, s'ils le veulent, nous regarder par la fenêtre. Si vous tombez, tous les déſagrémens de l'aventure ſeront pour moi, qui aurai tué un homme dans ma maiſon; & ſi c'eſt moi qui tombe, vous aurez le témoignage de mes amis pour vous juſtifier.

Sir Ch. Je me lève auſſi, monſieur, mais c'eſt pour vous offrir ma main. Si vous me voulez du mal, je ne vous en ſouhaite aucun. L'offre que je vous fais, ne doit pas être refuſée deux fois. Je m'étois invité à déjeûner avec vous, mais vous ſerez le maître de venir dîner chez moi, vous & vos amis. Le tems que je m'étois propoſé de paſſer ici, (en regardant ſa montre) eſt prêt d'expirer.

M. Jordan. Sa tranquillité me confond. Quelle force dans cette ame! Le diable m'emporte, ſir

Hargrave, ſi vous ne devez chercher quelque voie d'acommodement avec un adverſaire ſi noble.

M. Merceda. Il me gagne auſſi. Je me donne au diable, ſi je ne préférois l'amitié de ſir Charles Grandiſſon à celle du plus grand prince du monde.

M. Bag. Je vous l'avois dit, meſſieurs, il a fait les mêmes impreſſions ſur moi, dans les deux premiers entretiens que j'ai eus avec lui.

Sir Harg. (d'un ton de voix dans lequel j'ai cru remarquer du trouble). Quoi! je me laiſſerois vaincre..... Grandiſſon, vous deſcendrez avec moi. Vous deſcendrez, je le répete. J'ai des propoſitions à vous faire. Vous ſerez le maître ou de les accepter ou de me donner la ſatisfaction d'un homme d'honneur; mais il faut que je vous parle ſeul au jardin.

Sir Ch. Je deſcends volontiers dans la première de ces deux vues. Montrez-moi le chemin, ſir Hargrave.

Les trois témoins ont voulu s'y oppoſer; mais ſir Charles leur a dit qu'il devoit cette complaiſance à ſir Hargrave, & il eſt deſcendu avec lui. Alors l'écrivain, par l'ordre de M. Bagenhall, eſt entré dans la chambre, & s'eſt placé proche de la fenêtre. Bientôt il a vu paroître ſir Charles & ſir Hargrave, qui marchoient d'un pas de promenade, mais qui s'entretenoient avec chaleur. Quelques mots qu'on entendoit par intervalles, prouvoient

Tom. I. pag. 365.

Il lui a dit quelques mots d'un air doux et tendre.

C.P. Marillier direx. 1784. *P. Delaux sculp.*

que l'un faiſoit quelques propoſitions auxquelles l'autre refuſoit de conſentir. Ils ſont arrivés proche d'un quarré de verdure, qui eſt vis-à-vis de la fenêtre; & là, ſir Hargrave mettant tout d'un coup l'épée à la main, a paru, par ſes mouvemens, preſſer ſir Charles de tirer auſſi la ſienne. Sir Charles avoit la main gauche ſur le côté, & l'autre pendante. Il s'eſt avancé alors vers ſon adverſaire, qui s'étoit mis en garde, & qui ſembloit continuer ſes inſtances. Il a baiſſé de la main gauche l'épée de ſir Hargrave, & dans cet état, il a tenu quelques diſcours, dont l'écrivain n'a pu rien entendre. Mais, ſur un mouvement bruſque que ſir Hargrave a fait en arrière, avec un air d'emportement fort vif, il a mis l'épée à la main, il a croiſé celle qui le menaçoit, & plus promptement que l'écrivain n'a pu le voir, il l'a fait ſauter d'entre les mains de ſir Hargrave. Elle eſt tombée à quelques pas. Il a mis légèrement le pied deſſus, tandis qu'il remettoit la ſienne au fourreau. Enſuite, l'ayant ramaſſée, il s'eſt rapproché de ſir Hargrave, qui étoit demeuré dans le quarré de verdure, & qui tenoit le poing appuyé ſur ſon front. Il lui a dit quelques mots d'un air doux & civil; & paſſant le bras gauche ſous ſon bras droit, il lui a remis ſon épée dans la main. Sir Hargrave a levé l'autre bras avec un mouvement paſſionné; mais il s'eſt laiſſé conduire vers la maiſon ſans

beaucoup de réſiſtance, & comme vaincu par la conduite & le langage de ſir Charles, toujours le bras ſur le ſien, & ſon épée dans la même main. Ici l'écrivain eſt retourné à ſa première place.

Sir Harg. (en rentrant & jetant ſon épée ſur le plancher). Cet homme-là, meſſieurs, ce ſir Charles eſt un diable, il a fait de moi un véritable enfant. Cependant il a le front de me dire encore, qu'il n'embraſſera point mes intérêts dans l'affaire que j'ai le plus à cœur! Qu'il ſoit mon ami ſur cet unique point, & je lui pardonne tout le reſte.

Sir Ch. Une femme, ſir Hargrave, doit être maîtreſſe de ſes inclinations. Je n'ai acquis aucun droit ſur celles de miſs Byron. Elle eſt d'un caractère excellent; mais vous conviendrez qu'un cœur ne ſe gagne point par l'épouvante. Je vous aſſure que nous avons tremblé pour ſa vie. Il a fallu tous les ſoins de ma ſœur & d'un habile médecin, pour aider à la rétablir.

Sir Harg. Le plus inflexible de tous les hommes! Mais vous n'oppoſerez rien du moins à la réſolution où je ſuis de la voir? Elle reconnoîtra ce que j'ai ſouffert pour elle. Comment puis-je vous le pardonner? Si je ne puis la fléchir, ces marques deviendront ſon ouvrage, & je ceſſerai de les regarder comme le vôtre. Loin de penſer à l'effrayer, je veux tenter d'obtenir ſa pitié. Elle ſait,

perſonne ne le ſait mieux qu'elle, juſqu'où j'ai pouſſé la retenue pendant qu'elle étoit en mon pouvoir. Ma ſeule vue, j'en jure par tout ce qu'il y a de ſacré, étoit d'en faire miladi Pollexfen. Je lui voyois autant d'amans que d'hommes qui la connoiſſoient; je n'ai pu ſupporter ce ſpectacle. Vous, ſir Charles, ſi vous voulez me ſervir en ami, je ne déſeſpère point encore, qu'avec tant d'amour & des offres ſans bornes, je ne puiſſe obtenir ſon cœur.

Sir Ch. Je ne puis vous promettre un ſervice de cette nature. Tous les parens de miſs Byron ſe repoſent de ſon choix ſur elle-même. Qui entreprendra de le diriger? Je répète ce que je vous ai dit au jardin, lorſque vous avez voulu m'impoſer cette condition : miſs Byron ne doit pas être à vous; & pour votre propre intérêt, comme pour le ſien, vous ne devez pas ſouhaiter qu'elle vous appartienne jamais. Allons, ſir Hargrave, faites-y plus de réflexion; penſez à quelqu'autre femme, ſi vous êtes diſpoſé à vous marier. Votre figure.....

Sir Harg. Oui pard.... ma figure eſt brillante à préſent.

Sir Ch. Votre fortune vous fera trouver plus de bonheur avec toute autre femme. Pour moi, je ne vous diſſimulerai pas que je refuſerois la première princeſſe du monde, ſi je ne lui croyois

pas plus d'affection pour moi que pour tous les autres hommes, ſoit que je cruſſe le mériter ou non.

Sir Harg. Et cet avis n'eſt-il pas intéreſſé? N'avez-vous aucune vue pour vous-même? J'exige là-deſſus de la bonne foi.

Sir Ch. Je n'aurois que du mépris pour moi-même, ſi, lorſque je donne un avis, je ne conſidérois uniquement l'intérêt de celui qui me conſulte, ſans aucun rapport à moi.

L'ordre ayant été donné pour le déjeûner; l'arrivée des domeſtiques a fait ceſſer l'office de l'écrivain. Les trois amis de ſir Hargrave, dont l'admiration ſembloit croître pour ſir Charles, lui ont fait diverſes queſtions dans l'intervalle, ſur les principes de cette grandeur d'ame qui les charmoit dans ſon caractère, & particulièrement ſur les motifs de ſon horreur pour les duels. Il les a ſatisfaits avec autant de force dans ſes raiſonnemens, que de nobleſſe & de civilité dans ſes manières. Après le déjeûner, M. Bagenhall s'eſt avancé juſqu'à la porte du cabinet, pour faire ſigne à l'écrivain qu'il étoit tems de reprendre ſes fonctions.

M. Jordan. J'oſe promettre à ſir Charles, qu'une converſation ſi ſingulière, ne ſera pas ſans utilité pour moi.

Sir Harg. Fort bien: & moi je reviens à ce

qui me touche uniquement. Miſs Byron doit être à moi : la vie ne m'eſt rien ſans elle, & j'eſpère que les obſtacles ne viendront plus de ſir Charles.

Sir Ch. Miſs Byron eſt maîtreſſe d'elle-même. Je ſerois charmé, meſſieurs, que vous priſſiez un jour pour nous raſſembler dans Saint-James-Square.

M. Bag. Il reſte une circonſtance, dont je crois, meſſieurs, qu'il eſt à propos que ſir Charles ſoit informé. Vous ſavez, ſir Charles, que dans le doute des événemens, je me ſuis fait accompagner chez vous d'un jeune homme qui a recueilli par écrit nos deux premières converſations. La même crainte m'a fait obtenir de ſir Hargrave.....

Sir Harg. Oui, Bagenhall, & je vous en veux un mal extrême. Une affaire, dont je ſouhaitois la publication pour mon honneur, n'a tourné qu'à la gloire de ſir Charles. Pour qui vais-je paſſer à préſent ?

M. Jordan. Je ne vois rien à regretter pour vous dans cette occaſion ; ou vous auriez mal profité des nobles ſentimens de ſir Charles.

Sir Ch. Comment donc, M. Bagenhall?

M. Bag. J'ai obtenu de ſir Hargrave, que le même jeune homme, qui eſt d'une diſcrétion à l'épreuve, & le plus habile de ſa profeſſion

pour les notes abrégées, jetât ſur le papier tout ce qui s'eſt paſſé. Il eſt dans ce cabinet.

Sir Ch. Je ne vous diſſimulerai point que cette méthode me paroît fort extraordinaire : mais comme je ne dis jamais rien que je ne penſe, un recueil de mes diſcours ne peut être effrayant pour moi, lorſque je ne trouve rien à me reprocher dans ma mémoire.

M. Bag. Vous devez être fort tranquille, ſir Charles. Il ne s'eſt rien paſſé, comme ſir Hargrave vient de l'obſerver, qui ne ſoit à votre gloire. L'embarras eſt pour nous mêmes qui avons employé l'écrivain. Nous lui avons recommandé d'être exact, & de ne s'attacher qu'à la vérité. Notre eſpérance n'étoit guère de voir finir ſi paiſiblement cette entrevue.

M. Jordan. Heureuſe fin, grâce au ciel!

M. Merceda. Très-heureuſe en effet.

Sir Harg. Oui, ſi miſs Byron conſent à me faire oublier ces odieuſes marques.

M. Bag. Votre tâche eſt finie, M. Cotes. Apportez tout ce que vous avez écrit.

L'écrivain eſt venu. M. Bagenhall a demandé ſi l'on vouloit entendre la lecture du recueil. Sir Hargrave a proteſté qu'il ne l'entendroit point, parce qu'il y faiſoit un triſte rôle. Sir Charles a dit qu'il ne pouvoit demeurer plus long-tems; mais que, puiſque le recueil étoit fait, & qu'on

lui avoit accordé une copie des deux premiers, il ſeroit bien aiſe d'en avoir une auſſi du troiſième, d'autant plus que s'il y trouvoit quelque choſe à ſe reprocher, il donneroit un exemple de la diſpoſition où il étoit toujours à ſe condamner lui-même. On a ordonné de faire une copie pour ſir Charles, qui a pris congé alors, & que ſir Hargrave & ſes trois amis ont conduit fort civilement.

Lorſqu'ils ſont rentrés dans la même chambre, ils ont gardé le ſilence pendant quelques minutes, en ſe regardant mutuellement, comme ſi chacun avoit attendu que les autres parlaſſent les premiers. Mais auſſi-tôt qu'ils ont ouvert la bouche, ils ſe ſont tous répandus ſur les louanges de ſir Charles, qu'ils ont nommé le plus modeſte, le plus poli, le plus brave & le plus noble des hommes. Cependant ſes maximes, ont-ils dit, leur paroiſſoient fort étranges. Mais ſir Hargrave eſt tombé dans une rêverie profonde, dont ſes amis ont eu peine à le faire ſortir. Il leur a dit qu'il ne pouvoit ſupporter le ſouvenir de tout ce qui venoit d'arriver. Il m'a traité comme un enfant, a-t-il ajouté; mais quelque promeſſe qu'il ait tirée de moi, je ne ſerai point tranquille juſqu'à ce que miſs Byron ſoit miladi Pollexfen.

Je certifie que cette relation contient la vérité, avec autant d'exactitude que de bonne foi.

HENRI COTES.

Suite de la lettre XXXIII.

PENDANT que M. Reves tranſcrivoit le mémoire de l'écrivain, ſir Hargrave s'eſt préſenté, ſans nous avoir fait donner le moindre avis de ſa viſite. Le cœur m'a manqué, lorſqu'on eſt venu m'avertir que ſa voiture étoit à la porte. Il eſt entré. J'ai prié M. & madame Reves de l'aller recevoir. Il leur a fait des excuſes fort ſoumiſes de tous les embarras qu'il leur a cauſés. Il a rejeté tout ſur l'amour : nom proſtitué, qu'on fait ſervir de voile, dans les deux ſexes, à toutes ſortes de violences, d'indiſcrétions & de folies.

J'étois demeurée dans mon appartement; madame Reves eſt venue me propoſer de deſcendre. Elle m'a trouvée dans un tel effroi, qu'étant retournée auſſi-tôt, elle a prié ſir Hargrave de ne pas inſiſter ſur le deſſein de me voir aujourd'hui. Il a proteſté que ſon unique intention, dans cette viſite, étoit de me demander pardon. Il ne doutoit pas, a-t-il ajouté, que tout autre jour, ſa première viſite ne me cauſât la même émotion. Ainſi c'étoit une faveur qu'il me ſuplioit de ne pas différer, à laquelle même il avoit quelque droit par ſes ſouffrances; & M. Reves devoit s'appercevoir qu'il n'étoit plus le même homme. D'ailleurs, a-t-il dit encore, puiſqu'il avoit ſi mal réuſſi dans la ſatisfaction qu'il avoit voulu tirer

de

de ſir Charles, je devois lui accorder le pouvoir de me demander pardon, comme une grâce qui achèveroit de le réconcilier avec ſon adverſaire.

Quel moyen de réſiſter à cette raiſon? Je ſuis deſcendue en tremblant. Malgré tous les petits raiſonnemens par leſquels je m'étois préparée à prendre l'air de dignité qui convient à une femme injuriée, je n'ai pu l'appercevoir en entrant dans la ſalle, & lui voir faire les premiers pas pour s'avancer vers moi, ſans un mouvement de terreur, qui m'a fait ſaiſir le bras de M. Reves. Mes regards ont dû ſe reſſentir de cette impreſſion. Si ſir Charles eût été préſent, je ſuppoſe que j'aurois couru de même vers lui.

Chère & adorable bonté! s'eſt-il écrié en s'approchant de moi. Que cette terreur a de charmes, & que j'y reconnois de juſtice! mais j'ai pardonné de plus cruelles injures, a-t-il ajouté en montrant ſa bouche. Vous ſavez qu'il n'eſt entré que de l'honneur dans mes vues.

De l'honneur, monſieur? dites de la cruauté, de la barbarie. Comment avez-vous pu ſouhaiter de voir celle que vous avez ſi maltraitée?

J'en appelle à vous-même, mademoiſelle. M'eſt-il échappé la moindre indécence! Que me revient-il de ma folle entrepriſe, & de tout ce que j'ai ſouffert? une mortelle humiliation.....

Oui, monſieur, c'eſt votre partage. (J'étois

preſque hors d'haleine). Que demandez-vous de moi, monſieur? Pourquoi cette viſite? (Je ſavois à peine ce que je diſois, & je ne ceſſois pas de tenir le bras de M. Reves).

Je vous demande grâce, mademoiſelle. C'eſt le ſeul motif qui m'amène. Je viens vous demander pardon. Je vous le demande à genoux. (Et le méchant a mis un genou à terre).

Levez-vous, monſieur. Ne prenez point cette poſture devant moi. Vous m'avez maltraitée, vous m'avez bleſſée, vous m'avez remplie d'horreur & d'effroi; & ce que je n'oublierai jamais, monſieur, vous m'avez miſe dans le danger d'être votre femme!

Il s'eſt levé. *Dans le danger d'être ma femme!* c'eſt-à-dire, mademoiſelle, que j'ai pris une mauvaiſe voie, & j'en conviens.

Cette partie de ma réponſe, chère Lucie, ne vous paroît-elle pas extrêmement bizarre? Mais le ſouvenir de ce que j'ai ſouffert, & du ſecours qui m'a ſauvée, s'eſt préſenté ſi vivement, qu'il ne m'a pas laiſſé la moindre préſence d'eſprit, lorſque je l'ai vu à genoux devant moi.

Vous voyez, ſir Hargrave, a interrompu madame Reves, que miſs Byron eſt pénétrée de frayeur. Aſſeyez-vous, mon amour (en s'adreſſant à moi & me prenant les mains). Comme vous tremblez, chère Hentiette! vous voyez ſir

Hargrave, dans quel état vous la mettez par une ſi prompte viſite. Vous voyez.....

Je vois, je vois, madame, & j'en ſuis déſeſpéré. (Tout le monde s'eſt aſſis). Raſſurez-vous, chère miſs Byron, & pardonnez-moi, je vous en conjure.

Eh bien, monſieur, je vous pardonne.

Si vous étiez moins agitée, mademoiſelle, ſi votre ſituation le permettoit, je vous dirois ce que j'ai de plus à vous demander; je vous ſupplierois.....

Dites, monſieur, parlez & que jamais.....? Souffrez que je vous interrompe, mademoiſelle. J'appréhende trop ce *jamais*, pour vous laiſſer achever. Il faut que vous conſentiez à recevoir mes adorations. Je ne demande de votre indulgence, qu'autant que ma conduite à l'avenir.....

Votre conduite, monſieur! mais vous deviendriez le meilleur de tous les hommes, que je ne conſentirois jamais.....

De grâce, chère miſs Byron! (en m'interrompant encore). Il a fait plaider alors ſa paſſion, ſa fortune, ſes ſouffrances: le méchant! ſes dents néanmoins & ſa bouche défigurée, m'inſpiroient, par intervalles, un petit ſentiment de pitié. Il a fait vœu de ſe laiſſer gouverner par moi, dans toutes les actions de ſa vie. Il a promis de m'aſſurer la moitié de ſon bien. L'odieux perſonnage

a-parlé d'enfans, ma chère, du partage des enfans! Il s'eſt étendu avec autant de complaiſance en lui-même, que s'il avoit été queſtion de dreſſer les articles de notre mariage.

Sur la renonciation abſolue que j'ai faite à toutes ſes offres, il m'a demandé ſi ſir Charles n'avoit pas fait quelque impreſſion ſur mon cœur? Je ne ſais pourquoi cette queſtion m'a ſi fort irritée; mais à peine ai-je daigné lui répondre. Je vois, ma chère, que j'ai plus d'orgueil que je ne crois. Aſſurément, lui ai-je dit, je ne vous dois aucun compte..... Non, mademoiſelle, a-t-il interrompu, mais j'inſiſte ſur un mot d'explication. Si ſir Charles vous a fait connoître qu'il recherche votre faveur, il ne peut me reſter d'eſpérance.

Sir Charles, monſieur, m'a ſervie ſans intérêt. Sir Charles ne m'a fait..... Je me ſuis arrêtée ici, ſans que je puiſſe en apporter de raiſon. M. Reves a répondu pour moi, que ſir Charles ne m'avoit fait aucune ſorte d'ouverture. C'eſt le plus noble des hommes, a-t-il ajouté. Quand il auroit quelques vues de cette nature, j'oſe dire qu'il ſeroit embarraſſé à les expliquer, dans la crainte de diminuer, par cette déclaration, le mérite de ſes ſervices. C'eſt une fort bonne penſée de M. Reves. Qui ſait, ma chère, ſi cette réflexion eſt tout à fait ſans fondement?

Ses ſervices! Juſte ciel! a repris le perſonnage. Mais cette aſſurance me rend plus tranquille, & je vous déclare, M. Reves, que ſi je n'avois pas trouvé dans le chevalier Grandiſſon un mérite qui m'étonne, notre affaire ne ſeroit pas terminée comme elle paroît l'être à préſent.

Sir Hargrave, lui a dit madame Reves, permettez-moi de remarquer que pour ceux qui connoiſſent l'ame de miſs Byron, il n'y a pas la moindre apparence de s'imaginer qu'elle puiſſe jamais..... Chère madame, a-t-il interrompu, mille pardons! mais je ne puis recevoir des refus d'une autre bouche que de la ſienne. Un repentir ſincère n'obtiendra-t-il rien d'une ſi belle ame, que je ſuppoſe, d'ailleurs, ſans aucun engagement?

Je lui ai dit qu'il ne manquoit rien à mes explications, & que j'étois ſurpriſe qu'ayant connu mes ſentimens avant que de m'avoir cruellement inſultée, il pût conſerver la moindre eſpérance après une action ſi noire. Il a recommencé ſur la violence de ſa paſſion, avec toutes les figures dont j'étois déjà fatiguée. Je crois, Lucie, qu'il me ſera impoſſible, pour tout le reſte de mes jours, d'entendre de la bouche d'un homme les termes d'amour, de paſſion, & les autres flatteries de cette eſpèce. J'abrégerai en deux mots, pour ſupprimer ces autres impertinences, plus fades

que toutes les louanges de M. Everard Grandiſon, qu'il s'eſt réduit à demander la préférence ſur M. Greville, M. Fenwick & M. Orme, & qu'en ſe promettant d'exciter ma pitié tôt ou tard, en faveur de ſes ſouffrances, il ſe flattoit, m'a-t-il dit, que le pardon qu'il avoit accordé à l'homme dont il avoit été le plus injurié dans toute ſa vie, auroit quelque pouvoir ſur un cœur tel que le mien. Il a pris congé de nous d'un air aſſez noble. Je ne lui ſouhaite aucun mal; mais j'eſpère que je ne le reverrai jamais.

Cette dépêche eſt déjà ſi longue, que je remets à l'ordinaire ſuivant, la matière que j'ai pour une autre lettre.

LETTRE XXXIV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mars.

Je n'étois pas remiſe de la viſite de ſir Hargrave, lorſque j'ai vu paroître mylord L. . . . . & miſs Grandiſon, qui ne s'arrêtoient, m'ont-elles dit, que pour un moment; mais ce moment agréable a duré deux heures. Au premier coup d'œil, miſs Grandiſon a remarqué de l'altération ſur mon viſage. Elle m'a demandé, elle a demandé à

madame Reves, d'où venoit ce changement, & ſi c'étoit douleur ou plaiſir. Je lui ai dit naturellement quelle viſite j'avois reçue, & grâce à l'aſſiſtance de ma couſine, je lui ai fait le récit de ce qui s'étoit paſſé. Les deux ſœurs nous ont écoutées avec d'autant plus de plaiſir, que leur frère les voyant dans l'inquiétude, leur avoit bien appris que l'affaire étoit accommodée entre ſir Hargrave & lui, mais n'avoit pas eu d'occaſion de s'expliquer davantage.

Il faut que nous comptions enſemble, m'a dit miſs Grandiſſon, en prenant ma main. Vous me rendez à demi jalouſe. Miladi L..... a pris le rang ſur moi dans l'affection de mon frère, mais elle eſt ma ſœur aînée. Que les premiers venus l'emportent, je ſuis capable de patience; mais je ne veux pas qu'une ſœur plus jeune que moi vienne tout d'un coup me ſupplanter.

Que ſignifie ce langage, ai-je dit en moi-même? Et j'ai rougi comme une folle, ſur-tout en voyant ſes yeux attachés ſur les miens, comme s'ils euſſent voulu pénétrer dans mon cœur. Une palpitation, qui me faiſoit redoubler, m'a fait paroître auſſi embarraſſée que ſi j'avois cru ſon reproche fort ſérieux. Quelle eſt donc ma ſituation, chère Lucie?

Charlotte, a dit miladi L..... en ſouriant, pourquoi jeter notre charmante ſœur dans ce

embarras? Et s'adreſſant à moi : ma chère, ne faites point d'attention à ſes diſcours; avec le tems, vous la connoîtrez.

Ne vous tairez-vous pas? lui a dit miſs Grandiſſon. Comptez que j'aurai ſon ſecret.

Eh! quel ſecret? leur ai-je demandé. O miſs Grandiſſon! quel plaiſir prenez-vous à m'alarmer?

Fort bien, fort bien, m'a-t-elle répondu; j'examinerai toutes ces agitations dans un autre tems. J'ai battu quelquefois le buiſſon pour un lièvre, & j'en ai fait ſortir deux. Mais je ne parle ici que d'un écrit ou d'une lettre, mon frère l'a nommé un écrit, qui lui a été remis bien cacheté, dont il a récompenſé le porteur, & qu'il s'eſt hâté de vous envoyer, ma chère Henriette, ſans l'avoir ouvert; c'eſt ce qui eſt bien certain pour nous. Si nous lui paſſons ſes réſerves, nous ne ſommes pas d'humeur à ſupporter les vôtres. Une réponſe nette, s'il vous plaît, que contenoit cette lettre ou ce papier?

Cette explication m'ayant un peu ſoulagée, je lui ai dit naturellement qu'il étoit queſtion de ce qui s'étoit paſſé dans une entrevue fort effrayante, entre ſir Charles & ſir Hargrave. Elle n'a pas laiſſé de revenir à la charge, en me reprochant du même ton, de leur avoir dérobé l'affection de leur frère qui avoit pour moi une confiance dont il ſembloit manquer pour elles; & je n'ai eu

repréſenter, pour ma défenſe, que la nature de l'affaire qui me regardoit uniquement : mais l'arrivée d'un laquais étranger, avec une carte, a fait tourner notre attention d'un autre côté. C'étoit de la part de miladi D..... qui faiſoit ſes complimens à madame Reves & à miſs Byron; & qui faiſoit demander la permiſſion de leur rendre une courte viſite, parce qu'ayant fort peu de tems à paſſer à Londres, elle étoit réſolue de ne pas partir ſans les voir.

Il n'y avoit aucun moyen de s'en défendre. Cependant je n'étois pas encore revenue du trouble où ſir Hargrave m'avoit jetée. Miſs Grandiſſon a pénétré tout d'un coup le ſujet de cette viſite, & je n'ai rien déſavoué; mais, dans ma mauvaiſe humeur, je lui ai dit que ma réponſe étoit déjà faite, & que miladi D..... ſe donnoit une peine inutile. Pourquoi donc? m'a-t-elle demandé. Savez-vous que ſon fils a douze mille livres ſterlings de rente? C'eſt ce qui me touche peu, ai-je répondu. Je n'y conçois rien, a-t-elle repris; & comptant ſur ſes doigts les noms d'Orme, de Fenwick, de Greville, de Fowler, de ſir Hargrave & de milord D..... ſi j'ai bien compté, c'eſt déjà ſix; & l'heureux homme n'eſt pas du nombre! que ſignifie ce dégoût? Prenez-y garde, l'orgueil a ſes chûtes.

Dites-moi, chère Lucie, ce qu'elle peut avoir

entendu par-là. Je me flatte que les sœurs de sir Charles Grandisson ne me prennent point..... Mais peut-être a-t-elle parlé sans réflexion.

Vous me croyez donc de l'orgueil? Ai-je répliqué d'un air grave & froid, comme M. & madame Reves m'ont dit ensuite qu'ils l'avoient observé. Si vous en avez! m'a-t-elle dit, oui, oui, c'est de l'orgueil, ou quelque chose de pis.

Je vous demande encore, ma chère, ce que cette badine a voulu dire ici..... & ce que j'ai voulu dire moi-même, car j'avois les larmes aux yeux. J'ai senti dans ce moment mes esprits fort abattus.

Cependant j'ai demandé aux deux sœurs si la comtesse étoit de leur connoissance. Miladi L... m'a répondu qu'elle la connoissoit depuis longtems, & m'a fait une peinture fort avantageuse de son caractère. Elle m'a fait aussi celle de milord D..... auquel il semble qu'il n'y a rien à reprocher. Miss Grandisson a voulu savoir quels pouvoient être mes motifs pour refuser un homme tel que lui. Je lui ai dit que je ne voulois plus entendre parler des hommes; que j'étois dégoûtée de toute la race, & que j'avois cette obligation à sir Hargrave. Elle n'en a rien voulu croire; & son agréable esprit s'est exercé long-tems sur l'alternative qu'elle venoit d'établir. Sa sœur a eu devoir l'arrêter. Ne finirez-vous point? lui

Et elle dit, & ſe tournant vers moi, ah! chère miſs Byron, vous n'obtiendrez rien de cette folle imagination, que toute ſa chaleur ne ſoit épuiſée; & ſi vous avez un ſecret, le meilleur parti eſt de l'en informer d'abord. Charlotte eſt une fille généreuſe, après tout, mais quelquefois, comme à préſent, d'une curioſité qui paſſe les bornes.

Encore une fois, chère Lucie, que veulent dire ces deux ſœurs? je le cherche avec étonnement. Me ſoupçonnent-elles d'aimer quelqu'un? Il me ſemble que, généreuſes comme elles ſont, ce n'eſt pas cette voie qu'elles devroient prendre, lorſqu'elles me croient ſans engagement, & qu'elles ſavent que leurs doutes doivent tomber ſur leur frère. Mais, avec toute leur pénétration, elles ne peuvent l'approfondir. Que ne donnerois-je pas pour ſavoir ſi ſir Charles a jamais aimé?

La comteſſe, qui eſt arrivée alors, a fait prendre un autre tour à la converſation. C'eſt une dame d'environ quarante-cinq ans, qui a beaucoup de nobleſſe & de bonté dans la phyſionomie. Après beaucoup de civilités générales ſur la réputation qu'elle m'attribue, & ſur l'empreſſement qu'elle avoit eu de vérifier par ſes yeux tout ce qu'elle avoit entendu de moi, quelques mots qu'elle m'a dit de madame Selby, & d'une lettre qu'elle en attendoit impatiemment, m'ont fait juger que

ma tante ne l'avoit point informée de ma réponſe. Un moment après, elle s'eſt baiſſée vers miladi L..... qui ſe trouvoit aſſiſe près d'elle; & prenant ſa main, elle lui a parlé quelques momens à l'oreille. Miladi L..... n'a pas fait d'autre réponſe que, *non madame*. La comteſſe a répliqué qu'elle en étoit ravie. Je ne crains point, a-t-elle ajouté, de m'ouvrir avec confiance à une amie telle que vous.

Ah, ma chère, elle a demandé à miladi L..... j'en ſuis ſûre, ſi le nom de ſœur, qu'elle m'avoit entendu donner par miſs Grandiſſon, avoit rapport à quelque vue de ſon frère; & l'air ouvert & careſſant qu'elle a pris enſuite avec madame Reves & moi, me perſuade qu'après cette explication, il ne lui eſt reſté aucun doute que ſon fils ne pût penſer à moi, ſans obſtacle du côté de ſir Charles. Loin toute baſſeſſe, ma Lucie! Quelque admiration dont je me reconnoiſſe remplie pour quelqu'un que j'en crois digne, ces excellentes ſœurs ne me verront point *engagée dans une paſſion ſans eſpoir*.

La comteſſe m'a demandé un moment d'entretien particulier, ſans nous écarter plus loin qu'une fenêtre voiſine, où elle m'a menée par la main. Elle m'a parlé, dans des termes aſſez vagues, d'une lettre qu'elle ne doutoit point que madame Selby ne m'eût communiquée; & ſans

attendre ma réponſe, elle s'eſt étendue, avec une bonté extrême, ſur toutes les qualités qu'elles me ſuppoſe, dont elle prétendoit appercevoir la confirmation dans mon langage & dans ma figure. J'aurois ſouhaité de pouvoir m'expliquer ſur le fond de ſes vues; mais s'abandonnant toujours à ſes préventions, & prenant quelques détours civils, dont elle ne me laiſſoit pas le tems de ſortir, pour l'embarras d'une jeune perſonne qui n'oſe avouer ce qu'elle déſire le plus, elle m'a ramenée par la main vers la compagnie, en me répétant qu'elle en avoit aſſez vu, & qu'elle ſe repoſoit ſur la réponſe qu'elle attendoit de ma tante.

Il eſt certain que ſon air de bonté, ſes manières nobles & ouvertes, & l'expreſſion vive & naturelle de ſes ſentimens dans un entretien ſi court, m'ont prévenue auſſi d'une forte inclination pour elle. Que je ſerois heureuſe, me ſuis-je dit à moi-même, de pouvoir obtenir une telle mère, ſans devenir la femme de ſon fils! & dois-je refuſer de le voir, ſi l'on me demande une entrevue? ſur-tout lorſque miladi ſemble vouloir perſuader à la comteſſe qu'un autre n'a pas la moindre vue.... Au fond, je ne déſire pas que cet autre..... du moins ſi..... je ne ſais plus, ma chère Lucie, ce que je voulois ajouter; mais je vous prie de bien aſſurer ceux qui s'intéreſſent à moi, que

jamais ils ne me verront engagée dans une paſſion ſans eſpoir. Non, non. Ils peuvent compter là-deſſus.

Mais, que je vous faſſe une queſtion, ma Lucie, une queſtion puérile, je le reconnois, à vous qui avez eu le cœur pris, comme vous me l'avez confeſſé, & qui vous êtes heureuſement dégagée. Je me ſurprends, depuis quelques jours, dans l'uſage de certains termes, tels qu'un autre, quelqu'un, il, lui, au lieu d'écrire hardiment, comme je faiſois toujours, *ſir Charles*, ou *le chevalier Grandiſſon*, qui ſont des termes plus meſurés; quoiqu'aſſurément je ne manque point de conſidération pour un homme qui mérite celle de tout le monde. Que veux-je vous faire entendre? Eſt-ce un ſigne?..... Ah, Lucie! vous m'avez menacée d'avoir l'œil ouvert ſur moi, & ne vous ai-je pas dit que je l'ouvrirois auſſi moi-même? J'étois ſincère; vous le croirez ſans peine, en voyant que des remarques ſi légères ne peuvent m'échapper. Mais ſi vous trouvez qu'elles le ſoient trop, ne m'expoſez pas, ma chère, ne les liſez pas à la chère aſſemblée; elles marqueroient de la foibleſſe aux yeux des uns; elles obtiendroient de l'indulgence aux yeux des autres, parce qu'ils y reconnoîtroient le langage de la nature. Je ſerois coupable, ſi je vous écrivois ſéparément; & je n'ai rien dans le cœur, que

je ne ſois prête..... j'allois dire, que j'aie honte de publier; mais je crois en avoir quelquefois un peu de tout ce que je vous écris. Ah! chère Lucie, ne me dites pas qu'elle eſt juſte.

La converſation eſt tombée ſur ſir Charles, que miladi D... ne connoît que de réputation, & dont elle déſire paſſionnément l'amitié, ſans intérêt, a-t-elle dit, puiſqu'elle n'a point de fille. Enſuite, s'étant rappelée apparemment quelques mots par leſquels je m'étois efforcée de lui expliquer mes véritables diſpoſitions, elle m'a dit à l'oreille: j'eſpère néanmoins, chère miſs, que vous n'êtes pas déclarée contre mes déſirs. Vous ne me répondez pas. Savez-vous que les mères n'aiment pas l'incertitude? Vous ne connoiſſez pas mon impatience. Je lui ai répondu qu'il m'en coûtoit beaucoup pour m'éloigner d'une propoſition qui m'auroit liée plus étroitement avec elle. Eh quoi! ma chère, a-t-elle repris, c'eſt la qualité de fille qui vous inſpire cette réſerve? vous êtes ſupérieure à ces affectations. Songez que nous traitons entre femmes, & d'une fille à ſa mère. Vous êtes au-deſſus des vaines formalités.

Elle s'eſt tournée tout d'un coup vers la compagnie. Rien ne m'eſt ici ſuſpect, a-t-elle continué. Quelqu'un de vous ſait-il que le cœur de miſs Byron ſoit engagé? Miſs Grandiſſon, per-

mettez que je m'adreſſe à vous. Les jeunes perſonnes ont de l'ouverture entr'elles. Connoiſſez-vous quelque homme en faveur duquel miſs Byron ſoit prévenue ? ſa tante Selby m'écrit qu'elle ne lui connoît aucune inclination.

Miſs Grandiſſon a répondu que ſouvent les jeunes perſonnes ne connoiſſent rien elles-mêmes à leur propre cœur. Elle s'eſt tournée vers moi : Parlez, ma ſœur Henriette, m'a-t-elle dit, répondez pour vous-même.

N'étoit-ce pas une malice cruelle, chère Lucie ? cependant, pourquoi n'ai-je pu répondre ſans embarras ? mais l'extrême bonté de la comteſſe..... & je puis dire auſſi l'odieuſe méchanceté de cet Hargrave..... en vérité, depuis le cruel traitement que j'ai reçu de lui, je ne me reconnois plus moi-même.

Soyez sûre, madame, ai je dit à la fin, que ma tante ne vous a marqué que la vérité. Il y auroit de l'affectation à déclarer que je renonce au mariage, parce que j'ai toujours porté du reſpect à cet état ; mais il m'eſt ſurvenu quelques chagrins qui m'ont donné du dégoût pour toute la race des hommes.

Pour tous les hommes ? a répondu la comteſſe. Je paſſe aux ames foibles quantité de choſes qui ne conviennent point à la vôtre. Dans le peu de ſéjour que j'ai fait à Londres, il m'eſt revenu

revenu que vous aviez quelque plainte à faire de ſir Hargrave Pollexfen ; car j'ai pris plaiſir à m'entretenir de vous ; mais je n'ai vu, dans cette petite diſgrace, qu'une confirmation de votre mérite. Que penſer d'une femme qui n'eſt au goût que d'un ſeul homme?

Enfin la comteſſe, preſſée par les arrangemens de ſon départ, nous a quittées vers ſix heures, en me répétant qu'elle s'en fioit à la réponſe de madame Selby, qui lui rendroit bon compte de mes ſentimens, & que, ſe propoſant de revenir paſſer le reſte de l'hiver à Londres, elle donneroit tous ſes ſoins à ce qu'elle avoit de plus à cœur au monde.

Miſs Grandiſſon m'a fait un reproche amer du ſilence que j'avois gardé avec elle, ſur les lettres de ma tante. Je me ſuis retranchée ſur les chagrins qui ne m'avoient pas laiſſé un moment de repos, & parmi leſquels je comptois le nouvel embarras où les propoſitions de la comteſſe m'avoient jetée. On ne m'en a pas fait moins la guerre ſur le caprice qui me rendoit inſenſible à toutes ces offres. Cependant, a repris miladi L..... à préſent que miſs Byron a vu la comteſſe de D..... & qu'elle commence, à continué malignement miſs Grandiſſon, à oublier les mauvais traitemens de ſir Hargrave, elle pourra changer de diſpoſition.

Dites, Lucie, dites, ma chère tante, n'auriez-vous pas ſouffert ici pour moi? Je vous avoue que j'ai trouvé de la cruauté dans cette malice. Ma tête, ai-je répondu affectueuſement, s'eſt beaucoup reſſentie de la violence de ſir Hargrave, & de l'appréhenſion des funeſtes effets qui pouvoient ſuivre la généreuſe protection que j'ai reçue. J'étois déjà fatiguée par la perſécution de quelques honnêtes gens, tels que M. Orme & ſir Rowland Meredith, & par celle de M. Greville & de M. Fenwick, dont je n'ai pas ſi bonne opinion. Lorſque j'aurois ſouhaité de trouver un peu de loiſir pour reſpirer, & pour recueillir mes eſprits diſſipés, je me vois faire de nouvelles propoſitions, à moi, à mes amis, & par une perſonne d'un mérite ſi diſtingué: vous ne devez pas être étonnées, meſdames, qu'il ne me ſoit pas facile de vous donner tout d'un coup des raiſons de mon refus, quoiqu'elles viennent réellement du fond du cœur.

Elles ont vu que leur badinage commençoit à m'affliger. La bonté de leur naturel a fait paſſer à d'autres ſujets; & lorſqu'elles m'ont quittée, avec leurs careſſes ordinaires, elles ont paru emporter beaucoup de ſatisfaction de leur viſite.

En réfléchiſſant ſur tout ce qui m'arrive, il me ſemble, mes chers amis, qu'il eſt tems de vous faire voir plus clair dans ma ſituation, afin

que vous puiſſiez m'aider de vos inſtructions & de vos conſeils; car je vous proteſte que je ſuis dans une eſpèce de déſert. De grâce, chère Lucie, apprenez-moi..... Mais ce ne peut être de l'amour! ainſi je dois être ſans inquiétude. Ce n'eſt pas non plus de l'envie, quoiqu'avec le poids de tant d'obligations, je me trouve encore accablée de l'aſcendant que les deux aimables ſœurs prennent ſur moi: oh non! l'envie eſt une paſſion baſſe qui ne ſera jamais logée dans mon cœur. Seroit-ce de l'orgueil? l'orgueil eſt un vice qui produit toujours quelque mortification; & vous m'avez rendue tous orgueilleuſe, ou fière, du moins de votre amitié; mais j'ai cru que cet orgueil, ou cette fierté, devoit faire partie de ma reconnoiſſance.

Je ſouhaiterois d'être avec vous, ma chère Lucie! je vous ferois mille queſtions. Mon cœur agité ſe repoſeroit dans votre ſein. Il trouveroit des armes dans vos réponſes, contre les excès de ſenſibilité. Mais, à propos, ne me ſouviens-je pas de vous avoir entendu dire, dans une certaine occaſion, que vous trouviez du ſoulagement à ſoupirer? Cette queſtion eſt ſérieuſe, ma chère. Ne m'avez-vous pas dit que les ſoupirs étoient accompagnés d'une certaine douceur, qu'ils étoient involontaires néanmoins, & que vous étiez prête à vous quereller vous-

même, ſans ſavoir pourquoi? Et je vous prie, ne vous ſentiez-vous pas alors une peine dans l'eſtomac, que vous étiez embarraſſée à décrire, diſiez-vous ? N'étiez-vous pas humble, ſoumiſe, demandant comme la pitié de tout le monde, & prête à donner la vôtre? N'auriez-vous pas lu attentivement les hiſtoires triſtes, ſur-tout celles des jeunes femmes qui étoient engagées dans des peines & des difficultés ? Votre compaſſion pour autrui n'étoit-elle pas plus vive? votre attention n'étoit-elle pas diminuée pour vous-même ? mais l'incertitude ne vous ſembloit-elle pas le plus rude de tous les tourmens? Je me ſouviens, ma chère, que vous viviez ſans boire & ſans manger ; vous n'en étiez pas moins fraîche. L'amour eſt peut-être, pour les amans, ce que la manne du ciel étoit pour les Iſraélites ; mais on peut s'en plaindre comme eux, & murmurer d'en avoir trop. Votre ſommeil, je m'en ſouviens auſſi, étoit interrompu. Vous étiez troublée par vos ſonges. C'étoient des montagnes, des précipices où vous rouliez continuellement ; des tempêtes ou des inondations qui vous emportoient ; des eaux profondes où vous vous abîmiez ; des flammes, des voleurs & d'autres imaginations.

Qu'on ſe rappelle volontiers tout ce qu'on n'a pas clairement conçu dans l'examen d'autrui ;

quelqu'intérêt qu'on y ait pu prendre, lorſqu'on appréhende de ſe trouver dans le même cas! Je ſais néanmoins que tout ce que je dis ici, & que vous ne vous ſouviendrez pas d'avoir éprouvé, peut venir du danger, de la terreur où m'ont jetée les violences de ſir Hargrave Pollexfen. Combien de fois tout ce qu'il m'a fait ſouffrir ne s'eſt-il pas repréſenté dans mes ſonges! Tantôt je crois implorer ſa compaſſion, & ne recevoir de lui que des reproches & des menaces. Tantôt il me ſemble que j'ai la bouche fermée de ſon mouchoir. Son horrible miniſtre, ſi c'en étoit un, lit quelquefois la formule, & je réclame contre la validité d'un tel mariage. D'autres fois, je crois m'être échappée, il me pourſuit; je crois l'entendre ſur mes traces, & je m'éveille en faiſant d'inutiles efforts pour crier au ſecours. Mais lorſque mon imagination me ſert plus heureuſement, je vois paroître mon libérateur. C'eſt quelquefois un puiſſant dieu, car mes ſonges me rendent une parfaite romancière; & moi, je ſuis une demoiſelle dans l'infortune. Le blanc palefroi ſe préſente auſſi-tôt; & la carrière s'ouvrant au merveilleux, je vois tuer des lions & des tigres, pourfendre des géans, & mettre des armées en déroute par la puiſſance du ſeul bras de mon héros.

Toutes ces rêveries ne vous convainquent-

TAYLOR INST.

elles pas que mon inquiétude ne peut être attribuée qu'à ce que j'ai ſouffert de la barbarie de ſir Hargrave? Il me ſemble que le ſeul parti que j'aie à prendre, eſt d'aller demander les avis de ma tante, de quitter Londres, ma chère; & je ſerai plus capable alors de découvrir ſi, comme tous mes amis le ſoupçonnent, & comme je dois avouer que je commence moi-même à le craindre, une paſſion plus forte que la reconnoiſſance, ne s'eſt pas emparée de mon cœur. Je ſuis ſûre d'une choſe, c'eſt que mes facultés intellectuelles ſont affoiblies. Miſs Grandiſſon m'a dit qu'à Colnebroke mes agitations d'eſprit avoient été juſqu'au délire, & que le médecin qu'on fit appeler avoit tremblé pour ma tête. Si je me laiſſois *engager dans une paſſion ſans eſpoir*, il ne faudroit pas d'autre preuve que ma raiſon a ſouffert.

Adieu, chère Lucie. Quelle lettre je viens d'écrire! les dernières lignes ſuffiront ſeules pour faire connoître que j'ai le cœur & la tête affoiblie.

LETTRE XXXV.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Samedi, 4 Mars.

SIR Hargrave Pollexfen eſt venu voir ce matin M. Reves; on lui a déclaré du moins que cette viſite étoit pour lui; mais étant malheureuſement en bas, je n'ai pu me diſpenſer, ſans impoliteſſe, d'entendre ce qu'il avoit à dire.

Il a propoſé d'aller au château de Selby, pour implorer le pardon de toute ma famille; mais les objections de M. Reves lui ont fait perdre cette penſée. Il n'a cherché, s'il faut l'en croire, à me voir chez miladi Williams, que dans la vue de s'attacher réguliérement à me rendre ſes ſoins, ſur le portrait qu'on lui avoit fait de moi, & ce n'étoit pas la première fois qu'il en eût déſiré l'occaſion. Il s'étoit déterminé un jour à rendre une viſite formelle à mon oncle Selby en Northampton-Shire, & ſon équipage étoit prêt, lorſqu'il avoit appris que mon oncle étoit venu à Londres avec M. & madame Reves. Là-deſſus, il s'étoit rendu à Petersborough, dans l'intention de faire l'ouverture de ſes ſentimens à M. Deane, pour lequel on l'avoit informé de notre con-

fiance ; mais l'ayant trouvé parti pour Cambridge, il avoit pris la réſolution d'éprouver ſa fortune avec moi, & de venir à Londres avec d'autant plus de confiance, qu'on l'avoit aſſuré que ma famille ſe repoſoit de mon choix ſur moi même, & qu'il ſe voyoit en état de me faire des offres dont celles d'aucun de ſes concurrens ne pouvoient approcher ; ainſi que ſes vues n'étoient pas précipitées, & ne venoient pas de la ſeule impreſſion que j'avois faite ſur lui chez miladi Williams, quoiqu'il avouât que ſes ſentimens s'étoient aſſez échauffés tout d'un coup pour lui en faire hâter la déclaration.

Il regardoit, m'a-t-il dit, comme le plus grand de tous ſes malheurs, de m'avoir cauſé de ſi violens déplaiſirs ; il a répété toutes les raiſons priſes de ſon amour, de ſes ſouffrances & de ſon repentir, & ſur-tout de l'effort qu'il a fait ſur lui-même pour oublier des injures beaucoup plus ſanglantes, & qui n'étoient que trop viſibles. J'ai répondu que j'avois ſouffert plus que lui, quoique les marques en fuſſent moins apparentes ; que je n'avois pas laiſſé de lui pardonner en faveur de l'accommodement qui avoit ſuccédé entre mon protecteur & lui ; (protecteur, a-t-il interrompu en ſe mordant les lèvres) ? mais qu'il avoit connu mes ſentimens avant ſa barbare entrepriſe, & je l'ai prié de renoncer

pour jamais à moi. Il devoit m'excuſer, ai-je ajouté, ſi je lui déclarois que j'étois réſolue de ne le revoir jamais.

Cette converſation a duré plus long-tems. M. & madame Reves gardoient un profond ſilence. Enfin il m'a preſſée de lui garantir du moins que M. Greville ni M. Fenwick ne l'emporteroient pas ſur lui; & pour me faire enviſager apparemment d'autres difficultés dans l'avenir, il m'a proteſté que ſa téméraire démarche étoit venue principalement de la crainte qu'il avoit eue de ſe voir ſupplanté par M. Greville. Je lui ai dit que rien ne m'obligeoit à des promeſſes de cette nature, mais que M. Reves l'ayant aſſuré, pour ſe délivrer de ſes inſtances, qu'il croyoit cette crainte ſans fondement, je ne penſois point à le contredire.

Avant qu'il m'ait été poſſible de congédier cet homme importun, on eſt venu l'avertir que M. Bagenhall & M. Jordan le demandoient. Il n'a pas fait difficulté de nous avouer qu'ils étoient amenés par l'eſpérance de me voir, ni de me demander en grâce un quart d'heure pour eux & pour lui. J'étois déterminée à me retirer; mais avec la même hardieſſe, il a donné ordre au laquais de les introduire, & M. Reves ne s'y étant point oppoſé, ils ſont entrés preſqu'auſſi-tôt.

Ces deux étrangers ſe ſont préſentés fort civi-

lement, & toute leur conduite s'eſt ſoutenue avec la même décence. Comme ils venoient dans la réſolution de m'applaudir, ils n'ont pas voulu que leur attente fût trompée; mais on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'ils ont fait tous deux de ſir Charles Grandiſſon, & je ne diſſimule point que le ſujet m'a rendu leur compagnie plus ſupportable. Il me ſemble qu'une profuſion de louanges doit embarraſſer l'ame la plus vaine; mais c'eſt un des plus doux plaiſirs du monde d'entendre louer publiquement, dans leur abſence, ceux pour leſquels on eſt prévenu d'une forte eſtime, ſur-tout lorſqu'on leur a des obligations dont on peut faire l'aveu ſans honte. Ce qui m'a plu beaucoup dans M. Bagenhall, c'eſt de lui avoir entendu dire, du ton le plus ſérieux, que la conduite de ſir Charles, qu'il a nommée plus d'une fois noble & divine, avoit fait tant d'impreſſion, non-ſeulement ſur lui, mais ſur M. Merceda, qu'ils étoient réſolus tous deux de changer de vie, quoiqu'ils aient été fort éloignés, a-t-il ajouté, d'être les plus méchans hommes du monde.

Ces quatre amis doivent dîner aujourd'hui chez ſir Charles; mais ſir Hargrave n'en marque pas autant de joie que les autres, & doutoit même encore s'il pourroit prendre aſſez ſur lui pour s'y trouver. M. Jordan ſe fait honneur

d'avoir ménagé l'invitation ſur une légère ouverture de ſir Charles, & déclare qu'il ne veut perdre aucune occaſion pour ſe lier plus étroitement avec un homme qu'il fait profeſſion d'admirer.

En prenant congé de nous, ſir Hargrave a marqué tant d'abattement, & j'ai cru voir en effet qu'il eſt ſi mortifié du changement d'une figure dont il paroiſſoit s'applaudir avec tant de complaiſance, que j'en aurois eu quelque pitié, ſi je n'avois combattu ce ſentiment. Pendant plus d'une heure, ma chère, qu'il a paſſé avec nous, il ne s'eſt pas regardé une ſeule fois dans les glaces. Il parle de ſe retirer dans une de ſes terres, ou d'aller paſſer quelques années dans les pays étrangers, s'il eſt condamné, dit-il, à perdre toutes ſes eſpérances. Des eſpérances! le miſérable! Mais lorſque j'y penſe, je ne ſais ſi ſa mortification n'eſt pas ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux; elle ne demande que d'être accompagnée d'un peu de patience. Il eſt à préſent fort laid, mais ſon bien en fera toujours un homme d'importance. Il penſera mieux des autres, & plus modeſtement de lui-même...

Lorſque j'allois examiner, d'un air penſif, ſi j'étois bien exempte de la vanité que je reprochois aux autres, j'ai reçu la viſite de miladi L... qui ne doit pas ſervir à me donner une mauvaiſe

opinion de moi-même. Elle eſt montée droit à mon cabinet. Madame Reves s'étant hâtée de la ſuivre : je viens vous demander à dîner, nous a-t-elle dit ; ſir Hargrave Pollexfen & quelques-uns de ſes pareils dînent aujourd'hui chez mon frère. Je me ſuis échappée avec le conſentement de milord, & j'ai laiſſé à Charlotte le ſoin de faire les honneurs. Je ne puis ſupporter le miſérable qui a formé une lâche entrepriſe contre vous, & qui en vouloit à la vie de mon frére.

Nous nous ſommes entretenues longtems ſur le duel, qui n'a point eu de plus fâcheuſes ſuites. A la vue de mes papiers, qui étoient encore devant moi, elle a voulu voir ce que je venois d'écrire. C'étoit une faveur, m'a-t-elle dit, que j'accordois quelquefois à ſa ſœur. Je lui ai lu la première partie de ma lettre. La confiance de ſir Hargrave l'a miſe hors d'elle-même. Elle s'étonne qu'il oſe prononcer le terme d'eſpérance. Elle a loué toutes mes réponſes. Cependant, elle a dit à M. Reves qu'il auroit dû lui refuſer l'entrée de ſa maiſon, ſur-tout lorſque j'avois tant de répugnance à le voir. Je vous avoue que je penſe comme elle ; mais M. & Mde. Reves portent quelquefois la bonté trop loin.

Après le dîner, nous avons été fort agréablement ſurpris de voir arriver ſeul milord L..... qui s'étoit dérobé auſſi en ſortant de table, & qui

venoit prendre le thé avec nous. Il nous a dit que tout s'étoit paſſé fort civilement dans cette étrange partie, & qu'il étoit perſuadé que la conduite noble de ſon frère, feroit une forte impreſſion ſur ſes convives. Sir Charles doit partir lundi prochain pour Cantorbery, pour Cantorbery, ma chère! & milord a propoſé à ſa femme d'aller paſſer quelques jours à Colnebroke, pour attendre qu'une nouvelle maiſon qu'il prend à Londres, ſoit en état de les recevoir. Il eſpéroit, a-t-il ajouté, qu'elle engageroit aiſément miſs Grandiſſon à les accompagner; & ſi les deux ſœurs pouvoient obtenir que miſs Byron fût auſſi du voyage, il ne voyoit rien à deſirer de plus heureux. Il ſe flattoit même que ſir Charles, à ſon retour, viendroit paſſer un jour ou deux avec nous..... Miladi a ſi peu douté de mes diſpoſitions, qu'elle s'eſt tournée auſſi-tôt vers M. & Mde. Reves, pour leur demander ſi cet arrangement ne leur déplaiſoit pas. Je les ai conſultés auſſi par un regard. Ils ont donné tous deux leur conſentement avec un ſourire.

Ce Cantorbery occupe toutes mes idées. On y eſt revenu aſſez naturellement. Madame Reves a paru ſurpriſe que ſir Charles faſſe un ſecret des motifs qui le conduiſent ſi ſouvent dans cette ville. Sans les connoître, a répondu milord L...., je juge qu'il y entre moins de plaiſir que de peine.

Miſs Charlotte accuſe ſon frère de réſerve; mais je n'ai jamais trouvé qu'il méritât ce reproche. Elle eſt curieuſe, il ſe fait un amuſement de ſa curioſité. Cependant, elle a ſes ſecrets elle-même, ou je me trompe beaucoup. Non, non, vous ne vous trompez pas, a répliqué Miladi, Charlotte a ſes ſecrets; & peut-être vous les confiera-t-on, lorſque nous ſerons tous enſemble à Colnebroke.

J'ai cru pouvoir demander à Miladi ſi les ſoins que milord G..... paroît rendre à miſs Grandiſſon étoient approuvés de ſir Charles; elle m'a répondu qu'il ſouhaitoit de voir Charlotte mariée; & qu'il étoit fort ami de l'état conjugal, ſur-tout pour notre ſexe. Mde. Reves n'a pas manqué l'occaſion. Je m'étonne, a-t-elle dit, que ſir Charles ne penſe pas lui-même au mariage. Miladi a répondu que c'étoit une corde que ſa famille avoit touchée ſouvent, mais juſqu'aujourd'hui ſans ſuccès; qu'il y avoit néanmoins une dame.... elle s'eſt arrêtée. Si malheureuſement ſes yeux étoient tombés ſur moi, j'étois perdue.

Dites-moi donc, chère Lucie, car vous avez paſſé par l'épreuve: avez-vous jamais ſenti dans vous-même une ſorte d'impatience qui approche de la pétulance, & dans votre cœur une diſpoſition à quereller, ſi vous n'aviez appréhendé de vous expoſer trop, ou du moins à congédier bruſquement tous ceux qui venoient vous inter-

rompre, quoique vous n'euſſiez rien d'important, qui pût occuper vos penſées ou vos doigts ? Dans ces derniers tems, ma chère, je me ſuis vûe fort ſouvent troublée par cette biſarre ſenſation. Mais, en vérité, mon tempérament eſt tout-à-fait changé. Je crains de devenir chagrine, ſombre & perverſe. O le méchant ſir Hargrave.

Revenons à la charmante ouverture de miladi. Une dame, a continué Mde. Reves, que ſir Charles aime apparemment. Non, a repris miladi L..... une dame qui aime ſir Charles, mais, par ménagement pour elle, je n'ajouterai point..... Cependant, s'il eſt pardonnable à quelque femme d'aimer ſans aucune certitude d'être aimée, c'eſt à celle qui prendroit de l'amour pour mon frère.

Et ſir Charles, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre, eſt-il incapable de retour ? Mde Reves m'a dit le ſoir qu'elle avoit vu trembler mes lèvres ; je ne m'en ſuis point apperçue, & je n'ai ſenti aucun tremblement de cœur. Cependant, il me ſemble que les lèvres ne ſauroient trembler, ſans que le cœur ſoit affecté.

Miladi L..... s'eſt fort étendue ſur les grandes occupations de ſon frère, qui lui laiſſent peu de tems à donner au plaiſir ; & quoiqu'à juger par le fond d'un caractère ſi noble & ſi bienfaiſant, elle le croie capable des paſſions les plus tendres, elle attribue ſon indifférence apparente à la multitude

de ſes affaires, autant qu'à la difficulté de trouver une femme dont les perfections répondent à celle de ſes idées. On eſt retombé de là ſur ſon éloge. Je ne conçois pas, ma chère, dans quelle vue chacun prend plaiſir à louer devant moi ſir Charles Grandiſſon. Sortirai-je de Londres pour éviter d'entendre ſes louanges ? Oui, me direz-vous. Mais où dois-je aller? Ce n'eſt pas au château de Selby. Autant vaut donc que j'aille à Colnebroke ; j'y apprendrai peut-être les raiſons d'un applaudiſſement ſi général ; car juſqu'à préſent je ne ſais rien de ſon hiſtoire, en comparaiſon des détails qu'on me promet.

Cependant, j'eſpère qu'on ne me blâmera point d'avoir conſenti ſi facilement au voyage de Colnebroke. C'eſt, à la vérité, mon inclination qui m'a rendue ſi complaiſante, & je commence à me défier de moi-même, lorſqu'elle a la force de m'entraîner ; mais pourquoi donner une ſi mauvaiſe idée de moi ? Je me connois le cœur bon, & ſur ce point je ne me crois inférieure à perſonne. Il me ſemble que je n'ai rien de bas dans l'ame ; non, je ne me ſens naturellement aucune baſſeſſe. Puiſſe le ciel me préſerver de tout défaut qui n'eſt pas naturellement à mon cœur, & qui, m'aviliſſant aux yeux de mes chers amis, me rendroit indigne de leur affection !

J'apprends ce ſoir, par un billet de miſs Grandiſſon,

diſſon, qu'elle conſent à partir pour Colnebroke, à condition que je ſois du voyage. Miſs Emilie Jervins en doit être auſſi. Le docteur Barlet eſt retenu par ſes affaires. Sir Charles & M. Grandiſſon partent enſemble pour Cantorbery; & les deux aimables ſœurs en ſont fort ſurpriſes : elles ſe demandent plus que jamais, pourquoi tant de réſerve & de ſecret pour elles.

LETTRE XXXVI.

Madame SELBY, *à miſs* BYRON.

Au château de Selby, 4 Mars.

VOTRE ſituation, ma très-chère nièce, ne ceſſe pas de nous affliger. Un combat ſi viſible entre votre franchiſe naturelle & l'aveu d'une paſſion naiſſante..... O ma chère! gardez-vous de toute réſerve affectée; elle conviendroit mal à une jeune perſonne qui n'a jamais connu l'affectation & le déguiſement.

Vous nous jetez dans un embarras extrême à l'égard de miladi D..... elle doit être ici ſamedi prochain. Je ne lui ai point écrit, quoique vous ayez paru le déſirer, parce qu'en vérité nous jugeons tous que ſes offres méritent plus de conſidération, & parce que nous appréhendons que

votre bonheur & le nôtre ne ſoient bien plus douteux d'un autre côté. Il eſt impoſſible, ma chère, de s'imaginer qu'un homme tel que ſir Charles Grandiſſon n'ait pas vu, avant que de vous connoître, une ſeule femme qu'il puiſſe aimer, ou pour laquelle il ait pu prendre de l'attachement, par reconnoiſſance du moins pour l'amour qu'elle a pour lui. Sa ſœur ne vous a-t-elle pas dit que, s'il ſe marioit, il feroit un grand nombre de malheureuſes? C'eſt peut-être cette raiſon qui l'empêche de penſer au mariage.

Vous voyez avec quelle aimable franchiſe la comteſſe de D..... s'eſt ouverte à nous. Vous voyez que la vôtre eſt un mérite particulier pour elle. Je lui avois dit que votre cœur étoit libre. Mais, en refuſant ſes offres, vous donnez lieu à une femme ſi ſage d'en juger autrement, ou de vous croire moins ſupérieure aux affectations qu'elle ne ſe l'imagine; & quoique nous n'ayions pas lu ſans peine, dans votre lettre du ..... combien miſs Grandiſſon vous a pouſſée, nous ne doutons pas que miladi D..... n'ait fait les mêmes obſervations, & n'en ait tiré les mêmes conſéquences. Que voulez-vous que je faſſe moi-même, lorſque le refus de ſes propoſitions, ſans avoir connu, ſans avoir vu même ſon fils, eſt une ſi forte preuve que vous avez le cœur engagé? L'équivoque, & tout ce qui bleſſe la vérité, n'eſt

pas digne, ma chère fille, de votre caractère ni du mien.

Miladi L..... a fait entendre, dites-vous, à la comteſſe, que ſir Charles ne met point d'obſtacles aux vues de ſon fils. Je ne vois donc aucune ſorte d'eſpérance pour vous de ce côté-là. On juge, ſans doute, que votre fortune n'eſt point aſſez conſidérable. Sir Charles eſt libéral. Son cœur n'étant point déterminé par l'amour, ne doutez pas que ſa prudence ne lui faſſe conſidérer la fortune. C'eſt du moins ce que nous devons ſuppoſer de notre côté; & nous ſerions obligés de commencer par des calculs, s'il étoit queſtion de traiter avec lui.

Votre grand-maman veut vous écrire de ſa propre main; je m'en rapporte entièrement à elle. Nous connoiſſons tous ſa prudence, & la tendreſſe dont elle eſt remplie pour vous. Votre oncle promet de ne plus prendre le ton badin qui vous chagrine. Nous ſommes toujours réſolus de ne pas gêner vos inclinations; & cette raiſon nous fait craindre de vous donner notre conſeil ſur les nouvelles offres. Mais votre grand-maman eſt ravie que je n'aie pas fait, comme vous l'auriez ſouhaité, un refus déciſif à la comteſſe.

Votre oncle a pris des informations ſur l'état des affaires de ſir Charles. Tout ce qu'il a déco-

vert, répond ſi parfaitement à nos idées, que je l'ai prié d'abandonner cette recherche, à moins qu'il n'y eût un peu plus d'apparence que vous y fuſſiez intéreſſée. Mais vous, ma chère, continuez de nous apprendre tout ce qui peut augmenter notre eſtime & notre vénération pour cet excellent homme. La ſupériorité d'ame qui lui a fait refuſer un duel, & cette glorieuſe conduite, qui n'a pu laiſſer aucun doute de ſon courage, ſont des exemples de ſageſſe & d'honneur qui l'élèvent au-deſſus de la portée humaine. Nous ſommes tous pénétrés pour lui d'un mélange d'admiration & de reſpect; & nous le félicitons, lui & ſes ſœurs, de l'heureuſe concluſion d'une affaire à laquelle perſonne n'a dû prendre tant d'intérêt que nous.

Vous ne tarderez point à me faire ſavoir ce que vous penſez réellement des nouvelles propoſitions. Ne vous déterminez point légèrement. Ne précipitez rien. Je crains de vous avoir trop peu ménagée dans ma dernière lettre. Votre oncle prétend qu'il ne reconnoît pas toujours votre franchiſe ordinaire, dans l'aveu d'une paſſion dont l'objet nous paroît digne de vous, & je le vois quelquefois triompher de l'idée où il eſt, qu'il découvre enfin dans ſa chère niéce quelque petit degré d'affectation. Nous remarquons nous fort bien, dans pluſieurs endroits de vos

lettres, ce combat dont j'ai parlé, entre la modeſtie & l'ouverture du cœur; & nous attribuons une partie de votre réſerve à la crainte que vous avez de ſon badinage. Mais, après avoir déclaré qu'une heure de converſation par ſemaine avec ſir Charles & ſes ſœurs, (des ſœurs ne ſont pas inutiles dans un commencement d'amour), vous paroîtroit préférable à bien des avantages pour leſquels vous n'avez pas toujours eu le même dégoût; après nous avoir écrit, ma chère, que tout humiliant qu'eſt le terme de pitié, vous préféreriez la ſienne à l'amour de tout autre homme: en vérité, je ne vois point d'où peut venir tant d'embarras à vous expliquer; pardon, chère niéce.

Je viens de lire la lettre qui accompagne celle-ci. Si j'avois prévu qu'elle dût être ſi longue, je me ſerois moins étendue dans la mienne. Ce que ma mère vous écrit eſt digne d'elle; nous y ſouſcrivons tous. Cependant nous attendons votre réponſe pour nous déterminer ſur celle que je dois faire à la comteſſe. Si vous aimez, n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu: l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon.

Recevez les bénédictions de toute la famille; & particulièrement, mon cher amour, celle de votre affectionnée,

MARIANNE SELBY.

LETTRE XXXVII.

Madame SHERLEY, *à miſs* BYRON.

5 Mars.

N'AYEZ, ma très-chère vie, ni peine ni honte à nous ouvrir entièrement votre cœur. Vous connoiſſez notre tendreſſe pour vous. Ce n'eſt pas une diſgrace pour une jeune perſonne d'aimer un homme vertueux. L'amour eſt une paſſion naturelle. Vous avez montré par des témoignages diſtingués, que l'imprudence & la légéreté ne ſont pas des défauts de votre caractère. M. Gréville, avec toute ſa gaieté, M. Fenwick, avec toutes ſes flatteries, M. Orme, que je conſidère beaucoup plus, avec ſon reſpect & ſes ſoumiſſions, ni le ſuppliant Fowler, ni le terrible & le menaçant Pollexfen, n'ont pu faire découvrir en vous une ombre de foibleſſe ou de vanité. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous par tirée de tous les dangers où la paſſion d'être admirée engage ſouvent les ames d'un ordre inférieur ? Avec quelle politeſſe & quelle dignité ne vous êtes-vous pas acquis des droits ſur l'eſtime & ſur la vénération même de ceux dont vous avez refuſé les offres ? Et quels ont été vos motifs

pour refuſer ? Ce n'eſt pas l'orgueil ; c'eſt l'excellence de vos principes ; c'eſt que vous n'avez pas cru devoir écouter ceux pour leſquels vous n'avez pas ſenti que vous puiſſiez jamais prendre l'affection qu'une honnête femme doit indiſpenſablement à ſon mari. Enſuite, lorſque vous avez rencontré l'homme qui mériroit votre amour, qui vous a puiſſamment défendue contre un odieux & lâche attentat, qui ſe trouve le meilleur des frères, des amis, des maîtres ; le plus brave & le plus vertueux des hommes, eſt-il ſurprenant qu'un cœur, juſqu'à préſent invincible, laiſſe voir de la ſenſibilité, & reconnoiſſe un cœur qui lui reſſemble ? Quelle raiſon auriez-vous d'en rougir ? Et pourquoi ma chère Henriette feroit-elle tomber le rideau entr'elle & des amis dont les goûts s'accordent avec les ſiens ? Vous voyez, ma chère fille, que l'incertitude où nous ſommes, ne nous empêche point de parler avec admiration d'un homme à qui tout le monde rend la même juſtice. Nous ſommes au-deſſus des petits détours, & vous n'avez pas beſoin d'être menée par une ſi miſérable politique. Votre éducation, ma chère, ne vous a pas formée à l'artifice. Les déguiſemens n'ont jamais été ſi mal à perſonne qu'à vous. Un enfant en amour, vous devineroit dans la plupart de vos dernières lettres. Mais, ſoit que votre incli-

nation ſoit heureuſe, ou qu'elle manque de ſuccès, que votre gloire ſoit de l'avoir placée dans un objet auquel il ne manque rien du côté des ſentimens, des mœurs & de la naiſſance, & pour lequel tous vos amis ont la même paſſion que vous; ſeulement, mon tendre amour, chère Henriette, charme de ma vie, & conſolation de mes mauvais jours, efforcez-vous, pour l'amour de moi, de toute votre famille, de prendre tant d'empire ſur votre cœur, que ſi le ſuccès ne répond point à vos déſirs & aux nôtres, votre ſanté n'en ſouffre point; une ſanté qui nous eſt ſi précieuſe! & que vous ne tombiez point au rang de ces malheureuſes filles qui ſe laiſſent emporter par la violence d'une aveugle paſſion. Plus l'objet a de force pour enflammer vos déſirs, plus la victoire eſt glorieuſe, ſi vous en avez quelqu'une à remporter. Cependant, ma chère fille, achevez de nous ouvrir votre cœur, pour nous mettre en état de vous aider de nos conſeils, & ne redoutez point le badinage de votre oncle; il s'en fait un amuſement qui ſert quelquefois auſſi à nous réjouir; mais comptez que ſes raiſonnemens ne font aucune impreſſion ſur nous. Vous n'ignorez pas que ſon cœur honnête eſt uni comme les nôtres avec celui de notre chère fille; il ne réſiſteroit pas plus que nous à ſa douleur, s'il arrivoit quelque diſgrace à ſa niéce.

Votre tante m'a fait voir à ce moment la lettre qu'elle vous écrit. Elle y répète quelques-unes de vos expreſſions, qui lui paroiſſent très-fortes. Pour moi, je trouve qu'elles vous font beaucoup d'honneur, parce qu'elles me prouvent que votre amour tombe moins ſur les dehors que ſur les qualités de l'ame. J'étois perſuadée que ſi vous aimiez jamais, votre paſſion ſeroit de l'ordre le plus pur. N'étant pas fondée ſur les ſens, ne ſouffrez donc pas qu'elle triomphe de votre raiſon, & que l'impoſſibilité d'obtenir l'homme que vous aimez, ne vous faſſe pas renoncer à tous les autres hommes. Ne vous ai-je point enſeigné que le mariage eſt un devoir, lorſqu'on y entre avec prudence? Quelle opinion faut-il prendre, dans l'un ou l'autre ſexe, de ceux qui ont de l'averſion pour cet état, parce qu'il a ſes peines, ſes fatigues & ſes inconvéniens? Mettez ſir Charles à l'épreuve par cette règle. Si ce ſont ces motifs qui le dégoûtent du mariage, regardez les comme une des grandes imperfections de ſon caractère. Ne craignez pas de le mettre à l'épreuve. Il n'y a point d'homme abſolument parfait.

Mais ſir Charles peut avoir des engagemens qu'il lui eſt impoſſible de rompre. Si telle eſt ſa ſituation, je me flatte que ma fille ne s'abandonnera point à des ſentimens pour leſquels elle ne peut attendre de retour. Vous eſpérez, diſiez-

vous agréablement dans une de vos lettres, que votre ruine ne viendra point d'un homme vertueux. Après le bonheur que vous avez eu d'échapper à ſir Hargrave, je ne crains rien pour vous d'un méchant homme. Mais ſi votre perte venoit d'un homme de bien, ce ſeroit votre faute, ma chère, puiſque ni lui ni ſes ſœurs ne vous donnent aucun encouragement. Je ſais combien toutes ces ſuppoſitions peuvent bleſſer votre délicateſſe, mais alors vous devez être doublement en garde contre vous même; car la réalité ſeroit bien plus terrible que les ſuppoſitions. Quand il n'y auroit qu'un homme au monde dont vous puiſſiez craindre votre ruine, ne ſeriez vous pas en garde contre lui?

Je meurs d'impatience de revoir ma chère Henriette entre mes bras. Mais voici le conſeil que je crois convenable à ſa ſituation. Ne perdez, ma chère, aucune occaſion de cultiver l'amitié des deux charmantes ſœurs; quoique, pour le dire en paſſant, ſi miſs Grandiſſon devine l'état de votre cœur, je ne trouve point que ſes railleries s'accordent avec le reſte de ſon aimable caractère. Ne leur refuſez jamais votre compagnie lorſqu'elles vous la demandent. Miſs Grandiſſon vous a promis l'hiſtoire de leur famille. Faites-la reſſouvenir de ſa promeſſe; vous obtiendrez des lumières qui pourront ſervir à guider vos pas. Vous

ſaurez particulièrement ſi les ſœurs épouſent l'intérêt de quelque autre femme, quoique la réſerve qu'elles reprochent à ſir Charles leur faſſe peut-être ignorer les ſecrets de ſon cœur. Mais ſi leur faveur n'eſt déclarée pour perſonne, pourquoi ne pourroit-elle pas tomber ſur vous ? A l'égard de la fortune, ſi l'on pouvoit découvrir quelles ſont leurs prétentions, nous ferions nos efforts pour ne pas demeurer en arrière.

MAIS comme j'approuve le parti auquel votre tante s'eſt arrêtée, de ſuſpendre la réponſe qu'elle doit à la comteſſe de D..... quelle conduite tiendrons-nous dans cette affaire ? Voici là-deſſus mes idées. Cette dame part du principe que vos affections ne ſont point engagées : votre tante l'en a formellement aſſurée. Vous lui avez parlé du moins dans des termes qui ont dû lui faire naître quelque doute. Elle nous a fait annoncer ſa viſite pour ſamedi prochain. Il faut s'attendre qu'elle demandera des explications, & nous les devons à ſa franchiſe, autant qu'à notre propre caractère, que nous ſommes obligées de ſoutenir avec honneur. Je voudrois l'informer nettement de l'entrepriſe de ſir Hargrave Pollexfen, dont il me ſemble que vous lui avez déjà dit quelque choſe, & de la généreuſe protection que vous avez reçue de ſir Charles : la

vérité n'attire jamais de reproche. Votre tante avouera que vous lui avez écrit, & que vous vous refuſez, avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, à l'honneur qui vous eſt propoſé; ce qu'elle ne peut expliquer qu'en ſuppoſant, & ſe perſuadant même que, par des motifs de reconnoiſſance, vous préférez ſir Charles à tout autre homme, mais que vous ignorez ſes engagemens; que vous n'avez aucune raiſon de lui croire d'autres ſentimens pour vous, que ceux de la politeſſe dont les hommes ſe font honneur pour notre ſexe, & que les dames Grandiſſon, en vous traitant de ſœur, n'entendent par ce nom que la ſœur de leur frère, comme la leur.

On fera ce récit à la comteſſe, ſous les plus étroites loix du ſecret. Alors elle connoîtra le fond de la vérité. Elle en portera le jugement qu'elle doit pour elle-même. Vous ne paroîtrez coupable à ſes yeux d'aucune affectation. Nous ſoutiendrons tous notre caractère. Si miladi L.... & miſs Grandiſſon, comme vous le ſuppoſez, ont déclaré à la comteſſe, que les vues de leur frère ne paroiſſent pas tournées ſur vous, il ſe trouvera qu'elles ont dit la vérité; & vous ſavez, ma chère, que nous devons rendre juſtice à la bonne foi d'autrui, comme à la nôtre. Elle verra que votre conſidération pour ſir Charles, ſi ce ſentiment lui paroît un obſtacle à ſon projet, vient d'une

louable reconnoiſſance pour la protection qu'il a donnée généreuſement à une jeune fille, dont le cœur étoit abſolument libre avant cet événement.

Je ne ſais ſi je m'explique avec aſſez de clarté. Je ne ſuis plus ce que j'étois ; mais je remercie le ciel d'être encore ce que je ſuis ; je ne me ſerois pas crue capable de faire une ſi longue lettre en ſi peu de tems. Auſſi, ma chère Henriette en eſt le ſujet, & ſon honneur a toujours fait mon unique ſoin, depuis que j'ai perdu le compagnon de ma jeuneſſe, le cher mari qui partageoit avec moi ce ſoin & tous les autres, qui avoit pour vous la même tendreſſe que moi, & qui vous donneroit aujourd'hui les mêmes conſeils. Qu'auroit penſé M. Sherley ? Comment ſe ſeroit-il conduit dans cette occaſion ? Ce ſont les queſtions que je me fais toujours avant que de donner mon opinion ſur une affaire importante, particulièrement lorſqu'il eſt queſtion de vous.

Je veux louer ici un de vos ſentimens que j'ai trouvé digne de la pupille de votre grand-pere. « Je n'aurois que du mépris pour moi-» même, dites vous dans une de vos lettres, » ſi j'étois capable de tenir un homme en ſuſ-» pens, tandis que je balancerois en faveur d'un » autre «.

Charmante fille ! tenez vous ferme à vos principes, quelque ſort que le ciel vous deſtine. conſidérez ce monde dans le point de vue ſous lequel on vous l'a tant de fois préſenté. J'ai vécu long-tems ; cependant, lorſque je regarde en arrière juſqu'au tems de ma jeuneſſe, où les eſpérances & les craintes qui vous agitent aujourd'hui ne m'étoient point étrangères, que l'eſpace me ſemble court ! Si je ſouhaite que ma carrière ſoit prolongée, c'eſt pour voir les délices de mon cœur, ma chère orpheline, heureuſe ſous la protection d'un honnête homme. Oh ! plût au ciel que ce fût ſous celle..... Mais eſt-ce à nous, ma chère, d'impoſer des loix à la providence ? Savons-nous quelles ſont ſes vues ſur ſir Charles Grandiſſon ? Oui, le bonheur de mille autres y eſt peut-être attaché : comparé à nous, c'eſt le public en comparaiſon d'un particulier.

Ne croyez pas néanmoins, mon cher amour, que j'aie vécu trop long-tems pour être ſenſible à ce qui vous touche. Je ſuis capable encore de partager vos peines & vos plaiſirs. Vos dernières fatigues, délicate & tendre comme vous êtes, m'ont coûté des douleurs bien vives, & mes yeux ne ceſſent pas de rendre témoignage à la ſenſibilité de mon cœur, lorſque je me fais relire quelquefois ces cruelles ſcènes, ou que je les rappelle à ma mémoire. Mais mon intention eſt de

vous fortifier contre des impreſſions trop vives, lorſqu'il ſera connu, cet événement qui eſt aujourd'hui caché dans le ſein de la Providence, dût-il être contraire à nos déſirs, comme les apparences ſemblent l'annoncer.

Vous avez ſur les bras deux lettres qui demandent une réponſe; mais comme le tems eſt court juſqu'à ſamedi, ſi vous écrivez à votre tante, ce ſera nous écrire à toutes deux. Que le ciel préſerve, dis-je, & comble de bénédictions ma chère orpheline! c'eſt la prière continuelle de ſon affectionnée grand'mere.

HENRIETTE SHERLEY.

LETTRE XXXVIII.

Miſs BYRON, *à madame* SELBY.

Colnebrooke, mardi, 7 Mars.

MISS Grandiſſon s'eſt apperçue de ma confuſion, de mon trouble; je ne ſais quel nom lui donner. Quelles occaſions! ma chère tante. *Des combats viſibles!* Sont-ils donc ſi viſibles, madame? *Une paſſion naiſſante..... qui croît viſiblement.* Permettez que je le remarque, madame; elle n'a donc point toute ſa force; & pendant qu'elle croît encore, ne peut-elle pas être ſurmontée? Mais

ſuis-je coupable d'affectation, de réſerve ? Si je le ſuis, j'ai de grandes obligations *à la pitié* de mon oncle. Et vous croyez, madame, qu'il eſt impoſſible qu'avant que de m'avoir connue, ſir Charles n'eût pas vu de femmes qu'il pût aimer ? Je veux le croire auſſi : mais eſt-il digne de votre bonté, de tourner ſi fortement contre moi le terme de reconnoiſſance ?

Je vois, je ſens tout ce qu'il y a d'admirable dans la franchiſe de miladi D..... & j'admire cette qualité, avec mille autres que je lui ai reconnues : mais quelle conduite devez-vous tenir ? quelle doit être la mienne ? C'eſt à quoi je ſuis obligée de répondre, excitée comme je le ſuis, par ma grand'maman & par vous, madame, à m'expliquer encore plus nettement ; quoiqu'à votre avis mes explications ſoient déjà fort nettes, & qu'elles le ſoient même au mien, lorſque je jette les yeux ſur le ſentiment libre que ma grand'maman a pris ſoin de ſéparer du reſte de ſa lettre. Elle me le pardonne néanmoins ; elle donne même des louanges à ce ſentiment. Elle m'encourage à parler. Ce n'eſt pas, dit-elle, une diſgrace pour une jeune perſonne, d'aimer un homme vertueux. Elle ajoute que l'amour eſt une paſſion naturelle ; mais elle m'exhorte à ne pas ſouffrir qu'il triomphe de ma raiſon ; en un mot, à ne pas aimer ſans être

sûre de retour. Ainſi donc je puis aimer comme je veux, quand je veux & même qui je veux; car s'il ne penſe point à moi, on m'exhorte à ne pas prendre de réſolution contre un autre mariage; avec milord D.... par exemple, s'il a la bonté de me recevoir.

Fort bien; mais, après avoir pleinement examiné mon cœur, qu'ai-je trouvé? Je dois répondre, lorſqu'on me preſſe de *lever le rideau*, & d'éloigner *les déguiſemens* au travers deſquels *un enfant*, *en amour*, *me devineroit*. M'ouvrirai-je entièrement? Je dois cette confiance à des perſonnes ſi reſpectable & ſi chères, *dont les ſentimens s'accordent avec les miens*. Parlons. J'avoue donc qu'il m'eſt impoſſible d'écouter tout autre homme. Cependant, je n'ai pas la moindre eſpérance. Je me regarde comme une préſomptueuſe, & lui comme trop ſupérieur à moi. Son bien eſt immenſe; il en attend encore plus; & pour le mérite perſonnel, où trouver une femme digne de lui? Sur l'article même de la fortune, vous jugez que la prudence oblige un homme ſi libéral & ſi magnifique, de porter ſes vues plus haut.

Ainſi, ma chère tante, ayez la bonté, conformément à l'avis de ma grand'maman, de dire, en mon nom, à miladi D...., que je crois ſa franchiſe digne de toute la mienne; que votre niéce

étoit abſolument libre dans ſes affections, lorſque vous lui avez rendu ce témoignage; mais que les tems & les circonſtances ſont changés. Dites-lui que je me ſuis trouvée d'abord engagée par la reconnoiſſance; que dans l'origine ce n'étoit rien de plus: mais qu'étant interrogée aujourd'hui ſur l'état de mon cœur, j'ai reconnu que ma reconnoiſſance eſt *exaltée* (car je ne dois pas dire *abaiſſée*, lorſque l'objet en eſt ſi digne) en d'autres ſentimens.... dites en amour, puiſque j'entends ſi mal à me déguiſer: que par conſéquent la juſtice ne me permet pas plus que mon inclination, de penſer à tout autre homme: & déclarez-lui qu'elle n'a pas laiſſé de m'inſpirer pour elle une reſpectueuſe tendreſſe, par la bonté qu'elle a eue de m'honorer de ſa viſite; & que pour l'amour d'elle, ſi je n'avois pas trouvé d'objection contre milord D..... dans une entrevue & dans une connoiſſance plus familière, & ſi j'avois eu le cœur auſſi libre qu'il étoit avant ſes propoſitions, j'aurois pu leur donner la préférence ſur toutes celles que j'avois déjà reçues. Cependant j'avoue que l'humble & modeſte perſévérance de M. Orme me touche toujours. Que ne donnerois-je pas pour le voir marié à quelque aimable & vertueuſe femme, avec laquelle il pût vivre heureuſement?

Enfin, demandez à la comteſſe un peu de

faveur & d'amitié pour moi ; mais qu'elle y joigne la grâce de ne me plus parler de milord, juſqu'à ce qu'il ſoit marié ; & puiſſe-t-il jouir d'un ſort qui réponde aux vœux d'une ſi digne mère ! N'oubliez pas, ma chère tante, de lui dire auſſi que pour douze fois les douze mille livres ſterlings de rente qu'elle m'offre avec ſon fils, je ne donnerois pas ma main, ni à lui ni à tout autre, tandis que la place eſt occupée dans mon cœur, quelque peu d'apparence qu'il y ait pour moi de porter jamais le nom de l'homme que je préfére.

Mais que cette explication, je vous en conjure, ſe faſſe dans la plus étroite confidence. Entre les raiſons générales qui regardent la délicateſſe de notre ſexe, n'eſt-il pas à craindre que la famille où je ſuis actuellement, & qui eſt remplie d'amitié pour moi, ne conçût de la haine, & peut-être du mépris, pour ma préſomption ? C'eſt un malheur que je ne ſoutiendrois point. Oubliez ce que je viens d'écrire. Je demande grâce pour cette foibleſſe. Elle eſt ſortie de ma plume, avant que je m'en ſois apperçue.

A l'égard de moi-même, quel que ſoit mon ſort, je m'efforcerai de tirer ma conſolation de quelques endroits des deux précieuſes lettres que j'ai devant moi.

« Si vous m'aimez, n'ayez pas honte de nous

» en faire l'aveu ; l'homme eſt ſir Charles Gran-
» diſſon.

» L'amour eſt une paſſion naturelle.

» Le mien eſt louable. Il ne manque rien
» à l'objet, du côté des ſentimens, des mœurs
» & de la naiſſance. Tous mes amis l'aiment
» autant que moi.

» Mon amour eſt de l'ordre le plus pur.

» Dans toutes les ſuppoſitions, je ne dois pas
» manquer de force, parce que l'amour que j'ai
» pour lui n'eſt qu'un intérêt particulier, com-
» paré à l'intérêt public ».

Nobles inſtructions, mes deux chères mamans! que votre Henriette s'efforcera de ſuivre dans toute leur étendue.

Permettez qu'en finiſſant, je vous faſſe mes plaintes du nom de *votre orpheline*. Ne m'avez-vous pas tenu lieu, vous & mon oncle, de tous les chers parens qui me manquent ? Mon père donc, ma grand'maman & mon autre mère, continuez vos vœux & vos bénédictions, non pour votre orpheline, mais pour votre fille réelle, qui fait gloire d'en avoir tout le reſpect & toute la tendreſſe.

HENRIETTE BYRON SHERLEY-SELBY.

LETTRE XXXIX.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Colnebroke, 7 Mars.

JE me trouve, ma chère Lucie, dans le plus heureux de tous les aſiles; mais que mes ſentimens reſſemblent peu à ceux avec leſquels j'y ſuis entrée la première fois! Quels ont été les mouvemens de mon cœur, lorſqu'un des laquais de ſir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous a montré, par l'ordre des deux dames, le lieu où ſe rencontrèrent les deux carroſſes, où la diſpute commença! Ce ſeul ſouvenir a renouvelé mon effroi; mais n'eſt-ce pas à ce terrible accident que je dois l'amitié avec laquelle je ſuis admiſe dans une ſi charmante famille.

La converſation, pendant la route, eſt tombée naturellement ſur le voyage de ſir Charles, dont les deux ſœurs ſe flattent que M. Grandiſſon leur apprendra le myſtère. Elles en ont pris occaſion de me raconter que dans le dîner du ſamedi, ſir Hargrave a déclaré qu'il eſt réſolu de voyager un an ou deux, parce qu'il ne peut demeurer dans le royaume ſans me voir, & qu'il eſpère du ſoulagement de l'abſence. M. Bagenhall & M. Merceda conſentent à l'accompagner. Mais, ce

que vous ne vous imagineriez pas, ma chère, ſir Charles ayant parlé du repentir de Wilſon à ſes convives, & les ayant fait convenir que la corruption d'un jeune homme, que ſes bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la ſociété, a trouvé le moyen d'engager ſir Hargrave à promettre cent guinées pour ſon mariage. M. Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilſon ne recevra les deux ſommes qu'en épouſant la jeune fille à laquelle il s'eſt engagé; & ſir Charles prenant ſur lui-même la concluſion de cette affaire, après ſon retour de Cantorbery, a déclaré qu'il joindroit une libéralité à celle des deux autres. Ce n'eſt pas tout, ma chère Lucie, il a chargé ſes ſœurs de me faire agréer cette action, & de me demander ſi je la lui pardonnois. Ah! je la trouve trop belle & trop digne de lui, pour ne pas la regarder avec admiration! Je me ſouviens de lui avoir entendu dire qu'il falloit s'efforcer de rendre le bien pour le mal même. C'eſt joindre la pratique aux maximes. Inſpirer de la bonté aux méchans, forcer ſes ennemis de l'aimer, rappeler un libertin aux bonnes mœurs, & lui faire trouver ſon intérêt à devenir honnête homme! Si je lui pardonnerai des actions ſi nobles! Mais je me ſouviens auſſi, que, ſuivant la lettre de ce pauvre miſérable, je lui ai quelque obligation. Il n'a pas été auſſi

méchant qu'il pouvoit l'être. D'ailleurs, la jeune fille de Padington a marqué de la compaſſion pour moi. Je ſuis réſolue d'ajouter cinquante guinées aux cinquante de M. Merceda, pour me prouver à moi même que je ſuis capable de ſuivre un bel exemple. O chère Lucie! Je me trouve ſi petite dans cette admirable famille, que, pour employer une expreſſion de ſir Hargrave, j'ai peine à ſupporter ma propre baſſeſſe.

De là nous ſommes paſſées à leurs affaires domeſtiques; car j'ai fait ſouvenir les deux ſœurs qu'elles m'avoient promis un peu d'explication. Voici ce que j'ai pu recueillir de leurs ouvertures.

Le chevalier Thomas Grandiſſon, leur père, étoit un des plus beaux hommes de ſon tems. Il avoit un goût de magnificence qu'il conſerva toute ſa vie. Tous les plaiſirs à la mode étoient les ſiens, à la réſerve du jeu, pour lequel il avoit de l'averſion; mais il donna dans un autre excès, qu'il appeloit un vice plus noble. Il ſe faiſoit honneur d'avoir les plus beaux chevaux du royaume & la plus belle meute; dépenſe qu'il portoit juſqu'à la profuſion. Son père, auſſi reſſerré que le fils étoit prodigue, avoit employé toute ſa vie à groſſir ſon bien. Sa ſucceſſion conſiſtoit en ſix mille livres ſterlings de rentes, formées de pluſieurs belles terres dans le royaume, & près de deux mille en Irlande, avec beaucoup

d'argent dans ſes coffres. La femme de ſir Thomas étoit d'une naiſſance diſtinguée, ſœur de milord W..... C'étoit la meilleure de toutes les femmes. J'ai pris plaiſir au témoignage que ſes deux filles rendoient à ſa bonté & à leur propre mérite, par l'abondance de leurs larmes. Il étoit impoſſible que le caractère d'une ſi vertueuſe mère ne me rappelât point le ſouvenir de la mienne, & je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles que je voyois répandre. Miſs Jervin a pleuré auſſi, non-ſeulement par tendreſſe & par ſympathie; mais comme elle nous l'a confeſſé, parce qu'elle n'a pas les mêmes raiſons de ſe réjouir de la vie de ſa mère, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.

Ce que j'ai à dire de plus de ſir Thomas Grandiſſon, eſt ſorti par intervalles, & comme à regret, de la bouche des deux ſœurs. Je n'ai pas obſervé ſans plaiſir, avec combien de lenteur & de répugnance elles m'ont parlé de ſes défauts, & quelle ſatisfaction, au contraire, elles paroiſſoient prendre à relever ſes bonnes qualités. O chère Lucie! combien n'en auroient-elles pas trouvé à s'étendre ſur les louanges d'un père auſſi ſupérieur que le mien à toutes ſortes de foibleſſes? Qu'il eſt agréable pour des enfans vertueux, de ſe rappeler les perfections de ceux auxquels ils doivent le jour.

Miladi Grandiſſon apporta un bien conſidérable à ſon mari. Il avoit des talens diſtingués pour la poéſie, avec une paſſion extrême pour les cultiver. Quoiqu'héritier d'une ſi brillante fortune, ce fut à ſa figure & à ſes vers, qu'il dut la préférence que ſa femme lui donna ſur un grand nombre de concurrens. Il n'avoit pas néanmoins autant de jugement qu'elle. Sir Thomas étoit poëte; & j'ai entendu dire que cette qualité demande une imagination ardente, qui nuit quelquefois au jugement. Miladi ne ſe détermina point en ſa faveur, ſans le conſentement de ſa famille; mais on m'a fait entendre que ſes parens n'y conſentirent que par complaiſance pour ſon choix. L'eſſor que ſir Thomas avoit pris, en ſuccédant aux richeſſes de ſon père, faiſoit juger à tout le monde qu'il étoit propre à les diminuer.

Cependant il fut ce qu'on appelle un bon mari. Son eſprit, ſa politeſſe, & l'ambition qu'il eut de paſſer pour le plus galant homme d'Angleterre, ne lui permirent jamais de manquer de civilité & de complaiſance..... Mais les qualités de miladi Grandiſſon méritoient un homme plus tendre & plus réglé. Ses oreilles & ſes yeux lui avoient fait illuſion. Une femme qui fait tomber ſon choix ſur un homme admiré de tout le monde, doit s'attendre, s'il n'a pas

toute la bonté qu'elle ſuppoſe, à lui trouver des inclinations & des goûts qui ne s'accorderont point avec les devoirs domeſtiques. Elle s'efforça d'abord de l'attacher à ſa maiſon, & de lui faire mettre ſon bonheur à vivre avec elle. Auſſi l'aima-t-il long-tems avec une vive paſſion. Il paroiſſoit fier du mérite de ſon épouſe. Mais après l'avoir montrée de toutes parts, & lorſqu'elle ſe trouva dans les circonſtances où l'humeur d'une femme commence à devenir plus ſérieuſe, il retomba dans ſes anciennes habitudes. Bientôt, lui laiſſant toute la conduite de ſes affaires, pour laquelle il ne ceſſoit point de louer ſes talens, il ne paſſoit avec elle qu'une très-petite partie de l'été, & les quatre mois de l'hiver étoient employés à Londres, où il ſe rendoit le protecteur commun des ſpectacles & de tous les amuſemens publics. Dans les premiers tems de ſon mariage, il étoit fort empreſſé d'y mener ſa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers ſon invitation, pour ne pas donner à un homme qu'elle avoit reconnu fort diſſipé, la moindre occaſion de ſecouer le joug des apparences auxquelles ſon orgueil le tenoit encore aſſujetti. Mais enſuite, lorſqu'elle le vit plus froid dans ſes inſtances, & qu'elle eut obſervé que ſa préſence lui faiſant prolonger ſon ſéjour à la ville, c'étoit une augmentation conſidérable de

dépenſes, elle trouva des raiſons pour ſe diſpenſer de le ſuivre, d'autant plus qu'ayant alors les trois enfans qui lui ſont reſtés, elle jugea que ſir Thomas ſeroit auſſi ſatisfait qu'elle, de la voir renfermée dans les ſoins domeſtiques. Miladi Grandiſſon voyant qu'elle ne pouvoit engager ſon mari à diminuer ſes exceſſives dépenſes, regarda comme une partie de ſon devoir d'employer toute ſon habileté à le mettre en état de les ſoutenir; leurs enfans étoient ſi jeunes, que leur éducation n'en demandoit pas de long-tems.

Quelle mère, ma chère Lucie! Dira-t-on que les mères ne ſoient pas la plus utile partie des familles, lorſqu'elles ſont attachées à leurs devoirs, & qu'un mari néglige les ſiens? Sir Thomas Grandiſſon rapportoit tout à lui-même, & ſa femme ne connoiſſoit de plaiſir que dans ſon mari & ſes enfans.

Cependant, avec la plus ſage économie, cette vertueuſe dame n'avoit pas le cœur étroit. Elle ſe faiſoit aimer par ſes généreuſes inclinations; tous ſes voiſins l'adoroient. Sa table étoit abondante; elle y recevoit la meilleure compagnie du canton, autant pour ſuivre la nobleſſe de ſon propre cœur, que pour faire honneur à ſon mari. Dans l'occaſion de faire du bien, c'étoit au nom de ſir Thomas que ſa généroſité s'exer-

çoit, ſouvent lorſqu'elle avoit été des mois entiers ſans le voir, & qu'elle ignoroit le tems de ſon retour. Elle n'ambitionnoit que le ſecond degré de mérite, quoiqu'elle eût droit au premier. Je ne ſuis, diſoit-elle, que l'aumônier de ſir Thomas, J'entre dans ſes intentions. Ce que je fais, ſir Thomas le feroit s'il étoit ici; peut-être ſa bonté iroit-elle plus loin. Un jour, qu'il ne l'avoit quittée que pour ſix ſemaines, il fut abſent ſix mois entiers. Son deſſein, en partant, n'étoit que de faire un tour à Paris; mais une compagnie de ſon humeur l'engagea dans de plus longues courſes; & ce qui paroît incroyable, il n'en informa ſa femme que par la main d'autrui; pendant toute ſon abſence, il ne lui écrivit pas un mot de la ſienne: cependant, à ſon retour, il affecta de la ſurprendre par une apparition ſubite, avant qu'elle le sût en Angleterre. Inſupportable vanité! Il ſe croyoit ſi sûr d'une tendreſſe qu'il ne méritoit pas, qu'il ſuppoſa qu'au premier moment, le plaiſir de le revoir feroit oublier toutes ſes duretés. Cependant, après les premières émotions, car elle le reçut avec une joie réelle, il lui demanda ſi elle pouvoit lui pardonner. Vous pardonner, monſieur! oui, lui dit-elle, ſi vous pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva cette réponſe un peu ſévère. Sir Thomas avoit

raiſon, car elle étoit juſte. La bonté de miladi Grandiſſon étoit fondée en principes, ſans aucun mêlange de ſervilité & de foibleſſe. Loin les airs ſérieux, reprit-elle, en l'embraſſant. Votre queſtion marque elle-même que vous croyez avoir quelque choſe à vous reprocher. Pas une ligne de votre main depuis ſix mois! Mais je vous revois en bonne ſanté; toutes les inquiétudes que vous m'avez cauſées ſont oubliées... Puis-je dire que j'ai vécu ſans inquiétude? Je vous plains, ajouta-t-elle, de mille plaiſirs que vous avez perdus par une ſi longue abſence. Venez, ou plutôt, que les chers nourriſſons paroiſſent à ce moment, pour recevoir la bénédiction de leur père. Quelles délices de voir l'aurore de leur raiſon! Leurs progrès paſſent mes eſpérances. De quelle ſatisfaction vous êtes-vous privé par ces longues abſences!

Miſs Grandiſſon me fait preſſer de deſcendre. Qu'elle m'accorde quelques momens. Le charme du ſujet m'arrête. Qui ne ſeroit pas tenté, ma chère Lucie, de ſe voir à la place de cette femme à demi-mépriſée, de cette reſpectable mère; en un mot, d'être miladi Grandiſſon!

Une réflexion, chère miſs Charlotte, je ne vous demande que le tems de faire une réflexion, avant que de quitter ma plume. Je regrettois trop de l'avoir perdue. Quel eſt l'homme au

monde, qui, conſidérant en général la vie gaie & voluptueuſe de ſir Thomas Grandiſſon, quelque jeune, quelqu'ami qu'il ſoit de la joie & de la volupté, puiſſe ſe propoſer d'être plus heureux que ſir Thomas ne s'imaginoit l'être? Quelle eſt la femme, quelque goût qu'elle ait pour le plaiſir & la diſſipation, qui, prenant auſſi toute la vie ſage, utile, paiſible & bienfaiſante de miladi Grandiſſion, ne voit pas dans cette eſquiſſe imparfaite, tout ce qu'elle ſouhaiteroit d'être elle-même; & le vain bonheur de l'un, & le ſolide contentement qui ne peut manquer à l'autre, auſſi bien dans cette vie que dans celle qui doit la ſuivre?

Chère miſs Grandiſſon, je donnerois bien plus de force & d'étendue à cette idée, ſi vos inſtances étoient moins preſſantes. Je deſcends, je deſcends.

On m'a forcée, chère Lucie, de lire publiquement une partie de ce que je venois d'écrire. Nous ſommes sûres, m'a dit miſs Grandiſſon, que votre lettre nous regarde, & nous jugerons qu'elle n'eſt point à notre avantage ſi vous refuſez de nous en lire quelque choſe. Enſuite du ton arbitraire qu'elle prend avec tant de grâce, elle n'a pas exigé moins abſolument que je lui fiſſe à mon tour, l'hiſtoire de ma famille, en

promettant, à cette condition, de continuer celle de la ſienne.

Nous étions à prendre le thé, & milord L.... étoit préſent. Jugez, ma chère Lucie, avec quelle ſatisfaction je me ſuis répandue ſur le caractère de mon père & de ma mère, tel que je l'ai entendu repréſenter tant de fois par ma grand'maman. Charmant ſouvenir! Mais croyez vous qu'on ne m'ait point interrogée auſſi ſur des circonſtances plus récentes? On a pris tant de plaiſir à mes récits, qu'on eſt dans une impatience extrême de connoître perſonnellement, & ma grand'maman Sherley, & mon oncle Selby, & ma tante, & ma couſine Lucie, & M. Deane, mon parrain. Tout le mérite, ma chère, n'eſt pas uniquement renfermé dans la famille des Grandiſſon. Si vous jugez que je me ſuis étendue particulièrement ſur l'hiſtoire d'une jeune perſonne, dont la prudence a triomphé de l'amour. & qui n'eſt pas plus chère à elle-même qu'à moi, vous ne ſerez pas trompée. Tout ce que j'appréhende, Lucie, c'eſt que les deux ſœurs ne vous aiment à préſent plus que moi.

Avant que je reprenne l'hiſtoire de leur famille, je vous demande, ma chère, ſi vous ne penſez pas comme moi, que le ciel a béni ces heureux enfans, en faveur de leur excellente mère? Qui ſait ſi ce n'eſt pas une récompenſe du reſ-

pect qu'ils ont toujours eu pour un père dont il ſemble que la conduite en méritoit moins ? Je trouve dans mes idées que les obligations ſont réciproques : la négligence de l'un à remplir ſes devoirs, ne diſpenſe point l'autre des ſiens. Il eſt difficile à la vérité d'avoir la même tendreſſe pour des parens vicieux, que pour ceux dont on ne reçoit que des exemples de vertu & de bonté ; mais le reſpect n'eſt pas moins indiſpenſable ; & l'obſervation de ce devoir donne peut-être d'autant plus de droit à la récompenſe, que les parens ont moins rempli leurs propres obligations ; ſans compter une autre conſidération qui me paroît mériter d'entrer en compte, c'eſt qu'un enfant bien diſpoſé, ne tire pas moins d'avantage des mauvais exemples que des bons ; ce que je crois merveilleuſement vérifié, dans ſir Charles, par ceux de ſon père & de ſa mère.

Miladi Grandiſſon n'eut pas l'heureuſe fin qu'elle méritoit par tant de vertus. Un jour ſon mari, qui n'avoit pris congé d'elle que pour une abſence de quelques jours, fut rapporté, une heure après, dangereuſement bleſſé dans un duel. La ſurpriſe & la douleur dont elle fut ſaiſie à cette vue, la jetèrent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa conſtitution demeura ſi altérée par de continuels évanouiſſemens, & par des alarmes qui durèrent long-

tems

tems pour la vie de ſir Thomas, qu'après avoir langui près d'un an, elle mourut à la fleur de ſon âge, regrettée fort amèrement de ſon mari, qui ſe reprochoit d'avoir mis au tombeau la meilleure de toute les femmes, & tendrement pleurée de ſes enfans, quoique trop jeunes encore pour ſentir toute la grandeur de leur perte.]

On m'a fait remarquer, en paſſant, que ce ſouvenir n'a pas peu contribué à fortifier les principes de religion & d'honneur, qui ont toujours donné à ſir Charles une juſte horreur pour les duels. Miladi L.... qui me faiſoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de ſa mère : & ſur-tout des tendres inſtances avec leſquelles ſon inquiétude & ſon affection pour ſes filles, lui firent conjurer ſon fils de prendre pour ſes deux ſœurs tous les ſentimens que la mort alloit éteindre dans le cœur de leur mère. Avec la bonté dont ſir Charles eſt rempli, m'a dit miladi L..... il n'avoit pas beſoin d'être preſſé en notre faveur ; mais il eſt ſi éloigné d'avoir oublié les exhortations d'une mère mourante, qu'il paroît quelquefois prendre un délicieux plaiſir à nous les rappeler ; & ſi quelque choſe a pu nous conſoler d'avoir perdu les deux chères perſonnes à qui nous devons le jour, c'eſt d'avoir retrouvé l'une & l'autre dans le plus aimable des frères.

Il fut inconſolable de leur perte commune. Quoiqu'il portât beaucoup d'affection à ſon père, les plus tendres mouvemens de ſon cœur avoient toujours été pour ſa mère. Sir Thomas, qui ne ſe voyoit point d'autre fils, parut l'aimer paſſionnément, malgré le peu de ſoin qu'il avoit donné juſqu'alors à ſon éducation, & ſa joie fut extrême, en s'appercevant que ſa négligence avoit été fort heureuſement réparée par l'attention de ſa femme, qui n'avoit laiſſé manquer aucuns maîtres à l'héritier de leur fortune & de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guériſſoit point, ſon père attendit à peine qu'il eût dix-ſept ans, pour lui faire commencer ſes voyages. Il lui donna pour gouverneur un ancien officier militaire, qui avoit ſervi ſous le général W..... frère de milord W..... & mille guinées de penſion pour ſa dépenſe.

Les deux filles furent demandées par miladi W.., leur tante, qui ſe chargea de leur éducation; mais la mort leur ayant enlevé cette dame, environ deux ans après celle de leur mère, elles retournèrent chez ſir Thomas, qui étoit alors conſolé de ſa perte, & qui n'étoit pas moins rétabli de ſes bleſſures. Il mit auprès d'elles, avec la qualité de gouvernante, une femme nommée madame Oldham, veuve d'un de ſes

anciens amis, dont la fortune n'avoit pas réſiſté comme la ſienne, aux diſſipations dans leſquelles ils avoient donné tous deux. Il me ſemble qu'on peut appliquer aux débauchés d'une fortune médiocre, ce que je me ſouviens d'avoir entendu dire des tempéramens foibles; ils doivent craindre de ſe lier avec les débauchés d'une conſtitution plus forte, c'eſt-à-dire, plus opulens qu'eux, parce que les excès, qui ne font qu'ébranler les uns, entraînent ordinairement la ruine entière des autres.

Madame Oldham avoit des qualités eſtimables, entre leſquelles on compte beaucoup d'intelligence pour les affaires domeſtiques. Elle méritoit d'avoir été plus heureuſe dans ſon mariage; & ſes jeunes élèves, qui avoient reçu des principes d'ordre & d'économie dans une école encore plus parfaite, tirèrent un nouvel avantage de ſes inſtructions; mais elles m'ont appris, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & comme une choſe que je ne puis ignorer long-tems ſi je continue de fréquenter leur maiſon, que la reconnoiſſance de ſir Thomas s'exerça, pour cette femme, par des voies qui lui ont coûté ſa réputation. En un mot, elle ſe vit obligée de quitter la province, pour ſe réfugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques ſemaines de retraite.

Miladi L..... étant alors âgée d'environ

dix-neuf ans, & ſa ſœur de ſeize, elles eurent toutes deux aſſez de fermeté pour s'oppoſer au retour d'une gouvernante qui n'étoit plus néceſſaire à leur âge. Elles ſe chargèrent des ſoins domeſtiques, dans la principale terre de leur père, qui eſt celle de Hamp-Shire; mais ſir Thomas en avoit une fort belle en Eſſex, où il conduiſit madame Oldham; & pendant quelque tems, tout le monde ſe perſuada qu'ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté & de la naiſſance. Quoiqu'elle eût le malheur de s'être laiſſée ſéduire par les préſens & les artifices de ſir Thomas, ſa réputation avoit été ſans tache avant qu'elle ſe fût chargée de l'éducation de ſes filles. Il fut vivement choqué du refus que ſes filles avoient fait de la recevoir. Il s'étoit imaginé que les raiſons de ſon abſence étoient fort ſecrètes, parce qu'il ſouhaitoit qu'elles le fuſſent; mais elles faiſoient l'entretien public, dans tous les lieux où il n'étoit pas.

Cette femme vit encore. Elle a de ſir Thomas deux enfans qui vivent auſſi, & un de M. Oldham. Les deux ſœurs m'ont promis d'autres circonſtances de ſon hiſtoire, lorſqu'elles ſeront arrivées à celle de leur frère.

Sir Thomas ſe rendit à ſes anciens goûts. L'amour du plaiſir s'étant fortifié par l'habitude, il étoit devenu l'eſclave de ce qu'il nommoit la

liberté. Madame Oldham n'étoit pas la seule femme avec laquelle il vécut dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre maîtresse, qui avoit le même goût que lui pour les vains amusemens, & qui prit même son nom. Cependant il ne se dispensoit pas de faire, par intervalles, un voyage au château de Grandisson. Il affectoit toujours d'y arriver sans être attendu; mais quoique cette terre eût fait autrefois ses délices, il y demeuroit peu; il n'y trouvoit aucun amusement; & lorsqu'il la quittoit, son départ avoit l'air d'une fuite. Jamais père, néanmoins, n'avoit eu plus à se louer de la conduite & du respect de ses filles. Il le disoit lui-même, il en faisoit gloire dans leur absence; mais, devant elles, il ne cessoit de se plaindre & de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les surprit & les affligea beaucoup, ce fut de se voir interdire tout commerce avec leur frère, qui étoit alors dans le cours de ses voyages. La défense portoit de ne pas lui écrire, & de ne pas répondre à ses lettres; mais leur frère ayant cessé depuis le même tems de leur donner de ses nouvelles, elles jugèrent qu'on lui avoit imposé les mêmes loix; & la suite des événemens confirma leurs soupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte où leur père

étoit que l'oubli de lui-même, dans lequel il paroiſſoit vivre, ne fît le ſujet de leurs lettres; d'autant plus que ſon bien ſouffroit beaucoup de ſes profuſions. Les deux ſœurs n'en continuèrent pas moins d'écrire; ſur quoi miſs Grandiſſon, qui me faiſoit ce récit, m'a déclaré, avec ſa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais été capable de ſe ſoumettre à des ordres qui bleſſent également la raiſon & la nature. Elle m'a demandé quelles étoient là-deſſus mes idées; & la comteſſe m'a priée auſſi de lui en dire mon ſentiment.

J'appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des enfans ſur un point ſi délicat. S'ils ſe font leurs propres juges ſur la nature & la diſtinction des devoirs, n'eſt-il pas à craindre que leur penchant ne ſoit plutôt écouté que la raiſon? Mais, chère Henriette, a répliqué miſs Grandiſſon, n'auriez-vous pas écrit dans les mêmes circonſtances? Il me ſemble, ai-je repris, que je ne l'aurois pas fait; ne fût-ce que par cette raiſon, que j'aurois cru mon frère aſſujetti au même ordre, & qu'en le violant, je me ſerois déclarée rebelle, ſans en retirer aucun autre fruit, ou que, ſi mon frère m'avoit répondu, je n'aurois fait que l'engager dans la même faute. Miſs Charlotte a prétendu que cette idée n'étoit qu'un rafinement politique, & que je ne lui ſoutiendrois pas qu'un commandement qui bleſſoit la nature.....

Elle s'eſt arrêtée, en me regardant; mais ſes yeux m'excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m'auroit paru dur. Cependant, j'aurois jugé qu'il y avoit plus de mérite à ſe ſoumettre. Peut-être aurois-je ſuppoſé à mon père des raiſons que je ne pénétrois point. Mais, de grâce, meſdames, que fit ſir Charles?

Oh! m'ont-elles répondu toutes deux, il obéit ſans réplique. Me pardonnerez-vous? ai-je repris: il me ſemble, meſdames, que ſur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j'aurois eu quelque chagrin que mon frère eût marqué plus de ſcrupule, plus de délicateſſe que moi. Miſs Charlotte a loué cette réflexion. Que votre doctrine ſoit juſte ou non, m'a-t-elle dit, d'accord ſur ce dernier point.

La défenſe de leur père les affligeoit d'autant plus, qu'elle pouvoit jeter dans l'eſprit de ſir Charles les fondemens d'une froideur & d'une indifférence que les derniers diſcours de miladi Grandiſſon leur avoient appris à redouter. Cette reſpectable mère leur avoit fait enviſager un tems où l'affection de leur frère pouvoit leur devenir néceſſaire. D'ailleurs, il leur avoit promis à ſon départ de leur écrire régulièrement les circonſtances de ſon voyage, & ſes obſervations ſur tous les lieux qu'il s'étoit propoſé de viſiter. Il avoit déjà commencé à remplir cet engagement;

& dans ſes dernières lettres, il leur avoit demandé quelques éclairciſſemens qui regardoient ſon gouverneur, auxquels diverſes raiſons ne leur avoient point encore permis de répondre.

Elles ſe réduiſirent à demander ſouvent à leur père des nouvelles qu'elles n'eſpéroient plus de recevoir par une autre voie; il leur répondoit avec plaiſir, & quelquefois les larmes aux yeux, qu'il avoit un excellent fils, un fils noble, vertueux, digne de ſes ancêtres. Dans toutes les compagnies il faiſoit gloire d'être père d'un fils tel que le ſien. Un jour milord W..... qui, depuis la mort de ſa femme, s'eſt accordé ouvertement des libertés dont juſqu'alors on n'avoit fait que le ſoupçonner (dans ce ſiècle, ma chère, les caractères vertueux ſont bien rares), répondit à quelques amis, qui s'étonnoient que ſir Thomas tînt ſon fils éloigné depuis tant d'années, qu'il n'en falloit pas chercher d'autre raiſon que la différence des mœurs entre le père & le fils, & que ſir Thomas n'étoit pas capable de ſupporter le parallèle. Il s'étoit familiariſé avec le vice, juſqu'à tourner ſes déſordres en badinage avec ſes amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que ſon deſſein étoit de prendre une conduite plus réglée, & qu'alors il rappelleroit ſon fils; mais chaque année n'apportant que de vaines réſolutions, il ne vécut point aſſez pour le changement qu'il ſe propoſoit.

Un incident néanmoins, qu'il devoit regarder comme un avis du ciel, ſembla le faire penſer plus ſérieuſement à la réformation. Madame Famboroug, cette ſeconde maîtreſſe qu'il avoit à Londres, fut enlevée par une mort ſubite, au milieu de ſes plaiſirs. Sir Thomas en fut ſi frappé, qu'il abandonna la ville. Il alla ſe renfermer avec ſes deux filles; il parla de rappeler ſon fils, & pendant quelques mois, il ſe conduiſit par les principes de raiſon & d'honneur que tout le monde lui connoiſſoit. Ce fut dans cet intervalle que milord L..... revint de ſes voyages. Il apportoit à ſir Thomas quelques préſens de ſon fils, qui n'avoit jamais manqué l'occaſion de lui envoyer diverſes curioſités des pays étrangers, comme un témoignage de ſon reſpect, & du ſage emploi qu'il faiſoit de ſes revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la perſonne de milord L.... par le plaiſir qu'il trouvoit apparemment à l'entendre parler de ſon fils, qu'il le preſſa de s'arrêter quelque tems au château de Grandiſſon.

Ce jeune ſeigneur y conſentit; mais, pendant un ſéjour de quelques ſemaines, il ne réſiſta point aux charmes de l'aînée des deux ſœurs. Il lui déclara ſes ſentimens : elle s'en remit aux diſpoſitions de ſon père. Sir Thomas ne put s'aveugler ſur leur inclination mutuelle; ce n'étoit un ſecret pour perſonne. Celle de milord étoit

ardente, & ſes intentions trop honnêtes, pour lui faire déſirer qu'elle fût ignorée. Cependant ſir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manières n'en étant pas moins civiles pour milord, il laiſſa le tems à ſa fille de prendre une paſſion plus ſérieuſe; & par un autre caprice, il évita pluſieurs occaſions que le jeune amant s'étoit ménagées pour lui faire l'ouverture de ſes vues.

Enfin milord lui demanda un entretien particulier pour une affaire qu'il traita d'importante. Il ne l'obtint qu'après divers délais, & quelques marques de répugnance qui n'étoient pas un heureux préſage. Mais il l'obtint; & cette importante affaire ſe réduiſit à la déclaration de ſon amour.

Sir Thomas lui demanda auſſi-tôt s'il s'étoit ouvert à ſa fille. Cependant, ſi l'on peut compter ſur le récit plaiſant que miſs Grandiſſon fait de cette aventure, il étoit impoſſible qu'il ne ſe fût point apperçu de l'état de leur cœur, à tous les momens du jour, par mille circonſtances qui trahiſſent les amans. Milord lui confeſſa que ſes ſentimens n'étoient pas ignorés, & qu'ayant demandé à miſs Caroline la permiſſion de les déclarer à ſon père, elle s'en rapportoit uniquement à ſes volontés. Il parut embarraſſé, & ſa réponſe fut biſarre. « Il ſouhaitoit, dit-il, que ce ne fût » pas milord qui eût inſpiré ces folles idées à ſa

» fille. Il en avoit deux; vouloient-elles com-
» mencer à faire le ſujet d'autant de romans?
» Juſqu'alors, ajouta-t-il, elles avoient été fort
» modérées. Il n'étoit pas d'avis de laiſſer ſi-tôt
» aux jeunes perſonnes de ce ſexe le ſoin de pen-
» ſer à leur propre bonheur. Combien de filles
» ſimples & paiſibles avoient perdu la tête à cet
» âge, pour avoir paſſé quelques jours avec un
» homme! Il ne concevoit pas pourquoi de jeunes
» aventuriers ſe mêloient de découvrir dans les
» filles d'autrui des qualités que leurs propres
» parens ne s'étoient pas encore donné le tems
» d'y appercevoir; mais il ſe flattoit du moins
» qu'une fille née de lui n'avoit pas contribué
» d'elle-même à cette découverte ».

Que penſez-vous, ma chère, d'un père tel que ſir Thomas? ſa vie n'avoit-elle pas été fort plaiſante, pour ſe croire en droit de tenir ce langage?

En vérité, milord, continua-t-il, je ne puis encore ſupporter la penſée de marier aucune de mes deux filles; elles n'ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres. Ce ſont deux petites provinciales, qui n'ont été formées, dans mes terres, qu'aux ſoins intérieurs du ménage; je n'aime point que les filles penſent au mariage avant que d'avoir ceſſé de croître. Une femme trop jeune fait une mère vaporeuſe. Je ne me

ſouviens pas trop de leur âge; mais elles ſont encore bien loin de vingt-ſix ou vingt-huit ans, qui me paroît l'âge convenable pour les filles ſages & modeſtes.

Milord fut extrêmement ſurpris, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Sir Thomas avoit oublié, ſuivant la remarque de miladi L..... qu'il n'avoit pas cru lui-même miſs W..... trop jeune à dix-ſept ans, pour en faire miladi Grandiſſon.

Milord étoit un jeune homme fort ſage. Il demandoit, comme en grâce, une jeune perſonne qu'il aimoit éperdument; & cette demande, il la faiſoit au père de ſa maîtreſſe, homme qui ſavoit le monde, qui y faiſoit depuis long-tems une figure conſidérable & qui n'avoit, pour lui refuſer ſa fille, que les raiſons qu'il auroit toujours eues, s'il avoit aſſez vécu pour la voir à l'âge de quarante ans. Cependant milord ne fit valoir que ſa paſſion & les excellentes qualités de miſs Caroline, qu'il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modeſtement des ſiennes, & de l'étroite liaiſon qu'il avoit eue avec ſon fils, ſans toucher le moins du monde à ſon origine, à ſes alliances, qu'un autre amant de la même diſtinction, n'auroit pas oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que ſir Thomas étoit fier de ſes ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que ſon biſaïeul, ſous le règne de Jacques premier, avoit fait tort à ſon

nom en acceptant le titre de chevalier baronnet.

Sir Thomas ne laiſſa pas d'accorder quelque choſe à l'amitié que milord avoit pour ſon fils. Il proteſta qu'il ne feroit aucune démarche dans une affaire de cette importance pour ſa famille, ſans l'avoir conſulté, d'autant plus que ce fils étoit fort éloigné de s'attendre, de ſa part, à tant de conſidération. Il ajouta qu'un fils ſi vertueux étoit la gloire de ſa vie. Milord demanda que ſes propoſitions fuſſent abandonnées au jugement de ſir Charles : il fut interrompu. De grâce, milord, lui dit ſir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma fille ? Quelques ſentimens que vous ayez pour elle, je ſuppoſe que le retour des ſiens, dont vous paroiſſez ne pas douter, ne ſuffit point à vos vues. Peut-elle devenir comteſſe ſans une maudite pacotille attachée à ſes jupes, pour faire un contre-poids dans la balance ?

Ma ſituation, répondit le tendre écoſſois, ne me permet pas de faire à mon amour les ſacrifices que mon cœur lui feroit avec tranſport dans d'autres circonſtances ; mais je vous expoſerai fidellement l'état de mes affaires, & je m'en remettrai à la nobleſſe de votre cœur. Sir Thomas ne put refuſer des éloges à cette réponſe ; mais il ajouta que les pères, qui connoiſſent le monde, étoient bien aiſes de tirer quelqu'avantage d'une connoiſſance qui leur avoit coûté ſi

cher ; qu'il ne ſeroit pas fâché de voir allonger un peu le roman par un homme qui prétendoit à ſa fille, quoiqu'il pût n'être pas du même goût, s'il étoit queſtion de la fille d'un autre pour ſon fils ; que tous les pères penſoient de même, mais qu'ils n'avoient pas tous le cœur aſſez honnête pour faire le même aveu.

Je ſuis ſûr, lui dit milord L..... que vous ne croiriez pas digne de votre fille un homme qui n'auroit en vue que la ſatisfaction de ſes propres déſirs, & qui ne feroit pas difficulté d'expoſer une jeune perſonne à des embarras qu'elle n'a pas connus dans la maiſon de ſon père.

A merveille, répondit ſir Thomas ; nous ſommes capables tous deux, milord, de mettre de l'éloquence & de l'eſprit dans un compliment, lorſqu'il ne ſera queſtion que de politeſſe. Mais je jouis d'une parfaite ſanté ; je n'ai pas fait un divorce ſi abſolu avec le monde, que je ſois diſpoſé à ſacrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, milord, qu'il me reſte encore une forte inclination pour le plaiſir. Mes filles peuvent être nubiles ; il paroît que vous vous en êtes apperçu, & que vous avez communiqué cette perſuaſion à l'une des deux : d'où je conclus que l'autre ne ſe croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins ; c'eſt l'obligation que j'ai à votre amour. Mais comme

je ne ſerai pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous ſupplie de renoncer à vos vues, & de me laiſſer la conduite de mes filles. Mon deſſein eſt de les mener à Londres l'hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d'elles. Elles verront ſi quelqu'un leur plaît, ſi elles plaiſent à quelqu'un ; & du moins ne ſeront-elles pas expoſées à ſe repentir d'avoir pris le premier homme qui s'eſt offert.

Sir Thomas rompit ici cet entretien, ſans faire attention à la douleur de milord L..... qui regrettoit juſtement d'avoir à combattre un homme d'eſprit, plutôt qu'un homme de raiſon.

Il entra dans ſon cabinet, où il fit appeler auſſi-tôt ſes deux filles ; il les railla beaucoup ſans dureté néanmoins, ſur ce qu'il appeloit malignement leurs découvertes, & ſur la connoiſſance qu'elles avoient donnée de ce ſecret à milord L... ſans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en ſa préſence. Miſs Caroline ſentit en le quittant, qu'elle avoit le cœur ſérieuſement touché ; autant peut-être des reproches de ſon père, que du généreux attachement de milord.

Le jeune amant ſe hâta d'écrire à ſir Charles, pour lui faire approuver ſes ſentimens. Miladi L..... qui ſait, comme ſa ſœur, l'uſage que je fais de leurs confidences, m'a permis de tranſcrire la réponſe de ſon frère.

MILORD,

» JAMAIS un frère n'eût plus de tendreſſe que » moi pour ſes ſœurs. Par un effet naturel de ce » ſentiment, j'apprends avec une ſatisfaction » extrême ceux que vous avez conçus pour ma » ſœur aînée. Ce n'eſt pas de ma part que vous » devez attendre des obſtacles. Mais que ſuis-je » dans cette occaſion ? Ma ſœur eſt dans la dépen- » dance abſolue de mon père. J'y ſuis moi-même. » La conſidération qu'il marque ici pour moi, » me confond. Elle me lie au reſpect par une » double chaîne. Ce ſeroit tirer trop d'avantage » de ſa bonté, que de lui offrir mon humble » opinion avant qu'il lui ait plu de me la deman- » der. S'il le fait, ſoyez ſur, milord, que dans la » ſuppoſition d'un louable retour du côté de ma » ſœur, mon ſuffrage vous eſt acquis, avec toute » la chaleur d'une parfaite eſtime & d'une » tendre amitié. J'ai l'honneur, &c ».

Une lettre où l'affection de ſir Charles éclatoit ſi vivement pour ſes deux ſœurs, leur fut d'autant plus agréable, qu'elles commençoient à craindre que la défenſe de leur père ne l'eût refroidie.

Je ne vous ferai point le détail d'une autre converſation ſur ce même ſujet, entre milord & ſir Thomas, quoique je l'aie devant les yeux, de la main même de milord, qui ſe hâta de l'écrire

l'écrire auſſi-tôt, pour le communiquer à miſs Caroline, en lui abandonnant la déciſion de ſon ſort. Mais ces longueurs n'auroient peut-être pas ſur le papier l'agrément qu'elles ont pour moi dans un récit finement ſoutenu par l'action des yeux & du viſage. J'ajouterai ſeulement, qu'à peine milord eût commencé à s'expliquer, que ſir Thomas lui demanda nettement quel étoit l'état de ſes affaires. Il répondit de bonne foi, qu'il payoit l'intérêt d'un fonds de 15000 livres ſterlings, pour le partage de ſes ſœurs, dont trois étoient encore à marier; mais qu'il eſpéroit en établir bientôt deux fort avantageuſement; & qu'après leur avoir payé leur dot, comme il ſe mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui reſteroit qu'à ſe délivrer d'une dette de quatre mille livres ſterlings, que ſon père lui avoit laiſſée, pour jouir paiſiblement d'un revenu clair & net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le baronnet, eſt que vous ne devez penſer au mariage qu'après avoir achevé de nettoyer entierement votre bien. Après avoir marié deux de vos ſœurs, il vous reſtera l'intérêt de cinq mille à payer pour la troiſième, & ſans doute encore celui des quatre mille de dettes, juſqu'à ce que vous ayez acquitté le fonds. Vous oubliez, milord, qu'entre les gens titrés, tels que vous, on ne ſe marie point ſans une augmentation de

dépenſe, ne fût-elle qu'en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, & tout ce qu'on eſt forcé de donner à l'oſtentation. En un mot, dans la ſituation où vous êtes, je ne puis vous donner ma fille, & je vous conſeille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu'il ne ſe préſente pour vous quelque veuve ou quelqu'héritière qui puiſſe arranger tout d'un coup vos affaires. Cette réponſe fut la ſeule que ſir Thomas fit d'un air ſérieux, comme l'effet d'une réſolution que rien n'étoit capable d'ébranler. Tout le reſte fut un badinage impitoyable. En vain milord, qui ſentoit le motif de ſon refus, lui offrit de prendre ſa fille ſans dot, & d'attendre tout du tems & de ſa volonté. Il reçut à la fin des reproches de ſon obſtination, & dans des termes ſi durs, que, pour ne pas aigrir davantage un homme dont il attendoit ſon bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui proteſtant néanmoins qu'il ne ceſſeroit pas d'aimer miſs Caroline, & d'employer tous ſes efforts pour ſe conſerver ſon affection.

Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu'il prit pour une menace. Il fit appeler ſes deux filles; il leur défendit rigoureuſement de recevoir les ſoins de milord, & de tout autre homme qui leur parleroit de mariage ou d'amour, ſans ſa participation. Mais dans un inſtant que milord

avoit eu pour leur faire ſes adieux, il avoit renouvelé toutes les promeſſes qui paſſent en amour pour des ſermens ſacrés, & miſs Caroline ne s'étoit pas moins engagée par les ſiennes. Enſuite, pendant que ſir Thomas donnoit ſes ordres aux deux ſœurs, la crainte de l'irriter, en reparoiſſant à ſes yeux, porta milord à prendre congé par un billet fort civil. Il partit auſſi-tôt, ſous des prétextes qui dérobèrent le fond de cette ſcène à la connoiſſance des domeſtiques.

A l'heure du dîner, miſs Caroline fit demander la permiſſion de demeurer dans ſa chambre; mais ſes excuſes ne furent point écoutées. N'avez-vous pas pitié d'elle, chère Lucie, dans cette triſte ſituation ? Elle avoit vu partir ſon amant. Il ne lui reſtoit que l'incertitude de le revoir jamais. Sa ſœur lui dit, qu'à ſa place elle auroit eu peine à le laiſſer partir ſeul, ne fût-ce que pour éviter les tourmens d'une entrevue avec un père qui paroiſſoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit dans l'eſprit une veine ſatirique. Pour moi, j'avoue qu'en cet endroit mon impatience eſt devenue fort vive, pour entendre ce qui s'étoit paſſé pendant le dîner. Miſs Charlotte, qui s'en eſt apperçue, s'eſt chargée de ſatisfaire ma curioſité. Cette narration lui appartenoit, m'a-t-elle dit, parce qu'elle n'étoit que ſpectatrice, & que les

acteurs étoient ſon père & ſa ſœur. Cruelle ſcène ! a répondu la comteſſe. Je crois que miſs Byron ne ſera point ſurpriſe que je faſſe plus de cas, dans mon mari, de la qualité d'homme ſenſé, que de celle d'homme d'eſprit.

Voici le récit de miſs Grandiſſon : j'avois été chargée des excuſes de ma ſœur ; je remontai avec les ordres abſolus de mon père. Oh ! chère mère, s'écria Caroline, lorſqu'elle ſe vit forcée de deſcendre ; quel beſoin j'aurois ici de votre douce médiation ! Mais, Charlotte, je ne puis marcher ni me tenir ſur mes jambes. J'aiderai à vous ſoutenir, lui répondis-je, & vous ferez vos efforts pour vous traîner. L'amour rampe, dit-on, lorſqu'il ne peut marcher. Je me ſouviens que Caroline m'accuſa de méchanceté, mais je ne le diſois que pour la faire rire & lui rendre un peu de courage. Elle ſait bien que je ne laiſſois pas d'avoir les yeux en larmes. Vous penſiez, lui a répondu plaiſamment miladi, à ce que vous pouviez craindre pour vous-même. Je le crois aſſez, a repliqué miſs Charlotte ; car il me ſemble que ce que nous ſentons pour autrui ne nous touche jamais au vif.

J'ai fait auſſi ma réflexion : un cœur compatiſſant, ai-je dit aux deux ſœurs, eſt un vrai préſent du ciel, quoiqu'il expoſe à bien des peines ; mais la vie ſeroit inſupportable, ſi nous

ſentions auſſi vivement celles d'autrui que les nôtres. Qu'il étoit heureux pour miſs Charlotte de ſe ſentir capable de rire, lorſque les leçons d'un père ne la regardoient pas moins que ſa ſœur! Fort bien, m'a-t-elle répondu; comptez que j'aurai mon tour. Mais je reprends mon récit.

Caroline ſuivit mon conſeil. Elle s'appuya ſur moi pour ſe traîner de ſon mieux juſqu'au bas des degrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de ſes yeux, lorſqu'elle fut à la porte de la ſalle à manger. Elle trembloit comme une feuille; & s'aſſeyant dans le paſſage, elle me dit qu'elle ne pouvoit aller plus loin. Auſſi-tôt une voix, à laquelle nous ſavions qu'il falloit obéir, ſe fit entendre aſſez bruſquement. Où ſont donc mes filles, Caroline, Charlotte? n'eſt-ce pas vous que j'ai entendu deſcendre? La femme de charge qui ſe trouvoit dans l'office, accourut à nous d'un air empreſſé: meſdemoiſelles, meſdemoiſelles, votre papa vous demande. Et nous, malgré la foibleſſe de l'une & la répugnance de l'autre, nous retrouvâmes l'uſage de nos jambes, & nous entrâmes dans la ſalle ſous les yeux de notre père, ma ſœur toujours appuyée ſur mon bras.

Le premier accueil fut d'un homme étonné. Que diable ſignifie ce ſpectacle? quels mouve-

mens de tragédie? quelle marche compoſée? les femmes ſont naturellement comédiennes; mais il eſt trop tard, Caroline. La pièce eſt finie. Ce rôle eſt de trop.

Monſieur! dit ma ſœur avec un ſanglot, en levant les deux mains & les joignant d'un air pitoyable! Je pleurai pour elle & pour moi-même, ſi miſs Byron le veut, dans un cas plus éloigné.

Il reprit: c'eſt donc vous, Caroline, qui êtes chargée du prologue. Je juge que Charlotte a ſon rôle prêt auſſi. Il eſt tems que cette farce finiſſe. Prenez toutes deux vos places; & croyez-moi, ceſſez de faire les folles.

L'avis étoit admirable, lorſqu'il nous rendoit ce qu'il nous reprochoit d'être. Cependant les domeſtiques entrant avec le dîner, nous touſsâmes, nous eſſuyâmes nos yeux, nous jetâmes l'une vers l'autre quelques regards à la dérobée, & nous nous aſsîmes à table. Nous prîmes nos cuillers & nos fourchettes. Nous les remîmes à leur place. Nous les reprîmes lorſqu'il levoit les yeux ſur nous. Nous ne touchâmes aux alimens que du bout des lèvres. Comme nous étions proches l'une de l'autre, nos yeux s'exerçoient plus que nos dents. L'amour étoit comme arrêté dans le goſier de ma pauvre ſœur. Elle s'efforçoit d'avaler avec la peine qu'on a dans une

eſquinancie. On voyoit, à ſes contorſions, la difficulté que le paſſage avoit à s'ouvrir. Et ce qui augmentoit ſon embarras, comme je puis l'aſſurer du mien, c'étoient deux yeux, les plus perçans qu'on ait jamais vus dans la tête d'un homme, ſur-tout dans celle d'un père, qui ſe fixoient ſur nous tour à tour, & qui, par intervalles, étoient ombragés par des ſourcils, dont le mouvement nous faiſoit trembler. Les deux pauvres créatures n'avoient là ni mère, ni tante pour ſoutenir leur courage. Cependant elles appréhendoient encore plus la fin du dîner, le départ des domeſtiques. Elles en étoient aimées. Ceux qui ſervoient à table avoient la vue baiſſée & le viſage alongé. Ils parurent fort aiſes, lorſqu'ils eurent la liberté de ſe retirer.

Alors Caroline ſe leva de ſa chaiſe, fit une révérence d'aſſez mauvaiſe grâce, de l'air d'une petite fille qui eſt encore à l'école, les bras croiſés devant elle, & ſe mit en chemin vers la porte. Mon père lui laiſſa faire les honneurs, & je me levai auſſi pour la ſuivre. Mais lorſqu'elle fut prête à ſortir, il la rappela. J'oſe dire qu'il ne l'avoit laiſſé aller ſi loin, que pour ſe faire un plaiſir de ſon embarras, ſur-tout à ſon retour. Qui vous ordonne de ſortir, lui dit-il? où allez-vous, Caroline? revenez, Charlotte. Mais voilà ce qui arrive toujours; la compagnie d'un père

devient à charge, lorſqu'on s'eſt mis l'amour dans la tête. Charmant motif pour approuver une paſſion qui ne lui laiſſe que le ſecond ou le troiſième rang dans l'affection de ſes filles, après y avoir tenu la première place! Vous verrez que je ſerai fort heureux, à la fin, ſi mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.

Nous nous étions arrêtées, lorſqu'il avoit commencé à parler. Il fallut retourner ſur nos pas avec autant d'embarras que nous en avions eu à partir. Aſſeyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui les bras croiſés comme deux folles. Aſſeyez-vous, quand je vous l'ordonne, répéta-t-il. Vous êtes toutes deux extrêmement humbles. J'ai à vous parler. Les deux folles ſe remirent ſur leurs chaiſes.

Miſs Charlotte m'a dit ici qu'elle ne pouvoit continuer cette partie de ſa narration, ſans la mettre en dialogue; & que pour me faire connoître les interlocuteurs, elle prendroit le ton de chacun, c'eſt-à-dire, un ton humble pour ſa ſœur, un ton moins radouci pour elle-même, & le ton impérieux pour ſon père. C'eſt ce qu'elle a fait d'une manière fort plaiſante. Mais pour ſuppléer à cette variété, je mettrai le nom de chacun à la tête de ce qu'elle lui fait dire.

Sir Thomas. Quelle ſorte de congé milord

L..... a-t-il pris de vous, Caroline? Il a laiſſé un billet pour moi. Vous a-t-il écrit auſſi? J'eſpère qu'il n'aura pas cru vous devoir un adieu de bouche, lorſqu'il s'en eſt diſpenſé pour moi.

Miſs Charlotte. Il vous a cru, monſieur, fort irrité contre lui. (La pauvre Caroline n'étoit pas encore prête à répondre).

Sir Th. Et n'a pas cru votre ſœur ſi mal diſpoſée. Fort bien. Quel adieu vous a-t-il fait, Caroline? c'eſt à vous que je parle..... fille, femme, car je ne ſais quel nom je dois vous donner.

Miſs Charl. J'oſe vous aſſurer, monſieur, que milord n'a pas eu deſſein de vous offenſer.

Sir Th. Je n'aime point vos interruptions, petite fille. N'ajoutez rien, je vous prie. C'eſt à votre ſœur que je parle. Tenez la tête droite, Caroline. Point de grimaces & de contorſions. Un peu plus d'innocence dans le cœur, & vous aurez moins de confuſion ſur le viſage. Je vois quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle m'annonce de belles ſuites pour l'avenir. Mais, dites-moi, Caroline, aimez-vous milord L....? Lui avez-vous promis d'être à lui, lorſque vous ſerez parvenue à fléchir un père incommode, ou, ce qui vous plairoit ſans doute encore plus, lorſque la mort vous en aura délivrée? Tous les pères ſont de cruels perſonnages, lorſqu'ils ne penſent point comme leurs imprudentes filles ſur

le compte de leurs amans. Me répondrez-vous, Caroline?

Miſs Caroline. (pleurant d'un langage ſi ſévère). Que puis-je dire, monſieur, ſans avoir le malheur de vous déplaire?

Sir Th. Ce que vous pouvez dire? Dites que vous perdez pour votre père le reſpect & l'obéiſſance que vous lui devez. Cette réponſe ſeroit-elle contraire à vos ſentimens?

Miſs Carol. Je me flatte, monſieur.....

Sir Th. Je m'en flatte auſſi. Mais ce n'eſt point aſſez. Il convient à une fille de s'expliquer avec plus de certitude. Ne pouvez-vous répondre pour votre cœur?

Miſs Carol. Il me ſemble, monſieur, que vous ne regardez point milord L..... comme un homme ſans mérite.

Sir Th. Je ne prends pas meilleure idée d'un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, pour leur faire prendre un air de folles avec leur père.

Miſs Carol. Il ſe peut, monſieur, que j'aie l'air d'une folle devant vous; mais il ne manque rien à mon reſpect. Vous me glacez de crainte, monſieur. Je n'ai pas la force de ſoutenir votre préſence, lorſque vous paroiſſez irrité contre moi.

Sir Th. Dites-moi que vous avez rompu avec milord, comme je vous en ai donné l'ordre.

Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, ſi vous pouvez l'éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.

Miſs Carol. Pardon, monſieur, ſi je prends la liberté de vous repréſenter que la conduite de milord a toujours été reſpectueuſe avec moi. Il reſpecte auſſi mon père. Comment pourrois-je lui marquer de la haine & du mépris?

Sir Th. Bon; nous ſerons bientôt inſtruits. Continuez, Caroline: & vous, Charlotte, profitez de la leçon que vous allez recevoir de votre aînée.

Miſs Charl. En vérité, monſieur, je puis vous répondre du bon cœur de ma ſœur, & du reſpect qu'elle a pour vous.

Sir Th. Fort bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du cœur de Charlotte. Une bonne offre en mérite une autre. Cependant, meſdemoiſelles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement, c'eſt moi qui prétends être le juge de vos deux cœurs, & comptez que je ne m'arrête qu'aux faits. Savez-vous, Caroline, ſi votre ſœur Charlotte a quelque intrigue qui ſerve à vous encourager dans la vôtre.

Miſs Carol. J'oſe vous dire, monſieur, que ma ſœur n'eſt pas capable de manquer à ce qu'elle vous doit.

Sir Th. Je ſouhaite, Caroline, que vous en puiſſiez dire autant de la ſœur de Charlotte.

Miſs Carol. Je crois le pouvoir, monſieur.

Sir Th. Eh bien, ma fille, vous ſavez mes volontés.

Miſs Carol. Je juge, monſieur, que votre intention eſt que je paſſe ma vie dans le célibat.

Sir Th. Oh! oh! Eh pourquoi, mademoiſelle, portez-vous ce jugement de mes intentions? Parlez; je vous l'ordonne.

Miſs Carol. Parce qu'il me ſemble, monſieur, ſi vous me permettez de le dire, que la naiſſance & les bonnes qualités de milord L..... ne laiſſoient rien à déſirer. Pardon, monſieur: de grâce pardonnez-moi. (En levant les mains avec un mouvement paſſionné).

Sir Th. Sa naiſſance! je vous admire! Qu'eſt-ce donc qu'une pairie d'Écoſſe? Vous êtes éblouie apparemment du titre de comteſſe, mais je vous apprends que ſi vous avez une véritable eſtime pour milord L..... vous ne devez pas ſouhaiter que dans l'embarras où il eſt pour ſes ſœurs, il penſe à vous épouſer.

Miſs Carol. Je vous aſſure, monſieur, que le titre n'eſt rien pour moi ſans un bon caractère. A l'égard des embarras, je ne connois rien dans moi-même qui ſoit capable de faire oublier à milord les règles de la prudence.

Sir Th. Je vois que les difficultés ne viendront pas de votre part, & que vous n'avez pas d'objection à faire contre milord, s'il n'en a point contre vous. Vous êtes une fille très-humble & fort mortifiée. Il faut qu'une femme ſoit bien amoureuſe, pour donner ſi volontiers la préférence à ſon amant ſur elle-même : mais voyons, Caroline. Je veux ſavoir quelles eſpérances vous avez données à milord, ou plutôt, quelles eſpérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taiſez. Me ferez-vous la grâce de me répondre?

Miſs Carol. J'eſpère, monſieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon père, en ſouhaitant toutes ſortes de biens à milord L.....

Sir Th. Il ne ſe déshonoreroit pas non plus; tout fiers que ces mendians d'Écoſſois ſont de leur nobleſſe, en penſant à s'allier avec moi.

Miſs Carol. Milord L..... ſans être un mendiant, ſe feroit, monſieur, un honneur extrême...

Sir Th. Il auroit raiſon. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous? Mais ſi milord n'eſt pas un mendiant pour ma fille, je ne ſouffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il ſe feroit honneur, dites vous..... de quoi? D'être votre mari ſans doute. Répondez à ma queſtion : dans quels termes en êtes-vous avec lui?

Miſs Carol. Je ſuis bien malheureuſe de ne

pouvoir rien dire qui ſoit agréable à mon père.

Sir Th. Voyez avec quelle adreſſe elle élude ma queſtion. Me le ferez-vous répéter, mademoiſelle?

Miſs Carol. Je crois pouvoir confeſſer, ſans honte, que j'aimerois mieux.....; (Elle s'arrêta ici, en baiſſant la tête, & cachant la moitié de ſon viſage dans ſon ſein. Miſs Grandiſſon dit qu'elle ne lui a jamais paru ſi charmante).

Sir Th. Que vous aimeriez mieux..... être la femme de milord L..... que ma fille. Et vous, Charlotte, m'apprendrez-vous quand votre affection commencera auſſi à ſe refroidir pour moi? quand vous commencerez à me regarder comme un obſtacle à votre bonheur? quand vos yeux ſe laiſſeront éblouir par un étranger, & vous le feront préférer à votre père? Je m'apperçois que j'ai fait mon rôle. Il ne me reſte qu'à partager entre vous le bien que vos amans croiront convenable à leurs affaires, & qu'à prendre le chemin du tombeau. Vos joyeux adorateurs viendront danſer avec vous ſur ma ſépulture, & je ſerai oublié comme ſi je n'avois jamais exiſté.... excepté par votre frère, dont je connois la vertu & l'excellent naturel.

(Ici miſs Catoline ſe vit forcée d'élever la voix. O, monſieur! s'écria-t-elle, de quel trait me percez-vous le cœur? Tous les pères ſont-ils...

Pardonnez, monſieur : elle crut lui voir froncer le ſourcil).

Sir Th. L'impertinence m'irrite. Je ne puis ſupporter..... (Il s'arrêta, comme pour éventer ſa colère). Miſs Caroline ; pourquoi toujours éluder mes queſtions? Vous ſavez ce que je vous demande. Répondez.

Miſs Carol. Je ſerois indigne de l'affection d'un homme tel que milord L..... ſi je déſavouois l'eſtime que j'ai pour lui. Il eſt vrai, monſieur, j'ai pour milord des ſentimens qui me le font diſtinguer de tous les autres hommes. Vous-même, monſieur, vous n'avez pas toujours penſé ſi mal de lui. Mon frère.....

Sir Th. Ainſi tout eſt dévoilé. Vous avez la hardieſſe..... Mais j'ai moi-même eſtimé milord, & ce ſentiment n'eſt pas changé ; s'enſuit-il qu'il doive être mon gendre? Il eſt venu comme l'ami de mon fils. Je l'ai retenu à ce titre. Il ne vous connoiſſoit point alors ; mais à peine vous êtes-vous vus, que le beſoin d'être mariés vous a ſaiſis tous deux. Vous vous donnez pour une fille reſpectueuſe, vous vantez ſa prudence, & cependant il vous fait ſes déclarations, ou vous lui faites les vôtres, je ne ſais lequel des deux ; & lorſqu'il ſe croit ſûr de vous, l'imbécille de père eſt alors conſulté : & dans quelle vue? de ſavoir uniquement ce qu'il eſt diſpoſé à faire

pour deux perſonnes qui ne lui ont pas accordé la moindre part au choix. C'eſt l'artifice commun; & le pauvre père doit fermer les yeux & la bouche, ou paſſer pour un tyran.

Miſs Carol. (fondant en larmes). Le ciel m'eſt témoin, monſieur, que je n'ai reçu les propoſitions de milord que conditionnellement, & que j'ai fait tout dépendre de vos volontés : lui-même n'a pas déſiré mon approbation dans d'autres termes.

Sir Th. Où eſt le bon ſens dans cette réponſe? avez-vous laiſſé quelque choſe à mon choix? Voyons, Caroline : faiſons l'eſſai de mon pouvoir. J'ai deſſein de vous conduire à la ville. Un jeune homme de qualité m'a fait des ouvertures en vôtre faveur. Ses propoſitions me plaiſent; & je ſuis ſûr qu'elles vous plairont à vous-même, ſi vous n'avez pas le cœur prévenu. Expliquez-vous. Êtes-vous libre de vous rendre à ma recommandation? Vous ne me répondez pas. Votre traité avec milord eſt conditionnel, dites-vous : quoi? Vous vous taiſez? Vous êtes confondue? C'eſt avec raiſon, ſi vous ne pouvez pas me faire la réponſe que je déſire. Si vous le pouvez, pourquoi ne la faites-vous pas? Je vous renverſe, comme vous le voyez, avec vos propres armes.

Miſs Carol. Il ne me convient point, monſieur, de diſputer avec mon père. Je ſuis ſûre qu'il n'a

rien

rien manqué à mon reſpect. Je ne le ſuis pas moins de n'avoir pas fait déshonneur à ma famille, en recevant les propoſitions conditionnelles de milord L.....

Sir Th. Conditionnelles! folle que vous êtes! Ne ſont elles pas abſolues, lorſqu'elles ne laiſſent rien à mon choix? Mais j'ai toujours éprouvé qu'un homme, qui s'abaiſſe à raiſonner avec une femme, particulièrement ſur certains points où la nature a plus de part que la raiſon, doit s'attendre à la ſuivre par mille détours, & à ſe trouver rejeté bien loin du terme, lorſqu'il croyoit y toucher. Il faut qu'il ſe contente, à la fin, de revenir prendre haleine dans le lieu d'où il eſt parti; tandis qu'elle voltige à l'entour, & qu'elle eſt prête à lui faire recommencer une nouvelle courſe.

Miſs Carol. Jeſpère, monſieur.....

Sir Th. Laiſſons les eſpérances, mademoiſelle; Il me faut des certitudes. Puis-je compter..... Mais je vous amènerai, ſi je puis, à raiſonner juſte, toute femme que vous êtes. Puis-je recevoir pour vous des propoſitions de tout autre homme? Répondez, oui ou non. N'en uſez point avec moi comme les filles avec le commun des pères. Ne commencez point par déſobéir dans la confiance que j'aurai la foibleſſe de vous pardonner. Je ne ſuis point un père ordinaire. Je

connois le monde. Je connois votre ſexe. J'y ai trouvé plus de folles que je n'en ai fait. Les femmes n'ont pas beſoin du ſecours des hommes pour être folles. C'eſt la nature qui les a formées telles. Je n'en ai pas connu une, que l'expérience des autres ait rendue ſage : mais répondez-moi, Caroline. Dites, puis-je recevoir de nouvelles propoſitions pour vous, ou ne le puis-je pas?

(Miſs Caroline ne répondit que par ſes larmes).

Sir Th. Une conſtance héroïque, apparemment. Ainſi vous ſacrifiez une vertu réelle, l'obéiſſance que vous devez à votre père, aux idées romaneſques de conſtance & de fidélité pour un amant? Approchez-vous de moi, mon amoureuſe fille, approchez-vous, dis-je, quand je vous l'ordonne.

(Miſs Caroline ſe leva. Quatre pas qu'elle fit en rampant, ſon mouchoir à ſes yeux, la mirent à la portée des mains de ſon père. Il ſaiſit bruſquement une des ſiennes, & lui faiſant toucher ſa manche, il l'attira juſqu'à ſes genoux. Il tira ſon autre main, qu'elle avoit ſur ſes yeux. Le mouchoir tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu'elle avoit les yeux rouges & enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le déſordre de ſon viſage; mais il lui tenoit fortement les deux mains; & tout d'un coup il ſe mit à faire de grands éclats de rire).

Sir Th. Eh! de quoi pleure cette fille? Conſolez-vous, Caroline; vous aurez un mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous ſerez étalée dans tous les lieux publics. J'aurai ſoin de vous faire parer des diamans de votre mère, pour attirer les yeux des galans. Il faut que vos conquêtes ſoient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté; ſans quoi vous ſeriez bientôt confondue dans la foule des femmes qui prodiguent leur viſage dans toutes les aſſemblées. L'impatiente perſonne! Qu'elle eſt à plaindre! Regardez-moi, Caroline. (Avec de nouveaux éclats de rire).

Miſs Carol. En vérité, monſieur, ſi vous n'étiez pas mon père.....

Sir Th. Bonté du ciel! Eh! qu'arriveroit-il?

Miſs Carol. Je dirois, monſieur, que vous me traitez fort cruellement.

Sir Th. Eſt-ce là ce que vous diriez, pauvre créature! à tout autre homme, n'eſt-ce pas? dans les mêmes circonſtances? Fort bien; mais en attendant, vous ne me dites pas ſi vous vous accommoderez d'un autre homme que votre Ecoſſois. (Lui tenant toujours les mains).

Miſs Carol. Je ſuis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, monſieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J'oſe vous dire que je

ne ſuis point une amoureuſe créature, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n'ai point d'impatience d'être mariée. J'attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra; mais comme il me ſemble qu'il n'y a point d'objection à faire contre milord L..... je n'ai aucun déſir d'être menée au marché de Londres.

Sir Th. (gravement). Si je ſuis diſpoſé à vous railler, Caroline, ſi je prends le parti de tourner en badinage un empreſſement que je n'attendois pas de mes filles, & qui m'a fait quelquefois mépriſer celles d'autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne ſouffrirai point que vous me faſſiez d'impertinentes réponſes. Croyez-moi, ne vous oubliez point.

Miſs Carol. (avec une profonde révérence). Je vous demande en grâce, monſieur, la permiſſion de me retirer. Je me rappellerai mes réponſes, avec un mortel regret, ſi.....

Sir Th. Eſt-il néceſſaire que vous vous retiriez pour vous rappeler à votre devoir?

Mais vous répondrez enfin à ma queſtion. Où en êtes-vous avec milord L.....? eſt-il bien décidé qu'il ſera votre mari, & que vous n'en voulez point d'autre? aurez-vous, aura-t-il la patience d'attendre que la mort m'ait fait entrer dans le caveau de mes ancêtres?

Miſs Carol. Oh monſieur! quel langage! (Elle

chercha des yeux ſon mouchoir qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ſes mains pour le prendre ; & lorſqu'elle l'eût tenté inutilement, ſes larmes coulant comme deux ruiſſeaux, elle ſe laiſſa tomber à genoux). J'implore votre pitié, lui dit-elle ; je redoute votre colère ; mais je répéterai encore que je ne ſuis point une amoureuſe créature ; & pour vous en convaincre, je ne me marierai jamais, ſi ce n'eſt point avec milord L.....

Mais Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de ſa triſte ſœur, n'étant elle-même guère moins agitée, elle tiroit des chaiſes ; elle les remettoit à leur place ; elle regardoit miſs Caroline ; elle détournoit les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de leur père ; elle les fixoit ſur le bout de ſes doigts, en ſouhaitant d'y voir des griffes, & que l'homme, au lieu d'être un père, fût un mari. En vérité, miſs Byron, m'a-t-elle dit, il m'étoit impoſſible de ne me pas mettre à la place de ma ſœur ; & le cas n'étoit pas auſſi éloigné que miladi L..... ſe l'imaginoit. Une fois, j'entendis mon cœur qui ſe diſoit à lui-même : ſi quelque milord L..... pour qui j'euſſe autant de goût, s'offroit à moi avec la même honnêteté, je n'attendrois pas toutes ces perſécutions. Au premier clair de lune, s'il me preſſoit de bonne foi, & ſi j'étois

sûre de trouver un ministre prêt, je ferois bientôt sous une autre protection, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m'auroit-elle condamnée ?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle mère elle avoit reçue du ciel, & les exemples dont elle lui avoit l'obligation. Le public, qui auroit porté son jugement de l'action de la fille, auroit ignoré le cruel traitement du père. Vous êtes fort aise, en un mot, de n'avoir pas été mise à l'épreuve, & vous voyez que la respectueuse patience de miladi est parfaitement récompensée.

La comtesse a fort approuvé ma réponse; & se tournant vers sa sœur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu & la raison, contre la cruauté, elle l'a fait souvenir que son récit l'avoit laissée à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, & renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Th. Vous ne vous marierez jamais, si ce n'est..... Et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n'êtes point une fille amoureuse ! Quelle extravagance ! Si vous n'aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jetée dans une situation qui vous inspire la

hardieſſe de me tenir ce diſcours. Effrontée ! petite folle ! retirez-vous de devant mes yeux,

(Elle ſe leva ; mais elle fut retenue par les mains).

Sir Th. Et vous m'oſez faire une déclaration de cette nature ! Quelle eſt donc, s'il vous plaît, l'autorité qui me reſte ici ? cependant, & vous & milord L..... comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction ſur votre ſexe ! tel il a toujours été, & tel il ſera toujours. Le dieu aveugle vous fait partir ſur une monture paiſible. Il vous fait ſuivre un chemin qui n'offre à votre cœur que de la ſûreté & de l'agrément. Vous marchez d'un pas gai & triomphant, juſqu'à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par-deſſus les haies & les foſſés, vous franchiſſez tous les retranchemens, & le devoir, la décence, la diſcrétion, ſont foulés aux pieds.

(Chère miſs Caroline ! n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici, je m'attendois à cette cruelle attaque.. Je la preſſentois auſſi, m'a-t-elle répondu, & c'eſt ce qui m'avoit empêché de déclarer plutôt la préférence que je donnois à milord L..... ſur tous les hommes ; quoiqu'étant ſûre de ſon mérite, mon cœur m'y portât ſans ſcrupule. Mais laiſſons finir ma ſœur).

Sir Th. Sortez, vous dis-je, de ma préſence (quoiqu'il continuât de la tenir par les mains). Et cette petite coquine (en ſe tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle), je n'ai pas ceſſé d'obſerver ſes yeux & le jeu de tous les petits muſcles effrontés de ſon viſage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en reſſentez de vives, je me l'imagine. Vous me regardez toutes deux comme votre tyran. Vous ſouhaiteriez que je fuſſe bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner enſemble à vos indiſcrètes réflexions. J'en ſerai le ſujet! Tout le reſſentiment que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d'éclater librement. Je ne ſerai pas plus reſpecté que l'intérêt de votre folle paſſion ne le permettra. Milord L... ſera conſulté plutôt que moi, & jouira de la confiance de mes deux filles contre leur père. Je prévois que dans ce moment vous m'allez regarder comme votre plus mortel ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon ſang, & je permettrai à votre frère, la joie de ma vie, l'eſpérance de mes jours plus heureux, de repaſſer promptement la mer. Il vous renoncera auſſi pour ſes ſœurs, ou je le renoncerai lui-même, & je ſerai alors un père ſans enfans, quoique j'en aie trois pleins de vie, & de la meilleure de toutes les mères. Quel chagrin n'auroit-elle pas?

L'émotion de miſs Charlotte fut ſi vive, qu'elle n'eut pas le pouvoir d'y réſiſter. O ma chère mère, s'écria-t-elle! quel malheur pour nous de vous avoir perdue! c'eſt aujourd'hui que vos filles ſentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite après cette exclamation. Les regards de ſon père la firent trembler. Il ſe leva. Caroline, ne remuez pas, dit-il à l'aînée. Il me reſte quelque choſe à vous dire, vous; Charlotte, approchez; & la prenant par les deux mains, il lui reprocha d'avoir oſé l'interrompre avec une effronterie qu'il prétendoit avoir lue juſques dans ſes yeux. Elle ſe laiſſa tomber à ſes pieds; elle lui demanda pardon. Mais tenant d'une main les deux ſiennes, & la menaçant de l'autre; que le ciel me puniſſe, lui dit-il, d'un ton furieux, ſi je vous pardonne! j'avois ſouhaité que vous fuſſiez préſente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre ſœur. Milord eſt un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma maiſon. Il m'a dérobé l'affection de l'aînée de mes filles, par un artifice uſé, en prétendant qu'il ne lui demandoit rien qu'avec mon approbation. Je ne veux pas de lui, & j'eſpère qu'on ne me conteſtera point le droit de ſuivre mes volontés. Cependant une rebelle oſe me déclarer qu'elle n'aura point d'autre mari. N'ai je donc élevé mes deux filles juſ-

qu'à l'âge où je devrois en attendre quelque ſecours & quelque conſolation; n'ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m'en voir enlever une par un homme que je rejette, & pour entendre l'autre qui appelle ſa mère au ſecours, du fond de ſon tombeau, contre la tyrannie d'un père? Que dois-je attendre à l'avenir de l'une & de l'autre? mais c'eſt à quoi je n'aurai point la folie de m'expoſer. Vous me quitterez toutes deux. Quittez-moi, quittez cette maiſon; cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits & tout ce qui vous appartient; mais gardez-vous de toucher à ce qui m'eſt reſté de votre mère. Je vous donnerai à chacune cinq cens guinées à prendre chez mon banquier. Lorſque vous ſerez à la fin de cette ſomme, j'apprendrai quelle ſera votre conduite, & je verrai ce que je dois faire de plus.

Mon cher père, lui dit Caroline, en ſe jetant à genoux devant lui, pardonnez à ma ſœur! quelque rigueur qu'il vous plaiſe d'exercer contre moi, faites grâce à ma ſœur!

Sir Th. C'eſt-à-dire, Caroline, que vous ne craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez dans les bras de milord L..... je n'en doute point..... mais je vais rappeler ſur le champ votre frère..... & vous n'en ſortirez pas moins de cette maiſon. La porte ſera fermée au

moment que vous partirez; de ma vie elle ne ſe rouvrira pour vous. Quand mes cendres ſeront mêlées avec celles de votre mère, vous y rentrerez alors pour les fouler toutes deux aux pieds.

Miſs Chart. (avec un mêlange de ſanglots & de larmes). Monſieur, je demande pardon au ciel & à vous. En invoquant ma mère, je n'ai pas eu l'intention de vous offenſer. Je l'ai regrettée pour vous, monſieur, autant que pour ma ſœur & pour moi. Elle auroit adouci.....

Sir Th. La dureté de mon cœur, apparemment. Je lis dans vos penſées, mademoiſelle.

(Il s'éloigna de quelque pas, en nous laiſſant à genoux près de la chaiſe qu'il avoit quittée. Il ſe promena dans la ſalle, avec les marques d'une vive agitation. Enſuite, ayant ſonné, il s'approcha de la porte; il l'ouvrit; & la tenant d'une main, il fit appeler la femme de charge. Elle entra. C'étoit une femme de fort bon naturel, qui ſe mit à trembler de toute ſa force, lorſqu'elle vit ſes deux jeunes maîtreſſes à genoux).

Sir Th. Beckford, aidez ces deux filles à raſſembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me donnerez un mémoire de tout ce qu'elles prendront. L'autorité de leur père commence à leur être à charge. Elles veulent ſecouer le joug. Elles

croient avoir passé l'âge de la soumission. Il leur faut des hommes, des maris.

Miss Carol. Non, Beckford; hélas! non, non.....

Sir Th. Vous osez me démentir, effrontée!

Madame Beckford. Monsieur, je vous supplie.... je vous conjure..... Jamais deux demoiselles ne furent plus modestes. Elles sont renommées toutes deux dans le canton, pour leur modestie & leur bonté.

Sir Th. Qu'on ne me réplique point. La modestie ne s'écarte jamais du devoir. Caroline hait son père. Milord L..... m'a dérobé son affection. Charlotte prend son parti contre moi, & je m'imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi, recevez mes ordres en silence; ces deux filles ne seront pas ici dans quatre jours.

(Madame Beckford se mit à deux genoux, en répétant: je vous supplie..... je vous conjure..... Les deux sœurs se levèrent, approchèrent de leur père, & se jetèrent aussi à ses pieds).

Miss Carol. Pardonnez-nous, monsieur! Je vous demande pardon, au nom de ma mère!

Miss Charl. (d'un ton lamentable) Pardon, monsieur, au nom de ma mère & de mon frère!

(Toutes deux tirant le bas de son justaucorps, & madame Beckford faisant la même chose à

leur exemple, & lui les regardant ſans paroître ému).

Sir Thom. C'eſt un plaiſir que je vous fais, meſdemoiſelles. Je ſais que mon autorité vous pèſe. Il ne vous manque rien pour être femmes. Un père ne connoît le malheur d'avoir des filles qu'au moment où des hommes viennent leur faire enviſager, hors de la maiſon paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement néanmoins hors du lieu qu'elles brûlent de quitter.

Miſs Charl. Nous ſommes à vous, mon cher papa. Nous ne voulons être qu'à vous. N'expoſez point vos filles aux cenſures du public. Juſqu'à préſent notre réputation eſt ſans tache.

Miſs Carol. Ah! mon cher père, ne nous précipitez pas dans un monde que nous ne connoiſſons point encore! Gardez-nous ſous votre protection! Nous n'en déſirons point d'autre.

Sir Th. L'expérience vous viendra, meſdemoiſelles. Vous ne me croyez plus propre à vous ſervir de conſeiller. Milord L..... en aliène une de moi, l'autre invoque l'ombre de ſa mère, pour la mettre à couvert de ma cruauté; & milord L..... n'a-t-il pas eu l'inſolence de me faire entendre que j'étois trop jeune encore pour entreprendre de conduire des filles auſſi formées que les miennes? Je le penſe comme lui; Beckford, vos larmes ſont inutiles; préparez-les à partir.

Huit jours ſont le plus long terme que je puiſſe leur accorder dans cette maiſon. Elle leur ſera fermée pour n'y rentrer jamais.

Miſs Carol. Oh! monſieur, ne réduiſez pas vos enfans au déſeſpoir. Nous ſommes des filles. Jamais nous n'avons eu tant de beſoin de la protection d'un père.

Miſs Carol. Qu'avons-nous fait, monſieur, pour mériter d'être chaſſées de votre maiſon? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offenſé. Notre obéiſſance & notre reſpect ſeront ſans bornes. Permettez moi d'écrire à mon frère.

Sir Th. Excellente voie pour m'appaiſer! Vous penſez donc à mettre votre frère dans vos intérêts! Ne voudriez-vous pas en appeler à lui, & l'établir juge de ſon père? Inſupportable folie! Loin, vous dis-je. Qu'on ſe diſpoſe au départ, & que cette maiſon vous ſoit fermée pour jamais.

Miſs Charl. Nous ne penſons qu'à vivre ſous votre protection & ſous vos ordres. Oh! monſieur!

Sir Th. Je ſuppoſe, Caroline, que milord L..... n'aura pas plus de peine à vous trouver, qu'il n'en a eu à s'aſſurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille tante d'Yorck-Shire, qui eſt capable

de vous apprendre que la patience eſt une vertu, & qu'une fille ne doit pas ſe rendre à la première offre, quand elle veut qu'on lui en faſſe une ſeconde. (Il lui jeta ici un regard fort dédaigneux).

Remarquez, ma chère Lucie, que cette vieille tante d'Yorck-Shire eſt une ſœur de ſir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, & qu'il entretient par une penſion aſſez médiocre, quoiqu'elle ait des droits auxquels il ne pourroit rien oppoſer, mais dont il a l'adreſſe d'éluder l'exécution.

Miſs Carol. Je ſuis votre fille, monſieur. Tout eſt reſpectable de la part d'un père. Mais vous n'aurez rien à me reprocher : je n'aurai point d'empreſſement; & je vous promets à genoux, de n'être jamais à milord L..... ſans votre conſentement. Ce que je vous demande uniquement, monſieur, c'eſt de ne me propoſer jamais d'autre homme.

Sir Th. (un peu ralenti). Je vous prends au mot, mademoiſelle. Mais j'exige en même tems que vous n'ayez aucune correſpondance avec lui; que vous ne vous voyiez & ne vous écriviez point. En un mot, vous connoiſſez mes intentions: & pour la dernière fois, indépendamment de toutes vos réponſes, je veux de l'obéiſſance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

Miſs Carol. (avec un tranſport de joie). Ah! ſuis-je pardonnée, monſieur? Faites donc grâce auſſi à ma ſœur.

Sir Th. Charlotte, profitez de cette ſcène, ſurtout, pour vous bien garder de toute eſpèce d'engagement dont votre père ne ſoit pas informé. J'en charge ſérieuſement votre mémoire. Caroline s'eſt attiré quelques chagrins, par ceux qu'elle m'a cauſés. Rien n'eſt ſi juſte. Que ſon exemple ſoit une leçon pour vous?

Madame Beckford étant ſortie, il ranima un peu les deux ſœurs, par un ſourire aſſez obligeant. Il paroiſſoit triompher de tous les tourmens qu'il leur avoit fait ſouffrir : à l'occaſion de quoi, chère Lucie? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me ſemble, au fond, que le monde n'en iroit pas plus mal, quand ces vains emportemens ſeroient moins communs parmi les pères & les mères.

Mais comment la vivacité de miſs Charlotte, ai-je penſé en moi même, ſe laiſſa-t-elle ſi facilement ſubjuguer? Cette réflexion m'a fait ſourire. Miladi, qui s'en eſt apperçue, m'a demandé ce qui ſe paſſoit dans mes idées? Me le pardonnez-vous, lui ai-je dit? C'eſt ce que j'ignore, m'a-t-elle répondu. Je me fie donc, ai-je repliqué, à votre bon naturel : je ſouriois d'admiration pour les charmans progrès que notre

notre Charlotte a faits depuis ce tems-là. O la malicieuſe fille ! s'eſt écriée miſs Grandiſſon ; mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déjà beaucoup. Le trait eſt fort bon, a repris miladi. Cependant je dois cette juſtice à Charlotte, qu'elle a toujours eu le même feu que vous lui connoiſſez, excepté ſous les yeux de ſon père.

Mais je veux joindre, a continué la comteſſe, quelques mots à ſon dernier récit. Mon père nous retint juſqu'à ce qu'il eût lu le billet de milord qu'il n'avoit point encore ouvert, & qu'il n'ouvrit alors, ou je ſuis trompée, que pour y trouver l'occaſion de nous faire quelque reproche. Cependant j'en fus quitte à meilleur marché que je ne l'avois appréhendé ; car je n'avois pas vu moi-même cet important billet.

Vous ne ſerez pas fâchée, chère Lucie, que je vous le tranſcrive ſur l'original même que la comteſſe m'a laiſſé ce ſoir en nous retirant.

» Permettez, monſieur, que j'emploie ma » plume, par la ſeule raiſon qu'elle pourra vous » être plus agréable que ma préſence, pour » vous remercier du fond du cœur, de tous les » témoignages de bonté & d'amitié que j'ai re- » çus de vous, dans un mois de ſéjour que j'ai » fait au château de Grandiſſon, au lieu de

» vingt-quatre heures ſeulement que j'avois eu
» l'intention de m'y arrêter. Il m'eſt reſté, du
» dernier entretien que j'ai eu avec vous, une
» juſte crainte de m'être emporté à quelques
» expreſſions trop ardentes. Si vous en portez le
» même jugement, je vous fais de très-humbles
» excuſes, & je reconnois que je vous les dois.
» Qui peut conteſter les droits d'un père ſur ſes
» enfans? mais je ſerois le plus heureux de tous
» les hommes, ſi les vôtres, & mon amour
» pour miſs Caroline Grandiſſon, pouvoient ſe
» concilier. Peut-être me trouverez-vous cou-
» pable de n'avoir pas commencé par m'adreſſer
» à vous, & je vous en demande pardon auſſi.
» Mais je crains d'avoir une faute plus grave
» à me reprocher; & quoique rien ne m'oblige
» de vous en faire l'aveu, j'aime mieux devoir
» votre indulgence à mon ingénuité, que d'em-
» ployer le moindre déguiſement dans une af-
» faire de cette importance. J'avoue donc qu'en
» vous quittant, je ſuis allé me jeter aux pieds
» de miſs Grandiſſon, & lui demander ſa main.
» Une alliance avec moi n'entraînant aucun dés-
» honneur, je l'ai aſſurée que mon bien nous
» ſuffiſoit ſans rien attendre de vous; & qu'une
» économie, à laquelle j'étois sûr qu'elle auroit
» la bonté de contribuer, ne tarderoit point à le

» rendre libre. Mais elle a rejeté mes inſtances,
» dans la réſolution d'attendre le conſentement
» de ſon père, en me laiſſant eſpérer, néan-
» moins, que les obſtacles ne viendront pas
» d'elle, ſi nous pouvons l'obtenir. Le réſultat,
» monſieur, eſt qu'auſſi long-tems qu'il me
» reſtera une ombre de cette eſpérance, je ne
» penſerai point à d'autre femme. La familia-
» rité dans laquelle j'ai vécu pendant quelques
» mois en diverſes contrées d'Italie & d'Alle-
» magne, avec votre fils, le meilleur de tous
» les hommes, m'a donné l'ambition de ſuivre
» ſon exemple; & ſi je puis obtenir, par votre
» faveur, une femme ſi chère & un frère ſi ver-
» tueux, rien n'égalera, monſieur, le bonheur
» de votre très-humble & très-obligé ſerviteur
» L.....»

Cette lettre, m'a dit miladi L..... parut arti-ficieuſe à ſir Thomas. Il prétendit que milord devoit ſe croire bien sûr d'elle, pour lui faire une propoſition qui ne pouvoit être juſtifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, eſt d'une fille adroite. Vous n'avez pu douter que milord L..... ne vous en aime mieux, pour avoir rejeté un mariage clandeſtin, n'en tirât-il que l'eſpoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L'orgueil, continua-t-il, fait la vertu

d'une moitié des femmes, & la politique celle de l'autre. Suppoſez-les sûres qu'un homme n'en aura pas plus mauvaiſe opinion d'elles; vous ne leur verrez jamais refuſer une première offre. Si vous jouiſſiez d'une fortune indépendante, dites, mademoiſelle, qu'auriez-vous fait? allez, vous êtes foible; mais vous êtes encore plus ruſée. La ruſe tient lieu de ſageſſe aux femmes, & leur foibleſſe eſt la force des hommes. Je ſuis fâché que mes filles ne ſoient pas compoſées de matériaux moins fragiles. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'un homme qui connoît votre ſexe, puiſſe penſer au mariage.

Telle fut, chère Lucie, la réponſe de ce père, qui avoit paſſé toute ſa vie dans l'excès du libertinage; comme s'il avoit cru ſes vues bien juſtifiées par des traits vagues de ſatyre contre les femmes. C'eſt ainſi que la malignité, jointe à la dépravation des mœurs, paſſe pour connoiſſance du monde & du cœur humain. Combien d'auteurs doivent leur réputation à ces odieuſes peintures! mais gardons-nous de croire que le caractère de la nature humaine, c'eſt-à-dire, de tant de créatures formées à l'image de dieu, doive être pris des égaremens d'une ſale imagination. Ce qu'il faut juger du plus grand nombre de ces peintres ſatyriques, c'eſt qu'ils ont

généralement vécu en fort mauvaiſe compagnie.

J'ai cru, ma chère, que la nouveauté du ſujet me feroit pardonner l'exceſſive longueur de cette lettre.

Les deux dames en étoient à cet endroit de leur hiſtoire, lorſqu'on m'a remis les lettres de ma grand-mère & de ma tante. Vous jugerez, par ma réponſe, de l'émotion qu'elles m'ont cauſée. Je n'ai pu la déguiſer, & les deux ſœurs en ont voulu ſavoir la cauſe. Je leur ai dit d'où ces lettres venoient, & que ma tante devoit faire, ſamedi prochain, ma réponſe à miladi D.... Elles m'ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du meſſager, elles m'ont demandé quelle étoit ma réſolution : je n'ai pas fait difficulté de leur dire que j'avois confirmé mon refus. Miſs Grandiſſon a levé les mains & les yeux; enſuite jetant ſur moi un regard pénétrant; vous nous apprendrez la vérité, m'a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la ſaurons pas entière. J'ai rougi; elle a continué de me regarder. Ah, chère Henriette! a-t-elle repris d'un air myſtérieux. Chère miſs Grandiſſon! ai-je répondu naturellement. Vous ne me perſuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu'il n'y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n'avons point encore entendu parler.

Cette conclusion m'a rendue un peu plus tranquille. Cependant la curieuse miss auroit-elle quelque chose en vue ? je la crois trop généreuse pour se faire un jeu de ma situation, quand elle me croiroit quelque foible. Ma crainte est pour ma santé qui n'est plus telle que je l'ai toujours eue. Je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois en moi-même. Au fond, ma chère, ne vous semble-t-il pas que toutes les circonstances où je me suis trouvée depuis six semaines, doivent avoir produit cette altération. Mais passons à quelque chose de plus amusant.

A ma prière les deux sœurs ont repris l'histoire de leur famille.

Sir Thomas ne parut pas changer de dispositions, quoiqu'il leur fût aisé d'entrevoir qu'il se seroit laissé vaincre par le respect de miss Caroline, & par la générosité de milord L..... si, dans le désordre de ses affaires, il n'avoit eu de la peine à se défaire de son argent. Il se rendit à Londres, accompagné de ses filles. On a cru qu'il n'auroit point été fâché que les deux amans se fussent mariés sans sa participation; car son premier ordre, en arrivant à la ville, fut une nouvelle défense de recevoir les visites de milord; & pendant quelques semaines ils eurent obligation à leur sœur, comme elle en a fait souvenir

plaiſamment miladi, de mille moyens qui furent employés pour favoriſer leurs entrevues.

Les affaires étoient dans cette fâcheuſe ſituation, lorſqu'on fit des ouvertures à ſir Thomas, pour la plus jeune de ſes deux filles. Mais, quoiqu'il n'eût point contre miſs Charlotte les mêmes prétextes qu'il avoit eus contre ſa ſœur, il ne lui communiqua rien, & ce fut par d'autres voies qu'elle en fut informée. Auriez-vous été ſurpriſe, m'a-t-elle demandé, ſi l'exemple de ce qui s'étoit paſſé devant mes yeux m'avoit précipitée dans quelque démarche téméraire? Je ſuis perſuadée, lui ai-je répondu, qu'il n'y a point d'injuſtice, de la part d'un père, qui puiſſe autoriſer une témérité dans un enfant. Votre vertu vous ſauva, & vous vous en réjouiſſez ſans doute aujourd'hui. Miſs Charlotte a rougi & s'eſt mordu la lèvre. Quel ſujet peut-elle avoir eu de rougir?

Enfin ſir Thomas prit la réſolution de régler ſes affaires, dans le deſſein de rappeler un fils dont la ſageſſe & le reſpect devoient faire, diſoit-il, le bonheur de ſes jours. Mais il ſe trouvoit embarraſſé de madame Oldham & de ſes deux enfans. Quoiqu'il eût raiſon de croire que ſon fils n'avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner pour ſpec-

tacle, à ſon arrivée, une nouvelle famille établie dans une de ſes terres. D'un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands ſacrifices pour être traitée ſans ménagement, il ſe crut obligé de pourvoir à la fortune des enfans qu'il avoit eus d'elle.

Pendant qu'il s'occupoit de ces ſoins, il reçut des propoſitions de mariage pour ſon fils, d'un des premiers ſeigneurs du royaume, dont la fille, ayant accompagné ſon frère dans un voyage de France & d'Italie, avoit conçu des ſentimens fort tendres pour le jeune Grandiſſon qu'elle avoit ſouvent vu à Florence. Son père & ſon frère qui connoiſſoient tout le mérite du jeune chevalier, avoient approuvé cette inclination. Sir Thomas eut là-deſſus pluſieurs conférences avec eux, & fut ſi flatté de leurs vues, qu'il forma le deſſein d'abandonner tout ſon bien à ſon fils en faveur de ce mariage, & de ſe réduire à une penſion annuelle. Les deux ſœurs m'en ont montré la preuve, dans une réponſe de leur frère, qu'elles trouvèrent avant ſon retour entre divers papiers, & qu'elles m'ont permis de tranſcrire.

MONSIEUR,

VOTRE dernière lettre m'a rempli d'étonne-

ment. Si la propoſition qu'elle contient part de la grandeur naturelle de votre ame & de cette même indulgence dont j'ai reſſenti tant d'effets, que puis-je répondre? ma reconnoiſſance manque d'expreſſions! mais ſi vous vous étiez laiſſé engager à cet excès de bonté par quelques ſollicitations, me préſerve le ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu'elle pût m'apporter du côté de la naiſſance & des richeſſes, dont les amis auroient été capables de propoſer des conditions de cette nature à mon père! Je reçois, avec une joie inexprimable, l'eſpoir que vous me donnez de reprendre bientôt le chemin de ma patrie, pour m'y jeter à vos pieds. Lorſque cette permiſſion m'arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon cœur. Le crédit de votre nom & la connoiſſance de votre bonté feront ma plus glorieuſe recommandation pour l'établiſſement que vous paroiſſez déſirer. Mais je vous demande en grâce, monſieur, de ſuſpendre juſqu'à mon retour le traité que vous m'avez fait la grâce de commencer. Vous me faites celle de me demander mon opinion ſur la perſonne qu'on vous propoſe. Je me ſouviens de lui avoir trouvé beaucoup de mérite & d'agrémens.

Je n'apprends point, ſans une vive affliction, que vous ayez trouvé quelque ſujet de mécon-

tentement dans la conduite de mes sœurs. Comment les filles d'une mère telle que la nôtre sont-elles capables de s'oublier ? elles ne doivent pas s'attendre à me voir favoriser leurs fautes. Je leur ferai connoître que mon estime & mon amitié, si elles y attachent quelque prix, sont moins fondées sur le sang que sur le mérite, & que les meilleures qualités deviennent suspectes, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du respect qu'on doit à son père.

Vous me demandez, monsieur, ce que je pense de milord L..... & s'il a fait quelque démarche pour m'engager dans ses intérêts à l'occasion des sentimens qu'il a conçus pour ma sœur Caroline. Il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous envoie sa lettre avec une copie de ma réponse. A l'égard de son caractère, je dois dire que de tous les anglois que j'ai rencontrés dans mes voyages, il n'y en a point dont la conduite & le bon naturel m'aient inspiré plus d'estime & d'amitié. La justice & mon inclination m'obligent également de lui rendre ce témoignage. Quel seroit mon chagrin, s'il s'étoit démenti pour vous, & si ma sœur avoit oublié ce qu'elle vous doit !

Votre bonté vous fait ajouter que mon retour augmentera vos forces : que le ciel m'ôte les

miennes, qu'il me prive à jamais du pouvoir de faire du bien, ſoit à moi, ſoit à ceux que j'aime, ſi j'oublie, ou ſi je ceſſe d'honorer & de reſpecter le plus indulgent de tous les pères ! Je ſuis, &c.

CH. GRANDISSON.

QUE dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune homme ? mais obſervons qu'il promet, à ſon retour, d'ouvrir le fond de ſon cœur, & que juſqu'alors il demande que le traité qui le regarde ſoit interrompu. Ah ! ma chère ! quel pourroit être l'eſpoir d'une nouvelle connoiſſance dont le cœur ſe feroit mal défendu ? Conſidérons ſi le chevalier Grandiſſon étoit actuellement marié, cet obſtacle ne donneroit-il pas à une femme raiſonnable la force de ſurmonter ſa paſſion ? Il n'eſt donc pas impoſſible d'en triompher ; & ſi celle qui croit la victoire poſſible dans une ſuppoſition, y trouvoit de l'impoſſibilité dans une autre, je l'exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer ſa folie dans une profonde humiliation.

La lettre du jeune chevalier ne tomba dans les mains de ſes ſœurs qu'après la mort de leur père, qui arriva quelques ſemaines après qu'il l'eut reçue, c'eſt-à-dire, avant qu'il eût envoyé

à ſon fils la permiſſion de revenir. Vous jugerez ſans peine qu'elles furent vivement alarmées des préventions que leur père avoit cherché à faire naître contr'elles dans le cœur de leur frère, & que cette crainte ne fit qu'augmenter après ſa mort. Il avoit ſuſpendu le traité de mariage, & tous ſes ſoins s'étoient tournés à l'arrangement de ſes affaires. Il fit venir d'Irlande l'intendant qu'il y avoit pour cette partie de ſon bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ſes comptes. L'intendant des biens d'Angleterre rendit auſſi les ſiens; mais ces deux hommes, agiſſant de concert, trouvèrent le moyen de lui faire approuver tous leurs mémoires, ſur des réſultats généraux qu'il promit de ſigner. Il ſembloit que dans tous ſes arrangemens, il ne redoutoit que l'œil de ſon fils. Etrange force du vice, pour dégrader juſqu'à la fierté!

Mais qui répondra de la réformation d'un libertin d'habitude, lorſqu'il ſe trouve expoſé à la tentation? Obſervez ce qui ſuit. M. Filmer, intendant d'Irlande, connoiſſant les foibleſſes de ſon maître, avoit amené de Dublin une jeune fille d'environ ſeize ans, ſous prétexte de viſiter deux vieilles tantes qui faiſoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l'innocence, mais ſes parens irlandois, gens ſans vertu,

avoient ſi peu penſé à lui en inſpirer, qu'ils l'avoient élevée, au contraire, dans l'idée que ſes agrémens naturels ſerviroient quelque jour à ſa fortune, & n'avoient pas ceſſé de lui répéter qu'elle n'en devoit pas attendre d'autre. M. Filmer, dans toutes les occaſions qu'il avoit de voir ſir Thomas, lui vantoit la beauté de miſs *Orban*, & ſur-tout ſon innocence, qui eſt un attrait puiſſant pour les libertins. Le chevalier baronnet, qui ſuivoit de bonne foi ſes nouvelles idées, ſe contenta d'abord de prêter l'oreille à ces artificieuſes inſinuations. Enfin, la curioſité lui fit ſouhaiter de rendre une viſite aux deux tantes. La nièce n'étoit point abſente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit pluſieurs fois, & prit pour elle une ſi vive paſſion, qu'il ne diſſimula point à ſon intendant qu'il ne pouvoit vivre ſans elle.

On ne penſa qu'à tirer avantage de ſon aveuglement. Il offrit des conditions brillantes; mais, pendant quelque tems, les vieilles tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu trop long-tems dans le monde pour devenir aiſément leur dupe. Cependant on lui fit des propoſitions, deſquelles on parut déterminé à ne ſe pas relâcher; la jeune fille, qui l'aimoit, lui diſoit-on, avec une ten-

dreſſe qu'elle n'avoit jamais eue pour perſonne; dût-elle en mourir de chagrin & de langueur. c'étoit flatter bien adroitement un homme qui avoit trois fois l'âge de ſa maîtreſſe, & qui étoit encore ſenſible au plaiſir d'être aimé.

Les conditions étoient qu'il commenceroit par aſſurer à miſs Orban une penſion viagère de cinq cens livres ſterlings; & que ſi l'on pouvoit obtenir le conſentement de ſon père & de ſa mère, il leur en feroit une de deux cens ſur les deux têtes; que miſs Orban feroit ſa demeure dans une des terres de ſir Thomas, avec un équipage & la livrée de ſon amant, & que, pour ſauver la bienſéance, il conſentiroit tacitement qu'elle prît ſon nom: les deux tantes ſe remettoient à ſa généroſité, de la récompenſe qu'elles croyoient mériter pour cet important ſervice.

Leurs demandes parurent exceſſives à ſir Thomas. Il réſiſta quelque tems; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour le ſéduire, l'amour, ce *nom proſtitué*, comme je l'ai déjà dit, le força de ſe courber ſous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépenſe, ſans augmenter le déſordre de ſes affaires, & de trouver des prétextes pour continuer de tenir ſon fils dans l'éloignement. D'ailleurs, madame Oldham n'étoit pas plus tranquille depuis qu'il

lui avoit parlé du retour de ſon fils, & ſouhaitoit de quitter le ſéjour d'Eſſex, dans la crainte de ſe rendre auſſi odieuſe au jeune Grandiſſon, qu'elle l'étoit à ſes deux ſœurs. Dans cette variété d'inquiétudes, il crut devoir commencer par ſe défaire de ſon ancienne maîtreſſe; & prenant le chemin d'Eſſex, avant que d'avoir ſigné ſon nouveau traité avec les tantes de miſs Orban, il réſolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaie, qui attendoit, diſoit-il, impatiemment la coignée, & qu'il avoit toujours réſervée, néanmoins, comme une reſſource qui devoit aider ſon fils à nettoyer une partie de ſa ſucceſſion.

Il arriva dans ſa terre d'Eſſex. Mais là, tandis qu'il étoit rempli de ſes projets, & qu'il commençoit à traiter paiſiblement avec madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le préſage d'une véritable réformation, il fut attaqué d'une fièvre violente qui le priva, dans l'eſpace de trois jours, de cette force de corps & d'eſprit dont il avoit ſi long-tems abuſé. Son intendant anglois prit la poſte auſſi-tôt, dans l'eſpérance de lui faire ſigner ſes comptes. Mais l'empreſſement avec lequel il ſe préſentoit au château, fit naître des ſoupçons qui ne permirent point à madame Oldham de lui accorder

la vue de ſon maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de madame Orban pour l'amener à Londres, & la faire aſſiſter à la concluſion de l'infame traité de ſa fille, arriva auſſi, ſes comptes à la main; & ne trouvant au château que le ſujet d'une affreuſe conſternation, il ſe retira dans une hôtellerie voiſine, avec un reſte de confiance au vigoureux tempérament du malade. Ce ne fut que le ſixième jour, lorſque les médecins eurent déclaré qu'ils n'en eſpéroient plus rien, que madame Oldham fit avertir les deux ſœurs de la miſérable ſituation de leur père. Elles partirent ſur le champ. On ne pouvoit leur ſuppoſer beaucoup d'affection pour une femme qui avoit cauſé une partie de leurs chagrins. M. Everard Grandiſſon, dont elles étoient accompagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l'arrêter plus long-tems auprès de leur père. Elle avoit déjà eu la prudence d'éloigner ſes enfans; mais elle inſiſta conſtamment à demeurer, ſoit par des motifs de tendreſſe, ou pour éviter les ſoupçons d'avoir détourné quelques effets; car après la mort de ſir Thomas, elle n'attendoit aucune pitié de la famille. Malheureuſe femme! à quel titre y auroit-elle pu prétendre? miſs Caroline conſentit, & fit conſentir ſa ſœur à la voir demeurer. Rien ne fut ſi choquant pour elles que d'entendre

d'entendre leur père, dans ſon délire, répéter ſans ceſſe le nom de miſs Orban, quoiqu'elles n'euſſent rien appris du nouveau traité, & que madame Oldham n'en fût pas mieux informée. Quelquefois auſſi on lui entendoit prononcer le nom de ſon fils; mais c'étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confuſion. Le huitième jour, les médecins l'ayant abandonné, ſes filles dépêchèrent un courier à leur frère, pour lui faire hâter ſon retour. Elles ſavoient par des lettres récentes qu'ayant laiſſé miſs Emilie Jervins à Florence, ſous la garde du docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permiſſion de repaſſer en Angleterre. Le dixième jour; ſir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ſes filles. Il pleura ſur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendreſſe. Madame Oldham s'étant appprochée de lui, il ſe reconnut coupable du déſordre dans lequel il l'avoit engagée. Mais cet intervalle de raiſon dura peu. Il retomba dans ſon délire, & vers le ſoir il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chère Lucie, pour la terrible fin de ſir Thomas Grandiſſon, quoique nous ne l'ayons pas connu.

Les deux ſœurs, M. Grandiſſon & madame Oldham, pour ſa ſûreté, mirent leurs ſceaux

dans tous les lieux où l'on pouvoit ſuppoſer qu'il y avoit des papiers d'importance, ou de précieux effets; & M. Grandiſſon prit ſur lui l'office de congédier madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu'elle, de lui refuſer juſqu'à la permiſſion d'emporter ſes habits. Les méchans, ma chère, ſont ceux qui affectent le plus de ſévérité pour la punition des autres. Madame Oldham pleura fort amèrement, & fit des plaintes de cette rigueur; mais loin d'exciter la pitié de M. Grandiſſon, elle fut renvoyée à l'arrivée du jeune chevalier, dont on lui fit craindre une juſtice encore plus ſévère. Elle en appela aux deux ſœurs, qui lui reprochèrent la vie qu'elle avoit menée contre ſes propres lumières, & ſur-tout l'abus qu'elle avoit fait de la confiance de leur pére, pour *lui inſpirer*, à l'égard de ſes enfans, une cruauté qui n'étoit pas dans ſon naturel. Des filles bien nées avoient raiſon, ſans doute, de chercher des excuſes pour la conduite de leur père; mais la malheureuſe Oldham paya pour tout.

Je me laiſſe tellement entraîner par l'intérêt que je prends à cette hiſtoire, qu'il ne m'eſt point encore arrivé de l'interrompre pour vous parler de l'agrément avec lequel nous vivons ici.

Les deux ſœurs apportent tous leurs ſoins à me faire trouver le tems trop court. Miſs Emilie me paroît charmante par la douceur de ſon naturel, & par je ne ſais quoi de ſimple & d'enfantin, qu'on ne croit pas devoir attendre de la grandeur de ſa taille. Milord L..... eſt l'homme aimable & judicieux que je vous ai déjà repréſenté.

Mais il eſt vendredi matin, & point de ſir Charles! Cantorbery doit être une ville bien ſéduiſante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chère?

C'eſt demain que miladi D..... doit faire ſa viſite à ma tante. Je compte que ma lettre eſt arrivée dans ſon tems. Mon impatience eſt aſſez vive..... mais pourquoi ſerois-je impatiente? miladi D..... eſt la bonté même: j'eſpère qu'elle prendra bien mon refus, & ſur-tout qu'elle n'en appellera point.

Il me reſte une grande partie de l'hiſtoire de cette famille à vous raconter. Pourquoi n'écrit-on pas auſſi promptement qu'on parle? mais, chère Lucie, n'êtes-vous pas curieuſe d'être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune perſonne avec laquelle ſir Thomas avoit commencé à traiter pour ſon fils? ah! ma chère, dans quelqu'état que cette négociation ſoit à

préſent, il y a une jeune perſonne au monde, en faveur de laquelle les deux ſœurs s'intéreſſent; c'eſt ce que j'ai découvert; & ſuivant les apparences, je ne ferai pas long-tems ſans ſavoir ſon nom, ou du moins ſi ſir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chère Lucie. Vous aurez bientôt la ſuite de ma relation.

Fin du premier Volume.

920968